

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA

ETUTTE DES CIVILISATIONS

ET DES LANGUES

DANS L'ASIE CENTRALE

Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre KOUZNIETSOV

Ancien élève et professeur de l'École Normale du Turkestan
Élève de l'Université de Paris

PARIS

JOUBE & C^{IE}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE

1912



THÈSE
POUR
LE DOCTORAT

420

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA

LUTTE DES CIVILISATIONS

ET DES LANGUES

DANS L'ASIE CENTRALE

Thèse pour le Doctorat d'Université
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre KOUZNIETSOV

PARIS

JOUBE & C^{IE}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE

1912

AVANT-PROPOS

Pendant notre séjour dans le Turkestan russe, nous eûmes l'occasion de rassembler quelques matériaux sur les Tadjiks, et ces données ethnographiques nous permettent de reprendre une question jusqu'à présent en suspens, celle de l'origine des Sartes.

Pour mieux la présenter nous avons été obligé de revenir au passé historique du Turkestan. De là il n'y avait qu'un pas jusqu'à l'idée de la lutte des races et des civilisations dans l'Asie Centrale.

Notre travail se divise en deux parties ; la première n'est qu'un recueil des renseignements historiques qui sont nécessaires pour mieux comprendre l'histoire actuelle de l'Asie Centrale. Dans cette partie de notre livre nous nous sommes appuyé principalement sur les recherches historiques (en russe) et les renseignements bibliographiques de M. W. Bartold, le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole, qui n'existe pas en français et qui est cependant de premier ordre.

Quant à la seconde partie de notre travail, celle qui nous est plus personnelle, que le public français en juge lui-même.

P. K.

Note. — Dans la transcription des noms et des mots indigènes, nous nous sommes conformé à la prononciation locale qui diffère de celle des Musulmans occidentaux avant tout par l'emploi de *o* au lieu de *a* et de *a* à la place de *e* accentué ; par exemple, la population sédentaire du

*Turkestan prononce **divon, vazir, noma, Marvarroudi, Soulaïmon, etc.**, alors que les Ottomans et les Persans disent **divan, vésir, namè, Merverroudi, Souleïman**, et ainsi de suite.*

Des consonnes dures ou molles sont indiquées seulement dans l'étude grammaticale mise à la fin du volume.

P. K.

La lutte des civilisations et des langues

DANS

L'ASIE CENTRALE

INTRODUCTION

Les changements dans le caractère du pays : asséchement, déboisement, ensablement.

Esquisse historique : populations dans l'antiquité. — Les traces de culture bouddhique ou grecque. — Le christianisme; le manichéisme. — L'Islam. — Les Arabes et les Chinois.

Le sujet de ce travail.

Avant de parler des changements survenus dans les civilisations et dans l'ethnographie de l'Asie centrale, il est nécessaire de noter ceux qui se sont produits dans le caractère physique du pays.

Le plus important, c'est l'asséchement progressif que démontre l'observation des lacs, des mers Caspienne et d'Aral, des fleuves Amou-Daria, Zarafchan, Mourgab, etc.

Quelques récents explorateurs de la Transcaspienne, par exemple un ingénieur des mines, M. Konchine, considèrent la Turkménie (pays des Turkmènes) comme la cuvette d'une ancienne mer Aralo-Caspienne. D'après eux, l'Ouzboï n'est point l'ancien lit de l'Amou-Daria, mais la partie la plus profonde de cette mer préhistorique. D'autres, et en premier lieu M. Lessar, voient dans l'Ouzboï une rangée de lacs desséchés. La disparition du golfe d'Aïboughir de la mer d'Aral laisse supposer qu'autrefois elle atteignait

Tcharykly, et que l'Amou-Darïa déversait alors une partie de ses eaux dans le lac de Sary-Kamych.

De Bala-Ichem à Igdy, en effet, une dépression témoigne que ces régions ont été jadis occupées par les eaux, et il est évident que dans les années de crues de l'Amou-Darïa et du Syr-Darïa, la mer d'Aral se déversait par cette dépression dans la Caspienne (1).

Actuellement l'évaporation d'eau de l'Amou-Darïa surpasse son débit; le niveau du fleuve baisse, et les Turkmènes qui habitent entre Kerki et Tchardjouï sont forcés de creuser des *aryk* (c'est-à-dire des canaux d'irrigation) tirés du fleuve. Cette circonstance et la pauvreté en eau de l'Amou-Darïa et du Syr-Darïa dans les années peu pluvieuses nous permettent de nous expliquer la disparition de l'eau dans la partie inférieure de l'Ouzboï.

Le fait établi depuis longtemps de l'assèchement du Sary-Kamych s'explique de la même façon.

On trouve près d'Aïdyn une localité dont le niveau est inférieur à celui de la Caspienne; M. Lessar en conclut que l'Ouzboï est le fond d'un golfe desséché de la mer d'Aral. Quant à l'Ounzoug de Tchardjouï, il y voit un lac desséché, probablement l'Aria Palus d'Hérodote, qui recevait ses eaux du Sud.

En somme, quelque divergentes que soient les interprétations de MM. Konchine, Lessar et des géographes anciens qui voyaient dans l'Ouzboï l'ancien lit de l'Amou-Darïa (2), un fait demeure évident, l'assèchement des bassins de l'Asie centrale. Pour la Caspienne, on s'en aperçoit aisément dans les environs d'Ouzoun-ada d'où la mer se retire de plus en plus (3).

1. On attribue le retour de l'Amou-Darïa à la Caspienne, au xiii^e siècle, à la destruction par les Mongols des digues de Khorezm, en particulier de celle de Gourgandj. *Recueil d'articles d'élèves du baron Rosen*, Pétersbourg. 1897, p. 8-11.

2. Reclus, *l'Asie russe*, Paris, 1881, p. 405.

3. C'est une des causes qui ont décidé le gouvernement russe à abandonner Ouzoun-ada pour Krasnovodsk comme terminus du Transcaspien. — V. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Darïa*, Paris, 1896, p. 30.

L'assèchement de fleuves tels que le Zarafchan, l'Ob-i-Chahr-i-Sabz, le Mourgab, le Tchou et le Sary-sou est indiscutable ; il suffit de regarder la carte pour se persuader que les trois premiers étaient autrefois des tribulaires de l'Amou-Daria et les deux derniers du Syr-Daria (1).

Aujourd'hui, le Zarafchan passe loin de la ville de Boukhara ; cette ville manque quelquefois d'eau, tandis que, selon l'orientaliste russe Khanykov, des légendes indigènes montrent qu'avant la fondation de la ville ce fleuve était extrêmement large et que ses débordements nourrissaient alors des marais jusqu'à la place de la ville actuelle (2). D'autre part, d'après l'explorateur Lehmann, le niveau du Zarafchan était autrefois plus élevé qu'à notre époque, comme le prouve toute une rangée de falaises derrière Pandjakant (Pendjakent), formées de cailloux cimentés dont la forme arrondie témoigne des effets de l'eau ; la composition des cailloux permet de conclure qu'ils ont été apportés de loin, car on n'y découvre pas de minéraux locaux.

Dans certains endroits de l'Asie centrale, l'assèchement accompagne le déboisement. M. Nalivkine, auteur d'une *Histoire sommaire du khanat de Kokand*, dit qu'au VIII^e siècle les montagnes du Fergana étaient entièrement couvertes de forêts de sapins, de noyers, d'abricotiers sauvages, d'érables, de bouleaux, de pommiers sauvages. Cette végétation descendait même jusqu'à la zone moyenne du Fergana, aux rivages des rivières Gava, Kassan, Tchavatch, Padchata, Isfara, Sokh, etc. La plus grande partie de la zone moyenne était couverte de buissons de pistachier, de tamaris, de chèvrefeuille, d'*irgai* (sorte de

1. Reclus, *l'Asie russe*, p. 396 et 387-388. — Khanykov, *Description du Khanat de Boukhara*, Pétersbourg, 1843, p. 14 (en russe).

2. D'après Narchakhy, *Histoire de Boukhara*, (en persan) ; il existe une traduction russe de ce travail par M. Lykochine, Tachkent, 1897, ainsi qu'une publication de Ch. Schefer, Paris, 1892. (*Description topographique et historique de Boukhara, par Mohammed Narchakhy, suivie de textes relatifs à la Transoxiane*).

cornouiller), etc. (Il y a trente ans encore, les vieillards indigènes se rappelaient le temps où des buissons de pistachiers existaient dans les environs et au nord de Namangan.) Au milieu de cette végétation jaillissaient des sources nombreuses, coulaient des ruisseaux et s'étendaient de beaux pâturages. Avec le temps les buissons furent anéantis, les sources et les ruisseaux obstrués, les pâturages épuisés, et bien des endroits présentent maintenant des étendues complètement nues, sans végétation et sans eau (1).

Quelques savants estiment que l'abaissement des eaux dans la plupart des fleuves du pays serait causé, au moins en partie, par le déboisement dont a souffert et souffre l'Asie centrale (2). Il a entraîné, en effet, l'ensablement de régions entières qui se sont transformées en déserts. Cette transformation est surtout sensible dans le Khanat de Boukhara. La ville de Païkand, (Peïkent), jadis célèbre, à cinq *farsakh* de Boukara, (3) a été anéantie par les dunes de sable, ainsi qu'un ancien village, Vardana. Ce dernier nom est appliqué à notre époque à la région de Vardanzi dont la plus grande partie a été ensablée en 1868 (4). Une autre région, anciennement peuplée, le Ramitan, avec le village du même nom, a éprouvé le même sort. Si l'on en croit Reclus, le Ramitan aurait été conquis par les sables il y a une quarantaine d'années; 16.000 familles, dit-il, furent forcées d'émigrer au Khiva (5). Mais, d'après le voyageur arabe Makdissi, les environs de l'ancien village de Ramitan étaient déjà abandonnés à la fin du x^e siècle. Dernièrement encore a disparu sous les sables la ville de Khodja-Davlat, qui florissait en 1873 (6). Enfin, la marche

1. Kalivkine, *Histoire sommaire du Khanat de Kakand*. Kazan, 1886, p. 3 (en russe).

2. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amon-Daria*, p. 304.

3. Narchakhy, ed. Schefer, pp. 46-47.

4. Tomaschk, *Sogdiana*, p. 108.

5. Reclus, *L'Asie russe*, p. 511.

6. Félix de Rocca, *ouvr. cité*, p. 424.

de Thinghiz-Khan sur Boukhara, en 1220, et celle de Tamerlan vers Otrar, en 1405, prouvent qu'au moyen-âge il existait une route du Syr-Daria à Nour-ata actuel (dans le khanat de Boukhara). Evidemment la contrée où passait cette route était alors plus ou moins cultivée. C'est aujourd'hui le désert aride de Kyzyl-Koum (1).

En plus de la lutte entre le désert et les régions cultivées, le pays a été le théâtre d'une autre lutte, celle des races, des peuples et des civilisations

Dans l'antiquité, la population de l'Asie centrale se composait d'Aryens de la branche iranienne au sud, et au nord, de nomades d'origine scythique ou autre, dont les langues se rattachaient au groupe ouralo-altaïque. Les premiers habitaient les vallées des grands fleuves et peuplaient en partie les vallées plus étroites des montagnes; les seconds erraient dans les steppes et dans les pâturages des montagnes. Le bien-être relatif des sédentaires excitait naturellement les convoitises des nomades. L'hostilité naturelle des deux groupes s'accroissait encore des différences de race et de religion: les Iraniens pratiquaient pour la plupart le culte institué par Zoroastre, dit-on, au VII^e siècle (?) avant Jésus-Christ, tandis que les nomades se rattachaient au fétichisme ou au chamanisme. Peu à peu le bouddhisme trouva des partisans parmi les Iraniens du Maverannahr (ou Transoxiane), surtout lorsqu'il eut conquis la majeure partie des Indes. Il pénétra d'abord dans la population sédentaire et ensuite chez les nomades. Peu avant l'invasion arabe, le culte du Bouddha y était au moins aussi répandu que le parsisme.

La fiancée d'un prince de Sikidjkat (2), fille d'un empereur

1. Protocole du Cercle des amateurs de l'archéologie du Turkestan, du 17 février 1897 (annexe, p. 13).

2. Contrairement à Vambéry (v. son *Histoire de Boukhara*, ch. I, trad. russe), le mot de « Sikidjkat » doit être appliqué plutôt à un village qu'à une personne. (Comparer *Biblioteca geographorum Arabicorum*, ed. de Goeje, III, p. 106).

chinois, lui avait apporté en dot des idoles bouddhiques qui furent mises à Ramitan (1). Quand ils prirent Païkand, les Arabes y trouvèrent des idoles en or pur ; l'une d'elles, très grande, avait à la place des yeux deux perles précieuses d'une grosseur extraordinaire ; Koutaïba-bin-Mousslim envoya ces perles comme présent au khalife Khadjadj (2). D'autres idoles furent trouvées par les Arabes lors du pillage de Samarkand (3). Dans l'ancienne région de Vachghird, dont la capitale se trouvait à la place du Faïzabad actuel, il y avait, au début de la domination musulmane, un alphabet qu'on suppose d'origine sanscrite et contemporain de l'époque bouddhique dans ce pays (4). Au cœur même du mazdéisme, dans la Bactriane, à Balkh, florissait un monastère bouddhique, Naoubegar, sous le patronage de la famille des Barmékides (5). Dans la partie sud-est de la ville de Boukhara, il existait une place qu'on appela dans la suite « la porte de la mosquée de Mah » et où, encore à l'époque des Samanides, se faisait un commerce d'idoles (6). D'après une légende, l'auteur de cet usage aurait été roi fabuleux, Mah ; on aurait exercé ce commerce d'abord en sa présence et sous son patronage (7).

Dans la partie orientale de l'Asie centrale, le centre du bouddhisme se trouvait à Khotan ; sa population était en relations avec l'Inde par le Kachmir ; c'est ainsi que s'explique la pénétration rapide du culte bouddhique à Khotan (8).

Quant aux nomades de l'Asie centrale, le bouddhisme s'était répandu parmi les Turks orientaux et occidentaux (9).

1. Narchakhy, ed. Schefer, p. 6.

2. Narchakhy, ouv. cité. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, ch. II.

3. *Ibid.*

4. Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*. Saint-Petersbourg, 1900, 2^e partie, p. 72 (en russe).

5. Ibn-Fakhyh (*Biblioteca geographorum Arabicorum*, ed. de Goeje, V, 322-324) Jacut, IV, 817-820.

6. Narchakhy, pp. 18-19.

7. *Ibid.*

8. Abel de Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*. Introduction, p. 4 et 5.

9. Cahun, *Origine des nations turques*, Tchinghiz-khan et l'empire mongol.

Il fut adopté d'assez bonne heure par les Ouïgours, les civilisateurs des Mongols à l'époque de Tchinghiz-Khan et fondateurs de la culture turque (1). Dans le gouvernement actuel des Sept Fleuves (Semirietchiè), différents monuments nous révèlent encore l'influence du bouddhisme (2).

Avant Alexandre le Grand, la plus grande partie de l'Asie centrale avait fait partie de la monarchie perse. Dans la première moitié du iv^e siècle avant Jésus-Christ, Alexandre conquit la Perse, pénétra par la Bactriane jusqu'au Yaxartes et établit aussi en Transoxiane la domination grecque. On retrouve dans les ruines de la vieille forteresse de Tarmiz des monnaies grecques, que des négociants hindous de Moultan achètent volontiers pour les réexpédier en Hindoustan (3). Ce qui est plus intéressant, c'est que l'on constate la diffusion de l'art grec dans le Turkestan chinois : des archéologues modernes y ont trouvé dernièrement des statues gréco-bactriennes changées en idoles bouddhiques (4).

Sans nous arrêter à l'histoire fort obscure du peuple scythique des Çakes, destructeurs du royaume gréco-bactrien, des Massagètes et des Ephthalites, signalons ici l'apparition du christianisme dans l'Asie centrale.

Au iv^e siècle de notre ère, il était si répandu dans le Khorassan et les régions qui l'avoisinent que l'on érigea, en 334, Merv et Tous en évêchés ; en moins de cent ans (420), la première de ces villes devint métropolitaine (5). Les propagateurs de la nouvelle religion étaient surtout des Nestoriens. Persécutés en Syrie, ils s'étaient

1. Bartold, *Le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 418.

2. Reclus, *l'Asie russe*, p. 372 et 558.

3. Mouchketov, *Le Turkestan* (en russe).

4. Conférence du D^r von Le Coq à la Sorbonne, le 14 juin 1909, sur ses recherches archéologiques au Turkestan chinois. — De même, *Réception solennelle de la mission Pelliot à la Sorbonne*, le 10 décembre 1909.

5. Cahun, *Origine des nations turques*.

réfugiés en Perse où les chrétiens étaient déjà nombreux ; de là ils se répandirent dans les pays voisins, tels que l'Arabie ou l'Inde ; enfin ils pénétrèrent en Chine et dans le Maverannah. Vers le ^{vi}^e siècle, une des villes les plus importantes de ce pays, Samarkand, comptait un nombre de chrétiens assez important pour qu'on y fondât un évêché (1). Dans les montagnes, près de Samarkand, à l'endroit où est maintenant Ourgout, il y aurait eu un village chrétien, Vazkerd, dont les environs, selon des historiens arabes, servaient de villégiature à beaucoup de chrétiens (2). M. Vambéry croit que même dans la ville de Boukhara, il y avait une église chrétienne transformée par la suite en mosquée (3).

En Maverannah (Transoxiane) le christianisme s'étendait assez loin vers le nord ; c'est ainsi qu'il y avait un village chrétien à Vinkerd, dans la région de Tchinzaz actuel, sur la rive gauche du Tchirtchik, près de son embouchure (4).

Tous les souvenirs de cette expansion du christianisme n'ont pas disparu dans le Turkestan actuel ; beaucoup de lieux vénérés par les indigènes évoquent des souvenirs de la Palestine ; les noms de diverses localités semblent avoir leur origine dans le souvenir d'anciennes églises chrétiennes. C'est ainsi que les indigènes honorent, dans le district de Tachkend, le prétendu tombeau d'Idris Païghambar (le prophète Énoch), et dans le district de Tchimkent, les sépultures de Bibi Mariam et de Issa Païghambar lui-même (de sainte Marie et du prophète Jésus) ; dans le district d'Och on vénère le tombeau de Salomon et une montagne Takht-y-Soulaïmon (trône ou autel de Salomon). Peut-être existe-t-il quelque rapport entre ce « trône » et ce « tombeau » de Salomon d'une part, et la légende indigène

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. I^{er}.

2. Ibn-Khaoukal (*Biblioteca geographorum Arabicorum*, éd. de Goeje, II). Bartold, *Turkestan* etc., 2^e partie, p. 96.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, ch. II. Du reste d'autres pensent qu'elle fut construite sur l'emplacement d'un ancien temple bouddique. (Bartold, ouvr. cité, p. 111).

4. *Bibl. geogr. Arabic.*, édit. citée, II, 384.

d'après laquelle Och aurait été fondé par le roi Salomon (1). A des traditions semblables se rattachent encore : hazrat-y-Aïoub, saint Job (dans le district d'Andijan, près du village Djalalabad) et hazrat-y-Iounous (saint Jonas) (2).

L'islam supplanta vite dans la Transoxiane le christianisme qui s'y était maintenu tant bien que mal à côté du parsisme et du bouddhisme ; au contraire, le christianisme se maintint longtemps chez les Turcs orientaux de l'Asie centrale, où il était apparu plus tard.

En 718, le patriarche Timothée convertit au christianisme un kaghan turc (3) ; la campagne heureuse d'Ismail-Samanid, en 893, contre les Turcs de la vallée du Talas, témoigne de l'existence du christianisme parmi eux au ix^e siècle : Ismail changea l'église principale de la ville de Taraz en mosquée (4) ; à la fin du x^e siècle, le métropolitain de Merv, Ebed Jésus, baptisa les Kéraït (5) ; tous les membres de la tribu turque des Naïman étaient aussi chrétiens ; d'après Jacob de Vitry, évêque d'Acre, le rival de Mouhammad Koutb-ed-din, Koutchlouk, né Naïman, se nommait, le « roi David » ; le khalife eut même des rapports avec lui par l'entremise du patriarche nestorien (6). En Ouïgourie, le christianisme rivalisa longtemps avec le bouddhisme, même à la Cour de Tchinghiz (7). On sait que les Ouïgours se servaient du vieil alphabet nestorien.

Né du christianisme et du parsisme, le culte de Manès eut assez peu de succès en Asie centrale. Parmi les pays

1. Nalivkine, *Histoire sommaire du khanat de Hokand*, p. 5.

2. En 1899, dans la vallée de l'Angren (district de Tachkend), nous avons entendu parler d'indigènes, de la tribu Karakhtai, dont on prétendait qu'ils avaient une mosquée mystérieuse et faisaient des génuflexions et des signes de croix. Il nous a été impossible de vérifier ce fait.

3. Cahun, *Origine des nations turques*.

4. Bartold, *Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 232. — Vambéry mentionne aussi cette campagne, mais Taraz est nommé Tavaz ; probablement l'auteur a pris dans la transcription de ce nom propre la lettre arabe *r* pour *v*. — Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. IV.

5. Cahun, ouvrage cité.

6. *Abhandlungen der phil-hist. Classe der Kœn-Sæchs. Ges. der Wiss.* B. VIII, S. 48.

7. Bartold, ouv. cité, p. 447.

qui servaient d'asile aux Manichéens, l'on remarque une fois de plus la tolérante Ouïgourie (1); ils y sont signalés encore aux ix^e et x^e siècles (2), tandis que presque partout ailleurs la plupart d'entre eux avaient été exterminés bien auparavant.

Au vi^e siècle, la domination politique sur le Maverannahr passa des Ephthalites aux Turcs. Pendant quelque temps, le pays avait subi la suzeraineté de la Chine. Samarkand portait alors chez les Chinois le nom de Samokien (3). La rivalité entre les Chinois et les Arabes se décida au profit de ces derniers, en 751, après une bataille dans la vallée du Talas (4). Des Chinois, faits prisonniers dans ce combat, apprirent aux habitants de Samarkand la fabrication du papier (5). Ainsi une nouvelle industrie chinoise s'ajouta à la sériculture que l'Asie centrale devait déjà à la Chine.

La domination arabe fut en Maverannahr de courte durée (du viii^e siècle jusqu'en 874), mais elle s'y est implantée par l'introduction de l'islam.

L'histoire postérieure du pays est marquée d'abord par la renaissance de la culture iranienne, surtout à l'époque des Samanides (de 901 à 1004), puis par une nouvelle conquête turque, celle des Karlouk, Seldjouk et Kara-Kitaï (du x^e au xiii^e siècle), ensuite par l'invasion mongole, en 1220; les époques suivantes de l'histoire de l'Asie centrale sont signalées par le triomphe définitif des Turcs sous Timour et les Timourides (de la seconde moitié du xiv^e au xvi^e siècle), par une dernière irruption de l'élément turc, les Ouzbek, au commencement du xvi^e siècle; enfin, il y a cinquante ans, par la conquête russe. Nous arrivons avec elle au sujet même de ce travail, les derniers changements survenus dans la civilisation et l'ethnographie de l'Asie centrale.

1. Pourtant, d'après M. Pelliot, le manichéisme fut au viii^e siècle, la religion dominante en Ouïgourie.

2. *Mémoires de la Section orientale de la Société archéologique* (russe), VIII, 18.

3. Reclus, *l'Asie russe*, p. 529.

4. Ibn-el-Athiri, *Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, ed. Tornberg, V. 344.

5. *Tha'alibi Lataïfo'-l-ma'arif*, ed. Jong., p. 126.

PREMIÈRE PARTIE

LE TURKESTAN DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

CHAPITRE PREMIER

LA CULTURE IRANIENNE

Les limites géographiques de l'Asie centrale iranienne. — Chiffre de la population ; sa langue ; ses traits physiques ; son caractère. — Le mot *tadjik*. — Sa religion ; traces de zoroastrisme à notre époque. — État politique du pays. Classes : *dehkon*, dynasties indigènes, riches, clergé.

C'est grâce à la troisième partie du *Zend-Avesta*, le *Vendidad*, qu'on a pu établir que la population autochtone ou quasi-autochtone du Maverannahr appartenait à la branche iranienne des peuples aryens. La Sogdiane, qui correspond à la vallée du Zarafchan actuel (Sogd), la Margiane (l'oasis de Merv), la Bactriane (Bactra-Balkh), l'Hyrcanie et le Fergana y sont mentionnés comme des pays habités par les disciples du mazdéisme. D'après une ancienne légende, la vallée du Sogd est le deuxième lieu de bénédiction créé par la parole d'Ormuzd (1).

Parmi les régions qui composaient l'immense empire de Darius Hystaspe, il faut citer celles que mentionnent les inscriptions cunéiformes de Bisoutoun : le Khorezm (l'ancien

1. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*.

Khiva), la Bactriane, la Sogdiane, l'Hyrkanie et la Margiane.

A en juger par une description chinoise de la population du Turkestan oriental, les habitants autochtones de Kachgar, de Ianghi-Hissar, de Iarkend et de Khotan même étaient aussi des Aryens. (1) Le Dr von Le Coq pense que même le peuple aux cheveux rouges et aux yeux bleus cité par d'anciennes chroniques chinoises parmi les peuplades turques du Turkestan oriental, était d'origine aryenne. L'élément iranien se retrouve au nord jusqu'aux rivages du Yaxart (Syr-Daria) sur lesquels les Iraniens avaient bâti sept villes pour tenir en respect les nomades (2); malheureusement nous ne connaissons pas les noms de ces villes, sauf peut-être Kyreschata que l'on identifie avec le Khodjent actuel (3).

Dans son excellent travail, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, M. Bartold a donné une belle étude géographique, très circonstanciée, du Maverannahr du moyen âge, ainsi que des pays situés au sud de l'Amou-Daria. Cette étude, écrite d'après des géographes musulmans, prouve qu'au x^e siècle encore tout le Maverannahr était habité par les Iraniens, sans parler du bassin de l'Oxus inférieur où la plus grande partie de la population se compose encore maintenant de Tadjiks. Empruntons au travail de M. Bartold quelques données géographiques.

Dans le bassin du bas Oxus il y avait une vingtaine de provinces; en voici quelques-unes: 1^o Vakhan; 2^o Chikinan (Chougnan actuel); 3^o Kerran (peut-être Rochan et Darvaz actuels); 4^o Badakhchan; 5^o Tokharistan, 6^o Houttal; 7^o Pamir (Alaï d'aujourd'hui); 8^o Racht (actuel Karatéghin);

1. Schaw, *Visit to high Tartary*, etc., p. 22. — Abel de Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*, introd., p. 4 et 5. — Du même, *Réception solennelle de la mission Pelliot à la Sorbonne*, déjà cité.

2. Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie centrale*. Paris, 1875, p. 17. — Comparez *Haftdeh* (sept villages) dans Bartold (*Le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*), p. 155.

3. Girard de Rialle, ouv. cité.

9° Koumed ; 10° Vachghird ; 11° Kouvadian (actuel Kabadian) ; 12° Saganian ; 13° Gouzgan, etc. (1).

M. Bartold mentionne dans le bassin du bas Oxus une soixantaine de villes et de villages.

Parmi ces villes il faut citer Tarmiz (Termez) et Balkh. La première était une place forte importante et elle joua un rôle à l'époque de la domination grecque. On croit qu'Alexandre de Macédoine y épousa Roxane, fille du roi Sogdien Oxiatre (2).

Balkh, dans l'antiquité Bactra, était la capitale du royaume bactrien et un des principaux foyers du zoroastrisme. A l'époque de la domination musulmane, elle eut aussi une grande célébrité et les Arabes lui donnèrent le nom de « Mère des villes » (oummoul-bilod) (3). Dans ses environs, il existait un mur de douze farsakh, avec douze portes, qui l'entourait ainsi que les villages voisins.

Il faut nommer aussi sur l'Amou-Daria, Kelif, Kerkouh (Kerki), Farab et Amoul (Tchardjouï actuel). Cette dernière ville dut son influence à sa situation entre le Khorezm, le Maverannahr et le Khorassan, et donna son nom à tout le fleuve (4).

Plus au sud on rencontrait Andkhoud (Andkhoï) et Bamian.

A ce moment, la ville principale du Khorassan était Merv. On en attribue en général la fondation à Antiochus Soter (5), d'où son nom « Antiochia Margiana », bien que d'après d'autres auteurs elle eut existé avant le m^e siècle avant Jésus-Christ. Au vi^e siècle de notre ère, Merv

1. Dans la province de Vachghird qui confinait avec les possessions turques, il y eut au ix^e siècle près de 700 fortins.

2. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 302.

3. Anderson, *Histoire des civilisations éteintes de l'Orient*, trad. de l'anglais en russe, p. 116.

4. Grigorïev, *A propos de l'histoire de Boukhara*, par Vambéry (*Journal du ministère de l'Instruction publique*, nov. 1873, en russe).

5. Strabon, *Géographie*, liv. XI, p. 2.

devint la résidence des vice-rois arabes ; au ix^e siècle la dynastie des Samanides y remporta ses premiers succès. Cette ville eut la même réputation, au moyen âge, que Balkh, Samarkand et Boukhara, et fut appelée « la Reine du monde » (chah-i-djahan) (1).

Dans le bassin du Zarafchan, on mentionne une cinquantaine de communes (districts) et plus de deux cent cinquante villes et villages. Une seule province de Samarkand avait douze communes. La ville de Samarkand, fort ancienne, était entourée d'un mur qui s'étendait aussi sur douze farsakh et comptait douze portes.

La province de Boukhara renfermait vingt-deux communes : quinze se trouvaient en dedans du mur boukharien qui avait onze portes, et sept au dehors.

A l'époque des Samanides, la ville de Boukhara devint résidence royale.

Dans la vallée du Kachka-Daria appelé aussi « l'Ob i-Chahr-i-Sabz » (le fleuve de Chahr-i-Sabz), des géographes musulmans mentionnent plus de quinze communes et environ soixante-dix villes et villages. Parmi les villes, Nessel ou Nakhchab (Karchi actuel) ainsi que Kech (Chahr-i-Sabz d'aujourd'hui) eurent quelque intérêt ; Kech, jadis capitale du Sogd, tomba en décadence après l'accroissement de Samarkand et de Boukhara.

Dans le Khorezm, on cite plus de cinquante villes et villages. L'ancienne capitale du pays Kiat (actuellement le village de Cheïkh-Abbas-vali) se trouvait sur la rive droite de l'Amou-Daria, à une journée de marche de Khiva ; l'autre, postérieure, Gourgandj, était située sur la rive gauche du fleuve ; enfin, Khiva, la capitale actuelle, touchait le désert lui-même.

Dans le bassin du Syr-Daria, on relève plus de quinze provinces et près de cent vingt villes et villages. La seule

1. V. A. Joukovsky, *Antiquités de la Transcaspienne. Ruines du Vieux Merv.*

province de Fergana avait quarante villes et villages. Citons parmi eux la capitale de la province Akhsykiat (Akhsy d'aujourd'hui, village du district de Tchoust), Och, Kassan, Marghinan (Marghelan ou Skobelev actuel) et Andoukan (Andidjan). Parmi les villes et villages d'une autre province, Osrouchna, remarquons Zamin et Dizak (Djizak). Khodjent formait, au x^e siècle, une unité administrative spéciale.

Après l'Osrouchna venaient les provinces d'Ilak (la vallée de l'Angrène) et de Chach (vallée du Tchirtchik). Pour la première, on mentionne une quinzaine de villes et villages; pour la seconde, une trentaine. L'emplacement du Tachkent actuel correspond, à ce que l'on croit, à celui de la ville principale de Chach, Binkiat. Cette dernière était entourée d'une double rangée de murs, l'un, le mur extérieur, avec dix portes, l'autre avec sept.

Les vallées de l'Arys et du Talas (Taraz) formaient la province d'Isfidjab.

Dans le bassin du Syr-Daria inférieur se trouvaient Ortrar, Saouran, Ianykent, Djend et Khouvara. Les trois derniers se rattachaient aux possessions turques, mais ils furent habités aussi par les colons iraniens, sans doute des marchands du Maverannah.

Telles étaient dans cette partie de l'Asie centrale, qui s'appelle maintenant le Turkestan russe, les limites de l'extension des Iraniens au moyen âge.

Quant au chiffre de la population, il était certainement beaucoup plus élevé que de notre temps; nous savons déjà, en effet, qu'il y avait autrefois une quantité plus grande de terres cultivables, ce qui suppose naturellement un nombre plus grand de travailleurs. Nous en avons d'ailleurs des preuves positives. La centaine de provinces et les quelque cinq cent cinquante villes et villages que nous connaissons alors, ne représentent que les endroits sur lesquels trois ou quatre géographes arabes ont eu des renseignements directs. Et combien de lieux leur

sont restés inconnus ! Ce même Makdissi qui avait voyagé en Maverannah, assure qu'il y avait dans la seule province de Sogdiane près de seize mille villages ; Balkhy parle de trois cent mille villes dans le Maverannah. Sans attacher un sens précis à ces exagérations ridicules, elles donnent manifestement l'idée d'un pays peuplé à l'époque des invasions mongole et arabe. Après l'occupation de Boukhara par les Arabes, ses habitants furent forcés de céder aux conquérants la moitié de leurs maisons ; c'est alors que de riches Boukhariotes fondèrent une autre ville considérable à côté de la première (1). Cette nouvelle création ne peut s'expliquer que par l'existence, antérieurement, d'une nombreuse population à Boukhara. On nous raconte qu'un voyageur aurait pu marcher pendant des heures entières au sud-ouest et au nord-est entre les rangées de maisons serrées les unes contre les autres. Plus tard, avant l'invasion mongole, la population de Samarkand n'était pas, croit-on, inférieure à 500.000 âmes (2) ; celle de Merv aurait été plus encore (de 700.000 (3) et même de 1.300.000 âmes) (4). Ces trois villes réunies ne comptent pas aujourd'hui 200.000 habitants (5).

La chronique chinoise nous donne, dès le début de notre ère, un nom qui correspond peut-être à Tadjik, (Tiao-Tchi en chinois). Il désignait les habitants du littoral de la Caspienne, qui avait la même population que le Khorezm dont il faisait souvent partie. Les habitants du Fergana et de la Sogdiane étaient donc aussi des Tadjiks, car les Chinois s'accordent à dire que dans le Fergana, la Sogdiane et le Khorezm, en un mot dans tout le pays

1. Bartold, *Le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, p. 110-111.

2. *Ibid.*, p. 91.

3. Reclus, *L'Asie russe*, p. 490.

4. Félix de Rocca, *ouv. cité*, p. 337.

5. On compte en 1994 à Samarkand 65.359 âmes ; à Boukhara une soixantaine de mille et à Merv 8.400, au total 133.759 âmes (*Dictionnaire encyclopédique russe*, éd. Brockhaus et Efron, Saint-Petersbourg).

situé à l'ouest des Pamirs, il n'existait que des dialectes d'une seule et même langue, et que les populations se comprenaient l'une l'autre, bien que les idiomes fussent un peu différents (1). Makdissi affirme pour sa part que l'idiome des Khorezmiens se rapprochait plutôt du dialecte boukhare. A l'heure qu'il est, les indigènes du Fergana, de Boukhara et du Khorezm, les Tadjiks, descendants des anciens Iraniens, parlent des dialectes de la langue persane.

Selon les descriptions chinoises, les Tadjiks, du moins ceux de la Sogdiane et du Fergana, avaient la peau blanche, les yeux enfoncés, le nez proéminent et la barbe fournie (2).

D'après les descriptions que nous ont laissées les Grecs des costumes et des armes des Khorezmiens, ils ressemblaient aux Bactriens (3).

Selon le témoignage du vice-roi arabe Nasr-bin-Seyar (de 738 à 748), les habitants du Maverannahr, les Sogdiens tout au moins, se faisaient remarquer par leur bravoure (4). Tous les ans on dressait à Samarkand une table richement garnie pour le guerrier le plus courageux; en cas de rivalité, le combat décidait (5). Les habitants du Maverannahr ne sortaient pas sans leurs armes (6). Ils étaient généreux, loyaux et hospitaliers (7).

Le mot de « Tadjik » n'eut pas, dès l'origine, une signification ethnique ou politique; il désignait les disciples de Zoroastre (de « tadj, couronne »). Les mazdéens sont les hommes de la couronne, comme les chrétiens

1. Abel de Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. I, p. 215-216.

2. *Ibid.*, 228-230.

3. Hérodote, VII, 64, 66.

4. Tabari, II, 1717-1718.

5. *Ibid.*, 1146.

6. *Mémoires de la section orientale de la Société archéologique*, II, 273.

7. Vambéry, *Histoire de Boukhara* (notes géographiques).

ceux de la croix (1), les musulmans ceux du turban (2).

Issu de la Bactriane, le zoroastrisme se répandit dans le Maverannah, et au moment de l'apparition des Arabes, il y était la religion dominante, au moins celle de l'aristocratie et des riches (3). Après l'établissement des Arabes à Boukhara, beaucoup de riches Boukhares appelés « Kech-Kouchan » se retirèrent hors de la ville, bâtirent 700 châteaux et fondèrent ainsi une nouvelle cité florissante (Châteaux des mages, Kechk-i-mougou). D'après Narchakhy, les Kech-Kouchans étaient des zoroastriens. Une légende raconte qu'à la suite d'un conflit avec les musulmans, leurs châteaux furent anéantis; les images, qui, sur les portes, représentaient les génies protecteurs, furent mutilées, et les portes elles-mêmes servirent à la reconstruction de la mosquée principale; les images avec leurs figures à demi effacées restèrent sur les portes de cette mosquée. A l'époque des Samanides, il existait encore en cet endroit deux ou trois châteaux; au XII^e siècle, il n'en restait qu'une porte avec une idole défigurée (4).

Sous Abou-Mousslim, au milieu du VIII^e siècle, apparut à Nichabour un réformateur mazdéen, nommé Bikh-Afarid (ou Makh-Afarid), qui voulait reconstituer le culte de

1. Dans ce cas, le parallèle de « couronne » et de « croix » est en effet intéressant: le moujik russe se nomme « krestianine » (paysan), à supposer qu'il soit appelé ainsi comme porteur de la croix (« krest ») et non pas « Christ » (chrétien).

2. Khanykov, supplément de *l'Iran*, par Ritter.

3. Bartold, *Quelques mots sur la culture aryenne de l'Asie Centrale* (*Courrier de l'Asie Centrale*, juin 1896, p. 25, en russe).

4. Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 111. Si cet éminent auteur dit les Kech-Kouchans mazdéens, Vambéry voit en eux des chrétiens (*Hist. de Boukhara*, chap. I) et Tomaschek des bouddhistes (Sogdiana, 106). Le véritable sens du mot *Kech-Kouchan* est inconnu; Tomaschek suppose seulement que les Kech-Kouchans (aussi Gachkachs) avaient tiré leur origine de Kouchans ou Ephtalites. Si l'on prend la fin du mot « gachkachon » pour la particule persane du pluriel, on pourrait trouver le reste du mot dans un nom propre, *gachkach*: ainsi s'appelle un village indigène situé auprès du chemin de fer, non loin de la colonie russe Novaïa-Boukhara (Nouveau Boukhara). (*Nouvelles de la section de la Société géographique du Turkestan*, t. II, 1900, 1^{re} livraison, bibliographie, p. 127.)

Zoroastre dans toute sa pureté. Les mages et les Arabes dont il menaçait également les intérêts s'unirent contre lui et aidèrent Abou-Mouslim à réprimer cette tentative (1). Un disciple de Bikh-Afarid, le prophète Achnas, ne fut pas plus heureux à Badkhiz, en 767 (2).

Dans les villages de Ramitan et de Ramouch, qui n'étaient séparés que par un canal (aryk), il existait simultanément encore à l'époque des Arabes, dans le premier, une pagode bouddhique, et dans le second un temple de Zoroastre (3); le village d'Arfoud (plus tard Tavavis) possédait un sanctuaire pour chacune des deux religions (4).

On trouve encore à notre époque des traces de zoroastrisme dans l'Asie Centrale. C'est ainsi que le mot « moug » (mage, adorateur du feu) figure dans le nom d'une mosquée souterraine, à Boukhara (5). D'après un témoignage de source indigène que rapporte M. Nalivkine, un peuple mystérieux, les Moug, aurait existé jadis dans la partie septentrionale des districts actuels de Tchoust et de Namangan (6). Nous inclinons à voir dans ces « Moug » des mages, des zoroastriens, et notre hypothèse est confirmée par d'autres indications du même auteur. Les légendes indigènes racontent aussi que les « Moug » habitaient au pied des montagnes du Fergana et près de l'ancien Istraftchan (Oura-tubé d'aujourd'hui), où leurs chefs vivaient dans des fortins; or, il y a présentement des ruines de forteresses, par exemple au pied de la montagne Oungar, sur le bord de la rivière Padcha-ata, près du village Mamaï (dans le district de Namangan), et enfin près du village de Kassan, du district de Tchoust (7).

1. Schahrastany, I, 283-284. — Alberuni, *Chronologie*, ed. Sachau, pp. 210-211.

2. Al-Ja'qubi, *Historiæ*, ed. Houtsma, II, f. 92.

3. Narchakhy, 6, 14-15. — Birouni, *Chronologie*, ed. Sachau, p. 221.

4. Tabari, II, 1230.

5. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. II.

6. Nalivkine, *Histoire sommaire du khanat de Kokand*, p. 6-7.

7. Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 163.

Le mot « moug » qui veut dire « mage », la vie sédentaire des chefs des « Moug », enfin le caractère de leurs habitations, tout correspond admirablement à ce qu'on sait des « dehkon », les nobles Iraniens indigènes, et de leurs châteaux. Comme le Fergana fut conquis définitivement par les Arabes beaucoup plus tard que les autres régions de l'Asie centrale, il est naturel que le souvenir des zoroastriens se soit conservé dans les légendes musulmanes dont parle M. Nalivkine.

On rencontre de même, sur les rives du haut Oxus et de Pandj, des tours abandonnées qui sont attribuées par divers explorateurs aux zardoucht (aux mazdéens) (1).

Les restes de l'ancien culte se sont maintenus chez les Tadjiks contemporains. Dans sa *Description du khanat de Boukhara*, M. Khanykov parle d'une fête indigène appelée « le mercredi sunnite », qui se célèbre au printemps et rappelle les fêtes de la Saint-Jean : on allume le soir des feux de joie (2), on saute par-dessus en cassant un vase quelconque, ce qui symbolise la purification des péchés et la guérison des maladies. Quelquefois on conduit des malades autour des bûchers et, s'ils sont trop faibles, on leur fait regarder fixement les torches ; ensuite on les frappe plus ou moins fort sur le dos, en pratiquant des exorcismes, en criant : « Va-t'en aux lacs ! va-t'en aux déserts ! » De même, dans des familles de riches indigènes, une chandelle est allumée pendant six semaines près du berceau du nouveau-né ; c'est pour en éloigner les démons (3). Les Tadjiks montagnards allument des lumières auprès de la couche des mourants. Souffler sur le feu est considéré comme un péché ; c'est pourquoi on éteint le copeau allumé en l'agitant fortement (4). Nous

1. Ch. de Ujfalvy, *le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja*.

2. Au x^e siècle, ces bûchers furent cause de l'incendie qui anéantit un palais royal sur le righiston boukhare (Narchakhy, 24-27).

3. Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 208.

4. Gordon, *The Roof of the World*.

avons observé cette manière d'éteindre les chandelles chez les Tadjiks montagnards du district de Tachkent.

Enfin, la numismatique démontre, elle aussi, la longue existence du zoroastrisme dans l'Asie Centrale; si les monnaies du boukhar-khoudat (seigneur de Boukhara), Kana du VII^e siècle, sont frappées à son effigie, la couronne en tête (1), le revers des pièces khorezmiennes porte des symboles païens, par exemple, l'autel avec le feu sacré (2).

Avant l'invasion arabe, le Maverannahr était composé d'une multitude de petits États. Les historiens n'ont pas de données certaines sur les rapports qui existaient entre eux. On sait seulement que la classe supérieure dans chacun de ces États était représentée par les « dehkon », aristocratie héréditaire qui possédait de vastes propriétés foncières. De même que les chevaliers du moyen âge, les dehkon vivaient dans des châteaux fortifiés. Les ruines de ces fortins se rencontrent en quelques endroits du Turkestan russe actuel, surtout dans le Fergana. Les dehkon se distinguaient des autres classes par leur costume; le signe extérieur de leur dignité était une ceinture en or et des poignards (3). Les rois et les gouvernements indigènes, par exemple les rois de Samarkand et du Fergana, n'étaient considérés que comme les principaux des dehkon, quoique beaucoup de ces princes aient porté des titres spéciaux, « ikhchid » (l'ikhchid de Sogd), « afchine » (l'afchine d'Osrouchna), « khoudat » (boukhar-khoudat), seigneur de Boukhara, vardan-khoudat, seigneur de Vardana, sagan-khoudat, seigneur de Saganian) et chah, (khouttalan-chah, le roi de Khouttal; le titre « khorezm-chah » est de même origine).

1. Narchakhy, p. 34-36.

2. Donner, *Sur l'origine de l'alphabet turc du nord de l'Asie* (*Journal de la Société Finno-Ougrienne*, XIV, I, p. 33-38).

3. Tabari, II, 1441 et 1693. D'après Narchakhy, Gachri, un des lieutenants du faux prophète Moukanna, ainsi que précédemment la reine Khatoun, avait des bottes en or.

Les dynastes sogdiens d'avant la période musulmane frappaient des monnaies imitées de celles des Sassanides. En ce qui concerne les princes de Boukhara (boukhar-khoudat), nous savons qu'en 632-634, l'un deux (Kana) battait aussi monnaie à son effigie couronnée; on croit qu'il en avait emprunté le type aux Sogdiens. Un autre boukhar-khoudat, Khina, possédait toute une rue à Boukhara (1). Un boukhar-khoudat, Kouteïba, en tête des habitants de sept cents châteaux (V. plus haut, p. 22), aida Abou-Mouslim, en 750-751, à réprimer la révolution soulevée par Cherik au profit des alides; Abou-Mouslim n'en ordonna pas moins plus tard le supplice du boukhar-khoudat qui avait abjuré l'islam (2). Le souvenir du seigneur de Chach a subsisté dans le nom d'une porte de Binkat: « la porte du château du dehkon » (3). Les châteaux du seigneur de Samarkand qui se trouvaient au sud-est de la ville, dans les environs du village actuel de Djouma-bazar, existaient encore au x^e siècle (4). Les maîtres de Houttal et de Saganian les gouvernaient, à l'époque des Samanides, d'une façon presque indépendante; quant au dehkon d'Irak, il avait droit de battre monnaie dans sa capitale, Tounkat. L'un des princes indigènes les plus importants était celui du Khorezm, le khorezmchah. La dynastie des khorezmchah remonterait à une antiquité très reculée: Arrien cite le nom d'un roi du Khorezm, Farasman, qui fit acte de soumission à Alexandre le Grand et lui offrit ses services (5). Il est incontestable qu'au moment de l'invasion arabe dans le Maverannahr et à l'époque des Samanides, le Khorezm était un État indépendant ou presque indépendant (6). L'ancienne dynastie des khorezmchah s'éteignit

1. Narchakhy, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. *Bibl. geogr. Arab.*, II, 387.

4. Tomaschek, *Sogdiana*, p. 81. — *Bibl. geogr. Arab.*, I, 321 et III, 279.

5. Arrien, *Anabase*, IV, chap. VI.

6. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 19-20.

après la mort d'Abou-Abdollah, en 995 (1). Sur les monnaies du Khorezm figurent ordinairement, d'un côté, l'image du roi, et de l'autre, un autel avec le feu sacré.

Des dynasties indigènes continuèrent à gouverner sous les Arabes, et quelques-unes même à l'époque des Samanides. Les fils des dehkons notoires servaient dans la garde de ces derniers.

Aussitôt après l'aristocratie héréditaire, venaient les riches marchands du Maverannahr. Ils habitaient aussi des châteaux, s'entouraient d'une nombreuse domesticité, et différaient peu des dehkons. Les rapports entre le kagan turc Dizavoul et l'empereur byzantin Justin II, en 568, s'expliquent par l'influence des commerçants sogdiens sur le premier ; ils voulaient à tout prix entretenir des relations commerciales avec la Perse pour y trafiquer de leurs soieries ; mais comme les Perses s'opposaient à ces tentatives, l'aristocratie financière du Sogd poussa Dizavoul à contracter alliance avec les Byzantins contre la Perse. Seule, la faiblesse de l'empire byzantin empêcha la guerre (2).

Le clergé représenté par les mages avait beaucoup moins d'importance que les dehkons et les riches. En tout cas, il n'opposa pas une grande résistance aux Arabes. Dans le Khorezm seulement on mentionne, à côté des dehkons, des sacrificateurs luttant contre les envahisseurs, et l'exécution, sous Abou-Mousslim, de Bikh-Afarid, nous montre même qu'en certains cas les mages prêtèrent leur concours aux mahométans.

1. *Ibid.*, p. 30. — Bartold, *le Turkestan*, etc., p. 276, note 2.

2. Bartold, *ouv. cité*, p. 189.

CHAPITRE II

L'ISLAM ET LA CULTURE IRANO-MUSULMANE

L'invasion arabe; ses conséquences ethnographiques, politiques. — Organisation administrative du pays sous les Samanides : rapports du gouvernement avec la population.

Industries. — Organisation et aspect des villes ; leur irrigation, leur état sanitaire.

Instruction : la renaissance de la langue et de la littérature persane. — Caractères de la culture de ce temps ; les différentes sciences. — Les bibliothèques. — Les arts : l'architecture, etc.

Le principal résultat de la domination arabe en Asie Centrale pendant environ deux cent cinquante ans (de la deuxième moitié du vii^e siècle au commencement du x^e) fut la conversion de la population à l'islam. Vers la première moitié du ix^e siècle, les habitants du Maverannahr sont devenus de fidèles disciples de Mahomet, et lorsque, en 874, Ismaïl Samanid, appelé par la population de Boukhara, vit venir à sa rencontre Abou-Abdoullah dont l'autorité religieuse était grande parmi les indigènes, il regarda cette circonstance comme la meilleure garantie de ses succès prochains. Le père d'Abou-Abdoullah, Abou-Hafs, mort en 832, avait joui aussi d'un grand crédit, et on venait souvent le consulter; une des portes de Boukhara près de laquelle se trouvait son habitation, reçut le nom de « Hakk-roh » (la voie vers la vérité); après la mort d'Abou-Hafs, la population vénéra sa cellule. Dans la province de Chach, c'est le nom du premier introducteur de

l'islam dans cette région, Abou-bekr bin-Ismaïl-Kaffali de Chach († 926), qui devient populaire (1).

La conquête arabe n'a pas exercé d'influence très considérable sur l'ethnographie de l'Asie Centrale. Il y a actuellement quelque 40.000 Arabes dans le khanat de Boukhara (à Vardanzi et dans la région de Karchi) et dans le gouvernement de Samarkand (faubourg de Khodja-Ahrar, à Samarkand, environs de Katta-Kourgan et quartier de la ville appelé Arab-khona). Quelques-uns de ces Arabes se regardent comme les descendants des premiers conquérants musulmans de l'Asie Centrale ; les autres prétendent que leurs ancêtres sont venus avec les armées de Timour, à leur retour de l'Asie Mineure (2).

L'influence politique des Arabes sur le Maverannahr fut plus faible que celle de leur culture ; cela s'explique par le fait que les premiers souverains arabes, les Omeyyades, ne s'occupèrent que de la perception des impôts ; leurs vice-rois songeaient surtout à s'enrichir en amassant des propriétés foncières. La dynastie suivante, celle des Abbassides, introduisit dans toutes ses possessions, y compris l'Asie Centrale, l'organisation bureaucratique instituée en Perse par la dynastie des Sassanides et érigea l'islam en religion d'État. La tâche d'appliquer en Asie Centrale cette politique des Abbassides retomba sur leurs vice-rois d'origine iranienne, les Takhirides (821-873), les Saffarides (878-900), et les Samanides qui remplacèrent les Saffarides et disparurent eux-mêmes en 1005.

Ces familles iraniennes gouvernaient d'abord chacune une vice-royauté : les Takirides le Khorassan, les Saffarides le Seïstan, et les Samanides le Maverannahr. Avec le temps les Saffarides déposèrent les Takhirides dont le plus

1. Ses cendres reposent dans la mosquée Hazrat-y-imom du quartier de Sibzar, à Tachkent (Geyer, *Tout Turkestan*, p. 29).

2. Grebionkine, *le Turkestan russe*, liv. II. Moscou, 1872, p. 113-114.

remarquable avait été Adboullah (830-844), le premier organisateur du Khorassan. Après avoir obtenu la suprématie en Perse, l'ambitieux Amr Saffarid (879-900) voulut soumettre aussi le Maverannahr; mais il fut vaincu par Ismaïl Samanid (874-907). Les khalifes assistaient impuissants aux luttes intestines de leurs vice-rois et se bornaient ordinairement à reconnaître les droits des vainqueurs; leur autorité était purement nominale. Mais ces vice-rois étaient mulsumans, et il se constitua ainsi une nouvelle civilisation irano-musulmane, qui fut florissante à l'époque des Samanides.

A la tête de l'État, l'autocrate est responsable devant Dieu seul. D'après la conception des Iraniens, il doit être avant tout un bon administrateur (*katkhoudo*, maître), veiller à la construction ou à l'entretien des canaux et des égouts, à la construction des ponts, élever des places fortes et des villes, embellir les anciennes, fonder des auberges (*rabat*) sur les grandes routes, etc. Une partie des dignitaires formait le « dargoh » (la cour), l'autre le « divon » (les bureaux, chancelleries). La garde royale était composée d'esclaves turcs et de dehkon; elle était commandée par le *sohib-chourat*. Le personnel et les dépenses de la cour dépendaient du *hadjib-i-bouzourg* (le grand chambellan). Venaient ensuite l'économat du palais (*vakil*), les portiers, dapifers, échansons, etc. Les postes élevés de l'armée étaient confiés aux vice-rois; le vice-roi de Khorassan portait le nom du *sipoh-salor* commandant de l'armée).

L'administration proprement dite était exercée par dix *divon*, qui avaient chacun leur chef. Le *vazir* ou *kkodja-i-bouzourg*, en tête de la chancellerie, avait sous ses ordres « les gens de la plume ». Les finances étaient dirigées par le *moustaoufi* ou *khazinador*, dont relevaient des légions de comptables (*houssob*); tous les trois mois, l'*ariz* payait une solde aux troupes. Le *sohib-barid* dirigeait la poste, qui servait exclusivement aux besoins du gouvernement

et représentait un système d'espionnage. Le *sohib-kharas* exécutait les arrêts royaux, c'était le bourreau de la cour. Les devoirs du *raïs* actuel, préposé aux poids et mesures et chargé de veiller à la moralité des musulmans, étaient remplis par le *mouhtassib*. La justice avait pour chef le *kozy des kozy*; souvent le roi lui-même ou quelqu'un de la famille royale se chargeait du rôle de juge. Le chef du clergé dont les membres sont, dans l'islam, non pas ordonnés, mais nommés par le gouvernement et en partie choisis par la population, portait le nom persan de *oustod*; les prédicateurs (*khotyb*) jouaient un rôle assez influent pour que les vice-rois eux-mêmes se réservassent quelquefois cette fonction.

L'organisation administrative dans les provinces correspondait à celle de la capitale. Le *vazir* provincial se nommait le *hokim* ou *katkhoudo* (1).

Les charges de *mouhtassib*, de *kozy principal*, d'*oustod* et de *khotyb* montrent jusqu'à quel point l'islam était un principe essentiel dans l'État des Samanides.

Dans la lutte des Samanides avec Amr Saffarid (2), ils furent soutenus par les nobles et les riches; d'origine aristocratique, ils trouvaient naturellement plus de sympathie dans la classe supérieure que le despotisme militaire des Saffarides qui affichaient des tendances démocratiques. Le joug des nouveaux maîtres ne fut d'ailleurs pas toujours léger pour les dehkon: Ismaïl Samanid enleva tout son pouvoir au boukhar-rhoudat et confisqua son bien en lui assignant une pension de 20.000 dirhems (francs) (3); on offrit aux habitants du village de Farakhcha de transformer le château du boukhar-rhoudat en une mosquée, mais ils s'y refusèrent (4). Une autre famille princière de dehkon,

1. Barthold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 234-242.

2. Voir plus haut, p. 30.

3. Narchakhy, 10.

4. *Ibid.*, 15-16.

les afchines de l'Osrouchna, fut aussi forcée de céder ses domaines à Ismaïl, en 893 (1).

Les rapports des Samanides avec la masse rappelaient l'époque des Takhirides. De même qu'Abdoullah-bin-Takhir avait pris soin des paysans et imposé d'importants décrets sur l'utilisation de l'eau, Ismaïl prit des mesures pour assurer la terre à la population. C'est ainsi qu'il racheta des terres à leurs propriétaires pour 170.000 dirhems au profit des habitants du village de Sikidjkat.

En un mot, le gouvernement des Takhirides et des Samanides représente l'absolutisme éclairé, et l'on doit reconnaître le zèle de ces dynasties à défendre les faibles contre l'oppression des forts et à développer la vie économique et morale de leurs sujets.

Au moyen âge comme aujourd'hui, l'Asie Centrale tirait ses principales ressources de l'agriculture. On semait les champs irrigués et les champs *bahori*, c'est-à-dire ceux dont la récolte dépend des pluies printanières (*bahor*, printemps). Comme la terre jaune (löss) du pays est très fertile, même les champs *bahori* donnaient des récoltes abondantes. Ainsi dans la commune d'Abgar (de la province de Samarkand), le blé rendait cent pour un et même plus (2). L'abondance particulière du blé et des fruits caractérisait le Khorezm (3). Le jardinage et la viticulture donnaient aussi de bons résultats. Outre les potagers, il existait encore une multitude de vergers et de vignes. Dans les environs d'une seule ville khorezmienne, Dargan, on comptait cinq cents vignes; on en exportait des raisins secs. Les melons d'eau du Khorezm étaient très renommés; sous les khalifes Mamoun (813-833) et Vassykh (842-845), ces pastèques étaient apportées à la cour de Bagdad dans

1. A. Markov, *Inventaire des monnaies musulmanes de l'Ermitage impérial*. Saint-Petersbourg, 1896, p. 112-114.

2. *Bibl. Geogr. Arabic.*, III, 279.

3. *Ibid.*, I, p. 303.

des moules de plomb entourés de neige, et on les vendait jusqu'à 700 dirhems la pièce (1).

La province de Vachghird était connue par la production du safran (2), celle de Kouvadian par sa garance (3). L'élevage du bétail était développé dans le Khorezm (4), ainsi que la pêche; on exportait du poisson de Khalidjan (près la mer d'Aral) dans tous les pays voisins (5). La sériculture existait, plus ou moins, partout; elle était répandue surtout dans la vallée du Zarafchan et dans le Fergana.

L'exploitation des mines et des carrières prospérait surtout dans le Fergana; on y trouvait de l'or, de l'argent, du mercure, du bitume, de l'asbeste, de la turquoise, du fer, du cuivre, du plomb, du sel, du sel ammoniac et du charbon de terre; le boisseau de ce dernier coûtait tout au plus 10 centimes. Il existait de grandes mines de sel gemme non loin de Samgar (6), dont les montagnes en fournissent encore.

Des richesses minérales se trouvaient aussi dans d'autres endroits du pays, par exemple dans les montagnes du haut Zarafchan appelées Bouttem (de l'or, de l'argent, du sulfate et du sel ammoniac) (7), dans le Vakhan (de l'or et de l'argent) (8), dans la vallée du fleuve Bandjkhir (Pandjchir actuel, de l'argent qu'on y exploite encore maintenant) (9), dans le Badakhchan (du lapis-lazuli) (10).

Le registre des marchandises, qu'a reproduit Makdissi, donne des détails précis sur le commerce et l'industrie. Nous l'empruntons à M. Bartold.

1. *Tha'alibi, Lataïfo'l-ma'arif*, ed. Jong, p. 129.

2. *Bibl. Geogr. Arab.*, I, 288, 298.

3. *Ibid.*, I, 298; II, 330.

4. *Id.*, I, 303.

5. *Id.*, VII, 92.

6. *Id.*, III, 341.

7. *Id.*, I, 327-328 et II, 382-383.

8. *Id.*, VII, 93 et I, 297.

9. *Id.* I, 288.

10. *Id.*, I, 278; II, 327; III, 303.

Quant aux marchandises, on exporte les suivantes : de Tarmiz, du savon et de l'assa foetida ; de Boukhara, des tissus souples, de petits tapis de prière, des tapis, des tissus pour couvrir les planchers dans les hôtels, des lanternes en cuivre, des étoffes du Tabaristan, des sangles et des sous-ventrières faites dans les prisons, des tissus d'Ouchmounaïn, de la graisse, de la laine de brebis, de l'huile avec laquelle on graisse la tête ; de Karminia (Karmina actuel), des serviettes ; de Daboussia et de Védar, des tissus de Védar qui semblent fabriqués d'une seule pièce — j'ai entendu un des sultans de Bagdad les appeler du brocart de Khorassan ; — de Rabindjan, des manteaux d'hiver faits de laine rouge, de petits tapis de prière, des vases en étain, des peaux, du chanvre solide et du soufre ; du Khorezm, des fourrures de zibeline, d'hermine, de putois, de belette, de martre, de renard, de castor, de lièvre et de chèvre, ainsi que des chandelles, des flèches, de l'écorce de peuplier blanc, de hauts bonnets, de la colle de poisson, des dents de poisson (1), de l'huile de ricin, de l'ambre, des peaux de cheval corroyées, du miel, des noisettes, des faucons, des glaives, des cuirasses, de l'écorce de bouleau, des esclaves slaves (2), des béliers et des vaches ; tout cela venait des Bulgares (des Bulgares de la Volga) ; en outre, des raisins, beaucoup de raisins secs, du gâteau d'amande, du sésame, des tissus de drap rayé, des tapis, de grandes pièces de draps, du brocart pour des offrandes, des voiles de tissu de moulkham, des serrures, du tissu de arandj (un tissu de coton), des arcs que peuvent bander seulement les hommes les plus forts, du rakhbine (une sorte de fromage), du petit-lait, des poissons, des canots (ces derniers sont exportés aussi de Tarmiz).

On exporte de Samarkand des tissus argentés (simgoun) et samarkandiens, des chaudières en cuivre, des coupes élégantes, des tentes, des étriers, des mors, des courroies ; de Dizak, de bonnes sortes de laine et des vêtements en laine ; de Benakat, des tissus de Turkestan ; de Chach, de hautes selles en peau de cheval, des carquois, des tentes, des peaux (importées par les Turcs et tannées), des manteaux, de petits tapis de prière, des épaulières, du blé, de beaux arcs, des aiguilles d'une sorte inférieure, du coton que l'on envoie aux Turcs, des ciseaux. De Samarkand on exporte aussi du brocart chez les Turcs et des tissus rouges connus sous le nom de « mamardjil », du tissu sinizi (fait en lin), beaucoup de soieries et de tissus en soie, des noisettes et des noix ; du Fergana et de l'Isfidjab, des esclaves

1. Note de M. Bartold : « Les défenses des morses, peut-être ; dans ce sens l'expression « dent de poisson » se trouve dans *les Archives russes historiques*. »

2. Istakhri parle aussi de ces esclaves (*Bibl. Geogr. Arab.*, I, 305).

turcs (1), des tissus blancs, des parties d'armures, des glaives, du cuivre, du fer ; de Taraz (Talas), de la laine de chèvre ; de Cheldja, de l'argent ; des chevaux et des mules sont amenés à ces endroits de Turkestan ainsi que du Houttal. La viande boukhare, une sorte de melons boukhares connus sous le nom de *ach-chak* (ou *ach chaf*), les arcs khorezmiens, la vaisselle de Chach et le papier de Samarkand n'ont rien qui les égale (2).

Il est intéressant de remarquer que dans la description de la ville de Keder, sur le bas Syr, le géographe arabe nous signale l'existence de débits de vin (3).

Un esclave turc se vendait au ix^e siècle environ 300 fr., et un passeport pour lui coûtait de 70 à 100 francs (4).

Aux nomades, qui fournissaient du bétail et des produits bruts, on vendait du blé, des vêtements et d'autres objets d'industrie agricole ou urbaine.

Samarkand servait d'intermédiaire entre la Chine et le Turkestan Oriental d'une part, et entre l'Asie Occidentale et l'Europe de l'autre ; une partie des marchandises de l'Inde arrivait à Boukhara par Samarkand (5), après avoir passé par Kachgar. Ainsi l'activité commerciale des Sogdaïtes, dont les caravanes, dès le vi^e siècle, apportaient des soieries aux Byzantins, et qui initiaient au trafic leurs enfants dès leurs premières années (6), n'avait pas cessé de se développer. Avec les populations les plus voisines du Tibet, le Maverannahr faisait le commerce par le Vakhan et le Chougnan. Le Kkorezm, de son côté, formait à l'époque des Samanides un entrepôt très animé de marchandises (7) ; sa population s'enrichissait surtout par

1. De même chez Istakhri (*Bibl. Geogr. Arab.*, I, 303).

2. Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 245-246.

3. Makdissi (*Bibl. Geogr. Arab.*, III).

4. *Bibl. Geogr. Arab.*, VI, 28.

5. Grigorïev, *A propos de l'histoire de Boukhara*, par Vambéry (*Journal de l'Instruction publique* [russe], novembre, 1873).

6. *Ma-touan-lin* (extrait publié par Abel de Rémusat dans *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. I, 228-230).

7. Maçoudi, *les Prairies d'or*, trad. par Barbier de Meynsard et Pavet de Courteille, II, p. 15-16.

le commerce avec les Turcs et par l'élevage du bétail (1). Avec le temps le Khorassan voisin subit aussi l'influence des marchands khorezmiens, si bien que dans plusieurs endroits de ce pays, par exemple, dans la ville de Nessa, toute la propriété foncière leur appartenait. Des chroniques russes appellent les commerçants du Khorezm « *kharriasskiy* » : elles racontent que le premier annaliste russe acheta du papier pour sa chronique chez un marchand *khariassky* (c'est-à-dire khorezmien) (2). Au ^{xiii}^e siècle, lorsque l'Asie de l'ouest et l'Europe Orientale tombèrent sous le joug des Tatars, d'entrepreneurs Khorezmiens devinrent souvent fermiers du tribut russe, auprès des khans vainqueurs, et par leurs cruautés et leurs exactions, ils provoquèrent quelquefois des révoltes de la population la plus patiente du monde. A cette époque, les marchands khorezmiens, ainsi que d'autres commerçants orientaux, étaient connus en Rous (Russie ancienne) sous l'appellation générale de marchands *bessermen* (musulmans) (3). Même le commerce entre la Chine et la Mongolie au commencement du ^{xiii}^e siècle se trouvait en partie entre les mains des marchands de l'Asie Centrale (4).

La plupart des villes se composaient de trois parties : le *chahristan* (ville proprement dite), le *rabad* (faubourg) et la citadelle. Les habitations étaient le plus souvent en terre, comme aujourd'hui ; les rues étaient souvent pavées en pierres. On trouvait des bazars dans le chahristan, dans le rabad et même parfois dans la citadelle. Chaque cité un peu importante possédait un palais du gouverneur,

1. *Bibl. Geogr. Arab.*, I, 303.

2. Senkovsky, *Fabrication du papier* (*Bibliothèque pour la lecture*, 1835, XI, 27, en russe).

3. *Terra Bisermorum* est, d'après Plano Carpini, le Khorezm en particulier et peut-être le Maverannahr en général (*Recueil de voyages chez les Tatars*. Saint-Petersbourg, 1825, éd. Iazykov, p. 27-29. — Vesselovsky, *Histoire du khanat de Khiva*, p. 76, note 2).

4. *Mémoires de la section orientale de la Société archéologique* (russe), X, 108.

une mosquée et une prison (1). A Samarkand et à Boukhara les palais royaux s'élevaient ordinairement sur les places appelées « righiston » (2). A en juger d'après cette description, les villes centro-asiatiques du moyen âge ne différaient guère des villes actuelles; cependant aujourd'hui le « chahristan » et le « rabad » sont réunis, ou du moins ces noms n'ont plus le sens d'autrefois; la citadelle s'appelle actuellement « ourda »; les « righiston » se sont conservés à Samarkand et à Boukhara.

Des canaux soigneusement entretenus (djouï, aryk) amenaient l'eau. Samarkand était arrosée par les huit bras des quatre canaux suivants : Djakerdisa, Mouzakhin, Iskandargam et Assendghin-Sengressan (3); cette ville et ses environs avaient de six cent soixante-dix à six cent quatre-vingts digues. A Boukhara coulaient douze aryk tirés du canal principal Zar, qui traversait toute la ville (aryk Fachidisa, Djouïbar-Bekar, Djouïbar-oul-Kaviririin, Djou-Gouchedj ou Djouïbar-oul-ariz, aryk de Païkand, aryk Naoukanda, aryk du moulin (Takouna), aryk Kouchna, aryk Rabah, aryk de Righiston, aryk dont le nom est inconnu et aryk Zaougarkanda) (4).

Dans les villages qui se rattachaient à Boukhara, il y avait dix-sept canaux (5).

Les canaux du Khorezm venaient de l'Amou-Darïa (Gavkhoura, Kerig, aryk de Hazarasp, Kerderon-khouch, aryk de Khivak, Medra, Vedak, Bouveg, Enderestan); ils étaient presque tous navigables entièrement ou en partie (6). On revêtait souvent les aryk de pierre et de chaux.

Quelle importance avait l'irrigation pour le pays? On le voit par le fait que près de quatre mille jardins et châ-

1. Bartold, *le Turkestan*, etc., 2^e partie, p. 80.

2. Narchakhy, p. 24.

3. Nessefi (*le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, par Bartold, 1^{re} partie, texte, p. 49-50).

4. Istahri (*Bibl. Geogr. Arab.*, I, 307-309).

5. *Ibid.*, 310-311. — De même dans Narchakhy, p. 30-31.

6. Istahri, 301.

teaux se trouvaient sur trois canaux boukhares seulement (Fachidiza, Djouïbar-Bekar et Rabah) (1).

Les ponts sur les fleuves et les canaux étaient en briques ou autres matériaux solides. Deux se sont conservés jusqu'à notre temps : l'un sur le Vakhch, à deux jours de marche en amont du village Sang-touda (2), l'autre sur le ravin Bandy-khan ou Kok-djar, à 6 kilomètres vers l'ouest de Koum-kourgan (3). Dans quelques lieux il existait des ponts-levis, par exemple dans les villages fortifiés khorezmiens Nouzvar et Zamakhchar (4).

Makdissi fait une description curieuse de la capitale du Khorezm :

Kiat s'appelle (aussi) Chahriston ; il est situé sur le bord du fleuve et correspond (par sa grandeur) à Nichabour (5). La ville se trouve à l'est du fleuve ; elle a une mosquée cathédrale, les colonnes sont en pierre noire jusqu'à la hauteur d'un *khama* (la taille d'homme) ; au-dessus elles continuent par des piliers en bois. Le palais de l'émir est placé au milieu de la ville ; la citadelle est déjà détruite par le fleuve ; il y a des aryk qui coulent au milieu de la ville. Celle-ci est magnifique : on y rencontre beaucoup d'oulémas, beaucoup de connaisseurs des belles-lettres, nombre de riches et belles choses et de marchandises. Les constructeurs de maisons se distinguent par leur habileté ; les lecteurs du Coran n'ont pas d'égaux dans tout l'Irak pour la beauté de leur voix, la noble expression de leur lecture, leurs manières et leurs connaissances. Mais la ville est toujours exposée aux inondations, et les habitants s'éloignent du rivage de plus en plus. Elle est plus sale qu'Ardebil ; elle a beaucoup d'égouts dont l'eau pénètre partout, jusqu'au grand chemin ; les habitants satisfont, pour la plupart, leurs besoins naturels sur la rue. On accumule la boue dans les fosses, puis on l'emmène dans des sacs aux champs. A cause de cette immense quantité de boue, l'étranger ne peut entrer dans la ville qu'à la lumière du jour ; les

1. Istahri (*Bibl. Geogr. Arab.*, I, 311).

2. Bartold, *le Turkestan*, etc., 2^e partie, p. 71.

3. Kostenko, *le Turkestan*, II, 144.

4. Makdissi (*Bibl. Geogr. Arab.*, III, 288-289).

5. Une autre rédaction dit plus grand que Boukhara.

habitants poussent la boue dans les fossés (tout simplement) avec les pieds (1).

L'état sanitaire de Boukhara n'était évidemment pas meilleur que celui de Kiat; malgré de larges rues pavées, elle était trop étroite pour sa grande population; l'amoncellement des bâtisses entraînait des incendies, la corruption des eaux, des épidémies, etc. (2).

Il ne reste pas de monuments littéraires témoignant de la vie intellectuelle de l'Asie Centrale d'avant la période musulmane. Le professeur Vesselovsky croit, d'après le témoignage de Birouni, qu'une partie des documents littéraires du Khorezm a été anéantie par les Arabes pour faciliter la diffusion de l'islam; le reste aurait été détruit par les Mongols (3). D'autre part, le professeur Bartold suppose qu'au Maverannahr, ainsi qu'en Perse, il n'y avait avant les Sassanides que des traditions populaires que l'introduction de l'islam a naturellement fait disparaître (4). L'astronome musulman Birouni affirme que le calendrier solaire du Khorezm était plus exact que celui des Grecs et des Arabes; il cite les noms des douze mois, trente jours de chaque lune et les signes du Zodiaque. Presque toute cette nomenclature est zende, et offre de frappante ressemblance avec l'ancienne langue perse (5).

Après le triomphe de l'islam, tandis que le persan restait la langue populaire, l'arabe devint la langue littéraire du Maverannahr; mais, par égard pour les indigènes, on admit l'office en persan à la première mosquée de Boukhara construite en 713 (6). Le sentiment national persistait; l'avènement des Takhirides dans le Khorassan, des

1. *Bibl. Geogr. Arab.*, III, p. 287-288.

2. *Ibid.*, p. 281.

3. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 23.

4. Bartold, *ouv. cité*, 2^e partie, p. 1.

5. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, préface, p. II-III.

6. Narchakhy, p. 47.

Saffarides dans le Seïstan et des Samanides dans le Maverannah, favorisa la renaissance de la langue et de la littérature persanes. La science, sans doute, est alors en très grande partie théologique : c'était du moins quelque chose qu'elle fût accessible à tous. « Il faut ouvrir les portes de la science aux hommes dignes et indignes, dit Abdoullah Takhiride ; elle saura bien chez qui elle doit rester (1). » Les frères Khargouni (du village de Khargoun) sont envoyés par leur père à Samarkand, en 847-848, pour y étudier et, pendant trois ans d'études, ils vivent du rouet de leur mère (2). Il est probable que ce n'était pas là un fait isolé.

Le goût de l'instruction était particulièrement vif chez les Khorezmiens, et il coïncidait avec la prospérité économique. A la fin du x^e siècle, on trouvait rarement un jurisconsulte, un théologien ou un professeur d'humanités qui n'eût pas quelque élève du Khorezm (3).

Tant que la population de l'Asie Centrale n'avait pas été tout à fait conquise par l'islamisme, la théologie n'absorbait pas la vie intellectuelle ; Abdoullah bin Takhir, lui-même, était poète. Son père était connu aussi par ses créations poétiques, et son neveu Mansour bin Talkha par ses œuvres philosophiques. Le poète Roudaki était célèbre, à côté d'autres écrivains, par la pureté de son style exempt de toute influence arabe (4). Le début du xii^e siècle est caractérisé par une philosophie plus « laïque » ; on tolère en les regrettant des tendances d'esprit assez libre. Le philosophe Chahristani, qui vécut au Khorezm jusqu'en 1116, écrivit un livre célèbre sur les religions et les doctrines philosophiques (5). Au xiii^e siècle y vivait un autre philosophe connu, Fahr-ed-din Razi, qui travailla à d'immenses

1. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 3.

2. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 56.

3. *Bibl. Geogr. Arab.*, III, 284.

4. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. IV.

5. Bartold, ouv. cité, 2^e partie, p. 462.

compilations de toutes les branches de la science (1). Le clergé lui-même, contrairement à ce qui se passa dans la suite et à ce que nous voyons aujourd'hui, montrait une certaine largeur d'esprit : le nom seul du cheïkh Madjd-oud-din Bagdodi († 1216) suffit à le prouver. Quand l'imam Chihab-ed-din Khivaky, wakil à la cour khorezmienne, lui écrit qu'il espère, avec son aide, quitter son poste pour la vie monastique, le cheïkh lui répond prudemment qu'il n'y a pas de péché à vivre dans le monde, et qu'en servant son roi, sa patrie et son prochain, il sera plus utile que par le jeûne et la prière, et méritera plus sûrement les bénédictions divines (2).

Le goût de l'instruction avait entraîné la création de bibliothèques. Le célèbre Avicenne décrit de cette façon la bibliothèque des Samanides, à Boukhara, qui fut brûlée plus tard : « J'entrai dans une maison où il y avait bien des chambres, et, dans chacune d'elles, des caisses avec des livres placés l'un sur l'autre. Dans une chambre, il y avait des livres arabes et poétiques ; dans une autre — des livres sur la jurisprudence, etc. ; dans chacune — des livres sur quelque science. Je lus le registre des livres des anciens auteurs et demandai ce qu'il me fallait. Je vis des livres dont même les noms ne sont pas connus de beaucoup de gens. Je n'ai jamais vu telle collection de livres, ni avant, ni après. Je lus tous ces livres, j'en tirai profit et compris la signification de chaque homme dans sa science (3). » Merv ne le cédait pas à Boukhara ; le géographe Yakout y rassemblait les matériaux dont il avait besoin pour ses travaux ; il nous y signale en outre l'existence de deux bibliothèques de la famille de Samani (4). Le poète Fahr-ed-din-Mouborak-chah-bin-

1. *Ibid.*

2. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 97.

3. Ibn Abi Useibiah, ed. A. Müller. Königsberg, 1884, II, p. 4.

4. Joukovsky, *Ruines du Vieux Merv*. Pétersbourg, 1894, p. 2, 34.

Hassan-al-Marvarroudi, habitué de la cour de Mouham-mad-Ghïas-oud-din, sultan du Gour (dans l'Afghanistan actuel) et mort en 1206, avait construit un hôtel avec une bibliothèque et des jeux d'échecs, de sorte que les visiteurs instruits pouvaient lire et les ignorants jouer aux échecs (1). Une bibliothèque avait été fondée à Gourgandj par le wakil Chihab-oud-din-Khivaky, qui avait de vastes connaissances dans toutes les sciences et enseignait dans cinq madrassa (médressé) : Nesawinous dit de cette bibliothèque qu'elle « n'a eu sa pareille ni avant, ni après ». Dans la suite Nesawiréussit à en acquérir une partie, mais quelques ans après, il dut quitter pour toujours sa patrie en abandonnant tout son bien. « De tout ce que j'ai quitté là, écrit-il, je n'ai regretté que les livres. » On suppose qu'ils ont disparu pendant le pillage de la ville de Nessa par Gias oud-din-Pir-chah (2).

L'architecture avait pris un remarquable développement. A en croire Ibn-Batouta, le sépulcre de Chah-Zinda, qui existe encore à Samarkand, était renfermé, longtemps avant les Mongols, dans un édifice qui dépassait de beaucoup en magnificence le mausolée actuel. « Le tombeau, écrit-il, est béni : on a construit au-dessus un édifice carré surmonté d'une coupole ; deux colonnes en marbre soutiennent chaque coin ; le marbre est des couleurs verte, noire, blanche et rouge. Les murs de l'édifice sont faits aussi de marbre multicolore avec des ornements d'or (ou des inscriptions) : le toit est en plomb. Le sépulcre est revêtu de bois d'ébène orné de pierres précieuses ; les coins en sont garnis d'argent ; trois lampes d'argent brûlent au-dessus. La couverture du dôme est faite de laine et de coton. Hors de l'édifice coule un grand aryk qui traverse

1. Ibn-el-Athiri (*Chronicon quod perfectissimum inscribitur*, ed. Tornberg, XII, p. 160-161).

2. Nesawi, *Histoire du sultan Djelal-ed-din Mankobirti*, trad. en français par M. Houdas, p. 175-180.

un hôtel adjacent ; des arbres, des ceps et du jasmin croissent sur ses deux rives ; on a arrangé dans l'hôtel des habitations pour les visiteurs (1). » On se rappelle que, dans sa description de Kat, Makdissi note que « les constructeurs de maisons s'y distinguent par leur habileté ».

Sur les autres arts à cette époque, nous ne savons presque rien. Ibn-Haoukal nous parle des places de Samarkand, où « de singulières statues de chevaux, de bœufs, de chameaux et de chevreuils sont sculptées en cyprès ; elles se dressent l'une contre l'autre, comme si elles s'examinaient mutuellement et allaient engager un combat ou commencer une dispute » (2).

Sous les portes des châteaux des Kech-Kouchan, il y avait des images d'idoles, mais quelle en était la valeur artistique, nous l'ignorons.

Des sources chinoises disent aussi que la population de Samarkand, antérieurement à l'époque musulmane, aimait la musique (3), mais sans nous donner aucun détail.

1. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, trad. par Deffrémery et Sanguinetti, III, 52-54.

2. *Bibl. Geogr. Arab.*, II, 365.

3. Abel de Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. I, 228 (extrait de *Ma-touan-lin*).

CHAPITRE III

L'INVASION TURCO-MONGOLE

Les Turcs dans l'État des Samanides. — Les Karakhanides, Seldjouks, Kara-khytāi, Khorezmchah Tekech et Kypchaks. — Khorezmchah Mouhammad Koutb-ed-din, Gourkhan et Koutchlouk naïman. — Les Mongols. — Le rétablissement de la domination turque. — Les Ouzbeks.

Avant la domination arabe dans le Maverannah, l'Asie Centrale avait été soumise aux Turcs, qui s'en étaient emparés au vi^e siècle. Leur kagan avait été en relations avec l'empereur Justin II (1). Depuis lors, les Turcs n'avaient pas cessé d'exercer leur influence sur la vie du Maverannah. Cela s'explique tout d'abord par les conditions géographiques du pays ; les camps des Turcs nomades étaient contigus au Maverannah ; leurs pâturages touchaient la vallée du Talas et le bas Syr, tandis qu'à l'est et au sud-est du Maverannah, ils s'approchaient du Fergana et de l'Amou inférieur ou Pandj.

Sans la division des Turcs nomades en deux États, celui de l'est et l'autre de l'ouest, qui étaient toujours en guerre, les Arabes n'auraient peut-être pas réussi à s'établir dans le Maverannah.

Au milieu de leurs querelles intestines, les Turcs belliqueux trouvaient encore le temps d'inquiéter les conquérants musulmans de l'Asie Centrale, d'autant plus que

1. Voir plus haut, p. 27.

les populations iraniennes s'adressaient volontiers aux nomades pour obtenir leurs secours contre les Arabes (1), et quelquefois même contre les chefs indigènes (2). La domination turque leur paraissait évidemment moins lourde que celle des musulmans, et déjà quand ils étaient arrivés dans le Maverannahr, les Arabes avaient trouvé dans beaucoup de provinces et de villes des gouverneurs turcs, *tarkhan*, par exemple à Samarkand, à Païkand, à Vafkand, etc. (3).

Les Turcs orientaux, les plus puissants de tous, firent irruption dans le Maverannahr en 689 et en 711. Appelés en 712 par les indigènes contre les Arabes, ils occupèrent Samarkand sous le commandement des neveux de leur khan Motchdjo, mais l'année suivante, à la suite d'une heureuse campagne de Kouteïba, ils durent évacuer la Sogdiane (4). Devenu indépendant des Turcs orientaux, le khan des Turcs d'occident, Soulou (716-737 ou à 738), aida à son tour les Sogdiens ; les Arabes, qui rencontrèrent en lui un adversaire redoutable, le surnommèrent « Abou-Mouzahim » (méchant, frappant des cornes, bœuf) (5). Comme la Sogdiane, le Fergana fut aussi l'occasion de conflits entre Arabes et Turcs ; les premiers en furent chassés par les nomades au commencement du II^e siècle de l'hégire (au VIII^e siècle de l'ère chrétienne), et ce n'est que vingt ans plus tard qu'ils le réoccupèrent définitivement (6).

La principale force militaire du Maverannahr consistait en une garde d'esclaves turcs (*goulam*) et de dehkon ; les premiers étaient les plus nombreux, et leurs chefs jouèrent un grand rôle, surtout à l'époque des Samanides.

1. Tabari, *Annales*, II, 1593. — Bartold, *die Altürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*, S. 11-12.

2. Bartold, *Courrier de l'Asie Centrale*, p. 33 (d'après Outbi et Nar-chakhy).

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. I^{er}.

4. Bartold, *die Altürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*, S. 11-12.

5. Tabari, *Annales*, II, 1593.

6. Nalivkine, *Histoire sommaire du khanat de Kokand*, p. 10.

Arrivés à trente-cinq ans, les esclaves turcs qui s'étaient distingués étaient quelquefois nommés vice-rois (1) et même deux d'entre eux fondèrent de nouvelles dynasties : l'ancien chef de la garde, Alp-téghine, créa ainsi l'État des Ghaznévides (2), et le petit-fils d'un esclave, Atsyz, établit la puissance de la nouvelle dynastie des Khorézmchah (3). Les goulam et leurs chefs disposèrent souvent du pouvoir. Akhmed (907-914), qui les avait mécontentés, fut tué par eux; Nasr II leur dut le trône. Sous les successeurs d'Ismail Samanide, qui furent pour la plupart des plus médiocres, l'État tomba en décadence vers la fin du x^e siècle : « Les provinces se révoltèrent, les revenus du gouvernement diminuèrent, les guerriers opprimèrent la population, la domination passa aux mains des Turcs, et les décisions des vazir cessèrent d'être en vigueur (4). » En outre, malgré les ménagements des Samanides pour le clergé, celui-ci prit parti contre eux pour l'aristocratie militaire (5).

Les Turcs Karakhanides profitèrent de cette anarchie pour faire irruption dans le Maverannahr avec les tribus des Tokouz-oghouz, des Karlouk et des Djikil, et en 999 ils mirent fin à la dynastie des Samanides. La population accueillit les conquérants sans résistance, docile aux préceptes de ses maîtres spirituels qui prêchaient : « Lorsque la lutte est engagée à cause des biens de la terre, les musulmans n'ont pas besoin de se faire tuer (6). » Nasr Karakhanide (autrement Arslan-ilek) installa ses vice-rois à Boukhara et à Samarkand et envoya les membres de la famille des Samanides à Ouzghent devenu résidence des Karakhanides. Le dernier représentant de la dynastie des Samanides, Mountassir,

1. Nizam-oul-Moulk, *Siasset Nameh*, trad. en français par Ch. Schefer, p. 140.

2. *Ibid* (*Siasset Nameh*), p. 144.

3. Mirkhond, *Histoire des sultans du Khorezm*, publié par Defrémery, p. 2-11.

4. Narchakhy, p. 152.

5. Bartold, *le Turkestan*, etc., 2^e partie, p. 280-281.

6. Bartold, *ouv. cité*, p. 281.

périt en 1005 de la main d'un chef d'une des tribus arabes qui erraient dans l'oasis de Merv.

L'élément turc l'emporte ainsi définitivement sur l'élément iranien et la période qui s'écoule jusqu'à l'invasion mongole est remplie par les luttes des dynasties turques.

L'État des Gaznévides fondé en 962 par Alp-téghine, passa en 977 aux mains Sebouk-téghine, également ancien esclave turc (1). Le fils aîné de Sebouk-téghine, le célèbre Mahmoud de Ghazna, dont dépendait la partie méridionale du Maverannahr (Tarmiz, Kouvadian, Saganian et Houltal), soutint en 1006, 1007 et 1008 des guerres heureuses contre les Karakhanides qui l'avaient attaqué ; il s'empara du Khorezm en 1017, et nomma Altountache, son principal *khadjib* (grand chambellan), khorezmchah (2). Un peu plus tard, la puissance des Gaznévides fut anéantie par les Seldjouks. Ceux-ci (proprement les Gouz == Turkmènes) étaient venus dans le Maverannahr du bas Syr, où ils habitaient dans le voisinage d'une autre tribu turque, Kypchaks (« Polovtzy » des chroniques russes). Avec la permission des Samanides, les descendants du chef célèbre des Gouz, Seldjouk, accompagnés de leurs hordes, émigrèrent aux environs de Nour (actuellement Nour-ata, au nord-est de Boukhara). Une partie de ces Turkmènes fut exterminée par Mahmoud le Ghaznévide, l'autre reçut de lui l'autorisation d'immigrer dans le Khorassan. En 1040, les frères Togroul et Davoud Seldjoukides, mirent fin à la domination des Ghaznévides dans le Khorassan (3) ; trois ans après ils s'emparèrent du Khorezm (4), et en 1089, Malik-chah subjugua aussi le Maverannahr qu'il rendit d'ailleurs bientôt à Ahmad Kara-

1. Baihaki, *Tarikh*, ed. Morley, p. 107, 237-238.

2. Baihaki, 851.

3. *Ibid.*, 788.

4. *Ibid.*, 867-868.

khanid (1). Au moment de l'invasion des Kara-khytaï, l'Asie Centrale était soumise au sultan Seldjouk Sindjar qui prit Samarkand en 1130 (2).

Chassés, en 1125, de la Chine du nord par les Kin, ancêtres des Mandchoux, les Kara-khytaï ou Kidan, fondèrent un nouvel État dans le Turkestan Oriental. En 1137, ils battirent à Khodjent le gouverneur du Maverannahr, Roukn-oud-din (ou Djalol-oud-din) Mahmoud-Khan, neveu et protégé de Sindjar. Quatre ans après, à cause des Karlouk, les Kara-khytaï entreprirent une nouvelle campagne au Maverannahr, écrasèrent Sindjar dans la steppe de Katvan et soumirent tout le pays (3). Un de leurs détachements marcha sur le Khorezm et le fit aussi tributaire du *gourkhan* (titre du kan des Kara-khytaï) (4).

Le khorezmchah Ala-ed-din Mouhammad (1200-1220) entreprit de secouer le joug du gourkhan et de lui enlever le Maverannahr. Les circonstances lui furent favorables : après une lutte longtemps indécise, un autre vassal des Kara-khytaï, le prince naïman Koutchlouk, révolté lui aussi contre le gourkhan, le fit enfin prisonnier (5). Mouhammad prit part à l'extermination des Kara-khytaï ; une partie d'entre eux passa à son service. Le Maverannahr reconnut peu à peu le pouvoir du khorezmchah.

Mouhammad fut moins heureux contre Koutchlouk, qui avait soumis en 1213 (1214) le Turkestan oriental ; incapable de défendre contre lui les provinces septentrionales du Maverannahr, il donna l'ordre aux habitants de la partie du Fergana située au delà du Syr-Daria, d'émigrer au sud-est ; puis cette contrée, ainsi que le Chach et l'Isfidjab, fut dévas-

1. Ibn-el-Athiri, *Chronicon quod perfectissimam inscribitur*, 163-166, ed. Tornberg, X.

2. *Ibid.*

3. Bartold, *le Turkestan, etc.*, 2^e partie, p. 349.

4. *Ibid.*, p. 350.

5. *Ibid.*, p. 385.

tée (1). C'était un recul marqué de la civilisation et de la population iranienne.

En 1218, de nouveaux conquérants, les Mongols, eurent raison de Koutchlouk. A cette époque-là, Mouhammad devint le maître de la plupart des pays qui avaient formé l'empire des Seldjoukides ; ses possessions s'étendaient depuis l'Indus jusqu'à la Caspienne ; un conflit était tôt ou tard inévitable avec Tchinghiz-khan (1154-1227), le fondateur du premier empire mongol. Mouhammad le provoqua par le massacre, en 1218, à Otrar, d'une grande caravane mongole (2). Tchinghiz-khan marcha d'abord sur le Maverannahr, puis sur le Khorezm, et en 1221 il subjuga toute l'Asie Centrale (3).

Après la mort de Tchinghiz khan, en 1227, son immense empire fut partagé parmi ses quatre fils ; le Maverannahr entra dans le domaine de Djagataï et le Khorezm dans celui de Djoutchi (4). Mais, comme pendant la domination arabe, les Turcs usurpèrent graduellement le pouvoir au détriment des Mongols. Ils parvinrent au plus haut degré de leur puissance sous Timour (1333-1405) descendant de Tchinghiz-khan.

Les Ouzbeks sont les derniers représentants de la domination turque dans l'Asie centrale. Venus comme les Seldjouks du bas Syr, de Dacht-i-Kyptchak (aujourd'hui steppes des Kirghiz), ils conquièrent sous le commandement de Cheïbani-khan (1450-1510) l'État des Timourides, vers 1508 (5). Ils devaient demeurer maîtres du pays jusqu'à l'arrivée des Russes.

1. Ibn-el-Athir, XII, 179. — *Jaculs geographisches Wörterbuch*, herausg. von F. Wüstenfeld, I, 249-250 ; III, 234.

2. Bartold, *le Turkestan*, etc., p. 428.

3. *Ibid.*, p. 482.

4. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 75.

5. *Cheibani-ramè*, d'un auteur inconnu, ed. Berezine, texte, traduction, notices. Kazan, 1849, p. 74 du texte.

CHAPITRE IV

DÉCADENCE DE LA CIVILISATION IRANIENNE

Conduite des nomades conquérants de l'Asie Centrale : les Mongols, leurs prédécesseurs, leurs successeurs ; vandalisme des Ouzbeks. — Diminution de la population iranienne. — Décadence de la classe des dehkons. — Dépérissement matériel et intellectuel.

Au milieu de ce remou incessant des peuples en marche et des conflits perpétuels dont elle était l'objet, il était impossible que l'Asie Centrale devînt le centre d'une civilisation durable. L'invasion turco-mongole porta un coup funeste à la culture iranienne, qui avait un moment fleuri, après la domination arabe. Faut-il, comme quelques historiens, MM. Vambéry, de Rialle, etc., en accuser la férocité particulière des Mongols (1) ? D'autres historiens, M. Cahun par exemple, pensent que la conquête mongole ne diffère guère des invasions ordinaires (2), et cela paraît assez vraisemblable. Les envahisseurs étaient moins nombreux qu'on ne le supposait jadis (3). Ils pillaient des villes conquises, emmenaient les artisans dans leur pays, recrutaient des corps de prisonniers pour les travaux de siège, et exterminaient les garnisons des forteresses ;

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara* (notes géographiques).

2. Cahun, *Révolutions de l'Asie* (dans *l'Histoire générale*, publiée sous la direction de MM. Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, t. II, p. 936).

3. M. Vambéry imagine une armée mongole de 400.000 envahisseurs ; M. Bartold la croit, avec plus de raison, forte seulement de 150.000 à 200.000 hommes.

a) Vambéry, *ouv. cité*, chap. VIII.

b) Bartold, *le Turkestan*, etc., 2^e partie, p. 435.

quant au reste des habitants, ils les faisaient sortir de la ville pour un certain temps, probablement jusqu'à la fin du pillage. C'est ainsi qu'ils traitèrent Otrar, Djend, Bénaket, Boukhara et Samarkand. De cette dernière ville, 30.000 artisans furent distribués entre les fils et parents de Tchinghiz-khan; le même chiffre fut pris pour les travaux de siège; le reste des habitants paya une rançon de 200.000 dinars, ce qui prouve qu'une partie de ses biens lui fut laissée. L'incendie de Boukhara, qu'on attribue à Tchinghiz-khan, ne fut peut-être, si nous en croyons M. Bartold, pas plus son œuvre que celui de Moscou ne fut l'œuvre de Napoléon; les maisons y étaient fort entassées et la destruction de la ville peut fort bien n'avoir été que l'effet de hasard (1).

Lorsque la population refusait de se rendre et opposait une résistance désespérée, les Mongols massacraient les habitants, à l'exception des artisans. Ce fut le sort de la capitale du Khorezm, Gourgandj, pour sa défense opiniâtre; plus de 100.000 artisans furent envoyés « dans des pays orientaux », où ils formèrent diverses colonies (2); les jeunes femmes et leurs enfants furent emmenés en captivité, le reste de la population fut anéantie. Plusieurs autres villes khorezmiennes furent inondées par suite de la destruction des digues. On croit que ce fut là la cause de la dérivation de l'Amou-Daria vers la Caspienne pendant trois siècles. Le Khorezm souffrit des Mongols plus que tout autre pays de l'Asie Centrale; Ibn-Batoutah qui l'a visité vers 1340, dit qu'entre Boukhara et la capitale du Kkorezm (Gourgandj), s'étendait un désert avec un seul

1. *Bibl. Geogr. Arab.*, III, p. 281.

2. On pense que ces Khorezmiens furent des ancêtres des Doungans, ou bien que les ancêtres des Doungans embrassèrent l'islam chaféite, qui prédominait au commencement du XIII^e siècle tous les autres rites du mahométisme au Khorezm (Bartold, *le Turkestan*, etc., 2^e partie, p. 170, note 3).

endroit peuplé (la petite ville de Kat) (1), alors qu'autrefois il existait là toute une rangée de villes et de villages (2).

Les Mongols massacraient aussi la population des villes dont le siège leur coûtait la vie de quelque célèbre compatriote : ils exterminèrent les habitants de Bamian parce que le petit-fils de Tchinghiz, fils de Djagataï, Moutouguène, y avait perdu la vie ; et leur ville reçut des Mongols le surnom « mobalyk » (mauvaise ou méchante ville) (3). A Nichabour un des chefs mongols, Tokhoutchar, fut tué par une flèche ; sa population fut anéantie à l'exception de 400 artisans, la ville elle-même fut entièrement détruite (4). En général, le Khorassan souffrit par le fait des Mongols plus que le Maverannah : ses villes furent ordinairement renversées, les habitants massacrés. Ghazna, Balkh, Merv partagèrent le sort de Bamian et de Nichabour. Des villes khorassaniennes, Hérat fut la moins atteinte : on n'y massacra que 12.000 guerriers de khorezmchah (5).

En somme, il est incontestable que l'Asie Centrale eut terriblement à souffrir de l'invasion mongole ; mais elle n'avait pas été mieux traitée par les Karakhanides, les Ghaznévides ou les Seldjoukides. Dans la lutte entre le khorezmchah Mouhammad et Koutchlouk, ce « roi David », une partie du Fergana, le Chach et l'Isfidjab avaient été horriblement dévastés (6). Quelles conséquences avaient pour le pays même les guerres heureuses, on le voit par l'exemple de Mahmoud le Ghaznévide. Toujours à court d'argent, il ordonne une fois de lever sur la population, en deux jours, la somme qui lui est nécessaire pour une expédition qu'il préparait ; après quoi, les habitants sont

1. *Voyages d'Ibn-Batoutah*, III, p. 19-20.

2. Bartold, ouv. cité, 2^e partie, p. 144-155.

3. Plus tard, en 1238, pendant la conquête de la Russie, les guerriers mongols de Batou appelèrent ainsi une petite ville Kozelsk (dans la province de Kalouga), qui les retint pour sept semaines.

4. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, I, p. 288-291.

5. *Ibid.*, p. 292.

6. Voir plus haut, p. 48-49.

« écorchés comme des moutons » (1). Il suffisait du moindre malheur naturel pour entraîner la ruine de ces populations déjà ruinées par leurs chefs. En 1010-1011, comme les froids prématurés ont causé la perte des semailles d'automne, une famine enlève à Nichabour et dans les environs près de 100.000 habitants. Le chiffre est sans doute exagéré, mais il donne du moins l'idée de l'extrême instabilité de la population à cette époque.

Les troubles de la deuxième moitié du XIII^e et du commencement du XIV^e siècle dans le Maverannah avaient aussi provoqué de terribles souffrances. Pendant la guerre des frères Esenbouka et Iassaver et après la fuite d'Esenbouka, le pays fut horriblement dévasté : « les habitants de Boukhara, de Samarkand et de Tarmiz durent abandonner, au cœur de l'hiver, leur patrie, et des milliers de ces infortunés périrent en route » (2).

Les Ouzbelks n'ont pas toujours mieux traité le Maverannah que les Mongols. Lorsque Oulougбек (1393-1449) entreprit une campagne contre Hérat, ils apparurent au seuil de sa capitale et pillèrent ses palais aux alentours. « Les tableaux en mosaïque, qu'on avait fait venir exprès de Chine, sont précipités des murs de la galerie (*tchin-khona*) et mis en miettes par les massues, la riche dorure des salles arrachée, et les œuvres d'art de longues années anéanties en quelques heures » (3).

Un des résultats immédiats de l'invasion mongole dans l'Asie centrale fut la diminution de la population sédentaire iranienne, surtout au Khorezm et au Khorassan, et la décadence de l'industrie et du commerce. Samarkand, qui avait plus d'un demi-million d'habitants à l'époque des Samanides, n'en compte peut-être plus cent mille après la dévastation mongole (4). Boukhara, jadis si populeuse,

1. Outbi, manuscrit du musée asiatique, Pétersbourg, p. 122.

2. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. IX.

3. *Ibid.*, chap. XII.

4. *Travaux de la mission ecclésiastique russe de Pékin*, IV, p. 341.

n'aurait plus eu, en 1263, que 16.000 habitants asservis à différents seigneurs mongols (1). Les chiffres des victimes de l'invasion mongole dans le Khorezm et le Khorassan confondent l'imagination. A Gourgandi, chaque guerrier mongol (et il y en avait, croit-on, plus de 50.000) aurait massacré 24 victimes (2). Balkh et Merv, qui comptaient parmi les villes les plus importantes — quelques historiens pensent même que Merv dépassait de beaucoup toutes les autres — (3) furent complètement anéanties.

Déjà sous les prédécesseurs des Mongols, les guerres civiles, les pillages et les exactions liées au système des apanages et des fiefs avaient amené la dépréciation de la propriété foncière ; dans la première moitié du XII^e siècle, la terre qui coûtait, à l'époque des Samanides, 4.000 dirhems le *djift* (4), ne trouvait pas d'amateurs, même gratis ; si quelqu'un l'avait achetée, il ne pouvait en profiter « par suite de la cruauté des gouvernements et de leurs oppressions impitoyables » (5). La classe agricole se trouve ainsi profondément atteinte, ce qui entraîne la décadence des *dehkon* dans le Khorassan et plus encore dans le Maverannahr. Au commencement du XI^e siècle, les *dehkon* du Maverannahr formaient un corps spécial dans la garde des khans turcs, mais vers le moment de l'invasion mongole, ils perdent du terrain, et le nom même de « *dehkon* » prend dès lors le sens qu'il a encore aujourd'hui, celui de « paysan », « villageois » (6). La ruine des *dehkon* a été ainsi en réalité causée par leurs anciens alliés. La classe des *dehkon* disparue, la forte diminution de la population iranienne dans l'Asie centrale après l'invasion mongole eut une répercussion

1. Vambéry, ouvrage cité, chap. IX.

2. Bartold, *Turkestan, etc.*, 2^e partie, p. 470.

3. Voir plus haut, p. 20.

4. *Djift* (*jugum* latin) est actuellement de 3 à 8 hectares.

5. Narchakhy, p. 29-30.

6. Bartold, *Courrier de l'Asie centrale*, juin, 1896, p. 33.

d'autant plus grande sur l'agriculture : une multitude de champs durent être abandonnés et beaucoup de canaux d'irrigation disparurent. Par suite de l'enlèvement des artisans, l'industrie déclina : on ne produisit plus ni les armes autrefois si estimées, ni les riches parures, ni les soieries épaisses et les vaisselles émaillées (1) que recherchaient les étrangers, et les bandes de brigands qui parcouraient le pays ruiné (2) achevèrent de paralyser le commerce.

Les bibliothèques avaient été détruites à Boukhara, Gourgandj, Merv, Balkh, etc. Les Mongols respectaient le clergé de toutes les religions et, comme les savants, alors comme aujourd'hui, appartenaient presque exclusivement au clergé, ils n'eurent pas directement à souffrir de la nouvelle domination ; mais ils furent de plus en plus détournés de leurs préoccupations intellectuelles par les impérieuses occupations que leur créait la situation. De même que les Russes sous le joug des Tatars, la population de l'Asie centrale cherchait à l'époque de l'invasion mongole un appui et des consolations dans la religion ; naturellement, l'importance du clergé augmenta, mais aussi ses devoirs religieux ; la science pure fut abandonnée et l'instruction prit peu à peu un caractère exclusivement théologique. Cette transformation eut une influence d'autant plus grave que la vie intellectuelle n'avait plus d'autre représentant que le clergé qui devint héréditaire, tout en restant, comme toujours, non ordonné ; parmi ces dynasties cléricales, deux surtout se sont distinguées : celles des Sitadji et des Khavend (3).

Il est possible que l'invasion des Mongols n'ait fait que hâter une décadence déjà préparée depuis longtemps

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. VIII.

2. Beaucoup de ces bandes se formèrent aux environs de Samarkand, dès qu'il eût été occupé par les Mongols ; l'une d'elles, forte de 2.000 hommes, allumait chaque nuit des incendies, sans doute pour piller (*Travaux de la mission ecclésiastique russe de Pékin*, IV, 310-311, 328, 410).

3. *Histoire de Boukhara*, par Vambéry, chap. IX.

par les invasions antérieures ; ce qui demeure incontestable, c'est que dès lors commence pour l'Asie centrale une longue période de décadence et qu'elle n'est pas encore remise des coups qu'elle a subis alors.

CHAPITRE V

INTRODUCTION DE NOUVEAUX ÉLÉMENTS ETHNOGRAPHIQUES ET COMMENCEMENT D'UNE NOUVELLE CULTURE

Assimilation des Mongols aux Turcs. — Culture turque : les Ouïgours, les autres Turcs orientaux et les Mongols. — L'organisation générale des nomades : tribus, *inak*, *tarkhan*, *bek*. — Khans, système des apanages, des fiefs militaires ; *daroukhatchi*. — Commandement de l'armée. — Condition de la femme nomade. — Persistance des mœurs des nomades.

La domination politique des Turco-Mongols en Asie centrale a naturellement entraîné l'augmentation des éléments ethniques correspondants. Les Mongols proprement dits, qui formaient le noyau de troupes de Tchinghiz-khan, s'assimilèrent assez vite à la partie turque de la population. C'était facile à prévoir : entre les Mongols et les Turcs, la parenté est si étroite que plusieurs orientalistes parlent, non pas d'une invasion mongole, au ^{xiii}^e siècle, mais d'une invasion turque ; les nomades qui, avant et après les Arabes, se sont établis dans le Maverannah, jusqu'à l'époque la plus rapprochée, n'ont jamais été, d'après ces savants, que des Ouzbeks sous quelque nom qu'ils apparussent (tribus) (1). M. Howorth va plus loin encore : il considère comme Turcs presque tous les peuples qui habitaient la Mongolie avant Tchinghiz-khan (2). Vambéry, de son côté, voit dans les Ouzbeks un peuple d'origine mêlée, turco-mongole, et cite des noms communs

1. Nalivkine, *Histoire sommaire du khanat de Kokand*, p. 11.

2. Howorth, *History of the Mongols*. London, 1876-1888.

aux tribus ouzbeks et mongoles actuelles : « Khytai » ouzbek = « Khytat » mongol (Khytai = Chinois), Noeks = Nokosson (laine), Tas = Tass (sorte d'aigle gris), Deurmen = Deurben (quatre), Myten = Myté (lâcheté), etc. (1). La parenté entre le Turc, surtout le Turc oriental et le Mongol, n'est d'ailleurs pas moins manifeste dans le type que dans la langue : la ressemblance des Tatars nogais et des Kirghiz avec les Mongols est frappante, et les Kryptchaks ne diffèrent un peu de ces derniers que par le teint. Quant à la langue, les trois quarts des mots mongols sont communs à divers dialectes turcs (2).

L'absorption des Mongols de Tchinghiz par les Turcs de l'Asie centrale fut facilitée par le degré supérieur de civilisation auquel étaient parvenus ceux-ci. Leur culture était d'ailleurs fort inégale. Les plus avancés étaient les Turcs orientaux, et tout particulièrement les Ouïgours. « Les Turcs, écrit M. Khanykov, appellent les Tadjiks *Sartes*, *Ovkars*, etc. La forme la plus correcte de ce dernier mot est « ouïghur ». Il est très expressif, car il signifie *ante* ; deux verbes en sont dérivés : *ouïghurtmak* = *præcedere*, *præoccupare*, *præcurrere* et *ouïghurdchmak* = *præire* ; donc le nom « Ouïgour » s'applique bien aux autochtones, à la population qui précéda l'invasion turque (3). M. Khanykov est évidemment tenté de voir dans les Ouïgours des Iraniens turquisés. Le plus ancien monument littéraire turc, le poème *Koudatkou bilik* (*l'Art de régner*) nous vient des Ouïgours, et il a eu pour auteur, en 1069, un écrivain de Balassagoun (dans le Semiretchiè actuel). On suppose que la civilisation ouïgour s'est formée sous l'influence, d'une part, des Chinois ; de l'autre, des Iraniens et des Hindous. On rencontrait parmi les Ouïgours des sectateurs de plusieurs cultes, en particulier des bouddhistes des nestoriens et des manichéens ;

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIII.

2. Vambéry, *ouv. cité*, chap. VIII.

3. Khanykov, *Complément à l'Iran de Ritter*, I.

pourtant le sentiment national et les intérêts matériels prévalaient sur les diversités religieuses, et les Ouïgours se retrouvaient unis quand ils devaient lutter contre les représentants d'autres cultures, contre les musulmans, par exemple (1).

D'autres Turcs orientaux, notamment les Karlouk et les Kara-khytaï, connurent la civilisation, comme les Mongols, par l'entremise des Ouïgours. C'est pourquoi les Karakhanides étaient plus cultivés que les Seldjoukides : les historiens mentionnent des arrêts écrits du Karakhanide Tamgatch-khan Ibrahim († 1068), alors que le célèbre Seldjoukide Sindjar († 1157) était absolument illettré (2).

Les Mongols ne cédèrent pas aux influences religieuses de leurs maîtres vaincus, les Ouïgours, et restèrent chamanistes ; mais ils leur empruntèrent les éléments de civilisation qui devaient servir à l'organisation pratique de l'empire mongol (3) ; c'est ainsi qu'ils adoptèrent l'alphabet ouïgour, pour écrire l'*Yassa* (droit coutumier mongol) et le *Bilik* (sentences de Tchinghiz-khan) (4). Il est certain aussi que de nombreux Ouïgours servaient les Mongols en qualité de « bakchi » et « bitiktchi » (fonctionnaires et clercs) (5).

Les derniers conquérants turcs [de l'Asie centrale, les Ouzbeks, n'étaient probablement pas plus cultivés d'abord que leurs proches congénères d'autrefois, les Seldjouks ; dans un proverbe ouzbek, d'origine certainement fort ancienne, les représentants de la science sont qualifiés de la façon suivante : « Deux *moulla* (savants) font un homme, et un *moulla* ne fait qu'une femme (6). » Il n'est

1. Radloff, *Das Kudatku Bilik*. Theil, I, S. XLVIII. — Radloff, *A propos de la question des Ouïgours*, p. 61 (en russe). — Bartold, *le Turkestan*, etc., 1^{re} partie, textes, p. 441.

2. Bartold, ouv. cité, 2^e partie, p. 328 et 1^{re} partie, textes, p. 38.

3. M. Pelliot insiste particulièrement sur l'influence de la civilisation chinoise que les Mongols de Tchinghiz ont subi, surtout dans l'art militaire.

4. Bartold, ouv. cité, 2^e partie, p. 420.

5. *Id.*, p. 416.

6. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

pas impossible pourtant que les Ouzbeks aient eu quelques notions de la vie civilisée, par exemple, de l'irrigation, avant d'être venus en Asie centrale : quelques termes turcs se rapportent à l'irrigation, et notamment le mot « aryk » (1).

Tous ces nomades se divisaient en tribus et en clans. On compte une centaine de tribus ouzbeks (2) ; plusieurs d'entre elles se divisent et se subdivisent en unités plus petites. Citons quelques noms de tribus et de divisions ouzbeks : Mongoul, Turc, Tatar, Turkmène, Ouïgour, Kypchak, Nogai (division de la tribu « Kandjagaly »), Kara-kalpak (*idem* ; kara-kalpak = bonnet, chapeau noir), Naïman, Karlyk, Oïrat, Kalmak, Khytai, Kangly, Kureït, Oungout, Kyrghyz, Oïchoun, Tchagataï, Djalaïr, Aïmak, Kourama, Manghyt, etc. Comme on le voit, beaucoup de ces noms sont connus par l'histoire.

Parmi les tribus ouzbeks, dix se trouvent aussi chez les Kazaks (Kirghiz-Kaïssaks) : ce sont les tribus Djalaïr, Kankly, Kypchak, Kereït, Konkrat, Naïman, Tabyn, Arghyn, Tama et Tilaou (3). Cette circonstance, ainsi que l'identité du sens des noms « ouzbek » (le *bek*, le maître de lui-même) et « kazak » (un homme libre, d'où le mot russe « cosaque ») prouvent que les Ouzbeks et les Kirghiz sont un même groupe ethnique : les uns et les autres auraient été deux partis politiques de la même nation, et les Kazaks s'appelaient quelquefois « Ouzbeks-Kazaks ». On croit que les termes « ouzbek » et « kazak » sont apparus vers le milieu du xv^e siècle, quand se formèrent en Asie centrale diverses alliances ou confédérations politiques (4).

L'ancien de la tribu ouzbek s'appelait « inak ». Dans

1. Nalivkine, *Histoire du khanat de Kokand*, p. 26-27.

2. Vesselovsky, *Histoire du khanat de Khiva*, p. 92.

3. Levchine, *Description des hordes et des steppes de Kirghiz-Kaïssak*, Saint-Pétersbourg, 1832, 3^e partie, p. 7-10.

4. Vesselovsky, *ouv. cité*, p. 89-92.

l'État mongol, les « inak » étaient les conseillers intimes du roi ; ils jouèrent plus tard le même rôle dans le khanat de Boukhara. A Khiva, où le choix du khan et sa ratification dépendaient des « inak », ils accaparèrent le pouvoir dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, et les khans ne furent plus que leurs instruments (1).

L'aristocratie militaire chez les Turcs et les Mongols se composait de *tarkhan* ; ils étaient exempts d'impôts et avaient libre accès près du khan (2). Chez les Ouzbeks les aristocrates s'appelaient « biy » ou « bek » ; plus tard, dans les khanats de l'Asie centrale, surtout à Boukhara, c'est parmi eux que se recrutaient les chefs des villes, les gouverneurs des provinces et même les vice-rois ; parfois ils représentaient une sorte de noblesse féodale et leur soumission aux khans était purement nominale (3).

L'État était regardé comme la propriété de toute la famille du khan. Le khan était censé par l'aristocratie ; pour le proclamer, on plaçait le candidat sur un tapis en feutre blanc et on le lançait trois fois en l'air aux cris de « khan ! khan ! khan ! » (4). Cette coutume se maintint dans les nouveaux khanats de l'Asie centrale. Chez les Turcs, après la mort du khan, le pouvoir passait, non pas au fils du défunt, mais au membre le plus âgé de la famille royale, c'est-à-dire au frère aîné. Les apanages étaient répartis aussi par droit d'ancienneté et changeaient avec chaque nouveau khan. C'est en somme le régime de la Russie du XI^e au XIV^e siècle (5).

Les nomades regardaient les pays conquis par eux comme leur propriété (6) : c'est pourquoi ils introdui-

1. *Ibid.*, p. 142-143 et 212-213.

2. Bartold, *ouv. cité*, 1^{re} partie, textes, p. 104. De là les chartes russes de *tarkhan* d'autrefois qui donnaient à leurs possesseurs, outre l'exemption de charges, le droit de n'être justiciables que du chef d'État.

3. Senkovsky, *Supplément à l'histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols*, p. 20. — Chez les Kirghiz les *biï* sont des juges du peuple.

4. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 141.

5. *Ibid.*, p. 140-141.

6. Bartold, *le Turkestan, etc.*, 2^e partie, p. 326.

sirent dans l'Asie centrale, à côté des apanages, les fiefs militaires. L'aristocratie militaire recevait des terres qui représentaient totalité ou partie de sa rémunération (1). Ce système n'entraîna pourtant pas, comme en Europe, l'asservissement de la population.

Les Mongols établissaient dans les pays conquis des « daroukhatchi » ou « darouga », qui étaient chargés : 1° du recensement ; 2° du recrutement des troupes indigènes ; 3° de l'établissement des communications postales ; 4° de la perception des impôts ; 5° de l'envoi des tributs à la cour (2).

Les Ouzbeks connurent aussi ces délégués : après l'occupation du Khorezm, Cheïbani-khan y installa, en 1505, ses « darouga » (3).

Le commandement des troupes appartenait chez les nomades aux dizainiers, aux cinquanteniers, aux centeniers, aux chefs de mille, de dix mille hommes.

Les titres de cinquantenier, de centenier et de chef de mille hommes désignaient récemment encore, en Asie centrale, non seulement des chefs militaires, mais des fonctionnaires civils (4).

Malgré la comparaison faite par le proverbe ouzbek entre le moulla et la femme, celle-ci occupait et garde chez les nomades une place assez honorable. Non seulement elle jouit de la liberté dont est privée sa sœur sédentaire, mais elle arrive quelquefois au pouvoir ; ainsi pendant la minorité de son fils, la mère de Temoutchin (Tchinghiz-kham), Oloun-Yéké fut la régente de son peuple (5) ; dernièrement, chez les Kirghiz de l'Alaï, une veuve, la vieille Marmadjan, avant l'arrivée des Russes,

1. Kraner, *Culturgeschichte des Orients*, I, p. 251 et suiv., 285.

2. *Travaux de la Mission de Pékin* (en russe), IV, p. 304.

3. *Cheïbani-namé*, p. 74.

4. *Dictionnaire sarto-russe*, par V. P. Nalivkine. Voir les mots : *illik-bochi*, *iouz-bochi* et *mingvachi*.

5. *Histoire générale* publiée sous la direction de MM. Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, t. II, p. 218-220.

gouvernait sa tribu et les Européens l'appelèrent « reine de l'Alaï » (1).

Maîtres de la partie civilisée de l'Asie centrale, les nomades n'abandonnèrent pas leurs anciennes habitudes ; les Karakhanides, par exemple, ne passaient que l'hiver dans les environs de Boukhara ; pendant le reste de l'année, ils reprenaient la vie nomade (2). Les Ouzbeks, dernière lame de cette mer turque qui a envahi l'Asie centrale, n'ont pas dédaigné de s'installer dans les villes, mais sans oublier leurs « iourt » (tentes), qu'ils gardaient auprès de leurs maisons ; les khans khivites d'origine ouzbek recevaient les ambassadeurs dans un *iourt* dressé au milieu de la cour du palais (3).

Cependant le temps amena les Turcs à s'accommoder à leurs nouvelles conditions d'existence. Les fonctionnaires, les premiers, s'établirent dans les villes de l'Asie centrale ; les autres suivirent leur exemple. Avec le temps, la diminution des pâturages, le déboisement de plusieurs contrées, l'augmentation de la population et la nécessité d'améliorer leur bien-être forcèrent les Turcs, les uns à passer à l'agriculture, les autres à y rattacher l'élevage du bétail. De cette façon, trois types de Turcs se créèrent en Asie centrale : 1° les nomades qui restèrent fidèles aux traditions de leurs ancêtres ; 2° les demi-nomades qui s'adonnaient à l'agriculture une partie de l'année et vivaient le reste du temps dans les steppes avec leurs troupeaux, 3° les sédentaires (4).

1. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 175. M. Pelliot a montré, à la Sorbonne, une photographie de cette vieille de quatre-vingt seize ans montée à cheval ; d'après le témoignage de l'explorateur français, elle était encore capable de faire des courses de 40 kilomètres (Réception solennelle de la Mission Pelliot à la Sorbonne, le 10 décembre 1909).

2. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 83.

3. Vessclovski, *Histoire de Khiva*, p. 146, note 1.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 19.

CHAPITRE VI

INFLUENCE RELIGIEUSE DES IRANIENS SUR LES TURCS

Propagation de l'islam parmi les nomades et conséquences de cet événement.

Edrisi nous dit que « les princes des Turcs sont belliqueux, prévoyants, fermes, justes, et se distinguent par leurs bonnes mœurs; leur peuple est cruel, sauvage, dur et ignorant » (1). La différence que nous signale l'historien entre les chefs turcs et leurs sujets a pu être déterminée en partie par l'influence que l'islam a exercée sur eux.

Toute évolution de la vie religieuse chez la population civilisée de l'Asie centrale avait rapidement sa répercussion chez les nomades: c'est ainsi que le mazdéisme avait pénétré dans les vallées du Thian Chan (1). De même, d'après les sources chinoises, « les Tu-Khiu (Turcs, vainqueurs des Ephthalites de l'Asie centrale) adorent le feu; ils ne font pas usage de sièges en bois, parce que le bois contient du feu (c'est-à-dire leur paraît contenir du feu); ils ne s'assistent donc pas, par respect; ils se contentent d'étendre sur la terre des nattes doubles ou des tapis de peaux » (2). Encore maintenant le respect que certaines peuplades de la Sibérie et du Turkestan ont pour le feu, rappelle les Galtcha (Tadjiks des montagnes); avant le repas on jette

1. Edrisi, *Géographie*, trad. par Jaubert, I, p. 498.

2. Spiegel, *Ost-Turkestan*. Ausland, 1867.

3. Stanislas Julien, *Pèlerins bouddhistes*, t. I, p. 56.

une parcelle de viande ou une goutte de boisson en l'honneur du feu (1).

Après le mazdéisme, le bouddhisme et le christianisme, l'islam pénétra peu à peu parmi les Turcs et finit par l'emporter sur toute les autres confessions. Nous sommes assez mal renseignés sur les étapes de cette évolution ; il est probable qu'elle fut préparée par les marchands et les colons musulmans. A côté de villes telles que Ianykent, Djend et Khouvara, qui étaient des colonies musulmanes au milieu des païens (ici des Turcs), on mentionne au x^e siècle les villes de Baladj et de Béroukat peuplées de Turkmènes passés à l'islam ; vers la même époque, à l'ouest et au sud-ouest de l'Isfidjab (2), entre Farab (du Syr-Daria), Kendjida et Chach, erraient environ mille familles turkmènes qui avaient embrassé l'islam (3). En général, les Turkmènes passèrent les premiers à l'islamisme ; une partie de leur peuple se convertit avec son chef Seldjouk, au x^e siècle (4). On fixe à 960 la conversion de toute une nation turque de l'est (200.000 tentes). Il semble que cet événement se rattache à la vie d'un émigré musulman de Nichabour, Abou-l-Hassan-Mouhammad bin Soufian-al-Kalimati. Abou-l-Hassan-Saïd bin Hatim-al-Ousbani, « parti pour le pays des Turcs », avant 990 (5), y fut aussi l'un des propagateurs de la nouvelle foi. Le mahométanisme fit de grands progrès dans la horde de Djagataï, du temps de Tarmachirin, à la fin du xiii^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où la religion du Prophète pénétra dans la horde de Djoutchi ; d'autre part on sait que l'introduction de l'islam dans la Horde d'Or est contemporaine des khans Berkaï et surtout Ouzbek, au xiv^e siècle. La conversion des Ouzbeks se rapporte à la même époque. De tous les

1. Kropotkine (notes manuscrites).

2. Voir plus haut, p. 19.

3. *Bibl. Geogr. Arab.*, II, 393.

4. Ibn-el-Athir, IX, 322.

5. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 52.

Turcs, ce fut chez les Kirghiz que l'islam s'introduisit le plus tard (1).

Après l'adoption de l'islam par les Turcs, conquérants de l'Asie centrale, l'importance du clergé augmenta encore; il exerça son influence même sur les chefs politiques : Tamgatch-khan-Ibrahim ne créait pas de nouveaux impôts sans avoir consulté le clergé. Il respectait à tel point les représentants de la religion, que lorsque le prédicateur Abou-Choudja lui déclara qu'il était indigne de régner, il s'enferma dans son palais et aurait abdiqué sans les protestations du peuple (2). Tarmachirin écoutait avec respect les réprimandes d'un moulla fanatique, et lui demandait pardon les larmes aux yeux (3).

La sincérité du sentiment religieux des souverains, non moins que la simplicité primitive des mœurs de l'organisation patriarcale des nomades, expliquent la douceur relative du gouvernement sous les premières dynasties turques.

Sous les Seldjoukides, les emplois de *sahib-kharas* (bourreau de cour) et de *sahib-khabar* (ou *sahib-barid*, chef des espions) n'ont pas de titulaire (4). La peine capitale était inconnue chez les Turcs du moyen âge, comme chez les Kirghiz contemporains, qui, jusqu'aux derniers jours de leur autonomie, condamnaient pour meurtre à une amende, (*khoun* ou *koung*, prix du sang) (5). De même, l'espionnage

1. On dit que les Kirghiz chamanistes, après leur soumission à la Russie, auraient cherché auprès de celle-ci une protection contre les missionnaires musulmans, pour la plupart Tatars de Kazan et moulla de l'Asie centrale; les Russes n'auraient pas profité de cette occasion pour la propagation du christianisme parmi les Kirghiz païens; au contraire ils auraient contribué beaucoup eux-mêmes au succès de l'islam, en le considérant pour les Kirghiz comme une transition nécessaire de l'idolâtrie au culte du Christ. Cette idée aurait poussé le gouvernement de Catherine II à fonder à Boukhara, avec ses propres deniers, un madrassa (actuellement madrassa-i-Ir-Nazar. Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 86). — Miropiev, *Conditions des allogènes russes*. Saint-Pétersbourg, 1901, p. 375.

2. Ibn-el-Athir, IX, p. 211-212.

3. Ibn-Batoutah, III.

4. Nizam-oul-Moulk, Siasset Namèh, texte, traduction et supplément par Ch. Schefer: texte, p. 122, trad., p. 179.

5. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 152.

répugnait aux nomades. Quand on lui demanda pourquoi il ne nommait pas un *sahib-khabar*, Alp-Arslan Seldjoukide répondit : « Si je nomme un *sahib-khabar*, les hommes bien disposés à mon égard, mes proches, ne feront pas attention à lui et ne le corrompront pas, car ils se reposeront sur leur fidélité, leur amitié et leur parenté ; mes adversaires et mes ennemis, au contraire, se lieront d'amitié avec lui et lui donneront de l'argent ; le *sahib-khabar* cherchera donc à noircir mes amis et à me présenter mes ennemis sous des couleurs favorables. Les paroles sont semblables aux flèches : l'une d'elles finit toujours par atteindre le but ; de jour en jour, mes bonnes dispositions pour mes amis diminueront, et pour mes ennemis elles augmenteront ; en peu de temps mon ami sera loin de mon cœur et mon ennemi sera plus près de moi ; à la fin mon ennemi occupera la place de mon ami, et personne ne sera en état de réparer le mal qui en résultera (1). »

D'ailleurs, l'harmonie ne régna pas longtemps entre les khans turcs et le clergé, surtout sous les Karakhanides. Comme à l'époque des Samanides, les prêtres se rangeaient ordinairement dans le parti de l'aristocratie militaire contre le trône. Les khans victorieux se vengèrent. Malgré sa piété, Tamgatch-khan-Ibrahim fit exécuter l'imam Aboul-Kassym-Samarkandi (2), et son successeur, Chams-oul-Moulk, punit de même l'imam Abou-Ibrahim-Ismaïl bin Abou-Nasr-as-Safar (en 1069) (3). Seize ans après, le clergé prit sa revanche sur le khan Ahmad qui, condamné à mort, fut étranglé avec la corde d'un arc (4).

1. Siasset Namèh, texte, p. 65, trad., p. 99.

2. Bartold, *le Turkestan*, etc., 1^{re} partie, textes, p. 85.

3. *Ibid.*, p. 62.

4. Ibn-el-Athir, X, p. 165-166. — Narchakhy, p. 236-237.

CHAPITRE VII

INFLUENCES IRANIENNES POLITIQUES

- I. L'idéal du roi persan et les premiers gouvernants turcs. — La civilisation iranienne en général et l'attitude des rois turcs vis-à-vis d'elle. — La langue persane, son influence sur le turc. — L'architecture iranienne et les Turcs.
- II. Les mélanges de populations; l'esclavage. Changement de la race et du caractère turc.

Malgré leur vie nomade, les premiers gouvernants turcs eurent à cœur de remplir dignement les fonctions que la tradition perse attribuait aux souverains. Il y eut parmi eux des constructeurs assez zélés. Tamgatch-khan bâtit à Samarkand, dans le quartier Gourdjmin (ou Kerdjoumin), un beau palais (1). Son successeur Chams-oul-Moulk (1068-1080) se rendit célèbre par la fondation de *rabat* (auberges) : par exemple, le rabat-i-malik (auberge du roi) construit en 1078-1079, près du village de Khardjang, dans la steppe de Malik, à l'ouest de Karmina (2). Un autre *rabat* bâti par Chams-oul-Moulk s'élevait à Ak-Kötel, sur la route de Samarkand à Khodjend (3). Le même khan construisit le palais de Chamsobod (près de Boukhara) et une nouvelle mosquée cathédrale à Boukhara (4).

La poésie et la science trouvaient souvent des protecteurs parmi eux. L'influence intellectuelle de la culture iranienne sur les Seldjoukides, par exemple, fut telle que les Turcs

1. Bartold, ouv. cité, 1^{re} partie, textes, p. 87. D'ailleurs, on peut attribuer la construction de ce palais au sultan Ibrahim bin Houssain (*Idem*, 2^e partie, p. 523).

2. *Ibid.*, 1^{re} partie, textes, p. 132, 2^e partie, p. 259.

3. *Ibid.*, textes, pp. 132, 168, 172.

4. Narchakhy, p. 27-28.

orientaux tenaient Sindjar pour un Persan (1). L'époque des khorezmchah issus du sang turc, celle de Mouhammad Koutb-oud-din en particulier, put sembler une renaissance de l'époque des Samanides (2).

La langue persane continua à dominer dans la littérature et dans la vie publique ; le turc n'était employé par les dynasties elles-mêmes que dans la vie domestique (3).

Devenus sédentaires, les Turcs durent apprendre des aborigènes iraniens de l'Asie Centrale leur science agricole et industrielle ; ils empruntèrent encore aux Iraniens beaucoup de détails de costume, de mobilier, d'habitation. Il n'est pas étonnant que la langue turque ait adopté, avec une foule de mots abstraits arabes liés à l'islam et à sa jurisprudence, une grande quantité de mots persans qui désignent des instruments aratoires, des vêtements, des ustensiles, diverses parties des constructions, des métiers, des outils, etc. (4).

Si le Turc imita le type iranien des habitations ordinaires (5), un édifice carré avec une cour au milieu de laquelle se trouvait un bassin (khaouz) entouré d'arbres, que dire de l'architecture des édifices plus importants ! Même de célèbres mosquées et madrassa de Samarkand fondées les unes par Timour, les autres par ses descendants, portent l'empreinte de l'art persan : toutes ces constructions sont semblables aux édifices correspondants de Hérat, de Machhad (Meched) et d'Isfahan : l'inscription de la façade du sépulcre de Timour (tourbat-i-Timour), son intérieur qui rappelle la sépulture de Maassouma Fatma en Perse (à Koma), sont seulement plus simples et plus élégantes (6). Le style de la mosquée

1. *Histoire générale* publiée sous la direction de MM. Lavissee et Rambaud, p. 914.

2. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 72.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. VI et VII.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 18-19, 26.

5. *Ibid.*, p. 48.

6. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*, trad. de l'anglais par Forgues. Paris, 1863.

de Hazrat-i-Soultan-Yassavi (dans la ville de Turkestan), dont la fondation se rapporte aussi à l'époque de Timour (1397), et qui n'est pas achevée (on voit encore les trous de l'échafaudage), atteste l'origine persane de son architecte (1).

Pendant certaines fêtes solennelles à la cour de Timour, fêtes que l'on célébrait en plein air, on employait de magnifiques tentes iraniennes : l'une d'elles frappa par ses dimensions, sa beauté et sa richesse, l'ambassadeur castillan de Clavijo.

Le costume des dames de la cour à l'époque de Timour rappelait aussi une ancienne mode iranienne du Khorezm, surtout la robe de soie rouge, avec des dentelles d'or, sans manches, avec un collet étroit, et une traîne si longue, que pour la porter il fallait plusieurs demoiselles d'honneur, quelquefois près de quinze (2).

D'autre part les unions des conquérants avec les vaincus furent nombreuses et modifièrent profondément le type primitif des vainqueurs.

A l'époque des Samanides, les esclaves turcs étaient nombreux (3), et certains d'entre eux parvenaient aux postes les plus éminents (4). Après l'invasion turque, le phénomène inverse commença à se produire : des Iraniens et en particulier des Persans devinrent objet de traite.

La rancune séculaire qui divisait les Touraniens et les Iraniens s'aggrava, en effet, vers la fin du x^ve siècle, de haines religieuses ; au commencement du xvi^e siècle, la bulle de moulla Chams-oud-din Hérati déclara infidèles (kofir) les chiïtes, et l'excommunication sanctionna la vente des chiïtes sur les marchés d'esclaves (5). Fanatiques comme

1. Reclus, *l'Asie russe*, p. 554.

2. De Clavijo, trad. russe, 1881.

3. Voir p. 45.

4. Voir p. 46.

5. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIII.

le sont souvent les néophytes, les khans turcs de l'Asie Centrale se regardaient comme les défenseurs de la Sounna, ainsi que le prouve la lettre de Cheïbani-khan à Ismaïlchah (1). Lorsqu'il eut succombé dans sa lutte contre l'Iran, les rancunes politiques se joignirent à l'animosité religieuse.

Les nouveaux maîtres du pays, qui se pliaient mal à la vie sédentaire, avaient un médiocre goût pour le travail productif : les khanats de Khiva et de Boukhara (2) avaient besoin d'esclaves et ils les cherchaient dans l'Iran ; c'était la guerre sainte (*gazovat*), devoir des Sounnites (3). Le Khorassan, devenu depuis 1502 province persane, attirait particulièrement les incursions des Ouzbeks. Les razzias en Iran deviennent l'occupation favorite des Turkmènes (4); les khans de l'Asie Centrale les y poussent. Pas une année ne s'écoule sans que les Ouzbeks boukhares et khivites n'attaquent la Perse (5), quelquefois sous la conduite de leurs khans. Oubaïdoulla Cheïbanide dirige six incursions dans l'Iran (6), l'émir Maassoum quatre ; en 1784, il détruit Merv qui s'était un peu relevée de ses ruines, et transporte ses habitants à Boukhara (7). On publiait tous les ans dans les khanats de l'Asie Centrale la bulle excitant les Sounnites orthodoxes à la guerre contre les chiïtes infidèles (8). M. Vambéry déclare qu'au moment de son voyage en Asie Centrale, en 1863, il y avait à Khiva seulement environ 40.000 esclaves, pour la plupart Persans ; il en existait aussi de grands dépôts et des magasins dans le khanat de Boukhara en particulier dans sa capitale et dans la ville de Karakoul (9).

Les Tadjiks chiïtes étaient l'objet des mêmes rapines ;

1. *Ibid.* (d'après *Tarikh-i-Saïd-Rahim*).

2. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 145-146.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

4. Reclus, *L'Asie russe*, p. 438.

5. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 147.

6. Vambéry, *ouv. cité*, chap. XIV.

7. *Ibid.*, chap. XVII.

8. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

9. *Ibid.*

d'ailleurs, les Turcs ne distinguent guère les Tadjiks des Persans et les confondent, les uns et les autres, sous le sobriquet injurieux de « koul » (esclave).

Les marchés de Khiva et de Boukhara abondaient ainsi en esclaves persans, hommes et femmes, tandis que dans le Turkestan Oriental, on importait des Iraniens du bas Oxus et de la vallée du Tchitral, où les femmes se distinguent par leur beauté (1).

La situation des esclaves était relativement supportable ; le Persan ou le Tadjik, intelligent et adroit, acquérait souvent quelque influence sur son maître : il recevait ou achetait sa liberté, et après s'être créé une famille, il s'habituaient à sa nouvelle patrie (2).

D'après *la Description du khanat de Boukhara*, par Khanykov, vers 1840, les Persans n'avaient pas moins d'importance dans l'armée de l'émir boukhare que jadis les Turcs dans celle des Samanides : sur 500 hommes de l'armée régulière, plus de 450 étaient Persans, y compris le chef. Comme l'émir, les grands Boukhares se confiaient à la garde de Persans (3) ; de même que les Turcs au temps des Samanides, des esclaves persans arrivaient à des postes élevés. Le chef de l'artillerie (tauptchi-bochi), que connut Vambéry à Karki, était un ancien esclave persan (4). Dans les années 90, M. de Rocca trouva à la tête des finances boukhares le fils d'une esclave persane (5).

Les esclaves chiites finissaient ordinairement par devenir Sounnites, du moins en apparence (6). Les Turcs montraient quelque répugnance à marier leurs filles à des Iraniens, même libres (7) ; mais ils avaient moins de scrupules pour eux-mêmes et ils appréciaient fort la beauté des Ira-

1. Hayward, *Journal de la Société géographique de Londres*, 1870, p. 74.

2. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

3. Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 71.

4. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche*, etc.

5. Félix de Rocca, *de l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 60.

6. Khanykov, *ouvr. cité*, p. 71.

7. Vambéry, *Voyage*, etc.

niennes. Or, l'islam ne connaît pas d'enfants illégitimes, et le premier-né issu d'une esclave a les mêmes droits que le puîné d'une femme légitime. Sous ces multiples influences, les Turcs sédentaires se sont peu à peu iranisés et le type primitif ne s'est conservé que chez les nomades (1).

Même parmi ceux-ci, on reconnaît l'empreinte iranienne chez les Turkmènes, en particulier chez ceux qui habitent dans le voisinage de la Perse. Pendant leurs perpétuelles razzia, ils avaient, à côté de leurs femmes régulières, des « femmes de campagnes », si l'on peut ainsi parler, d'où une postérité mélangée (2).

Quant aux Ouzbeks, l'influence du type iranien se manifeste chez eux par leur barbe qui, aujourd'hui, est aussi touffue que celle des Iraniens. Chez les Ouzbeks du Fergana et de Khiva, la transformation est moins sensible que chez leurs congénères boukhares (3).

Parmi les autres nations turco-mongoles mêlées plus ou moins avec les Iraniens, signalons les Tarantchi, dans le Turkestan oriental et dans le gouvernement du Semiretchiè (4), et les Hazaras au nord-ouest de l'Afghanistan, au nord de l'Hindou-kouch : ces derniers ont gardé les traits de la race mongole, mais ils parlent persan (5).

Est-ce à ce mélange de sang iranien qu'il convient d'attribuer la décadence de la moralité du caractère turc, ainsi que le veulent divers observateurs ? Ils seraient devenus moins braves et moins honnêtes, se seraient adonnés à l'opium et auraient contracté différents vices (6). On prétend que les Turkmènes limitrophes de la Perse recon-

1. Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie Centrale*, p. 62.

2. Reclus, *l'Asie russe*, p. 434.

3. Vambéry, *Voyage*, etc.

4. Reclus, *ouv. cité*, p. 455.

5. *Ibid.*, p. 479-480.— Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie centrale*, p. 105. Les juifs boukhares, qui parlent le dialecte tadjik, sont un exemple de l'influence iranienne sur d'autres races que la mongole. Il est à propos de rappeler que les juifs montagnards du Caucase parlent tate (les Tates sont frères des Tadjiks. Reclus, *l'Asie russe*, p. 223).

6. Félix de Rocca, *de l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 359.

naissent eux-mêmes la supériorité morale et physique de leurs enfants nés de femmes turkmènes sur ceux qui naissent de Persanes ; c'est pourquoi, dit-on, dans l'intérêt de sa race, chaque Turkmène tâche d'avoir au moins une femme de sa race (1). Il paraît plus vraisemblable d'attribuer cette démoralisation, si elle existe, aux effets naturels des vices qui sont le revers de la civilisation.

1. Reclus, *l'Asie russe*, p. 434.

CHAPITRE VIII

LA CULTURE TURQUE. — SON ÉPANOUISSEMENT ET SA DÉCADENCE

Désir des Turcs de se créer une civilisation nationale. — L'époque de Timour et des Timourides : langue et littérature turques ; sciences et arts. — La vie de cour et le rôle des femmes. — L'industrie. — Les rapports du souverain avec le clergé et la noblesse. — L'administration militaire et civile. — La décadence de la culture centro-asiatique depuis le xvi^e siècle.

Après la conquête de l'Asie Centrale, la civilisation turque, au contact des Iraniens, s'épanouit et atteint son apogée à l'époque de Timour. Il mit au premier plan l'idée de la nationalité turque et dirigea dans ce sens la vie intellectuelle de son peuple. Il y fut aidé par les Ouïgours, dont l'influence dans l'Asie Centrale avait commencé sous Tchingiz-khan ; leur alphabet, d'origine chrétienne, était employé aussi dans l'empire de Timour, et ce n'est qu'en 1450 qu'il a été remplacé par l'écriture arabo-persane (1). Dans la deuxième moitié du xiv^e siècle, le sentiment national turc se manifesta surtout par la substitution de leur langue (soi-disant djagataï, du nom de Djagataï) au persan comme langue officielle (2). Une

1. Cahun, dans *l'Histoire générale* publiée sous la direction de MM. E. Lavisse et A. Rambaud, p. 267-268.

2. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XI.

littérature de traductions et d'imitations s'inspira d'originaux arabes et surtout persans, et se répandit au loin. A côté de l'auteur ouïgour de *Koudatkou bilik*, des écrivains djagataïs apparaissent. Les plus connus sont Kodja-Ahmad-Yasavi, le patron de la ville de Turkestan, Timour lui-même (son autobiographie ou *Tousoukot-i-Timour*), Mouhammad-Salih, auteur de *Cheïbani-noma* (livre sur Cheïbani, *la Cheïbaniade*) et traducteur du roman persan *Madjmoun-ou-Laïla*, Mir-Ali-Chir-Navoï, que l'on regarde comme le créateur de la langue djagataï classique, Bobour (1483-1530) (auteur de *Bobour-noma*), et le khan de Khiva, Aboulgozy-Bahodour (1605-1665), qui a composé une histoire des Tchinghyzkhanides.

L'époque de Timour et des Timourides fut donc une période de progrès réel. Ils se plaisaient à fonder de riches madrassa, des mosquées, des bibliothèques, des hôpitaux, et leur exemple suscitait de nombreux imitateurs (1). Ils honoraient les poètes, les écrivains et les savants, donnaient leurs noms à des établissements d'utilité publique ; les historiens Abdourrizak, Charaf-oud-din, Mir-khond et le géographe Djami qui vivaient au xv^e siècle, furent encouragés et soutenus par leurs rois (2). Le petit-fils de Timour, Ouloug-bek, s'illustra par la fondation, en 1420, d'une école de mathématiques et d'astronomie et du bel observatoire de Samarkand (1428) ; aidé certainement par ses savants, il calcula, en 1457, ses fameuses tables astronomiques.

Les monuments de Chahr-i-sabz, la ville natale de Timour, son palais, par exemple « Ak », et ceux de Samarkand (madrassa Chir-dor, Tilla-Kori, mosquée Chah-zinda, Gour-amir), qui datent du xiv^e et du xv^e siècle, frappent encore le spectateur par leur splendeur et leur goût, bien qu'ils soient en partie ruinés. Sur la place du Reghiston, à

1. *Ibid.*, chap. XI.

2. Cahun, dans *l'Histoire générale*, etc., p. 968-969.

Samarkand, quelques minarets inclinés rappellent la célèbre tour de Pise, et ils ont résisté jusqu'à présent aux tremblements de terre assez fréquents dans le pays. Timour demandait des architectes non seulement à la Perse, mais à l'Inde (1) et à la Chine (2), et il ramenait dans l'Asie Centrale, de chacune de ses expéditions, une foule d'artisans dont le nombre était peut-être cependant inférieur à ceux qu'y avait établis Tchinghiz.

Comme auparavant, la sculpture ne jouait pas, à l'époque de Timour et des Timourides, de rôle indépendant : elle complétait seulement l'architecture.

La peinture, au contraire, prit au xv^e siècle un développement considérable. D'après Vambéry, Boukhara était, déjà du vivant de Timour, la meilleure école de peinture de tout l'Orient musulman. On aimait surtout les enluminures des livres ; mais il est aussi question de fresques, où à côté d'arabesques et d'objets inanimés, auraient figuré des portraits d'hommes célèbres et même de saints ; les murs de certains palais auraient été ornés de scènes de bataille et même d'œuvres de sculpture (3). M. Cahun dit, avec raison, que les miniatures de manuscrits de Navoï qui se trouvent à la bibliothèque nationale, ne le cèdent pas aux ouvrages occidentaux de la même époque. Parmi les noms des peintres on a conservé ceux de Bikh-Zod et de Chah-Mouzaffar (4).

La musique fut toujours, en Asie Centrale, plus populaire que la peinture. Sous le règne de Timour et des Timourides, les chanteurs et les musiciens étaient nombreux : on mentionne parmi eux Marvorid, Koul-Mouhammad, Chaïkhi, Chah-Kouly, Houssaïn, Goulam-Chady et Bou-Saïd, compositeur, poète et athlète (5).

1. Cahun, dans *l'Histoire générale*, etc., p. 957.

2. Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 103-104.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XII.

4. Cahun, *ouv. cité*, p. 907.

5. *Ibid.*

Liée à la musique, la chorégraphie était à la cour de Timour en tel honneur, qu'un « saïd » (descendant du prophète) nommé Badr aurait été un véritable maître de ballet (1).

Les femmes paraissent dans les festins officiels la figure découverte ; elles donnent des bals où les hommes sont invités. La princesse Khanzoda, épouse de Miran-chah, organise une fête où de vieux guerriers aidés par de jeunes pages servent d'échansons aux dames. La principale femme de Timour reçoit ses hôtes dans des tentes splendidement arrangées. Pour offrir du vin aux dames, un chevalier tient une cruche en or, un autre une coupe et le troisième un plateau. Ils s'inclinent trois fois avant de s'approcher, et le grand échanson enveloppe sa main avec une serviette pour éviter le moindre contact avec la main d'une princesse (2).

L'industrie était prospère. Au xiv^e siècle, grâce aux soins donnés à l'irrigation, la production de la soie et du coton augmenta, la culture du lin et du chanvre fut introduite dans le pays, plusieurs fabriques de papier furent fondées, un pont en bateaux fut construit sur l'Amou-Daria, etc. (3).

Dans ses rapports avec le clergé, Timour ne commit pas la faute des Samanides ou des Karakhanides. Aussi admirable politique que grand capitaine, il rechercha l'appui de l'Église, et se présenta comme son défenseur. Grâce à son alliance avec le souverain, elle devint, à partir du xiv^e siècle, la classe prédominante, aux dépens des tarkhan qui durent lui céder l'administration de leurs domaines, terres domaniales ou biens de mainmorte. C'est ainsi que de célèbres *vakouf* se sont formés. En compensation, les tarkhan reçurent ou des emplois de cour, ou le cheptel de la couronne dans les colonies militaires de bergers créées au

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XII.

2. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XI.

3. Cahun, dans *l'Histoire générale*, etc., p. 965-966.

xiv^e siècle. Une partie des tarkhan forme ainsi une noblesse de fonctionnaires avec des fonctions révocables, tandis que les autres reprennent la vie nomade (1).

L'organisation militaire, sous Timour, conserva ses traits turco-mongols typiques.

L'administration, au contraire, avait le caractère bureaucratique d'autrefois ; quelques noms seulement changèrent : le « divonbéghi » (grand chancelier) avait sous ses ordres un arzbéghi (grand-maître de police) et quatre vazir (ministres) : 1^o intérieur et finances (recettes) ; 2^o dépenses et administration de l'armée ; 3^o l'armée et les affaires de successions ; 4^o la liste civile.

On exigeait de tout fonctionnaire militaire et civil, des connaissances techniques, le souci de ses subordonnés, la justice et l'humanité. « Le gouverneur qui signifie moins que son fouet est indigne d'être chef », disait Timour ; l'administrateur doit exercer avant tout sur ses subordonnés une autorité morale (2).

Après le despotisme éclairé de Timour et de ses premiers descendants, la décadence commença par une guerre civile : le fils de l'illustre Ouloug-bek, Abdoul-Latif, se révolta contre son père et l'assassina en 1449 (3). Moins de vingt ans après ce triste événement, le dernier Timouride, Abou-Saïd, périt dans une guerre malheureuse contre la Perse ; ce fut le commencement de la dissolution de l'empire créé par le « Boiteux de fer » ; au nord Tachkent se détacha, à l'est le Fergana et au midi Hérat (4).

Avec l'invasion des Ouzbeks, qui ont introduit de nouveau dans l'Asie Centrale le système des apanages (5) et qui, répétons-le, y ont augmenté la consommation et

1. Cahun, ouv. cité, p. 946-947.

2. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. X.

3. Cahun, dans *l'Histoire générale*, etc., p. 962.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 40.

5. Voir plus haut, p. 61.

non pas la production, le bien-être moral et matériel du pays baisse rapidement et la décomposition politique aboutit à la formation de khanats tels que ceux de Boukhara, de Khiva et de Kokand.

Ces États sont sans cesse en lutte les uns avec les autres, et ils sont en même temps affaiblis par des guerres civiles incessantes. Sans doute, de loin en loin, émergent quelques chefs de talent et de bonne volonté ; certains d'entre eux ressemblent plus ou moins à l'émir boukhare populaire Abdoulla khan (1510-1597), qui cherchait à propager les lumières, à développer le commerce et l'industrie, mais ils sont fort rares et leur action est à peu près nulle.

SECONDE PARTIE

LE TURKESTAN CONTEMPORAIN

CHAPITRE XI

AVANT LES RUSSES : L'ORGANISATION DE L'ÉTAT

Gouvernements des khans. — Division administrative des khanats. — Système fiscal. — Troupes. — Classes sociales. — Le clergé. — Influence de l'organisation d'État sur la vie des populations; résultats de l'imperfection du système fiscal. — La justice. — L'esprit militaire des populations.

Dans le XVI^e chapitre de son *Histoire de Boukhara*, M. Vambéry se plaint du manque de documents historiques pour les derniers temps. On retrouve les mêmes regrets chez M. Vesselovsky dans son travail *Esquisse historique du khanat de Khiva* (préface, p. VII). Nous devons donc nous résigner à laisser de côté une période que nous ne pouvons pas connaître, et qui vraisemblablement ne présenterait guère d'intérêt.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire de l'Asie Centrale dans la première moitié du XIX^e siècle, nous verrons que ce pays était peut-être plus que jamais l'arène d'une anarchie continuelle; les khans s'exterminaient les uns les autres; des États nouveaux surgis-

saient çà et là, puis disparaissaient aussi vite qu'ils s'étaient fondés. L'ancien Khorezm, célèbre par sa civilisation, n'était plus qu'un repaire de brigands appelé Khiva, dont la population vivait d'incursions en Perse ; Boukhara s'épuisait en luttes stériles contre Khiva et Kokand (1), ou dirigeait contre le Khorassan ses pirateries. L'histoire du jeune khanat de Kokand (2) se résumait, depuis 1842, dans la lutte intestine des Sartès (3) contre les Kypchaks et les Kirghiz, où les vaincus étaient massacrés sans pitié.

Absorbés par des querelles absurdes, les princes de l'Asie Centrale ne réussirent pas à s'entendre pour repousser une poignée de soldats européens dont la victoire ne fut retardée que par les obstacles naturels du pays.

Au commencement de la conquête du Turkestan par les Russes, le khanat de Kokand était gouverné par Khou-doïar-khan (1845-1876), celui de Boukhara par l'émir Mouzaffar-ed-din (1860-1870), et celui de Khiva par Mouhammad-Rahim-khan.

L'organisation administrative de ces khanats était à peu près la même partout, et elle s'était peu modifiée depuis l'époque de Timour. Le grand chancelier appelé autrefois *divonbéghi* porte maintenant le nom de *kouchbéghy* ou *vazir* (dans le khanat de Kokand on le désigne quelquefois sous le nom de *mingbachi*) (4) ; pendant l'absence de l'émir c'est le *kouchbéghi* qui le remplace. Le titre de *divonbéghi* est attaché désormais au grand *zakatchi*, ministre des Finances. A Khiva, cette fonction est exercée par le

1. La malheureuse ville d'Oura-tépa (Oura-tube) servait de la pomme de discorde entre Boukhara et le Fergana ; combien elle éprouva, on peut en juger à ce que Alim-khan de Kokand à lui seul avait entrepris contre elle, d'après les historiens indigènes, quinze campagnes, et que même les femmes d'Oura-tépa combattaient les ennemis sur ses murs (Nalivkine, *Histoire sommaire du khanat de Kokand*, p. 88, 108).

2. Il était l'enfant de celui de Boukhara, formé de l'ancienne province de ce dernier appelée Fergana (Nalivkine, ouv. cité).

3. Voir plus loin p. 102, note 3.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 112, 130.

mehtar qu'on choisit toujours parmi les individus de race iranienne (1).

Les fonctions de ministre de la Justice sont réparties entre le *kozy askar*, juge de la classe militaire, et le *kozy kalon* qui juge le peuple. Le rang le plus élevé dans le khanat de Boukhara est celui d'*atalyk* (généralissime); mais depuis plus de cinquante ans, personne n'a obtenu cette dignité (2). La charge de ministre de la Guerre, en même temps que celle de commandant en chef, revient au *tougtchi-bochi* (chef de l'artillerie). Dans le khanat de Kokand, l'emploi de *touptchi-bochi* boukhare correspond à celui de *naïb-dodkha*; il est soumis en temps de guerre à l'*amir-lachkar*, commandant en chef par intérim (3). Parmi les autres dignités militaires du Boukhara actuel, mentionnons encore celles de *dotkha* (général), *toksaba* (colonel), *mirokhour* (capitaine), *karaoul-bégghi* (lieutenant) et *djavotchi* (sous-lieutenant).

Tout le khanat se divise en provinces gouvernées par des *bek* (4). Le khanat de Kokand se divise en *viloïat* (provinces) administrées par les *hakim* ou *sarkarda*, en districts et enfin en bailliages (*aminlik* ou *aksakallyk*) (5).

Les fonctionnaires ne touchaient ordinairement pas de traitement fixe, ils vivaient aux dépens de la population (6).

Au point de vue du fisc, les provinces sont réparties en *amlakorlik*. Les *amlakdor* (percepteurs) dépendent des grands receveurs des impôts fonciers, *sarkor*, que nomme le khan ou le *bek*. Comme les chefs des droits de douane, *zaka tchi*, les *sarkor* ne sont que des fermiers généraux et la politique fiscale des khans a pour base la ferme (7) de l'impôt.

Les terres cultivées dans les khanats se divisaient en trois catégories: 1° les terres de *khyrodj* ou *d'amlak*;

1. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*.

2. Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 185.

3. Nalivkine, ouv. cité, p. 209.

4. Voir page 61.

5. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 208.

6. *Ibid.*

7. Miropïev, *De la Condition des allogènes russes*, p. 400-402.

2° celles de *millk* ; 3° les terres de *vakouf*. Les premières sont détenues par des agriculteurs qui doivent payer à l'État certaines redevances, calculées sur la récolte effectuée ; toute terre restée inculte pendant trois ans est confisquée. L'impôt foncier (*khyrodj*) des terres d'*amlak* est du dixième, du cinquième et même du tiers de la récolte selon la qualité du sol, l'irrigation et d'autres (?) circonstances encore. Le cultivateur ne doit point enlever les produits de sa récolte avant qu'elle ait été évaluée sur place par les agents de fisc. L'impôt se paie en nature ou en argent. Les registres cadastraux, dressés et revisés avant les semailles, sont homologués par les *bek* ou par les *hakim*.

Le fisc perçoit le *tanobona* sur les terres occupées par les jardins, par les vignes, par le coton, la luzerne, etc. Il se prélève après la récolte ; il varie quelquefois de 1 à 9 francs par *tanab* (1) et peut atteindre jusqu'au cinquième de la récolte.

Le koch-poul frappe le *djift* (de 3 à 8 Ha.) de terre potagère à la campagne ; cette contribution aussi était variable, de 5 à 18 tanga (2 fr. 5 à 9 fr.) par *djift* (ou *koch*).

Les champs dont les récoltes dépendaient des pluies printanières payaient le *bahora*.

On appelait *millk* les propriétés foncières qui appartenaient aux citoyens, soit comme domaines reçus en récompense de certains services, soit par droits de mise en valeur de la terre vierge, soit enfin à titre de rachat à l'État. En fait, la possession en était extrêmement précaire. Elles étaient en général soumises au *khyrodj*.

Les seuls biens qui fussent exempts de l'impôt étaient les *vakoufs*, c'est-à-dire les propriétés meubles et immeubles consacrées à des œuvres pieuses, mosquées, écoles, etc. Les khans délivraient pour les terres de *vakouf* les documents spéciaux, *vakouf-noma*. Plus tard d'autres organes administratifs, par exemple le *kozy* (juge), s'arrogèrent ce droit.

1. *Tanab* est un peu plus de un sixième d'hectare.

Les droits de douane ou zakat se prélevaient à raison d'un quarantième du bétail, de l'or, de l'argent et du capital commercial qui dépassait 40 *tilla* (*tilla* = 10 fr.); quant aux marchandises, elles payaient 20/0 de leur valeur et un tanga (0 fr. 50) de droit de passe sur chaque fardeau de bête de somme. Toute marchandise qui passait d'un khanat à un autre, payait le zakat à la sortie et à l'entrée (1).

A côté de ces impôts généraux, il existait dans tout khanat d'autres contributions assez légères isolément, mais qui, réunies, étaient fort lourdes, l'impôt pour l'entretien des fonctionnaires d'irrigation (*mirobona*), des courriers de khan et de bek, sur les monnaies en or (*tilla pouly*) et en argent (*mis pouly*), sur les bêtes de somme et de harnais, etc. On prélevait encore le *mis pouly* lorsque les khans avaient besoin de couler une ou plusieurs pièces de canons.

Ce fut le khan de Kokand, Khoudoïar, qui montra le plus d'ingéniosité fiscale : il créa des impôts sur les plantations artificielles, les herbes cueillies par la population, le charbon de bois, etc. (2).

Les troupes des khanats se composaient des *sipah* (spahis, cavalerie), des *sarboz* (infanterie) et des *touptchi* (artillerie). Les Ouzbeks formaient le gros de l'armée. Les simples soldats s'appelaient à Boukhara *alaman*, *hassobardor*, et ceux de la suite d'un émir, *galabatour*. Les grades d'*ounbochi*, *illikbochi* (3), portaient à Boukhara les noms mixtes turco-persans de « dah-bochi », de « pandjoh-bochi ». Le principal contingent de l'armée était formé par la cavalerie de milice. D'après M. Khanykov, vers 1840, il y avait à Boukhara près de 40.000 soldats dont le tiers peut-être avait un armement complet ; les deux autres

1. Miropïev, *De la condition des allogènes russes*, p. 423-427 et 398-403.

2. *Ibidem.* — Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 167, 206.

3. Voir, page 62 : dizainiers (*ounbochi*, *dah-bochi*), cinquanteniers (*illikbochi*, *pandjoh-bochi*).

tiers étaient à peine armés et suivaient l'armée en qualité de serviteurs.

L'arme ordinaire des Centro-Asiatiques était l'arquebuse ou le mousquet à fourche ; quelques centaines de fantassins (un millier à Boukhara) et un certain nombre de seigneurs avaient des fusils à piston (1).

Dans le khanat de Kokand, les *sarboz* et les *touptchi* se recrutaient parmi la lie de la population, les ivrognes, les voleurs, etc. En temps de paix, les troupes étaient commandées par les chefs locaux, les *bek* (à Boukhara) et les *hakim* (dans le Fergana). Le recrutement d'une armée présentait souvent de grandes difficultés, surtout dans le khanat de Kokand ; pour vaincre les résistances des recrues, on les menaçait de confisquer leurs biens et de les envoyer au supplice (2). A Khiva, la situation du khan était un peu meilleure, parce qu'il avait la ressource de faire appel aux Turkmènes toujours prêts à la guerre (3).

Les troupes des khanats ne recevaient pas de solde fixe, mais vivaient du butin. Comme elles ne respectaient guère les propriétés de leurs compatriotes, elles étaient fort mal vues du reste de la population (4).

Bien qu'il n'existât pas de classes très nettement déterminées, les *saïd* et les *khodja* jouissaient de certains privilèges. Les *saïd* descendaient de Mahomet par les femmes, et les *khodja* des khalifes Osman, Ali, Omar et Abou-bekr. Les *khodja* se divisent à leur tour en *khodja-saïd-ota* et *khodja-djouï-bari*. Les *saïd* et les *khodja-saïd-ota* doivent absolument posséder leurs tables généalogiques précises ; quant aux *khodja-djouï-bari*, ils ont perdu leurs documents héraldiques et sont simplement réputés *khodja*.

Les maîtres du pays, les Ouzbeks, s'appelaient *roug-dor*, c'est-à-dire « ayant de glorieux ancêtres ».

1. Kkanykov, *Description de Boukhara*, p. 181, note.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 88.

3. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*.

4. Nalivkine, ouv. cité.

Comme aujourd'hui, les prêtres et les savants portaient le nom de *moulla*.

Le reste de la population, les Tadjiks, immigrés, descendants des esclaves affranchis, etc., se nommait *chokird-picha* (1). Ils ne pouvaient arriver aux grades de *toksaba*, *dodkha* ou *inak*, ceux de *parvonatchi*, de *divonbéghi*, d'*atalyk* leur étaient ouverts. On en vit même s'élever aux fonctions de *vazir* ou *kouchbéghi*. Moulla-Mouhammad, vazir de Boukhara dans les années 70, était un ancien esclave persan; vingt ans plus tard, le *khouchbéghi* (2) Moulla-Djan-Mirza, était aussi d'origine persane.

Tous les gens qui étaient au service de l'État, en particulier les militaires, s'appelaient *sipoï*, par opposition à la masse, aux *foukoro* (3).

Le clergé paroissial se composait, comme aujourd'hui, des *imam* (prêtres) et des *moizzin* ou *azantchi* (convocateurs à la prière). Il avait à sa tête le *chaïkh-oul-islam*, qui correspondait à l'*oustod* de l'époque des Samanides.

Le *kazy* (juge) avait pour auxiliaires l'*ahlam* (adjoint) et le *moufti* (jurisconsulte). Le *kozy asksar* et le *kozy kalan*, dont nous avons déjà parlé, avaient aussi leurs *ahlam* et *moufti* (4).

L'emploi de *mouhtassib* de l'époque des Samanides (5) était rempli par le *raïs*. Du reste, le nom de *mouhtassib* s'employait aussi dans le même sens, quoique plus rarement. Des *raïs* se trouvaient dans chaque ville considérable.

Il y avait, en outre, un fonctionnaire spécial, le *kourbochi*, dont le rôle était à peu près identique à celui du *raïs* qu'il remplaçait le soir et la nuit; le *kourbochi* correspondait en

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 182.

2. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 60 et 404.

3. Khanykov, *ouv. cité*, p. 183. — Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 209.

4. Khanykov, *Description de Boukhara*, 190, 192. — V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana* (en russe), p. 56.

5. Voir, p. 31.

partie au commissaire de police ; il avait pour auxiliaire les *iouzbochi* (centeniers), et dirigeait les prisons, les gardes de nuit (*mirchab*) et les agents secrets (*tiltchi* ou *djossous*) ; le raïs avait aussi ses espions (1).

Le corps enseignant se divisait, comme maintenant, en *da-moulla*, maîtres d'écoles élémentaires (*maktab*) et en *moudarris*, professeurs d'écoles supérieures (*madrassa*). Comme les établissements d'instruction publique (surtout les *madrassa*) possédaient des *vakouf*, les *moutavalli* (économistes) acquirent une certaine influence ; ils la conservent encore.

Tous les fonctionnaires étaient nommés par le gouvernement, sauf dans les centres peu importants où ils étaient désignés par la population. Dans aucun cas, ils ne recevaient de traitement fixe, les officiers de justice recevaient des plaideurs les épices ; le clergé était payé par les paroissiens, et le corps enseignant vivait, d'une part, des offrandes de ses élèves, et de l'autre des revenus des *vakouf*.

Ce qui frappe, en somme, quand on étudie ce mécanisme politique, c'est qu'il n'avait pas varié depuis les Samanides et rien ne démontre mieux l'esprit conservateur musulman.

Un des traits essentiels et une des plaies du pays était le despotisme et l'arbitraire fiscal qui équivalait à une absence absolue de sécurité dans la possession du sol.

Les propriétaires des *milk*, qui n'étaient jamais sûrs de les conserver en dépit des diplômes des khans, et qui cherchaient à s'affranchir de l'impôt, essayaient de les transformer, à l'aide des *kozy*, en *vakouf* ; ils consacraient une partie des revenus à quelque œuvre pieuse et réservaient l'autre à leurs propres besoins ou à ceux de leurs

1. Ostrooumov, *les Sartes, matériaux ethnographiques*, 1^{re} livraison, p. 42-43.

descendants. Perte nette pour l'Etat, puisque les vakouf n'étaient pas soumis à l'impôt. De plus, tous les vakouf relevaient du clergé dont l'administration était le plus souvent déplorable, à tel point que les populations ruinées abandonnaient ces terres ; au moment de l'apparition des Russes dans l'Asie centrale, beaucoup de terres de vakouf étaient désertes (1).

La levée de l'impôt ressemblait beaucoup moins à l'exercice d'un acte administratif régulier qu'à un acte de brigandage. Les propriétaires de troupeaux faisaient de fausses déclarations, et il était naturellement à peu près impossible d'établir la vérité. De temps en temps, apparaissait alors au milieu des nomades un zakatchi ou son aide accompagné d'une escorte, et il enlevait d'un coup, non pas le quarantième du bétail, mais tout ce qu'il pouvait emmener sans s'exposer à un trop grave danger (2).

Si nous en jugeons par les abus qui existent encore dans le khanat de Boukhara (3), et qui sont la survivance évidente de pratiques anciennes, les sarkor (v. p. 83) n'opprimaient pas moins les populations sédentaires.

Les paysans qui ne réussissaient pas à payer leur redevance, étaient roués de coups de bâton (4). Il arriva qu'on leur enleva leurs enfants pour les vendre comme esclaves : le bek de Tachkent, Mirza-Ahmat, en usait ainsi avec les Kirghiz ; ce fut la cause de la révolte de 1857 (5).

Les sarkor gardaient une partie des revenus, et il est facile de supposer qu'ils songeaient plus à leurs intérêts qu'à ceux du Trésor.

Dans les premiers temps de la domination russe où l'institution des sarkor restait intacte, leurs détournements s'élevaient jusqu'à la moitié des recettes (6).

1. Miropïev, *Condition des allogènes russes*, p. 425-427.

2. Mordvinov, *la Question agraire et les impôts dans le Turkestan* (Courrier russe, juin 1898, p. 69).

3. Geyer, *Tout le Turkestan russe, Tachkent*, 1909, p. 302.

4. Miropïev, *Condition des allogènes russes*, p. 402.

5. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 186-187.

6. Miropïev, *Condition des allogènes russes*, p. 402.

Ce qu'ils consentaient à laisser au Trésor, le bek ou kakim l'offrait au khan ou à l'émir *tartouk* (don) ; c'est encore l'usage à Boukhara. Ces présents se composaient ordinairement de chevaux de prix avec leur harnachement, de *khalat* (habit oriental semblable à une robe de chambre, mais sans cordons), de tapis, de *palas* (sorte de grand tapis grossier) et de sacs de tanga (pièce d'argent de la valeur d'à peu près 50 centimes). Toutes les fois que les khans visitaient telle ou telle province (*viloïat*), ils recevaient des cadeaux analogues (1). Il est facile de s'imaginer que les visites royales n'étaient pas rares et de deviner les conséquences qu'elles entraînaient pour le peuple.

La justice n'était guère mieux organisée que les finances. Dans le Fergana, l'intégrité des kozy (juges) inspirait si peu de confiance, que le *mingbochi* (2) les faisait contrôler par des fonctionnaires spéciaux (*dodkho*) (3).

Tout esprit militaire avait disparu. Quand, en 1868, les habitants de Samarkand, de concert avec les Ouzbeks de Chahr-i-sabz, attaquèrent, au nombre de 25.000 hommes, la citadelle qu'occupait une poignée de Russes (685 hommes, en y comprenant les malades et les blessés), tous leurs efforts demeurèrent inutiles. Les assiégés repoussent les attaques, infligent aux assaillants des pertes énormes, et donnent à Kauffmann le temps de les délivrer (4). A l'arrière-garde de l'armée de Kokand se trouvait une police spéciale — *kara kaltak* ou *Kyl kouïrouk* — qui était chargée d'arrêter les fugitifs et de les ramener à la bataille à coups de bâton (*kara kaltak* veut dire « bâton noir ») (5).

1. Nalivkine, ouv. cité, p. 208-209.

2. A propos de la signification du mot « mingbochi » voir p. 82.

3. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 112.

4. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIX.

5. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 174, note 1.

CHAPITRE X

MŒURS DES GOUVERNANTS ET DE LEURS AGENTS

Les khans, indignes successeurs de Timour, ne savaient plus imiter que sa tyrannie. Plusieurs étaient des ivrognes invétérés. Le khan du Fergana, Khoudoïar, dépouillait son peuple de toutes les façons, pratiquait l'usure ; son sport favori consistait à mettre aux prises des cailles, des perdrix, des étalons, des dromadaires, des béliers et même des chiens (1).

Dans leurs rapports entre eux comme dans leurs relations avec les infidèles, c'était la même brutalité des mœurs. Les émirs de Boukhara qui se considéraient comme les doyens de l'Islam dans le Touran, réclamaient quelquefois le rôle d'arbitres des traditions et des mœurs. En 1840, l'émir Nasroulla fait déclarer par son ambassadeur au khan de Kokand, Madali, qu'il le tient pour un kofir (infidèle à cause de son mariage illégitime avec une des femmes de son propre père. Pour toute réponse, Madali arrête l'ambassadeur boukhare, confisque ses biens, puis lui ordonne d'aller dire à son maître qu'il n'est qu'un *ahmak* (imbécile) (2). En 1839, le gouvernement anglais envoie à Khiva en mission diplomatique le capitaine Abbot ; il était chargé, entre autres, d'exhorter le khan (Alla-Koul) à mettre en liberté tous les prisonniers russes. M. Abbot offrit même

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 210-211.

2. Nalivkine, *ouv. cité*, p. 136-137.

de les racheter ; mais comme il n'avait pas d'argent comptant, le khan lui-même le mit hors de sa tente (iourt) à coups de pied dans le dos (1).

Les khans khiviens ne comprennent même pas le mot de « plénipotentiaire », n'attachent aucune importance aux engagements diplomatiques, et ne tiennent aucun compte des traités signés par leurs prédécesseurs. Lorsque, en 1858, l'envoyé russe Ignatiev en appelle aux clauses de l'accord de 1842, on s'aperçoit que le gouvernement khivien n'a aucun souvenir de cette convention.

Après la prise de Khiva en 1873, le traité de Danilevsky fut retrouvé dans le palais du khan (2). Comment expliquer alors l'attitude de la cour de Khiva en 1858 ? Ignorance ? Mensonge ? Dans tous les cas, la sottise politique était manifeste.

L'émir boukhare Nasroulla va plus loin : en 1842, il fait assassiner deux officiers anglais, le colonel Stoddard et le capitaine Conolly (3).

Les khans traitaient avec plus de politesse leurs parents et leurs dignitaires ; on ne les assassinait qu'après les avoir comblés de caresses. Quand, après une révolte qui échoue, le bek (gouverneur) de Tchoust, Bouzourouk-khodja, beau-frère d'Alim-khan, est livré à ce souverain par les habitants de Tchoust, le khan envoie deux dignitaires à sa rencontre, s'avance lui-même au-devant de lui à l'entrée de sa tente ; il l'embrasse avec effusion, s'informe de sa santé, se confond en regrets sur les malentendus survenus entre lui et son beau-frère, s'étend sur ses sentiments d'affection pour son parent et verse même quelques larmes. Après un large festin pendant lequel le khan accable d'honneurs Bouzourouk-khodja, on le conduit, toujours avec respect, dans une tente dressée spécialement pour

1. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 315, note 3.

2. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 348, note 4.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVIII.

lui ; puis, la nuit, on l'égorge sur l'ordre formel du khan (1). Dans ce même khanat de Kokand, sous Oumar-khan, le célèbre capitaine Radjab-Divonbéghi avait beaucoup d'envieux ; il fut calomnié auprès de son maître deux fois sans succès ; la troisième fois, on accusa le vieillard d'avoir noué des relations avec le neveu du khan, Ibrahim-bek, exilé dans le Karatéghin ; pour mieux réussir, les ennemis de Radjab présentèrent au khan une lettre scellée avec un cachet volé chez le vieillard. Un soir, tard, Oumar-khan, à moitié ivre, mande tout à coup Radjab, l'accueille avec bienveillance, s'entretient avec lui gracieusement, le gratifie d'un khalat et le congédie avec honneur. Pendant que tout le monde félicite le vieillard de sa nouvelle faveur, il reçoit l'ordre d'emmener et d'installer à Tura-Kourgan Ir-Nazar-bek. Celui-ci est secrètement chargé par Oumar-khan d'assassiner Radjab pendant la route, et la nuit on noie le vieillard innocent dans le Syr-Darïa (2).

La conduite du khan de Boukhara, en 1862, paraît un assez bon exemple de la perfidie des gouvernants de l'Asie centrale. En 1862, l'émir Mouzaffar-ed-din occupe Kokand rassemble l'élite de la société locale dans une grande mosquée, et lui assure longuement qu'il est l'ami et le protecteur de leur peuple ; pendant ce temps, ses troupes, qui en avaient reçu l'ordre d'avance, pillaient la ville restée sans protection (3). Peu auparavant, l'émir avait pillé de même les Kirghiz de Karaktchikoum, toujours en Fergana (4).

L'ancienne doctrine turco-mongole qui regardait l'État comme la propriété des gouvernants, n'avait subi aucune altération et le Trésor public était avant tout la cassette du khan. Il y avait bien pour l'entretien du khan et de sa

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 79-80.

2. *Ibid.*, p. 115-116.

3. *Ibid.*, p. 195.

4. *Ibid.*, p. 194.

cour un impôt spécial (*khos* ou *khoslyk*) et des apanages; mais cela ne les empêchait pas de détourner dans le même but le zakat qui, en principe, doit être réservé au *gazovat* (guerre sainte) et à l'entretien des pauvres et des infirmes (1).

« Tel maître, tel valet. » Jamais le proverbe n'a été plus juste. Les emplois publics sont donnés au hasard, sans autre règle que le caprice. Beaucoup de fonctionnaires, même du rang le plus élevé, ne savent ni lire, ni signer leur nom. L'absence de tout traitement régulier autorise les pires dilapidations; il arrive qu'un village est destiné simultanément à l'entretien de plusieurs personnes; on peut juger quel champ s'ouvre alors aux vexations et aux extorsions. Aucun contrat public; le despotisme n'a pas d'autres limites.

Du reste, le gouvernement du khan avait aussi son casuel, celui-ci, par exemple: le khan gratifie quelqu'un d'un khalat de ses épaules ou d'une paire de bottes de ses pieds; l'heureux destinataire reçoit ce présent par l'intermédiaire du fonctionnaire spécial préposé à la garde-robe royale, et il doit lui remettre en échange une certaine somme qui peut aller à 800 ou 1.000 francs. Ou bien: le kan mande quelque *hakim* (gouverneur) pour affaires de service; celui-ci se met en route; avant son entrée dans la capitale, il est accueilli par un envoyé royal qui le rassure sur la santé du khan, lui dit où il doit descendre et lui indique la date de sa réception. Le hakim prouve sa reconnaissance par le don d'un khalat et d'une somme d'argent (2). Ces procédés n'ont pas encore disparus du khanat de Boukhara: sur la présentation du bek (gouverneur), l'émir confirme un kozy dans sa charge et lui envoie un khalat; en reconnaissance, l'heureux candidat fait présent au bek d'un cheval et de neuf khalat (3). Sous le règne du

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 161.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 208-210.

3. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 300.

khan de Kokand, Khoudoïar, la part du lion dans tout ce casuel revenait au khan lui-même.

Un pareil régime explique aisément la misère dans laquelle vivaient, avant l'arrivée des Russes, les populations des fertiles oasis de l'Asie Centrale.

CHAPITRE XI

LE RÉGIME ET SES CONSÉQUENCES

Son influence sur le caractère des Centro-Asiatiques. — Rapports entre les populations et les khans. Les Ouzbeks, les khans khiviens et les Turkmènes. Les Ouzbeks et les émirs boukhares.

Le pouvoir des khans était fondé sur la terreur ; l'espionnage, les tortures, les exécutions étaient des événements naturels. Dans « le noble Boukhara » du temps de Nasr oulla, des agents secrets pénétraient partout, même dans la vie de famille des indigènes (1).

Les prisons étaient de trois sortes : *zindon-i-bolo* (geôle haute), *zindon-i-païn* (geôle basse), ou *sïoh-tchoh* (puits noir) et *kanna-khona* (chambre aux tiques). Des *zindon-i-bolo* existent encore à Boukhara ; dans le voisinage du palais de l'émir, on aperçoit un grand édifice bâti sur une éminence, avec deux prisons, l'une pour les délits, l'autre pour les crimes. Chacune a la forme d'une coupole ; elles sont aérées par en haut par deux immenses trous, à travers lesquels pendant la mauvaise saison tombent la neige et la pluie ; aucun chauffage. Les détenus se nourrissent principalement des aumônes que leur envoient des gens charitables ou que leur remettent des visiteurs compatissants (2).

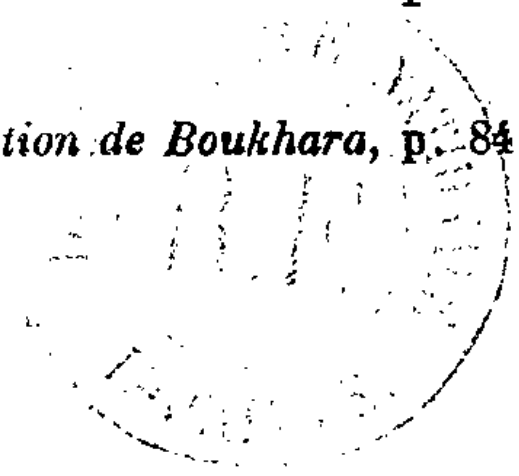
1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVIII.

2. Dans d'autres endroits du khanat de Boukhara, par exemple dans le Darvoz, les détenus vivent à leurs propres frais (Geyer, *Tout le Turkestan*, p. 301).

Lorsque, en 1892, nous visitâmes cette prison, le spectacle suivant se présenta à nos yeux : dans le premier compartiment, serrés l'un contre l'autre, étaient assis des hommes pâles et maigres ; à notre arrivée, les uns nous regardèrent avec curiosité, les autres avec indifférence. Dans le second compartiment nous fûmes étourdi par une atmosphère horriblement repoussante et par un bruit de voix plaintives ; après avoir surmonté notre première impression, nous distinguâmes dans la pénombre un tas d'hommes assis, épuisés et à demi nus. Quand nous eûmes prié l'un d'eux de se lever, il tira après lui plusieurs de ses camarades : nous aperçûmes alors que tous les détenus étaient enchaînés les uns aux autres ; on ne leur ôtait jamais leurs fers, de sorte que les prisonniers doivent satisfaire sur place à leurs besoins naturels. A l'aspect de ces malheureux, des femmes européennes ne peuvent pas retenir leurs larmes. La peine accomplie, les détenus du premier groupe retrouvent leur liberté ; les autres n'ont guère d'autre délivrance à espérer que la mort. Pendant le séjour de M. Khanykov à Boukhara (en 1842), on menait deux fois par mois les détenus du *zindon-i-bolo* sur le Réghiston (place) : les uns pour le supplice, les autres pour la libération ; ceux dont l'émir n'avait pas fixé le sort avaient la tête rasée et on les ramenait en prison. « Il faut avoir vu les souffrances de ces malheureux pour les comprendre », dit M. Khanykov, « lorsque, l'hiver, par un froid qui atteignait quelquefois — 15° R. (— 18° 3/4 C.), pieds nus, ils se tenaient sur la neige près de deux heures en attendant la sortie du « roi des croyants » (1).

Les *zindon-i-païn* étaient des fosses qui avaient de 5 à 6 mètres de profondeur ; on y descendait les coupables à l'aide de cordes ; on leur passait de la même manière leur misérable nourriture : un pain rond et plat et un

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 84.



gobelet d'eau. Cette prison était destinée surtout aux criminels politiques. La faim et l'humidité qui régnaient dans ces tombes l'été comme l'hiver avaient rapidement raison des tempéraments les plus vigoureux.

Kanna-khona, réservée aussi aux criminels politiques, était une geôle remplie de tiques artificiellement entraînées à déchirer les prisonniers. On a assuré à M. Khanykov que quand il n'y avait pas de prisonniers dans le *kanna-khona*, chaque jour on y jetait quelques livres de viande pour que les tiques ne fussent pas détruites (1).

Parmi les autres peines du passé, arrêtons-nous à celles qui étaient appliquées pour le vol et l'adultère. M. Nazarov, qui avait voyagé en Asie Centrale dans les années 20 du xix^e siècle, raconte qu'il vit une fois à Kokand couper le poignet de la main droite à un homme qui avait volé trente moutons ; on trempa son poignet mutilé dans de la graisse bouillante pour arrêter l'hémorragie, et on laissa aller le malheureux (2).

Une autre fois, Nazarov fut témoin de la punition d'une jeune fille qui avait eu un amant ; on enterra la malheureuse jusqu'au sein, puis le bourreau, le premier, la frappa d'une pierre à la tête, la foule suivit son exemple : chacun lançait une pierre sur l'infortunée jusqu'à ce qu'elle eût la tête fracassée (3). Les femmes adultères, qui n'étaient pas lapidées (*toche bouron*), étaient précipitées du haut d'une tour élevée (4). La coutume de jeter les condamnés

1. A côté du *kanna-khona* se trouvait à Boukhara *ob-khona* (chambre à l'eau), où l'été on gardait de l'eau froide pour l'émir. Cette pièce servait ordinairement de cachot pour de hauts dignitaires, comme les ministres, etc., quand ils mettaient en courroux leur monarque (*Ibid.*, p. 83).

2. Nazarov, *Mémoires sur quelques peuples et pays de l'Asie Centrale*. Saint-Pétersbourg, 1821, p. 76.

A Boukhara, la troisième récidive du vol et l'ignominie commise sur la personne d'une jeune fille sont à présent punies également de mort ; on pend le condamné à mort ou on l'égorge avec un couteau comme un mouton (Geyer, *Tout le Turkestan*, p. 301).

3. Nazarov, ouv. cité, p. 77.

4. On dit qu'à Boukhara il se produisit un cas extraordinaire : jetée du haut d'une tour, une femme serait restée indemne grâce à sa large robe

à mort du haut des tours était autrefois répandue dans toute l'Asie Centrale. C'est pour cela que les Russes appellent la plus haute tour de la capitale boukhare (*Kotta manora*) « la Tour de la mort » ; à Kokand, la tour qui se trouve dans la cour de Djouma-masdjid (de la mosquée cathédrale) avait la même réputation (1) ; à Tachkent, on précipitait les femmes adultères du haut du madrassa Koukoldache (dans le quartier de Bich-agatch) qui avait alors trois étages (2). Dans certains cas on empalait les condamnés à mort ; dans d'autres on les écartelait ou bien on les brûlait dans des poêles (3).

Quand il s'agissait de punir, non plus leurs sujets, mais leurs ennemis, les khans variaient leurs procédés. Dans la guerre de 1842 entre le khan de Kokand Madali et l'émir boukhare Nasroulla, celui-ci ordonna d'égorger près de Patar 400 habitants paisibles pris par son avant-garde ; après quoi on défendit rigoureusement à la population voisine d'inhumer ces cadavres, qui devaient rappeler à tous par leur aspect la puissance de l'émir. Dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux de proie, les 400 morts infectèrent longtemps l'endroit où ils gisaient. Ce n'est qu'après l'expulsion des Boukhares du Fergana qu'on recueillit les ossements des victimes pour les enterrer, et ériger sur eux un *mazor* qui fut nommé *Chahid mazor* (tombeau des martyrs) (4).

Quelques chefs de Kokand avaient un goût très vif pour l'érection des *kalla-manora* (tours en têtes ennemies) (5).

A Khiva, on tenait un compte régulier des oreilles et des têtes coupées aux ennemis ; le guerrier qui apportait une oreille recevait 2 francs ; la tête valait 4 francs. Vambéry

qui lui avait servi de parachute. Dans le salut de cette femme le peuple aurait vu un miracle et l'aurait reconnue pour sainte.

1. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 247.

2. *Ibid.*, p. 219.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVIII. — Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 389.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 142.

5. *Ibid.*, p. 65, 66, 169.

fut témoin à Khiva de deux scènes caractéristiques. La première fut un retour de cavaliers avec des trophées ; ils vidaient devant des fonctionnaires spéciaux des sacs remplis de têtes comme les marchands de melons au marché. Le même voyageur assista aux tortures de prisonniers turkmènes de la tribu des Tchaoudor. « On eût dit autant de moutons sous le couteau du boucher. Pendant que plusieurs d'entre eux marchaient soit à la potence, soit au bloc sanglant sur lequel plusieurs têtes étaient déjà tombées, je vis, à un signe du bourreau, huit des plus âgés s'étendre à la renverse sur le sol. On vint ensuite leur garrotter les pieds et les mains, puis l'exécuteur, s'agenouillant sur leur poitrine, plongeait son pouce sous l'orbite de leurs yeux dont il détachait au couteau les prunelles ainsi mises en saillie. Après chaque opération, il essuyait sa lame ruisselante sur la barbe blanche du malheureux supplicié (1). »

Les esclaves qui se révoltaient étaient punis avec la même barbarie. A Khiva, en 1873, les esclaves persans qui attendaient avec impatience leur salut des Russes, poussés au désespoir, se soulevèrent ; vaincus, ils furent massacrés, et pour empêcher les survivants de fuir, leurs maîtres leur tailladaient la plante des pieds en remplissant les plaies de crins de cheval hachés (2).

Que pouvait devenir le caractère de populations soumises à un tel entraînement ? De fait les mœurs s'assauvagissent ; l'humanité n'est à leurs yeux que faiblesse et couardise. Il se rencontra par hasard à Kokand un khan que révoltaient ces barbaries, Chir-Ali (1842-1845), qui avait vécu au milieu des Kirghiz chez lesquels la peine capitale n'était presque pas pratiquée ; devenu khan, il renonça à exécuter ses ennemis personnels, Ibrahim-bek, fils d'Alim-khan, par exemple, qui lui avait disputé le trône ; il épargna même

1. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

2. Reclus, *l'Asie russe*, p. 517.

les frères Ma-Charif et Abdoul-Ali que le peuple tenait pour des renégats (1). Cette clémence indigna les courtisans d'abord, puis le peuple, qui exigea l'exécution des deux frères que le khan voulait seulement garder en prison. Il lui fallut se soumettre à ces barbares exigences, mais sa tardive résignation n'empêcha pas ce prince, qui avait fait ses preuves d'héroïsme, d'être affublé des sobriquets les plus injurieux : *atala* (sorte de pâtée), *chavla* (bouillie), *poustak* (peau de mouton : allusion à sa vie d'autrefois parmi les Kirghiz qui portent ordinairement en hiver des pelisses de mouton). Même après l'exécution du concurrent du khan, Ibrahim-bek, à laquelle Chir-Ali avait consenti pour satisfaire l'opinion publique, il se trouva des personnes qui ne se réconcilièrent pas avec sa faiblesse, et l'on vit des poètes aiguïser contre lui leurs plus fines épigrammes. « L'un d'eux, très âgé, Djalal-khodja, qui vers 1880 habitait le village de Karaskan, dans le district de Namangan, raille le souverain qui dans l'accoutrement du Kirghiz le plus vulgaire, à califourchon sur un bœuf, trottinait vers Kokand pour monter sur le trône sans ôter sa pelisse de mouton » (2).

Lâches devant le danger, les Centro-Asiatiques étaient stoïques devant les souffrances physiques et les horreurs de la mort. « A l'exception peut-être des guerriers sauvages, des Apaches américains ou des Japonais, écrit M. Grébionkine, personne ne quitte la vie avec autant de placidité que le Centro-Asiatique. Nous voyions des condamnés à mort et ne remarquions dans leurs figures ni angoisse, ni peur, ni rien qui manifestât le désir d'éviter la sentence ; l'indifférence complète, la soumission parfaite, voilà ce qui se décèle sur leur figure... Nous voyions

1. Ma-Charif était un dignitaire de Kokand : dans une guerre avec le khanat de Boukhara, il tomba en captivité et resta dans le service boukhare ; puis dans une autre guerre entre Boukhara et Kokand, Ma-Charif fut repris par ses compatriotes (Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 198).

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 152-154.

des blessés, des hommes couverts d'ulcères ; un seul regard jeté sur les plaies de ces malheureux glaçait les sens des Européens ; mais les malades eux-mêmes considéraient leurs maux avec le même calme que les aides-major des ambulances militaires ; ils touchaient impassiblement leurs jambes et leurs bras fracassés, découvraient sans précaution leurs plaies en disant : « Ça ne guérira pas ! ». Pas un gémissement ! sur leur visage pas un signe de souffrance ; le seul sentiment qui s'y reflétait était une sorte de dépit contre quelque chose en général et rien en particulier (1). »

« Il nous arriva, un jour, d'assister à la mort d'un moulla relativement jeune, mortellement blessé par des brigands la nuit précédente », racontent MM. Nalivkine ; « il garda toute sa connaissance presque jusqu'à la fin ; avec une tranquillité extraordinaire, sans prêter aucune attention à ceux qui l'entouraient, il récitait sur lui-même la prière des morts d'une voix basse et qui s'affaiblissait peu à peu » (2).

Des témoins oculaires nous ont raconté que dans un accès de fureur impuissante, tel ou tel Sarte (3) imitait le *hara-kiri* japonais. Or, sur le champ de bataille, des foules de ces Sartes prenaient la fuite devant une poignée de soldats russes.

Comment un homme qui meurt avec une telle indifférence aurait-il quelque respect de la vie humaine ? Tuer un homme ou égorger un mouton, il n'y voit aucune différence. « Personne n'égorgera un mouton si cela n'est pas nécessaire ; à plus forte raison s'il s'agit d'un homme » (4),

1. Grébionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison. Moscou, 1872, p. 36.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 232.

3. Les nomades et les Russes appellent « Sartes » toute la population sédentaire. Nous consacrerons aux « Sartes » une étude spéciale.

4. Grébionkine, *le Turkestan russe*, p. 35.

pensent-ils ; l'assassin n'est pas un criminel pour eux, et le bourreau leur inspire un sincère respect (1).

A la fin des années 40 du siècle passé, l'honorable ichan Khalfa-Safa fut égorgé par ordre de son murid, le ming-bochi (grand chancelier) de Kokand, Madiar. Pourquoi ? Madiar s'était imaginé avoir été empoisonné par l'ichan dont il avait été l'hôte, bien qu'il se fût levé tout à fait sain et dispos (2). Autre cas : en 1853, le frère du khan, Malla-bek, qui administrait Tachkent, envoie à Khoudoïar-khan son fonctionnaire Kourkaldache, chargé d'informer le souverain de deux événements : 1° les Russes se dirigent sur Pérovsk 2° le rebelle Abdou-Gafar, *bek* (gouverneur) d'Oura-Tépa, marche sur le Kourama (aujourd'hui district de Tachkent). Le khan qui, sans cause, soupçonne son frère de trahison, refuse de recevoir son envoyé et ordonne de l'égorger (3).

A une telle école, la masse de la population tombait dans la plus abjecte démoralisation. « L'Oriental naît et meurt masqué, a dit M. Vambéry, et la probité lui reste à jamais inconnue. » Nulle part l'exactitude de ces paroles n'apparaît mieux que dans l'Asie Centrale ; le faux témoignage en justice y est si bien entré dans les mœurs que beaucoup d'indigènes en ont fait une profession sans que leur métier leur attire la moindre déconsidération (4).

On ne respecte que la force : les sujets accablent de leurs témoignages de servilité le khan, tant que son autorité paraît solide, et l'abandonnent dès qu'elle est menacée.

« Nous sommes ruinés par la guerre ; le printemps vient, on commence les travaux champêtres ; en cas d'arrivée de Malla-khan (de Kokand), défends-nous si tu le peux ; si tu

1. Il est à noter qu'en 1898, au moment de l'exécution de la sentence de mort, par pendaison, de l'ichan d'Andijan et de ses principaux complices, des indigènes prirent de bonne volonté le rôle de bourreaux ; ce sont aussi eux qui élevèrent la potence, l'échafaud et fournirent tous les instruments du supplice (Salkov, *Révolte d'Andijan en 1898*. Kazan, 1901, p. 113).

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 169-170.

3. *Ibid.*, p. 181.

4. Grébionkine, *le Turkestan russe*, p. 35.

ne le peux pas, réconcilie-toi avec lui ; autrement nous te chasserons nous-mêmes et passerons du côté du Fergana » ; c'est ainsi qu'en 1850 les habitants d'Oura-Tépa s'adressent au vice-roi boukhare Barat-bek (1), et c'est le résumé des opinions politiques de tous ces peuples. « A Tachkent, le moyen le plus ordinaire d'arriver au trône est l'assassinat du souverain, et le peuple ne s'oppose pas à l'assassin ; s'il se trouve encore quelqu'un qui supprime l'assassin précédent, il devient par cela même digne d'obtenir le trône, et tout le monde se soumet à ce nouveau meurtrier en attendant qu'il soit supprimé à son tour par des procédés analogues » (2). Et ce qui est vrai de Tachkent ne l'est pas moins des autres khanats. Les princes défilent sur le trône avec une rapidité vertigineuse,

« Les habitants de Tachkent s'étonnent eux-mêmes de ce que Koussek règne sur eux depuis quatre ans, alors que les autres khans ne s'étaient jamais maintenus plus de trois ans », dit-on à propos du Tachkent des années 40 du XVIII^e siècle (3). Sauf de très rares exceptions, ils finissent tous de mort violente ; les mots « assassiné », « égorgé », « étouffé » reviennent à chaque page des chroniques royales. La population salue avec joie la disparition de ses tyrans ; en 1859, le khan de Kongrat, Mouhammad-Fénagh, est assassiné ; les assassins, nous dit un témoin oculaire, un Kirghiz, « ne voulurent pas que son sang souillât la terre ; ils se penchèrent sur le cadavre du khan les uns après les autres et burent avidement le sang de ses blessures » (4).

Les Ouzbeks, qui formaient la partie la plus importante de la population et qui n'oubliaient pas leur liberté primitive, n'étaient pas toujours des sujets très dociles : aidés de leurs *bek*, *inak* et *atalyk*, ils réduisaient quelquefois les

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 191.

2. *Archives russes*, 1888, livre VIII, p. 413.

3. *Ibid.*

4. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 355.

khans au rôle de marionnettes (1), jusqu'au moment où les souverains se vengeaient d'eux cruellement, avec le secours d'autres tribus ouzbeks ou de Turkmènes (2).

Dès le xvi^e siècle, à Khiva, l'inimitié entre les khans et les tribus ouzbeks d'Ouïgour et de Naïman était telle, que Isfandiār-khan (1623-1672), pour anéantir leur influence, s'unit aux Turkmènes. Il triompha, mais Khiva tomba de Charybde en Scylla; au lieu des Ouzbeks, les Turkmènes furent les maîtres du pays; tantôt instruments des cruautés des khans, tantôt insurgés contre leur autorité. Mouhammad-Amin (1845-1855), entre autres, passa tout son règne à lutter contre eux (3); ils devinrent une des principales causes de l'intervention de la Russie, qui ne pouvait plus tolérer leurs éternelles déprédations.

Les émirs boukhares qui sortaient de la tribu de Manghyt et étaient ainsi d'origine ouzbek, s'appuyaient sur celles des tribus qui étaient le plus tranquilles et n'avaient pas de représentants notables; avec leur aide ils poursuivaient les tribus indociles et exterminaient leurs anciens. Les plus remuantes étaient les tribus de Khtaï, de Kyp-tchak et de Myng. La tribu de Myng avait conservé quelques restes de son indépendance passée, et à la veille de l'arrivée des Russes, les bek de deux villes — Oura-tépa et Ourgout — jouissaient de leur dignité par droit d'hérédité et ne reconnaissaient que de nom le pouvoir des émirs. En général, avant 1835, tout le Miankal (4) était composé de petits États gouvernés par des bek qui tenaient peu de compte de l'autorité supérieure; perpétuellement en guerre les uns avec les autres, ces États n'étaient en réalité que des repaires de brigands. Les troubles les plus graves s'y produisirent dans la période de 1815 à 1835; la der-

1. *Ibid.*, p. 244-247.

2. *Ibid.*, p. 144-145.

3. Vessélovsky, ouv. cité, p. 333, 336-337.

4. Partie de la vallée du Zaratchan, en amont de Boukhara jusqu'aux frontières des possessions russes.

nière révolte eut lieu au commencement des années 60 du siècle passé. Il y a une quarantaine d'années, on aurait pu indiquer dans la région de Miankal environ cent forteresses ouzbeks détruites par des émirs (1).

1. Grébionkine, *le Turkestan russe*, p. 55-56.

CHAPITRE XII

RAPPORTS ENTRE LES DIVERS ÉLÉMENTS DE LA POPULATION

Kiptchaks et Sartes dans le khanat de Kokand.— Les nomades et les habitants sédentaires. — La situation des allogènes (juifs indigènes, Hindous).

Dans le khanat de Kokand, la situation était encore plus troublée, à cause des haines irréconciliables qui armaient les Sartes contre les Kiptchaks. Au milieu du xix^e siècle, les Kiptchaks jouaient en Fergana le même rôle politique qu'autrefois les Janissaires en Turquie : leur représentant Moussoulman-Koul fut quelque temps le régent du khanat, tous les emplois supérieurs étaient occupés aussi par des Kiptchaks. Les Sartes furent soumis aux plus dures vexations : on injuriait leurs moulla, on leur enlevait leurs maisons et leurs terres, on rasait leurs jardins ; leurs aryk étaient confisqués, et ils n'obtenaient l'eau nécessaire à l'irrigation qu'au prix de taxes ruineuses ; le Kiptchak qui épousait une fille sarte ne payait pas la dot réglementaire aux parents de sa fiancée, etc., etc. (1).

En 1852, les Sartes, poussés à bout et entraînés par leur khan qui avait décidé de s'affranchir à tout prix de l'usurpation des Kiptchaks, se soulevèrent et, après le combat de Bylkyllama, ils purent satisfaire leurs rancunes. On amena les Kiptchaks tombés entre les mains des Sartes aux alentours de la capitale, et de là une procession

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 162-163.

inouïe se mit en marche : à chaque trois ou quatre cents mètres, le cortège s'arrêtait, et on égorgeait des prisonniers ; le chef des Kypchaks, Moussoulman-Koul, fut attaché au sommet d'un pilori ; le reste des prisonniers fut enfermé dans des fosses ; toutes les deux ou trois heures on les en retirait affamés et altérés pour les traîner au pied du poteau et les y égorger par paquets de deux ou trois hommes. Pendant trois jours les Sartes se vengèrent ainsi du passé sur les Kypchaks ; enfin Moussoulman-Koul fut pendu.

Le khan n'était pas encore satisfait. Pour exterminer complètement « l'engeance du diable », il divisa tout le Fergana en districts, et dans chacun d'eux un détachement fut envoyé pour massacrer les Kypchaks mâles. Le nombre des victimes fut si épouvantable, que les Sartes eux-mêmes frémirent de ces représailles : 1.500 Kypchaks périrent dans la seule ville de Balyktchi. On réunissait les prisonniers dans les villes et on les égorgeait dans les *gouzar* (petit marché) par groupes de 10 à 15 hommes ; à Namangan, dès le début du massacre une fosse profonde qui se trouvait près d'un *hammom* (hammam) public, fut comblée de cadavres. Les *gouzar* devinrent l'arène des scènes les plus barbares. « Un habitant de Namangan, qui était enfant à cette époque-là, nous a raconté, écrit M. Nalivkine, que longtemps il n'osa pas sortir de chez lui et qu'il ne dormit pas durant plusieurs nuits, car il croyait voir des mouvements convulsifs d'hommes égorgés, leurs yeux écarquillés et ternes, des mares de sang, en un mot, tout ce qu'il avait vu accidentellement dans un *gouzar*, non loin de sa maison (1). »

Avide d'argent autant que de sang, Khoudoïar-khan profita de l'occasion pour s'enrichir : il confisqua à son profit toutes les terres des Kypchaks. Bien que la mise à prix fut très basse, il se présenta peu d'ama-

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 179,

teurs, parce qu'on craignait un retour de fortune. Alors le khan ordonna de contraindre ses sujets à coups de bâton à acheter les terres qu'on leur offrait, et il réussit ainsi à se débarrasser de ses nouvelles propriétés (1). Plus tard, en 1858, le frère de Khoudoïar, Malla-khan, qui devait en grande partie son trône aux Kryptchaks, leur restitua la plupart des terres confisquées ; pour cela, il ordonna de céder gratuitement aux Kryptchaks une partie de ces terres et de leur remettre, à leur première demande, l'autre partie au prix coûtant. Ces expropriations successives produisirent dans le Fergana un chaos agraire tel que les Russes en eurent pour une vingtaine d'années à le débrouiller (2).

La population de la vallée du Tchirtchik se trouvait à son tour en inimitié continuelle avec les Kirghiz-Kaïssak et les Kara-Kirghiz (proprement dits Kazaks et Kyrghyz). Dans les années 40 du XVIII^e siècle, les habitants de Tachkent payaient tribut (20.000 fr.) aux Kirghiz de la Grande Horde ; ceux-ci, quand ils croyaient avoir à se plaindre, s'approchaient de Tachkent et emmenaient en captivité tous ceux qui tombaient entre leurs mains (3). Cent ans plus tard, dans la vallée du Tchirtchik, l'insécurité n'était pas moindre que dans la région du Miankal.

D'après M. Sattar-khan Abdoul-Gafarov, indigène européenisé, les marchands étaient exposés à des dangers permanents, et les paysans eux-mêmes n'osaient entreprendre de voyager qu'à la belle saison, en masses, armés de gourdins, de fléaux, etc. (4).

Les montagnards sédentaires n'étaient pas plus à l'abri des pillages des Kirghiz que les citadins sartes. Les champs des Tadjiks qui habitent l'est du district de Tachkent s'étendent

1. *Ibid.*, p. 172-180.

2. Nalivkine, ouv. cité, p. 189.

3. *Archives russes*, 1888, livre VIII, p. 443.

4. *Mémoires de Sattar-khan Abdoul-Gafarov (les Sartes, 1^{re} livraison, p. 98, par Ostrooumov).*

aujourd'hui hors des villages, à une grande distance; autrefois les semailles ne se faisaient qu'en dedans du *kourgan* (fortin), dont les Tadjiks n'osaient sortir par crainte des Kirghiz-Kaïssak (Kazaks), des Kara-Kirghiz (Kyrghyz), des Kryptchaks. Dans quelques villages des montagnes tels que Parkant, Ablyk, on aperçoit encore les *kourgan* qui servaient de refuge aux indigènes. Les habitants du village de Britch-Moulla surveillaient leurs ennemis du sommet de la montagne de Darz : dès qu'au loin s'élevait de la poussière ou apparaissaient deux ou trois cavaliers, tout le monde se cachait dans les gorges et les fourrés. Les nomades arrivaient, pillaient le village et enlevaient le bétail. Pour arrêter leur incursion, les Tadjiks coupaient les ponts. Des vieillards du village de Biskon ont conservé la mémoire de la dernière razzia des Kara-Kirghiz à l'époque de la conquête de Tachkent par les Russes; les nomades prétendirent que ces Tadjiks avaient trahi Khoudoïar-khan, les attaquèrent, massacrèrent une partie de la population et rasèrent le village qui se trouvait alors sur la rive gauche de la rivière de Biskon. Les malheureux Tadjiks se réfugièrent sur la rive droite de la rivière, bien que la situation fût moins favorable. Les habitants de Biskon craignent même à présent les Kara-Kirghiz, dont l'on comptait près de ce village en 1900 plus de cent cinquante familles. Des Tadjiks de Biskon nous ont demandé si le gouvernement russe ne pourrait pas ordonner à ces nomades de cesser leurs attroupements suspects dans les montagnes, et de s'établir tous ensemble dans un village régulier.

Les différences de races et surtout l'opposition de leurs genres d'existences rendent impossible toute réconciliation entre les sédentaires et les nomades. Très fiers de leur origine turque, ceux-ci méprisent ceux de leurs compatriotes qui ont abandonné les traditions de la race et se sont mêlés aux Tadjiks, aux Persans et à d'autres nationalités non turques. Le nom de « Sarte » dont le vrai sens

est inconnu, mais qui désigne chez les nomades, particulièrement chez les Kirghiz, leurs coreligionnaires sédentaires, a dans leur bouche un sens méprisant ; le libre enfant de la steppe éprouve un dédain profond pour quiconque s'asservit à un travail régulier. Le Sarte, de son côté, ne voit dans le Kirghiz qu'un barbare qu'il raille et qu'il exploite en le redoutant. Les exactions et les vexations des souverains portaient ces haines à leur paroxysme et les Kirghiz se vengeaient sur les sujets des princes qui les dépouillaient. La passion des « baranta » (enlèvement du bétail et pillage en général) n'était pas moindre chez eux que celle des « alaman » (incursion, razzia) chez les Turkmènes. « Si ton ennemi attaque la tente de ton père, unis-toi à lui et pillez-la ensemble » dit le proverbe turc (1).

Unis contre les sédentaires, les Kirghiz étaient divisés entre eux par des haines de tribu, des vendettas qui n'ont pas disparu encore aujourd'hui, les intrigues de leurs sultans, etc.

Quant aux non-musulmans, leur situation était intolérable ; ils n'avaient aucun droit civique et payaient un impôt (*zakat*) deux, trois et même quatre fois plus élevé que celui des musulmans (2).

La vie était particulièrement dure pour les juifs indigènes, ceux que les Russes nomment les juifs boukhares, établis dans le pays depuis un temps immémorial (3).

1. *Atan djourtyn djaou tchapsa, aïlandoura birga tchap*. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIII.

2. Actuellement, dans le khanat de Boukhara, tous les non-musulmans, excepté les Russes, payent le double *zakat* et une capitation (*djazia*) perçue après l'âge de majorité à raison de 12, 24 ou 48 *tanga* (6, 12 ou 24 fr.), selon les moyens du contribuable (*Nouvelles de la section du Turkestan de la Société géographique russe*, 1900, t. II, 1^{re} livraison, p. 79).

3. Certains auteurs (par exemple M. Geyer dans son *Tout le Turkestan russe*, p. 57) croient que ce sont des descendants des juifs que des rois assyriens, babyloniens et perses avaient emmenés en captivité pendant leurs guerres avec les royaumes d'Israël et de Juda.

Moins civilisés que leurs frères d'Europe, ils les rappellent cependant par leur type et leur physionomie morale ; leur principale profession en Asie Centrale est le commerce ; l'idiome tadjik s'est substitué à leur langue primitive. Ils étaient parqués dans des quartiers spéciaux, devaient s'habiller de vêtements d'autres couleurs que celles des costumes musulmans ; au lieu du *salla* (turban), ils étaient tenus de porter des chapeaux garnis de fourrure ; ils avaient pour ceinture non pas un foulard ou un châle, mais une corde(1) ; il leur était interdit de monter à cheval ou à âne(2) ; on tolérait cependant qu'ils montassent en croupe derrière un musulman (3). Dans la ville, le musulman pouvait battre le juif ; hors de la ville, il pouvait le tuer impunément. S'il se rendait coupable de quelque délit, le juif était forcé d'embrasser l'islam ; s'il était marié avec une juive, on le séparait de sa femme ; il devait quitter le quartier juif et sa vie religieuse était soumise à une inquisition de tous les instants (4). On sait assez avec quelle implacable rigueur les apostats étaient punis : à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Katta-Kourgan, le village d'Ourousse était habité par les descendants de fuyards russes qui s'y étaient établis deux ou trois siècles auparavant ; on les soupçonnait d'avoir conservé le culte de leurs ancêtres, et ils furent égorgés (5). L'émir afghan Timourchah écrivait à l'émir boukhare Maassoum (Chah-Mourood, de 1785 ou 1786 à 1801) qui l'avait attaqué : « Si tu as tellement à cœur la conversion des infidèles, pourquoi te mets-tu en campagne contre nous qui sommes orthodoxes aussi bien que vous ? Ainsi, tu nous empêches d'exterminer par

1. Cette ceinture est employée jusqu'à présent par les juifs à Boukhara ; il nous est arrivé d'y voir plusieurs millionnaires, parmi les juifs indigènes, vêtus de splendides *khalat* et ceints tout de même d'une corde.

2. Aujourd'hui on voit les Juifs de Boukhara monter à âne.

3. Évidemment, la psychologie mahométane se réconciliait dans ce cas avec l'aspect du juif porté en prisonnier ou en esclave.

4. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 71-73.

5. Reclus, *l'Asie russe*, p. 537.

la conquête de l'Inde les infidèles — hindous, chrétiens, juifs — qui y sont si nombreux(1). » C'était la pure doctrine islamique : *mol-y-kofiron hast bar moumyny halol* (les orthodoxes ont droit d'attenter au bien des infidèles).

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

CHAPITRE XIII

L'ESCLAVAGE

L'esclavage immédiatement avant l'arrivée des Russes. — Esclaves russes dans l'Asie Centrale. — L'esclavage dans le Fergana.

Les esclaves étaient nombreux. Dans le Kokand, il arriva que l'on vendit les enfants des contribuables qui ne payaient pas leurs impôts. Quelquefois on réduisait à l'esclavage une population tout entière. L'émir du Koundouz, qui s'était emparé des mines de rubis d'Ichkachim, dans le Badakhchan oriental, se trouva peu satisfait de son butin en pierres précieuses. Il vendit les habitants et les mines restèrent longtemps abandonnées (1).

Jusqu'en 1873, les habitants du Vakhan durent chaque année donner en présent à l'émir d'Afghanistan un certain nombre d'esclaves, que naturellement ils cherchaient à enlever à leurs voisins ; de là des luttes perpétuelles, entre autres avec les nomades Kirghiz, qui cessèrent à la fin de venir dans le Pamir (2).

On transformait des esclaves en « vakouf » et on les donnait à des établissements de bienfaisance (3).

Certains Turkmènes esthètes poussaient si loin le goût

1. Wood, *Journey to the Source of the river Oxus*.

2. Gordon, *The Roof of the World*.

3. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (russe), nov. 1892, article *Medressé du Turkestan*, p. 21.

des sensations musicales, qu'ils ornaient leurs femmes et leurs chevaux d'objets de métal dont le tintement les ravissait. Si nous en croyons M. Vambéry, ils se plaisaient à capturer un esclave persan pour l'enchaîner et se délecter au bruit de ses fers (1).

Le prix des esclaves variait beaucoup, mais l'abondance de la marchandise semble l'avoir maintenu à un taux assez bas. Il y avait à Khiva une quarantaine de mille esclaves persans, au moment où Vambéry y séjourna. A cette époque la valeur maximum d'un esclave adulte persan était à Boukhara de 40 à 50 tilla (400 ou 500 fr.), mais ce prix tomba à 3-4 tilla (30 à 40 fr.) après une victoire des Turkmènes qui avaient battu une armée perse et qui jetèrent sur le marché leurs 18.000 prisonniers (2).

On recherchait les esclaves russes, dont on estimait fort la puissance du travail ; aussi appartenaient-ils presque tous à des khan ou à de hauts dignitaires (3) ; Dès le ^x^e siècle, Istahri et Makdissi mentionnent des esclaves slaves en Asie Centrale, dans le Khorezm. Le commerce de ces esclaves se faisait alors par l'intermédiaire des Bulgares de la Kama (4). Pendant les derniers siècles, les principaux fournisseurs d'esclaves russes pour l'Orient étaient les Turkmènes et les Kirghiz ; les premiers en capturaient sur la Caspienne, les seconds dans le voisinage de l'Oural et de la Sibérie. Pour enlever des Russes, les Kirghiz profitaient des moments favorables, de la révolte de Pougatchov (5), des émigrations de colons russes, du mécontentement général qui se manifesta chez les nomades en 1869-1871, etc. (6) :

Depuis la deuxième moitié du ^{xvi}^e siècle, on commence

1. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

2. *Ibid.*

3. Reclus, *l'Asie russe*, p. 516-517.

4. Voir plus haut, page 34 et la note 2 de cette page.

5. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 232, note 3.

6. *Ibid.*, p. 358-360.

à mentionner, d'abord à de lointains intervalles, des rachats de prisonniers russes. En 1559, l'ambassadeur anglais Jenkinson ramena de Boukhara en Russie 25 prisonniers russes ; en 1669, l'ambassadeur russe Fedotov racheta à Khiva 12 de ses compatriotes. Six ans après, un autre ambassadeur russe, Daoudov, fut chargé de décider les khans de Khiva et de Boukhara à libérer les prisonniers russes ; le premier promit de satisfaire à cette demande si l'émir de Boukhara consentait à en faire autant ; mais celui-ci ne remit à Daoudov, en 1676, que 5 esclaves russes qui s'étaient déjà rachetés par leur travail ; on retint le reste à cause de la guerre contre Khiva qui exigeait un grand nombre d'hommes.

Après la malheureuse campagne de Bekovitch-Tcherkassky en 1717, le nombre des prisonniers russes à Khiva s'éleva jusqu'à 1.500. En 1740, le chah persan Nadir, vainqueur, délivra ceux de Khiva, leur permit de retourner chez eux et les pourvut de tout ce dont ils avaient besoin pour la route. Combien rentrèrent en Russie, nous l'ignorons ; mais nous savons que le Tatar Ianaïev ramena de Khiva à Samara 10 prisonniers russes à chacun desquels Nadir-chah avait donné 50 roubles et un cheval.

En 1754, arrêtée à Khiva pendant dix mois, une caravane commerciale russe, dont faisaient partie deux fonctionnaires, Goulaïev et Tchoutchalov, avait avec elle, 4 prisonniers russes qui venaient de Khiva ; en 1794, un médecin russe, le major Blankennagel, en racheta encore quelques-uns. D'après des renseignements non officiels recueillis par Mouraviov (plus tard Mouraviov-Karssky), il y avait encore à Khiva, en 1819-1820, au moins 2.000 prisonniers russes.

En 1837, quand le gouvernement russe ordonna l'arrestation des sujets khivites qui se trouvaient en Russie, le khan libéra encore 80 hommes ; en 1840, 418 hommes et 1 officier russe, M. Aïtov, qui avait été enlevé par des Kirghiz. En 1858, on délivra aussi à Boukhara plusieurs prison-

niers russes (1). Enfin, pour la dernière fois, les Khiviens libérèrent, en 1873, 21 prisonniers russes (2).

Les khans gardaient toujours près d'eux quelques dizaines d'esclaves russes; l'émir boukhare Aboul-Faïz forma sa garde royale d'une centaine d'hommes qui avaient fait partie de la désastreuse expédition de Békovitch; elle l'accompagnait partout et il avait en elle une confiance absolue; un de ces Russes devint « toupchi bochi » (chef de l'artillerie) (3). Pendant le séjour de Mouravïov à Khiva, le khan possédait 80 ou, d'après un autre témoignage, plus de 100 esclaves russes (4). Sous Choh-Mourood, le poste de chef de l'artillerie était occupé par un ancien caporal de la garnison d'Orenbourg, André Rodikov (5). Le khan khivite Alla-Koul (1825-1842) avait pour chef de l'artillerie un pêcheur russe d'Astrakan, Basile Lavrentïev, qui resta vingt-deux ans en captivité. « Il savait un peu charpenter », disait de lui son compatriote et camarade d'infortune Zinovïev; « on lui ordonna de faire des roues pour un canon; quand il les eut faites, il fut nommé canonnier instructeur, alors que dans sa patrie, il n'avait peut-être jamais vu de canon. Au retour d'une campagne contre les Persans, le khan le nomma chef de l'artillerie »...

D'après un autre prisonnier russe, Nikitine, le canon en cuivre coulé par Lavrentïev et qui avait coûté 8.000 francs, éclata au premier essai de tir (6). Alla-Koul témoignait une faveur marquée aux prisonniers russes; un certain Thomas, originaire d'Astrakhan, lui apprit même à lire et

1. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 146, 153-157, 173, 177, 196, 223, 241, 289, 310, 312, 313, 321.

2. *Ibid.*, p. 360. Ces prisonniers furent amenés à la ville de Kazalinsk où, entre autres, nos parents les ont vus; d'après ces témoins et d'autres encore, beaucoup de ces prisonniers étaient mutilés, avec les oreilles ou le nez coupés, etc.

3. Efremov, *Voyages de dix ans*. Kazan, 1811, p. 94 (en russe).

4. Almanach *l'Aurore*, 1839, p. 84 et 1838, p. 193 (en russe).

5. *Mémoires de la Patrie*, 1822, 2^e partie, p. 366-367 (en russe).

6. Almanach *l'Aurore*, 1838, p. 207; Recueil militaire, 1803, p. 501, note (en russe). — Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 308.

à écrire en russe (1). Chez le prédécesseur d'Alla-Koul, Mouhammad-Rahim, le prisonnier russe Tikhon Riazanov fut précepteur d'un prince royal (2). Plus modestement, une prisonnière russe, Anne Vassiliévna, fut la cuisinière d'Alla-Koul (3). Tout n'est qu'heur et malheur, surtout dans l'Asie centrale, et l'humeur des princes variait : vers 1841, irrité de ce que son ambassadeur n'était pas reçu en Russie, l'émir boukhare Nasroulla vendit, vers l'année 1841, tous ses esclaves d'origine russe (4).

Dans le Fergana, le contingent d'esclaves se composait presque exclusivement de Dounganes (Chinois musulmans) qu'on y amenait en bas âge de Kachgar et de Kouldja ; le prix d'un petit garçon esclave s'élevait dans le khanat de Kokand de 180 à 250 francs, celui d'une fillette de 430 à 200 francs (5).

L'islamisme ne protégeait pas toujours contre l'esclavage. En 1842, les guerriers de Chir-Ali, qui venait de s'établir à Kokand, saisissent 1.500 Manghyt (Ouzbeks dont est issue la dynastie actuelle boukhare) ; ils sont déclarés esclaves, provisoirement mis en « zindon », puis ramenés au grand marché ; comme personne ne veut acheter de pareils esclaves, on les massacre ; l'extermination prit deux ou trois semaines (6).

Quelques mots sur un autre esclavage.

Depuis Timour, la situation de la femme s'est tristement aggravée dans les villes. Vouée à la réclusion, elle ne doit pas paraître dans une société masculine, ni se montrer la figure découverte devant un étranger ; elle ne sort dans la

1. *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, von K. E. Baer und gr. v. Helmersen, t. XV, p. 62.

2. *Ibidem*, p. 121.

3. *Almanach l'Aurore*, 1839, p. 78-79.

4. Boukhara, d'après les dires de prisonniers russes, article Z. S. (dans *Invalide russe*, 1862, n° 70).

5. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 111.

6. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 147.

rue qu'enveloppée dans son *parandji* (khalat pour femme) et dans son *tchimbât* (voile en réseau).

Dans les villages assez éloignés des villes, au contraire, la femme ne se voile pas et chez les nomades elle jouit toujours de la liberté.

L'instruction des femmes indigènes est en général nulle : cependant elles ont donné à la littérature quelques poétesses. Dans le Fergana, sous le règne d'Oumarkhan (1816-1821), l'une d'elle était connue sous le pseudonyme de « Zinnat » (ornement) et l'autre sous celui de « Mahzouna » (attristée) (1). Bien que tenues à l'écart de la vie publique, des femmes de hauts dignitaires et même de fonctionnaires moins importants ont exercé parfois, par leurs maris, une réelle influence sur l'État. Sous Khou-doïar-khan, à Namangan, dans le Fergana, la femme du *mirob-bochi* (chef du service de l'irrigation) Khodja-bek, appelée Khol-bibi, qui se distinguait par une extraordinaire énergie et qui, du vivant de son mari, dirigeait déjà ses affaires, continua ses fonctions ; après son veuvage elle quitta le voile, s'habilla en homme et commença à se montrer partout. Il semble qu'elle ait inspiré une certaine curiosité en même temps qu'on vantait son expérience : quoi qu'il en soit, les pouvoirs reconnurent tacitement le fait accompli, elle conserva ses fonctions jusqu'à sa mort et elle vit encore dans la mémoire du peuple sous le nom de *Khol-mirob-bochi*. Elle prépara une brillante carrière à son fils Sarymsak qui fut dans la suite *hakim* (gouverneur) de Namangan (2).

Une des femmes poètes dont nous avons rappelé les noms se serait aussi montrée au palais de khan en habits masculins et aurait même porté le titre de *dodkho* (général) (3).

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 190.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, ouvrage cité, p. 159. — De même, Nalivkine, *Hist. de Kokand*, p. 182, note 1.

3. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 190.

Ces exceptions sont amusantes, mais elles n'ont aucune signification générale. Les femmes n'avaient guère d'autre moyen réel d'activité que la bienfaisance. Nous les voyons souvent fonder des établissements de charité, madrassa, mosquées, etc. Izzat-bibi, mère d'Oumar-khan, bâtit à Kokand l'un des meilleurs madrassa, appelé Ming-aïm ; la femme du même khan fonde deux autres grands madrassa. Hakim-aïm, mère de Koudoïar-khan, crée deux madrassa à Kokand. Ce sont aussi des femmes qui élèvent un grand madrassa dans le village de Konibodom et un autre, plus petit, à Marghelan (1).

1. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (russe), 1892, novembre (*Medressé du Turkestan*, p. 20).

CHAPITRE XIV

L'ÉTAT RELIGIEUX DE L'ASIE CENTRALE

Bigoterie ; vénalité et religion. — Lieux saints (*mazar*, etc.) ; prières ; mendiants, prédicateurs des rues ; jeûnes ; les femmes et la religion ; jugement des indigènes sur le clergé. — Le soufisme dans l'Asie Centrale d'à présent. — Superstitions. — La casuistique des moulla.

La décadence politique de Boukhara, de Khiva et de Kokand n'avait nullement entamé l'orgueil des indigènes. « Boukhorou kouvvat-y-islom-oud-din ast » (Boukhara est le rempart de l'Islam), répètent encore les fanatiques (1). C'est que le Turkestan restait le seul pays où la domination et l'influence des *Kafir* (infidèles) n'eussent pas pénétré. L'Égypte, Stamboul, même la Mecque, Médine et l'Inde, sans parler de la Perse chiite, tous les pays musulmans avaient été peu à peu envahis ; seule, la noble Boukhara (Boukhorou-ï-charif) demeurait gardienne de la pure doctrine, et sa gloire intacte était vénérée dans tout le monde islamique. Les *dervich* (sorte de moines) et les *hodji* (pèlerins) du Turkestan trouvaient partout un accueil respectueux. A Constantinople (dans les quartiers d'Eïoub, de Scutari et aux environs d'Aïa-Sophïa), on construisait pour eux des auberges spéciales, *tekké*, avec les offrandes de pieux Ottomans (2). Le soufisme (3) y avait des adeptes nombreux et illustres ; c'était un honneur chez les Osman-

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

2. *Ibid.*, chap. XIX.

3. Sorte de mysticisme musulman (Voir plus bas, p. 131).

lis et les Arabes, que d'être *murid* (adeptes) de *cheïkh* boukhares (maîtres spirituels) et lorsque M. Vambéry prépara son expédition en Asie Centrale, il jugea nécessaire d'obtenir à Constantinople, à Enguru et à Erzeroum des lettres de recommandation à l'adresse de quelques-uns de ces cheïkh (1).

Vaines apparences qui cachaient mal la plus misérable réalité. Les peuples avaient été conquis à l'Islam par le fer et le feu, et le *chariat* (code musulman religieux et civil) leur avait été imposé par la force. Jamais, par la suite, la religion n'exerça sur les peuples la moindre action morale. Elle n'exigeait d'ailleurs pas autre chose qu'un respect purement extérieur. Le véritable représentant du culte était le *raïs*, qui avait le droit d'appliquer jusqu'à 39 coups de baton au musulman qui oubliait ses devoirs. Dans les cas plus graves, le *raïs* déférait l'affaire à un *kozy*, juge (2).

Le clergé assistait sans émoi à tous les actes de tyrannie, pourvu que ses intérêts ne fussent pas directement lésés. Son éloquence était au service du despotisme : « Le souverain peut disposer de son peuple aussi absolument que le berger de son troupeau. » — « Le seigneur des orthodoxes est l'ombre de Dieu sur la terre ; contrevenir à ses ordres est un péché. » C'est ainsi que des *moulla* justifiaient l'émir Nasroullah (1826-1860) quand il attentait aux biens, à la vie et à l'honneur de ses sujets (3).

Nulle part la religion n'a davantage servi à couvrir la cupidité des prêtres. Le Musulmans enseignent que toutes les professions et tous les métiers sont d'origine divine, et que chacun d'eux est protégé par un saint particulier, un *pir* (patron, maître). L'histoire de l'origine et de l'évolution de chaque industrie est exposée dans les épîtres (*rissola*), que composent les *moulla* (théologiens). Ces épîtres sont

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIX.

2. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 191. Ostrooumov, *les Sartes*, 1^{re} livraison, p. 42.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVIII.

avant tout un appel à la générosité des fidèles. Le cultivateur, dit le *rissola* relatif à l'agriculture, doit donner une partie de sa récolte au clergé ; celui qui n'obéit pas à cette prescription renaîtra le jour du jugement dernier sous la forme d'un cochonet subira les tourments de l'enfer (1). Le reste importe peu ! Les habitants de Samarkand n'hésitèrent pas à vendre aux Russes une précieuse relique, un coran qui aurait appartenu au khalife Osman (2), et qui aurait dû être d'autant plus vénérable que ce khalife fut assassiné, dit-on, pendant qu'il le lisait et que des feuilles sont restées mouillées de son sang (ce coran a en effet des taches semblables à celles du sang). Les Musulmans le livrèrent pourtant aux *kofir* au prix de 100 roubles et y ajoutèrent, toujours pour le même prix, un autre coran, plus petit, écrit, comme le premier, en caractères coufiques sur de la peau de gazelle (3).

Les merveilleux monuments élevés par les anciens conquérants, mosquées et madrassa, dans les villes de Samarkand, de Chahr-i-sabz et de Turkestan, n'étaient pas entretenus et tombaient en ruine ; que devenaient donc les revenus des vakoufs qui y avaient été rattachés ? Comment la piété des fidèles ne s'émouvait-elle pas de ces dégradations ? C'est que les largesses du riche Musulman sont d'habitude directement intéressées ; s'il construit une mosquée ou un madrassa, c'est pour s'assurer la faveur du clergé, du kozy et de l'administration et qu'il espère en tirer un profit plus ou moins immédiat (4). Quelques-uns pratiquent le *savob* (bonnes œuvres) sans bourse délier : « Un jour, raconte M. Nalivkine, un Sarte âgé, qui trouvait probablement le nombre de ses vertus insuffisant, nous adressa la demande suivante : construisons ensemble

1. Nalivkine, *Chrestomathie sarte et persane appropriée aux programmes de l'école normale du Turkestan*. Tachkent, 1887 ; article : *Rissola-i-dekkontchilik*, p. 51.

2. Ce livre se trouve à présent à la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg.

3. Grebionkine, *Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 16.

4. *Ibid.*, p. 17.

une mosquée ; vous donnerez l'argent nécessaire, et je dirigerai les travaux : *savob-ga tyng cherik boulamyz* (nous serons des compagnons égaux du *savob* (1). »

Quelques actes curieux nous donnent une idée très précise de l'égoïsme naïf qui vicie les actes apparents de générosité.

1° En 1255 (1837), au mois de Chavval (décembre), Babadjan et Aboulgafar, fils de Charifbaï, firent la déclaration sincère qu'ils avaient affranchi, comme leur propre bien, leur esclave pur et irréprochable, en Persan appelé Hassan, qui est de petite taille et a la barbe brune, les yeux de même couleur, les sourcils joints; ils lui avaient rendu la liberté pour 30 *tilla boukhares d'or* (300 fr.) et une année de service, à condition que l'affranchi fût incorporé dans la catégorie des hommes libres sans échoir aux héritiers des libérateurs; il ne devait pas non plus être vendu, donné en présent ou remis en main tierce pour les dettes de ses libérateurs.

Les fils de Charifbaï ont agi ainsi pour la grâce du Très-Haut, et dans l'espoir du testament du grand prophète Mouhammad qui a dit que le corps de l'homme qui aura affranchi un orthodoxe sera exempt du feu d'enfer.

Sur l'original est apposé le cachet du kozy Moulla-Mouhammad-Sabyr-moudarris.

Ce document fut dressé en présence de Iar-Mouhammad, de Doust-Mouhammad, de Moulla-Davlat, d'Achourbaï, de Mouhammad-Charif, de Nazarbaï et d'Alimbaï.

(On a trouvé cet acte dans la partie asiatique de Tachkent) (2).

2° En 1236 (1818), au mois de Djamodi-as-soni (août), le connaisseur du chariat, l'excellent Damoulla-Achour-djon-moufti, fils de Moulla-Moumyn-djon, fit la déclaration sincère qu'il avait affranchi son esclave pure et irréprochable, Persane appelée Zaïnob, sur laquelle aucune autre personne n'a droit, qui est de taille moyenne, a la peau couleur de froment, les sourcils découverts, des yeux de mouton (bruns), et âgée d'une quarantaine d'années; il l'avait remise en liberté absolue avec son petit garçon Toursoun, moyennant 60 *tilla boukhares d'or* (600 fr) (3), à condition que Zaïnob et son fils fussent incorporés dans la catégorie des gens libres, sans échoir aux héritiers du fils de Moulla-Moumyn-djon.

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 145-146.

2. *Recueil de matériaux pour la statistique de la province du Syr-Daria*. Tachkent, 1892, section II, p. 32-33.

3. Donc, le prix d'un individu esclave, quels que soient son sexe et son âge, est le même (3 fr.) dans les deux actes, même pour le nourrisson.

Le fils de Moulla-Moumyn-djon agit ainsi *pour la grâce du Très-Haut et dans l'espoir* du testament du grand prophète Mouhammad, qui dit *que le corps* de l'homme qui aura affranchi un orthodoxe, *sera exempt*, d'après la volonté du Très-Haut, *du feu de la vie à venir* (d'outre-tombe).

L'original a le cachet apposé du kozy et ceux des témoins assistés.

(On a trouvé cet acte à Boukhara) (1).

On désigne généralement sous le nom de *mazar* les lieux où gisent différents saints musulmans. Le propriétaire d'un mazar, qui est un descendant de son saint, se nomme *chaïkh*. La quantité invraisemblable des mazar, surtout dans les campagnes, a frappé tous les voyageurs qui ont visité le Turkestan. C'est que les mazar représentent un revenu pour les chaïkh qui vivent exclusivement des offrandes de pèlerins, et ils sont nombreux, parce que les mazar ont le don des miracles. Il y a deux mazar dans le district de Namangan, fort vénérés l'un et l'autre, Podcho-ota et Bova-ota, dont les indigènes disent : « Si vous voulez demander à Dieu la richesse, allez au mazar Podcho-ota; si vous voulez obtenir de Dieu la naissance d'un enfant, allez au mazar Bova-ota. » Dans le village de Konibodom, un autre mazar attire en foule les malades atteints de *koukioutal* (phtisie et coqueluche) (2). Parmi ces mazar, les uns portent des noms bibliques et se rattachent peut-être à des traditions chrétiennes; l'origine des autres est purement fantaisiste; dans le village d'Aravan (district de Marghelan), on aperçoit sur un rocher une image vaguement semblable à celle d'un cavalier; une fontaine jaillit au pied du rocher, et une cavité ronde la surmonte. Les indigènes assurent que l'image du cavalier est l'ombre de hazrat-y-Ali (saint khalife Ali), l'eau est sacrée; quant à la cavité, on y enfonce la tête pour se guérir des névralgies (3).

Nous connaissons un saint lieu qui se donnait à ferme; c'est le mazar Bovo-i-Mourood-Bakhche dans le village de

1. Recueil de matériaux pour la statistique de la province du Syr-Daria, p. 33.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 153-154.

3. *Ibid.*, p. 153.

Zarkant (district de Tachkent) ; comme le saint primitif n'a plus de descendants, le mazar est considéré comme propriété de toute la population villageoise. Il y a dix ou onze ans, les habitants de Zarkant affermaient leur sanctuaire communal à un entrepreneur qui leur payait 30 tilla (300 fr.) par an, et prenait le titre de chaïkh.

Une pierre qui se trouve près la montagne sacrée « Takht-y-Soulaïmon », a le don de guérir les femmes stériles et les impuissants ; pour y obtenir leur guérison, les fidèles se mettent à califourchon sur la pierre et s'y traînent sur le derrière (1).

Les poils de la barbe du prophète (*mou-i-mouborak*) sont pour les moulla une autre source de revenus, moins lucrative mais non négligeable. Chaque poil est conservé dans une chapelle spéciale qui porte toujours le nom de *mou-i-mouborack*. *L'Histoire sommaire du khanat de Kokand*, par M. Nalivkine, nous explique l'arrivée dans le Turkestan de ces poils miraculeux. Sous le règne de Madali-khan (1821-1842) parut à Kokhand un chaïkh qui se faisait passer pour détenteur d'un poil sacré. La nouvelle en parvint jusqu'au khan qui avait besoin de rétablir son prestige compromis par ses débauches. Madali reçut le chaïkh avec honneur et vint en personne à son logement vénérer la sainte relique ; le peuple suivit en foule le khan et les courtisans. Il fut décidé de transporter le poil miraculeux à Kara-tépa dans un bâtiment spécial. Le chaïkh céda la relique au khan pour une certaine récompense ; en outre, il fut comblé d'offrandes par des pèlerins. Mais bientôt il lui surgit un concurrent à Marghelan, dans la personne d'un *hodji* (pèlerin de La Mecque), puis le bruit courut qu'un troisième détenteur était apparu (2), etc.

La vénération populaire ne s'attacha pas avec la même foi aux poils du prophète qu'aux mazar ; cependant

1. Salkov, *Révolte de l'Andijan*, p. 6, note 1.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 135-136.

Kara-tépa est fier jusqu'à présent de son « mou-i-mou-borak » (1). Des chapelles « mou-i-mouborak » se trouvent dans beaucoup de villes et de grands villages du Turkestan, par exemple à Tachkent, au village d'Ablyk (district de Tachkent), etc.

En 1895-1896, ainsi qu'en 1898, un sujet ottoman, Khodja-Abdou-Djalil, fils de Mir-Sadyk-Kary, apparut à Andijan. Le bruit courut qu'il apportait un poil sacré (peut-être était-ce toujours le même), et les indigènes accoururent en foule à son approche (2).

Les lieux de dévotion sont entretenus convenablement par les moulla tant qu'ils rapportent quelque revenu ; mais dès qu'un mazar perd sa clientèle, son chaïkh l'abandonne et le sanctuaire abandonné tombe en ruines (3). Il y a une quarantaine d'années, Samarkand comptait dans ses cimetières 6.000 saints (actuellement ce nombre a augmenté sans doute) ; il est impossible pourtant de se faire une idée de l'aspect de désordre et de désolation que présentent ces nécropoles ; elles n'ont même pas d'enceinte (4). Tous les cimetières musulmans de l'Asie Centrale sont dans le même état de dégradation et de ruine.

Des imam affirmaient, il y a quarante ans, à M. Grebionkine, que sur 30 paroissiens, 15 ou 20 allaient à la mosquée ; cette piété était surtout due à la peur des raïs (5), et dès que les Russes les eurent supprimés, la plupart de ces fidèles oublièrent le chemin de la mosquée ; sur 30 personnes on n'en vit plus que de 5 à 10, pour la plupart des vieillards (6). Si un Russe est obligé de passer la nuit dans un *kychlak* (village indigène) où il est impossible de

1. *Ibid*, p. 136.

2. Salkov, *Révolte d'Andijan*, p. 39.

3. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 16.

4. *Ibid*, p. 17.

5. Voir plus haut, p. 31, 87 et 122.

6. Grebionkine, ouv. cité, p. 14.

trouver un abri convenable, les indigènes le logent alors dans la mosquée (1).

On peut observer à présent des spectacles comme celui-ci. Des indigènes sont assis en grand nombre dans un *tchoï-khona* (*maison de thé*). Tout en prenant du thé, les uns causent joyeusement, en émaillant leur discours de ces expressions vigoureuses dont les Asiatiques sont généralement coutumiers; les autres écoutent la musique de *doutar* (sorte de mandoline à deux cordes); ce sont des nomades, des Kirghiz. L'heure du *namoz*, de la prière (il y en a cinq quotidiennes) sonne. De toute la compagnie deux ou trois hommes, le turban autour de la tête, se lèvent avec nonchalance, s'éloignent à quatre ou cinq pas de leurs camarades, s'agenouillent et commencent à prier. Le reste continue à bavarder, à plaisanter et à rire. Les fidèles, après avoir prononcé plusieurs fois « Oullah » (Dieu!), tournent la tête d'un côté, puis de l'autre, soufflent en même temps pour chasser le *chaïtan* (Satan), se relèvent et regagnent leurs places. Pour s'excuser de leur manque de piété, quelques membres de la réunion s'aperçoivent alors qu'ils ont oublié leurs *salla* chez eux (*salla* = le turban est obligatoire pour le *namoz*, la prière); les nomades, eux, ne disent rien, bien que l'un d'eux ait un turban sur la tête : c'est qu'ils ne savent pas prier, qu'ils ne connaissent ni les formules ni les rites. Même dans les villes, pendant les offices à la veille de grandes fêtes, Kourbon (le sacrifice d'Abraham (2) et Ramazon (le jeûne), la plus grande partie de l'assistance ne sait que suivre maladroitement l'imam (le prêtre) ou cherche à se guider sur l'exemple de quelques vieillards. Il nous est

1. *Ibid.*, p. 16. En 1892, à l'époque des désordres provoqués par le choléra, nous avons eu l'occasion de voir une patrouille de cosaques campée dans une mosquée de Tachkent musulman; des indigènes ne partagèrent pas du tout notre indignation à propos de ce spectacle.

2. D'après les Musulmans, Abraham a sacrifié non pas Isaac, mais Ismaël.

arrivé d'entendre des Centro-Asiatiques tenir ce raisonnement : « Les Tatars de Kazan et d'Astrakhan habitent des maisons exactement pareilles à celles des Russes ; beaucoup d'entre eux ont un ameublement européen ; des femmes tatares y circulent sans voile, des jeunes filles se promènent par des rues un accordéon à la main. Malgré tout cela, les Tatars sont peut-être plus musulmans que nous-mêmes ; du moins l'office du vendredi (service capital) dure chez eux beaucoup plus longtemps que chez nous. »

Les Européens qui voyagent en Asie Centrale s'étonnent de la foule des mendiants musulmans qui errent dans les quartiers russes, tandis qu'ils sont beaucoup plus rares dans les immenses villes malhométanes contiguës. C'est que les Musulmans indigènes ne connaissent pas la pitié et qu'ils ne font jamais l'aumône, s'ils n'y ont quelquefois intérêt.

Ils ne sont pas beaucoup plus généreux avec les *maddoh* (sorte de prédicateurs des rues). Une foule immense s'assemble autour d'un de ces orateurs. Il parle éloquemment de quelque héros musulman ; dans plusieurs endroits de son discours, emporté par son inspiration, il se frappe la poitrine, déchire ses vêtements et éclate en sanglots ; les auditeurs secouent la tête, poussent des exclamations approbatives. Mais le récit touche à sa fin. Aussitôt la foule commence à se disperser : c'est que le maddoh va quêter (1). M. Vambéry a éprouvé directement les effets de cette avarice, et dans *le Voyage d'un faux derviche en Asie Centrale*, il nous raconte ses déconvenues. Les collectes des derviches (moines ambulants) ne sont pas plus fructueuses. « Plus loin, écrivent MM. Nalivkine, se dressent de longues rangées couvertes de boutiques avec des étoffes ; perse, indienne, couil, mouchoirs, presque tout est de couleur vive ; devant une boutique un groupe

1. Grebionkine, *Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 45.

de moines mendiants appelés *divona* (démoniaques) ; ils portent de hauts chapeaux coniques, de longs bâtons et des calebasses à la ceinture en guise de besaces ; le boutiquier tâche de ne pas les regarder et entreprend une conversation avec un des passants... (1). »

Avant la fête de Ramazon, les Musulmans observent un jeûne (*rouza*), qui, d'après la règle, est assez pénible. Le jeûne, dans l'Asie Centrale, se borne le plus souvent à ce que les habitants mangent en cachette : le père mange à l'insu de sa femme, celle-ci de son mari et de ses enfants, les derniers, de leurs parents. Comme le *rouza* n'est pas obligatoire en voyage, c'est cette période que certains fidèles choisissent de préférence pour se mettre en route (2). Il est vrai qu'à la saison de chaleurs le *rouza* est dur à observer en Asie Centrale ; dans un pareil climat, il est particulièrement pénible de passer la journée entière sans boire.

Le jeûne et la prière sont allégés pour la femme indigène ; la grossesse, les indispositions naturelles, les soins donnés aux enfants, autant de raisons qui la dispensent des prescriptions religieuses. Comme, avec cela, les femmes musulmanes ne vont pas à la mosquée, il est permis de supposer que leur piété est assez tiède, surtout tant qu'elles sont jeunes femmes. On assure que l'ablution des pieds, obligatoire avant chaque namoz, se réduit chez beaucoup d'entre elles à une aspersion symbolique de la chaussure : tantôt elles n'ont pas le temps d'ôter leurs *mahsy* (chaussettes en maroquin) ou leurs bottes, tantôt elles ne sont pas disposées à le faire (3). « Si j'étais riche, disait une Musulmane pauvre, je ne m'occuperais de rien, je prierais Dieu toujours assise ; je ne ferais que glorifier le nom d'Allah. Maintenant je n'ai pas le temps de prier : j'ai beaucoup de travail ; en outre, quelle raison de prier, si Dieu ne m'a rien donné (4) ? »

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 4-5.

2. *Ibid.*, p. 129.

3. *Idem*, p. 129 et 151.

4. *Ibid.*, p. 151.

Des indigènes disaient à M. Grebionkine : « Vous autres, Russes, vous êtes plus forts que nous ; si vous nous aviez ordonné de changer de religion, nous aurions dû vous obéir. Le mahométisme a été introduit chez nous par la force ; notre peuple est souple ; peut-être les moulla n'auraient-ils pas consenti au changement de religion : ils l'ont étudiée longtemps ; l'islam, c'est leur pain. Mais vous nous avez laissé notre religion ; nous vous en sommes reconnaissants » (1). Ces paroles ne semblent pas témoigner d'une conviction bien ardente.

Avant la prise de Samarkand, les moulla et le clergé prêchaient le *gazovat* (guerre sainte), la lutte à outrance contre les infidèles. Le bek de Samarkand apaisa les agitateurs en en faisant égorger plus de 200 par ses sarboz (soldats) dans la cour du madrassa de Tilla-Kori ; les habitants, loin d'intervenir pour les malheureux, les raillaient en disant : « Nos moulla avaient voulu devenir forts. » (« Chez les Asiatiques, être fort et piller sont presque synonymes », remarque le narrateur de cet événement) (2).

Le soufisme n'est pas plus florissant que l'islam orthodoxe. C'est une sorte de mysticisme panthéiste, et il professe que l'homme peut s'élever jusqu'à la divinité et s'identifier avec elle. Des deux formes du soufisme : arabo-occidentale et irano-hindoue ou orientale, celle-ci est la plus originale et c'est à elle que se rattache le soufisme centro-asiatique, qui doit donc sa naissance à des Aryens (Hindous ou Iraniens). Il fut prêché au moyen âge par des philosophes subtils et profonds, comme Soultan Arefin, Hazraty-Soultan Ahmad-Yassavi (du XII^e siècle), Bahooud-din (XIV^e siècle) ; le fidèle n'arrivait à la sagesse absolue que par une lente initiation ; il s'élevait peu à peu du *chariat* (code mahométan), au *tarikât* (voie de perfection morale), au *maarifât* (connaissance de l'univers en Dieu) et enfin

1. Grebionkine, *Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 17-18.

2. *Ibid.*, p. 15-16.

au *hakykat* (assimilation avec Dieu) (1). L'horizon spirituel des Centro-Asiatiques contemporains n'est pas si large et ils sont parfaitement indifférents à la perfection morale ; aussi ont-ils réduit le soufisme, qui renferme une doctrine très élevée et féconde, en une série de cérémonies absurdes et sauvages.

Les quatre degrés de l'initiation primitive sont remplacés à présent par les cinq exercices suivants, plus commodes et moins longs : 1° diriger les yeux vers le cœur et prononcer le mot « oullo », Dieu (*makom-i-kalb*) ; 2° diriger les yeux fermés sur l'épigastre et répéter fréquemment le même mot « oullo » (*makom-i-syr*) ; 3° regarder le foie intérieurement et répéter « oullo » (*makom-i-zikr*) ; 4° fixer les yeux fermés sur la surface supérieure du cerveau et y répéter le plus souvent possible le nom de Dieu ; 5° répéter au moyen de toutes les parties indiquées du corps la phrase : *la illahi il-oullo* (il n'y a point de Dieu, si ce n'est Dieu), en commençant par le cœur qui doit prononcer la première syllabe « la » ; alors que le cerveau doit finir par le mot « oullo ».

Les novices du soufisme sont placés sous la direction d'un *pir* (vieillard, maître,) qui leur communique son extase par le contact des genoux. Sous l'action éner-vante des exercices de piété, les jeunes adeptes sont pris de sanglots et de spasmes, tombent en syncope, et présentent tous les symptômes d'une prostration physique et morale profonde. Dans l'intervalle des pratiques que nous avons décrites plus haut, le candidat à la dignité de soufi doit faire certaines prières, des lectures, etc. Sa consécration est complète et il reçoit le titre d'« *ichon* » (Sa Sainteté), quand ses prières ont guéri un malade ou une femme stérile. Avant d'atteindre ce

1. Krymsky, *Étude sur le développement du soufisme*, 1896 (en russe).
Du même auteur, *le Mahométisme*, 1899 (en russe).

but suprême, beaucoup tombent malades ou fous (1).

Tout *murid* (disciple) doit se soumettre absolument et sans réserve au *pir* (*ichon*, maître).

Comme, dans les assemblées d'*ichan* et de leurs *murid*, on répète sans cesse des épithètes de Dieu, ces réunions s'appellent *zikr* (répétition). Il y en a de deux sortes : ceux de *khoufia* (secret) où des épithètes de Dieu sont répétées mentalement, et ceux de *djahria* (annoncé) où l'on prononce les mêmes épithètes à haute voix. Les *djahria* produisent une impression terrifiante sur les personnes nerveuses, et beaucoup de femmes européennes ne peuvent supporter ce spectacle. Imaginez-vous une foule qui, le soir, dans un bâtiment obscur, fait des mouvements convulsifs, en les accompagnant de cris sauvages ; les yeux sont injectés de sang, l'écume sort des bouches ; ici un homme tombe dans une sorte de crise d'épilepsie, un autre s'affaisse dans son coin ; un troisième pousse des sanglots hystériques. Brusquement un silence de tombe interrompu par un furieux éclat de hurlements et de danses... L'excitation grandit ; quelques-uns des novices déchirent leurs vêtements, se déchirent avec les ongles le visage et la poitrine ; d'autres se frappent avec leurs couteaux, et cette terrible scène dure jusqu'à l'épuisement complet de tous.

Les *zikr* de *djahria* rappellent, moins la procession, la fête que les Persans célèbrent en l'honneur de la mémoire des frères martyrs Houssaïn et Hassan. Prenez garde cependant ; un peu d'attention vous permettra de distinguer parmi ces agités démoniaques pas mal de simulateurs : « Comment vous êtes-vous senti au *zikr* ? demandâmes-nous un jour à un épicier indigène. — Comme ça ! nous répondit-il, j'ai fait semblant tout à coup de m'être affaibli, puis je me suis fourré dans un coin sombre, et là j'ai compté le bénéfice de ma journée. » Comme les

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 196-200.

zikr de khoufia sont plus calmes que ceux de djahria, certains murid, fatigués de répéter mentalement des épithètes de Dieu, s'y endorment tout comme des auditeurs de cours publics.

Comme toutes les religions, le soufisme a dégénéré dans l'Asie Centrale et y est devenu surtout un moyen d'existence qu'exploitent les ichons. « Il est allé à la chasse aux murid » (murid aoulaïdy) disent les indigènes, en parlant des prophètes du soufisme. D'ailleurs, il y a déjà une centaine d'années, qu'un émir boukhare, Choh-Mourod (1784-1826), se plaignait de la décadence où la dignité d'ichan était tombée et citait en exemple à un soufi Bohoouddin. « C'est vrai, Votre Majesté, lui répondit son interlocuteur; les ichans d'aujourd'hui ne valent pas ceux d'autrefois, et Bohoouddin était un grand saint. Il vivait à l'époque de l'illustre Timour; moi, je vis de vos jours : madame vaut bien monsieur (*ichakka iaracha touchavi* — mot à mot : l'âne vaut bien ses entraves) (1). » Les ichans cependant ont longtemps conservé une réelle action sur le peuple, et le successeur de Choh-Mourod, Nasroulla (1826-1860), ne dédaignait pas d'aller présenter ses hommages aux plus célèbres d'entre eux (2).

A l'heure actuelle, les sédentaires leur prodiguent les témoignages extérieurs de respect, mais ils n'ont aucune illusion sur eux et les méprisent comme de faux prophètes et des paresseux inutiles.

Les ichans gardent, au contraire, une très sérieuse influence sur les nomades, très enclins au mysticisme et très accessibles à l'idée de miracle. Les prophètes soufistes le savent et ils exploitent cette crédulité. Le célèbre ichan de Ming-Tépa, Madali, qui fut exécuté par les Russes le 12-24 juin 1898, avait dû sa renommée à sa façon merveilleuse de préparer le *palaou* (pilau), à son don de

1. Lane Poole, *The Mohammadan dynasties*. London, 1894, p. 216.

2. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 200-201.

double-vue et à la puissance qu'il possédait de faire descendre le feu du ciel. Il allait en pèlerinage à la Mecque, quand, pendant la traversée, il fit connaissance d'un chauffeur, son coreligionnaire, qui lui révéla l'utilisation de la vapeur. Rentré du hadj (pèlerinage) dans sa patrie, le Fergana, l'ichan construisit chez lui une grande cuisine où l'on préparait le palaou dans quatorze chaudières à l'aide du chauffage à vapeur; les chaudières étaient disposées par étages : dix en bas, trois au milieu et une en haut; les tubes étaient cachés. Les indigènes criaient au miracle en voyant ces plats qui se cuisaient sans feu.

La double vue de l'ichan lui permettait d'indiquer d'avance l'offrande que lui apportait chaque visiteur. Comme les grandes découvertes, ce miracle de l'ichan se distinguait par sa simplicité : le thaumaturge donnait divers surnoms à ses serviteurs fidèles, tels que « mouton, bouc, cheval, khalat (1), tapis », etc. Si un hôte apportait à l'ichan en présent un mouton, c'était le serviteur surnommé « mouton », qui allait à la rencontre du visiteur; si un autre hôte apportait à l'ichan un khalat, il était reçu par le serviteur surnommé « khalat », et ainsi de suite. Après avoir remis les présents au dépôt spécial, les mêmes domestiques introduisaient les visiteurs dans la chambre de l'ichan. Celui-ci, jetant un regard sur son homme, stupéfiait le visiteur par les premiers mots de son salut : « Ah ! ha ! bonjour ! tu m'as apporté un mouton », ou : « Mais vous m'avez apporté un khalat », etc.

Le troisième miracle de l'ichan avait pour instrument une lentille; il servait surtout à intimider les sceptiques dont on enflammait le vêtement (2).

Quoi qu'il en fût, ce jongleur avait inspiré une telle confiance à ses adeptes qu'un Kypchak d'entre eux,

1. Habit oriental semblable à une soutane ou à une robe de chambre.

2. Salkov, *Révolte d'Andijan en 1898*, p. 27-30.

poursuivi par un soldat russe, s'arrêtait, braquait sur le kofir un petit bâton béni par son maître, et attendait avec confiance que le maudit sarboz (soldat) russe tombe immédiatement foudroyé(1).

M. Vambéry mentionne dans son *Voyage en Asie Centrale*, un autre cas de la crédulité des fidèles. L'auteur lia amitié avec un des plus éminents ichan turkmènes, Khalfa-Niaz, qui avait obtenu de la Mecque la permission de lire les saints vers ; il plaçait devant lui un vase d'eau, commençait la lecture et après chaque vers, crachait dans l'eau. Cette eau devenait dès lors le plus précieux remède contre les maladies, et les nomades se l'arrachaient aux enchères.

Voilà ce qu'était devenue la grande doctrine mystique persane. Mais il n'est pas douteux que le soufisme a joué un rôle considérable dans l'histoire contemporaine de l'Islamisme ; on le retrouve dans tous les grands mouvements, politiques ou religieux, qui ont agité le monde musulman au XIX^e siècle. Le soufisme compte actuellement environ soixante-dix ordres : les *fakir* dans les Indes, les *soufi* en Perse, les *derviche* en Turquie et en Égypte, les *kalandar* en Asie Centrale, les *murid* dans le Caucase, etc., ne sont que des sectes et des ramifications du soufisme. Personne n'ignore le rôle du muridisme dans la résistance qu'opposèrent à la Russie les musulmans du Caucase dans la première moitié du XIX^e siècle, surtout avec l'imam Chamil. Il avait été introduit dans le Caucase en 1823, par un Centro-Asiatique, l'ichan boukhare Khas-Mouhammad (2). Le mouvement mahdiste de la fin du siècle dernier en Afrique fut aussi entrepris par des adeptes du soufisme, notamment par le derviche Mouhammad-Ahmad († 1885).

Au fond, la renaissance de l'inerte islam n'est possible

1. *Ibid.*, p. 30, note 1.

2. Krymsky, *Étude sur le développement du soufisme*, 1896.

que par le souple soufisme. Tant que les partisans de l'introduction dans les États mahométans des formes de vie européenne ne les rattacheront pas aux doctrines mystérieuses et antiques qui n'ont pas encore perdu leur fascination sur les âmes, leurs entreprises resteront caduques ; le soufisme est capable de transformation et de progrès, non l'islam orthodoxe, qui n'a d'autre principe que la haine de la civilisation chrétienne.

Cette appropriation du soufisme à la pénétration européenne présente d'ailleurs de sérieuses difficultés. A l'heure actuelle, il se propose comme but la renaissance religieuse et politique des Mahométans dans un esprit d'islam pur et l'abolition du joug étranger qui pèse sur eux.

Récemment encore les Russes ont fait l'expérience de ce soufisme nationaliste et fanatique, avec l'ichon de Ming-Tépa, Madali. Quelques mensongères que fussent les ruses sur lesquelles il établissait son autorité, il n'en était pas moins un patriote convaincu, et capable de sacrifice (1). Désolé du relâchement de la vie religieuse et morale de ses compatriotes et de leur dépendance politique, il conçut l'idée d'organiser plusieurs révoltes contre les Russes de divers côtés du Fergana, puis de soulever contre eux tout le Turkestan, de les en chasser et d'y rétablir le régime musulman d'autrefois. Il fut aidé dans ses projets par quelques autres indigènes qui avaient joué un certain rôle dans l'administration à l'époque des khans. Dans la nuit du 17/29 mai 1898, en tête d'une bande de 1.500 à 2.000 hommes, composée plus qu'à moitié de Kyrghyz et de Kryptchak, Madali attaqua à l'improviste le camp russe à Andijan : des 163 soldats russes endormis, 22 furent tués, 20 blessés (2) ; les autres réussirent à se rassembler

1. Il n'avait aucune instruction ; ce n'est que tard, étant âgé, qu'il apprit à lire, mais c'est tout : il ne sut jamais écrire (Salkov, *Révolte d'Andijan en 1898*, p. 36).

2. Salkov, *Révolte d'Andijan*, p. 64. — Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 388.

et dispersèrent les mutins. L'ichan, qui avait réussi à fuir, fut bientôt saisi, jugé et pendu. L'imagination populaire a refusé de croire à sa mort (1).

Quelles que soient, en somme, les défiances sournoises, et l'indifférence et même l'hostilité d'une partie au moins de la population sédentaire contre les ichans, ils n'ont donc pas perdu tout leur prestige, et il suffit qu'il se trouve parmi eux un homme de caractère et d'audace pour qu'il recrute des adhérents et puisse devenir dangereux. Il est vrai, et cela explique un peu le succès de Madali, que des mesures prises par l'administration russe contre le choléra à Tachkent quelques années auparavant (1892), avaient vivement irrité les indigènes. Des médecins russes avaient procédé à l'autopsie de quelques cadavres féminins dont un ou deux auraient été exhumés après leur enterrement ; or, une femme musulmane ne peut pas être touchée ni vue par les étrangers, même de son vivant ; le procédé des médecins devait donc paraître aux indigènes le plus abominable sacrilège et l'injure la plus odieuse. Ces colères mal éteintes facilitèrent abondamment la propagande de l'ichan. Mais des chefs audacieux et habiles ne trouveront-ils pas toujours des prétextes analogues, suffisants pour pousser aux armes une population qui ne désarme pas ?

Quelques-uns des ichans jouissent d'une influence d'autant plus étendue qu'elle se fonde sur de très anciens souvenirs.

D'après M. Mallitsky, des ichans de Pskant (village dans le district de Tachkent) reçoivent annuellement un tribut des habitants de la ville d'Oura-Tépa (district de Khodjent), parce que leurs ancêtres avaient été murid des aïeux des ichans contemporains (2). Chez les nomades, les ichans se transmettent de même quelquefois leur pouvoir de père en fils.

1. Nous avons entendu cette légende de nos propres oreilles parmi la population sédentaire.

2. *Tourkestanskiia Vedomosti* (*Gazette du Turkestan*), 1898, n° 71.

Les femmes musulmanes centro-asiatiques ont aussi leurs ichans ; mais elles sont beaucoup moins nombreuses que leurs confrères masculins (1).

Le nombre exact des ichans dans le Turkestan est difficile à établir, surtout après la révolte d'Andijan, mais il doit être grand. Il y a une trentaine d'années, chaque quartier de la ville de Namangan comptait trois ou quatre ichans (2) ; au commencement de ce siècle, il y en avait 50 dans le seul district de Katta-Kourgan (gouvernement de Samarkand) (3).

Le nombre des adeptes des divers ichans est extrêmement variable : suivant la popularité de tel ou tel, il vacille entre une centaine et plusieurs milliers (jusqu'à 9.000 ou 10.000) (4). Mais l'ichon ne garde constamment près de lui, dans des établissements spéciaux (*takia*, monastère) (5), qu'un nombre insignifiant de fidèles ; la masse principale des murid est considérée comme en congé ; elle mène la vie séculière et vient voir son maître de temps en temps ; une ou deux fois par an il visite dans une tournée pastorale les ouailles libérées. Mais, dès qu'il le juge utile, il peut mander à lui tous ses disciples.

La croyance aux bons et aux mauvais esprits est répandue dans l'Asie Centrale beaucoup plus qu'en Europe, et toutes les classes sans exception sont dominées par les superstitions les plus saugrenues. De la conception à la mort, toute la vie de l'homme est liée à l'existence de génies des lumières ou des ténèbres. Après avoir donné la

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Conditions de la femme indigène du Fergana*, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 66.

3. Salkov, *Révolte d'Andijan*, p. 117, note 1.

4. Miropiev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 387.

5. *Takia* = « tekké » qui existe à Constantinople pour les derviches et les *hodji* (pèlerins) de l'Asie Centrale (v. plus haut, p. 121-122).

vie, l'esprit et la respiration à l'enfant dans le sein de sa mère, le Seigneur lui envoie un ange spécial qui lui apporte ses yeux et sa langue, et le nourrit pendant sa vie utérine. Quand il est né, Dieu charge deux anges de le préserver des esprits malins, pour le garder, ils se placent chacun sur une de ses épaules. Si ces anges ne se distinguent guère des bons anges bibliques, il n'en est pas de même des *pari* (péris). Ce sont des êtres féminins d'une beauté extraordinaire ; elles servent de protectrices aux hommes vertueux, et quelquefois se manifestent à eux. Elles peuvent même devenir leurs épouses (1).

Les Tadjiks montagnards les accusent de facéties assez fâcheuses, qui ont de regrettables conséquences pour les jeunes mères et déterminent certaines maladies chez les nouveau-nés, comme l'épilepsie, les scrofules, le charbon, etc. (2).

Les bons génies ne sont pas nombreux et les esprits malins se comptent par légions. Le Très-Haut aurait créé avec du feu une louve appelée Nimlis et un tigre, Khyblis ; il les maria et, de ce mariage, naquirent tour à tour des êtres du sexe masculin et du sexe féminin, Iblis (fils) et Djinna (fille), Div et Adjina, Chaïton et Albasty et ainsi de suite ; les frères et les sœurs se marièrent aussi les uns avec les autres, engendrèrent une nouvelle postérité qui se multiplia à son tour, etc. D'après la cosmogonie du coran, les *div* proviennent de la fumée du feu, les *djinna* de sa flamme, les anges de sa lumière.

Iblis-Satan désobéit à Dieu, mais il reconnut sa faute et il se présente à l'imagination des musulmans comme un admirable modèle de repentir. Chaïton, le frère d'Iblis, est un démon comme lui (3). Chez les Tadjiks montagnards,

1. A.-A. Semionov, *Études ethnographiques sur les montagnes du Zarafchan, le Karatéghine et le Darvaz*, 1903, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 72.

3. Ostrooumov, *les Sartes, matériaux ethnographiques*, 2^e livraison, contes sartes. Tachkent, 1893, p. 162.

les chaïton ne sont pas des êtres masculins, mais des femelles, moitié bêtes, moitié hommes, avec des serpents tortillés sur la tête comme chez les Euménides; elles voyagent éternellement dans l'air et sur la terre, en jetant les semences du mal (1).

Les div sont des géants semblables aux bêtes, couverts de poil, cornus, avec les oreilles et la queue d'un animal, de longues défenses dans la bouche, de terribles griffes au bout des mains et des pieds; ils vivent dans les abîmes, dans les grottes, au fond des lacs, dans les gorges inabornables, sur les cîmes neigeuses, dans le sein de la terre où ils gardent des trésors : de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. De même que les gnomes de contes occidentaux, les div sont d'excellents joailliers; quand ils travaillent dans leurs ateliers ou lorsqu'ils se révoltent, leurs coups ébranlent les montagnes, produisent des avalanches et des éboulements des rochers (2); si des div entrent dans un homme, ils le font *divona* (démoniaque); seuls les saints et les héros (*pahlavon*, *palvon*) peuvent lutter contre eux.

Les démons sont relativement assez inoffensifs; les démons femelles (*djinna*, *adjina*, *albasty*) sont autrement redoutables. Comme les div, des *djinna* pénètrent quelquefois dans le corps des hommes qui deviennent alors *djinni* (possédé du malin esprit). Les termes de « *divona* » et de « *djinni* » s'emploient souvent dans le sens de « fou » : les indigènes attribuent la folie chez les hommes à la faute de leur femme, qui leur a fait manger de la cervelle d'âne (3).

Les plus terribles des esprits féminins sont l'*albasty* et l'*adjina*; l'*albasty* est une vieille femme velue et mons-

1. A. A. Semionov, *Études ethnographiques sur les montagnes du Zarafchan, le Karatéghine et le Darvaz*, p. 74.

2. *Ibid.*, p. 73.

3. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène de Fergana*, p. 147.

trueuse : on lui attribue tantôt la puissance des lutins, tantôt celle des ondines. Elles attirent à elles les fidèles, les enivrent d'amour et les tuent de leurs caresses ; leur présence se révèle par le cauchemar et l'épilepsie. Elles habitent les ruines, les noyers et, d'après les Boukhares, les jardins, surtout lorsqu'ils abondent en fleurs (1).

L'adjina est une vieille femme colossale, aux cheveux jaunes ; un monstre qui tient l'intermédiaire entre le farfadet et la sorcière : elle se transforme quelquefois en loup-garou. Un jeune indigène nous a raconté la persécution de son oncle par une adjina : « Une nuit, mon oncle rentrait chez lui ; tout à coup il vit dans un terrain vague un chevreau ; il le prit sur son épaule et continua sa route. Peu après mon oncle sentit que sa charge était devenue plus lourde ; il regarda derrière lui et vit que son chevreau s'était transformé en un véritable bouc ; un frisson passa sur son corps, néanmoins il ne cessa pas de marcher. Il fit encore une centaine de pas et sentit qu'il allait tomber sous le poids de son fardeau ; alors mon oncle jeta furtivement un regard en arrière : mon Dieu ! les jambes de derrière du bouc traînaient déjà par terre. Mon oncle fit une courte prière et se mit à courir éperdument... Le lendemain matin, on le trouva demi-mort près de la porte de sa cour. Depuis ce temps-là il est malade et ne peut pas se rétablir. Voilà quel tour a joué l'adjina à mon pauvre oncle ! » Ce jeune homme avait passé six ans dans une école européenne ; mais il n'avait abandonné aucune des superstitions de son enfance. Les adjina vivent volontiers au milieu des ordures et du fumier, et se nourrissent de charognes ; d'autres, comme celles de Boukhara, aiment le luxe et les parures, recherchent les palais déserts, les maisons inhabitées des riches, où elles célèbrent leurs bacchanales (2). Quelques ex-djinni (anciens démoniaques) ont assisté à ces

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 207.

2. Khanykov, ouvrage cité, p. 207.

fêtes de djinna et d'adjina ; ils déclarent qu'une fois réunies elles choisissent l'une d'elles pour leur reine, la mettent sur un trône d'or et se rangent autour d'elle ; l'or ruisselle sur leurs vêtements ; elles sont entourées de meubles splendides, appuyées sur des coussins et des matelas dorés ; quelquefois la reine ordonne à ses sujets d'apporter de l'or, de l'argent, puis de la soulever avec son trône et de sauter de côté et d'autre ; c'est un spectacle extraordinaire. Quand nos démoniaques revenaient à eux, tout avait disparu, le trône n'était qu'un tas de cendre ou d'ordures ; au lieu de l'or et de l'argent on trouvait des tronçons d'aiguilles, de petits clous et du menu fer (1).

Les bois et les forêts sont aussi peuplés de démons *gouli-iavoni*).

Dans les steppes, dans les déserts et dans les lacs vivent les *adjdaha* (dragons, en persan « ajdahor ») et les *ioukha* (de très vieux adjdaha) ; roi des reptiles, serpents et dragons s'appelle « choh-i-moro » (roi de serpents).

De même que les hommes, tous les esprits malins : div, adjina, albasty, etc., ainsi que les monstrueux adjdaha et les ioukha, se divisent en deux catégories dont l'une aurait embrassé l'islam et l'autre serait restée kofir ; à cause de leur impiété, les esprits et les monstres de la seconde classe sont enfermés dans divers endroits affreux, ordinairement dans le Kaf (montagnes du Caucase) (1).

Les indigènes croient encore à l'antéchrist musulman (*dadjol*). et ils conservent en général toutes les superstitions qui leur ont été léguées par le mazdéisme (2) et l'islamisme.

Les maladies ou les chagrins sont causés par les esprits malins : les moulla distribuent à prix réduit des *charmes* ; le *toumor* ou *aïkal* est une prière écrite sur un bout de papier que l'on porte en amulette ou que l'on boit après l'avoir dissoute dans de l'eau : l'encre avec laquelle on

1. Ostrooumov, *les Sartes*, 2^e livraison, p. 163.

2. Voir plus loin « le Syrat », p. 164.

écrit les mots sacrés éloigne les souffrances physiques ou morales.

Certains moulla pratiquent la sorcellerie ; ils savent que l'*issytna* (échauffant) fait pénétrer l'amour dans le cœur que l'on désire conquérir, et que le *saoutma* (refroidissant) éteint la passion.

Comme partout, on voit surtout les femmes qui s'adonnent à la sorcellerie : une simple diseuse de bonne aventure s'appelle « folbine » ; le « parikhon » est en relations avec les péris ; des hommes cependant exercent aussi la profession de « folbine ». On accuse les « folbine », hommes ou femmes, d'être en relations avec le diable. Les parikhon doivent avoir eu l'honneur de voir une adjina. « Nous eûmes un domestique sarte, racontent MM. Nalivkine, extrêmement avare ; il était sans cesse en querelle avec sa femme à propos de l'argent dont elle avait besoin. Un jour, il rentra d'excellente humeur. « Pourquoi êtes-vous si content ? — Oh, *taksyr* (monsieur), il m'est arrivé une chance, une telle chance... — Et quoi donc ? — Imaginez-vous que ma femme est devenue parikhon ! Il faut vous dire que depuis longtemps déjà je remarquais en elle quelque chose d'extraordinaire ; je la questionnais, elle se taisait. Enfin elle s'est confessée à moi aujourd'hui : « Je suis « devenue parikhon, m'a-t-elle dit : j'ai vu l'adjina et j'ai eu « d'autres visions en songe ; je vais être diseuse de bonne « aventure. » — A la bonne heure, lui ai-je répondu ! tu gagneras ton pain toi-même ; alors il n'y aura plus entre nous de malentendus à propos d'argent. Taksyr, je suis si content de tout cela, si content... » (1)

Beaucoup de Tsiganes indigènes (*loulî*) et de Juifs disent aussi la bonne aventure, ce qui prouve que la profession est bonne (2).

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme du Fergana*, p. 147, 148.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, ouvrage cité, p. 147. — Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 74 et 209.

Ce que nous avons dit suffit à expliquer le rôle du clergé et l'influence qu'il conserve sur la masse ignorante. Dans toutes ses inquiétudes morales, l'indigène s'adresse aux moulla, à qui le coran et le charïat permettent de résoudre sans embarras tous les problèmes relatifs à la vie physique ou spirituelle. Si les livres sacrés ne leur offrent aucune réponse directe, leur casuistique extrêmement subtile leur permet de répondre aux questions les plus délicates et ils ne dédaignent pas de l'appliquer aux matières les plus terrestres (1). Le charïat défend l'usure; désirez-vous cependant vous enrichir facilement, en prêtant à intérêt? L'obligeant moulla vient à votre aide. « Donnez votre argent à des marchands, dit-il, pour qu'ils fassent le commerce des métaux précieux; vous partagerez le gain avec eux (2). »

C'est le procédé qu'employait le dernier khan de Kokand et aussi, dit-on, l'émir de Boukhara qui vient de mourir (3). Ce n'est pas d'ailleurs le seul cas où Khoudoïar ait mis à profit la casuistique des moulla. Il avait été proclamé khan au détriment de ses deux frères aînés, Sarymsak et Malla-bek; comme il avait aussi deux frères plus jeunes, les moulla justifièrent le fait accompli par une sentence du *Hadis* (traditions concernant Mouhammad): ce qui est du *milieu* est le meilleur (4). La communauté du village de Katagan possédait autrefois sur la rive droite du Syr-Daria un terrain qui fut peu à peu enlevé par le fleuve; plus tard le fleuve se retira vers la rive gauche en laissant à la place précédemment enlevée un bas-fond qui devint, avec le temps, cultivable. Selon la coutume, les habitants de Katagan considérèrent cette terre comme la leur. Mais Khoudoïar la réclama et les sages lui donnèrent raison: le charïat ne dit-il pas que le terrain qui s'est formé par

1. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XIII.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 211.

3. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 402.

4. Nalivkine, ouv. cité, p. 164, note.

la volonté du Seigneur doit appartenir au représentant de Dieu sur la terre, c'est-à-dire au khan (1).

L'ingéniosité des moulla est inépuisable en pareille matière : une souris tombe dans votre chaudron et le souille, le moulla vous apprend la manière de le purifier ; il suffit de le faire rougir au feu trois fois, de le laver autant de fois, enfin de le faire sécher, toujours trois fois (2). De même, pendant qu'on traite une chèvre, une boulette de crottin se trouve dans son lait ; si la pelure de la boulette s'est déchirée, le lait est souillé ; sinon, le liquide reste pur, etc. etc.

Dans tout cela, aucune trace de véritable esprit religieux. Dans la partie demi-civilisée de la population, chez les habitants sédentaires, l'hypocrisie ou l'indifférence ; chez les nomades demi-sauvages, une ignorance presque absolue de la doctrine morale ou théologique, chez tous la superstition crasse.

1. *Ibid.*, p. 206-207.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Condition de la femme indigène du Fergana*, p. 68-69.

CHAPITRE XV

L'ÉTAT MORAL

Débauche, consommation des boissons fortes, passion des obscénités

Si nous en croyions divers auteurs musulmans, l'état moral aurait été fort élevé jusqu'au moment de la conquête russe : ils n'auraient connu ni la débauche ni l'ivrognerie. Ces affirmations tendancieuses ne résistent pas à l'examen des faits. La débauche et la consommation des boissons fortes sont bien antérieures à la venue des Russes ; seulement elles se pratiquaient en cachette. Sous le règne de Madali, la prostitution secrète dans le Fergana avait pris des proportions prodigieuses (1). En 1875, dès que les Russes apparurent sur la rive droite du Syr-Daria, des indigènes s'offrirent à pourvoir leur camp de femmes ; quelques jours après beaucoup d'officiers russes avaient des maîtresses indigènes. Beaucoup de femmes demandèrent à l'administration russe la permission de divorcer d'avec leurs maris, et d'être inscrites sur les registres de la prostitution officielle. Un indigène, que l'on interroge sur les mœurs publiques, répond qu'à Namangan toutes les femmes sont de mœurs légères, depuis les fillettes de douze ans, jusqu'aux vieilles de soixante ans (2). Les Orientaux exa-

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 236. — Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 133-134.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, ouv. cité, p. 237.

gèrent volontiers, mais qui dit exagération dit part de vérité. Dans les années 70 du xix^e siècle, plusieurs indigènes de la vallée du Zarafchan avouaient qu'ils ne savaient lesquels des enfants de leurs femmes leur appartenaient à eux-mêmes. Les Ouzbeks sont assez indifférents au passé de leurs fiancées (1), et les Kirghiz demandent seulement qu'elles n'aient pas d'enfant avant le mariage (2).

Comment attendre d'ailleurs une moralité très élevée dans un pays où la polygamie est consacrée par la religion et la loi, et où la femme est condamnée à un esclavage dégradant ! Ce ne sont certainement pas là des conditions favorables pour combattre les sollicitations du climat presque subtropical.

La situation anormale de la femme musulmane, sa vie de recluse a engendré en Orient encore deux vices plus hideux que la prostitution : la pédérastie et la bestialité. La pédérastie était fort répandue et elle ne provoquait aucune révolte morale.

« Un jour, raconte une anecdote fort connue, on amena au khan un *batcha* (juvenis imberbis) débauché (sodomite); le khan le condamna à mort, mais l'ingénieux débauché déclara au khan qu'il savait un secret fort avantageux pour l'État, et qu'il ne voulait pas l'emporter avec lui dans la tombe. Le khan intéressé apprit que le condamné s'offrait à faire croître de l'or pur au moyen de semences ordinaires. Tenté par cette séduisante promesse, le khan remit l'exécution du criminel. Dès que le temps des semailles fut venu, le khan ordonna au batcha de se mettre à l'œuvre. « Seigneur, répondit le jeune homme, je ne suis qu'un abominable sodomite, et les graines que je sèmerai ne donnent aucune récolte ; ordonnez à quelqu'un de votre entourage de semer le grain sous ma direction. » Le khan désigna tour à tour plusieurs de ses courtisans,

1. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 68.

2. *Le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 198.

mais parmi eux il ne s'en rencontra pas un seul qui n'eût pratiqué la sodomie. Le batcha pria alors le khan de se charger lui-même de la besogne. Mais le souverain n'était pas plus pur que ses courtisans (1).

La pédérastie était en réalité légalement reconnue, puisque la possession des batcha était sanctionnée par le tribunal du kozy (juge) (2).

Les khans et leurs seigneurs donnaient l'exemple ; à côté de leurs harems de femmes, ils avaient des harems d'éphèbes, et l'émir boukhare Nasroulla enlevait pour ses débauches non seulement de belles filles, mais encore de jolis garçons.

D'anciens batcha s'élevaient parfois à des postes élevés. Le kouchbéghi du khan khivien Alla-Koul (1855-1842) avait mérité son poste par la faveur du maître dans le harem duquel il avait passé sa jeunesse, et qu'il avait conquis par sa beauté et par la saveur de ces récits pornographiques dont les Orientaux sont si friands (3). Des fils corrompus des meilleures familles indigènes faisaient parade de leurs batcha, et dépensaient pour eux des sommes considérables (4).

Quant à la bestialité, tous les efforts des autorités russes n'ont pas réussi à la supprimer complètement.

La consommation de boissons spiritueuses était très répandue. Sans vouloir remonter jusqu'à Babour (1483-1530) et à Timour, Alim-Khan (1807 ou 1808-1816) (5), le fameux Madali (6), le khan khivien Mouhammad-Rahim († 1825) étaient des ivrognes déterminés (7). M. Naliv-

1. Ostrooumov, *les Sartes*, 1^{re} livraison, p. 50, note.

2. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

3. Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 301.

4. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 44-46.

5. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 95.

6. *Ibid.*, p. 133-134.

7. D'ailleurs, Mouhammad-Rahim, qui avait des accès d'ivrognerie, définit dans la suite de cette passion, mais, en revanche, il se mit à boir du vinaigre (Vessélovsky, *Histoire de Khiva*, p. 295, note 5).

kine a décrit les orgies de Nasreddin-bek, fils aîné de Khoudoïar-khan (1).

A défaut de l'eau-de-vie de grains qu'ont apportée les Russes, on consommait de l'eau-de-vie de fruits, du vin de *kochir* (vin rituel) fabriqué par les Juifs de Boukhara, et du *bouza*, mil fermenté, que l'on recherche dans tout le Turkestan, mais surtout parmi les nomades (2).

La consommation du vin et du tabac était interdite à Boukhara, mais ces défenses légales n'étaient pas observées. Leur seul effet réel fut de favoriser la propagation de narcotiques plus dangereux : l'opium, le hachisch, le bang (bangh, bangué), etc., etc. (3).

La brutalité et la corruption des mœurs éclatait dans mille détails de la vie. Les cochers ne sont nulle part réputés pour l'élégance de leur vocabulaire ; mais leurs obscénités les plus crues paraissent décentes si on les compare au langage des raffinés de l'Asie Centrale. L'obscénité y devient une sorte de sport. Il n'est pas rare de voir dans un tchaïkhana toute une compagnie indigène dont les membres cherchent à se surpasser l'un l'autre par leurs jurons et leurs propos graveleux ; tout y passe, père et mère, grand-mère et grand-père, bouche, yeux, turban et *toupi* (bonnet ou calotte), tombe de père, etc. etc. Des tournois s'organisent ; deux ou trois « maîtres » se disputent la palme, au milieu de l'admiration et des éclats de rire d'un auditoire ravi, qui s'esclaffe quand un des orateurs invente quelque épithète extraordinaire.

Hommes et femmes, vieillards et enfants, tous ont le même genre d'obscénités, la même passion de grossièreté (4). La seule réserve est un certain souci d'appropriation et de vraisemblance. Dans leur beau travail sur

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 212-213.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 126-127. — Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 38.

3. Vambéry, *Histoire de Boukhara*, chap. XVII.

4. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 61.

la situation de la femme du Fergana, M^{me} et M. Nalivkine disent qu'ils ont vu des mères battre leurs fillettes, non pas pour les obscénités elles-mêmes, mais seulement pour l'emploi de jurons propres aux hommes et pour des promesses dont l'accomplissement est impossible aux femmes (1).

Il est bien évident que cette corruption, cette brutalité ne sauraient être attribuées à la conquête russe, comme l'ont prétendu divers mulsumans, l'ichan Madali en particulier. Quant à la décadence religieuse, ils l'ont certainement précipitée en supprimant le raïs avec son bâton (2). C'était le fondement même de l'édifice : il a suffi de l'écarter pour que l'ensemble s'écroulât. Mais n'est-ce pas là une preuve de la décadence de l'islam dans l'Asie Centrale qu'il n'ait pas de racines plus solides ?

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 189-190.

2. Voir plus haut, p. 127.

CHAPITRE XVI

LA SCIENCE CENTRO-ASIATIQUE DE NOS JOURS

Cosmologie, géographie, astronomie, histoire, mathématiques; médecine; éthique; pédagogie; langues. Les livres préférés.

Pour certains groupes de la société européenne, la science remplace maintenant plus ou moins la religion. Constatons-nous une évolution analogue dans l'Asie Centrale? Nullement. Comme la science y est depuis longtemps réduite à la seule théologie, l'affaiblissement de l'idée religieuse coïncide fatalement avec l'abaissement intellectuel et la décadence de l'instruction.

En principe, les connaissances et la lecture ne cessent pas d'être en haute estime, puisqu'elles promettent aux fidèles la béatitude éternelle. « Le sommeil du savant vaut mieux que le namaz (prière) de l'ignorant. » Mais qu'apprend ce savant qui gagne ainsi le Ciel en dormant? Au madrassa, on lui a enseigné l'arabe, la théologie, la logique, la dialectique, la métaphysique, l'astrologie, la cosmographie et la jurisprudence musulmane. C'est le programme des universités du moyen âge, mais les études se sont peu à peu abaissées; la science grecque (Aristote, Ptolémée, Euclide, Galien, Hippocrate, etc.), dénaturée déjà par les Arabes, n'est plus qu'un ramassis de formules vaines ou de traditions bizarres. Voici un spécimen des notions cosmogoniques des Centro-Asiatiques: un jour, Abdoulla ibn-Mashoud, compagnon des exploits du prophète, lui

demanda : « Sur quoi est établie la terre ? » Le prophète répondit : « Le Très-Haut avait créé un taureau ; il y a cinq cents ans de route de la tête jusqu'à la queue de cet animal ; la distance entre ses cornes est de deux cents cinquante ans de chemin ; la terre est établie sur une corne du taureau. » Une fois, le chaïton (Satan) pénétra dans l'oreille de l'animal et lui dit : « Comment vas-tu ? » Le bœuf répondit : « Le Dieu clément a mis un fardeau sur moi, mais qu'est-ce, je n'en sais rien. » Le chaïton dit : « On a placé la terre sur toi ; il en sortira 18.000 univers, et tu ne seras pas en état de supporter ce faix. Profite de la situation actuelle et décharge-toi de ton fardeau. » Le taureau écouta le tentateur et pour rejeter la terre, il secoua la tête. Alors le Dieu clément ordonna à une mouche d'entrer dans le nez du bœuf et de le piquer. La mouche pénétra dans le nez de l'animal, le piqua et y laissa son poison. Le taureau mugit violemment ; c'est pourquoi on l'appelle *bakar* (celui qui beugle, crieur). Le Dieu clément lui dit : « Tu as écouté les paroles du chaïton et manqué de patience ; pour cela je t'abandonne au pouvoir de la mouche ; elle te piquera jusqu'à la résurrection des morts ; toutes les fois que tu te seras montré désobéissant, la mouche te piquera. » Voici maintenant la cause des tremblements de terre : « Quand le bœuf se rappelle la tentation du chaïton, il essaie de se délivrer de la terre en secouant la tête ; alors la terre commence à trembler, mais la mouche pique aussitôt le taureau, et il se calme (1). »

Le même Abdoulla ibn-Mashoud demanda encore : « Sur quoi sont placés les pieds de ce bœuf ? » Le prophète répondit : « Le Dieu très sage avait créé un poisson, de la tête duquel jusqu'à la queue il y a cinq cents ans de route.

1. Ostrooumov, *les Sartes*, 2^e livraison, p. 161. — Le flux et le reflux seraient occasionnés par l'haleine du même bœuf qui respirerait seulement deux fois par jour (Vambéry, *Esquisses et tableaux des mœurs orientales* (traduction russe). Saint-Pétersbourg, 1877, p. 112).

Les pieds du taureau sont placés sur ce poisson. » Ibn-Mashoud demanda : « Et le poisson, comment se maintient-il ? » Le prophète répondit : « Le poisson repose sur l'eau. — Et l'eau ? — L'eau se maintient sur le vent. — Et le vent ? — Le vent se tient au-dessus de l'enfer. — Et l'enfer ? — Il est placé dans un plat — Où repose ce plat ? — Dans la main d'un ange. — Comment se tient cet ange ? » Le prophète répliqua : « Il se tient debout sur un ver ; le nom de cet ange est Darïaïl. — Où se trouve l'ange ? — Sous le septième étage de l'enfer, etc. » (1)

Le chiffre 7 est fatidique : l'enfer a sept étages ; il y a aussi sept cieux, sept systèmes planétaires, sept parties du monde (*iklim*), sept mers et sept races humaines : chinois, turcs, européens (*farang*), arabes, persans, hindous et nègres (2).

La terre est plate et entourée des montagnes *Kaf* (le Caucase) où habitent les *Moug*, moitié hommes, moitié oiseaux (3). Sur une de ces montagnes, le Sarandib, on aperçoit la trace du pied d'Adam (4). Dans une île de la mer hindoue vivent des habitants à la tête de chien ; elle renferme un palais fantastique, et quiconque y pénètre, s'évanouit et meurt (5).

La science de l'Asie centrale ne distingue pas l'astronomie de l'astrologie ; et elle demande surtout aux *mounadjdjim* (astrologues) de prédire l'avenir. D'ailleurs, les *mounadjdjim* ont disparu actuellement de l'Asie Centrale, parce que le métier exige un minimum de connaissances que l'on ne retrouve même plus. D'ailleurs, les horoscopes sont assez en faveur : depuis l'apparition des kofir dans le pays, l'avenir immédiat des musulmans est triste et leur avenir plus

1. Ostrooumov, mémoire cité, p. 161-162.

2. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (russe), nov. 1892, — chronique contemporaine, p. 31.

3. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 7.

4. *Journal du Min. de l'Instr. Publ.*, etc., p. 31.

5. *Ibid.* — Le nom *Sarandib* appliqué seulement à une montagne, rappelle la *Zérandib* (l'île de Ceylan) de Sinbad le Marin.

lointain est au moins fort obscur. Le dernier des mounadjjim, qui opérait à Boukhara il y a un demi-siècle, avait pour principale mission de fixer les moments propices pour les sorties de l'émir hors de la ville, et d'annoncer les éclipses solaires et lunaires. Comme sa science était incertaine et qu'à plusieurs reprises ses prédictions ne se réalisèrent pas, on lui interdit de s'aventurer sur ce terrain dangereux (1).

Les voyageurs européens qui veulent déterminer des points astronomiques, rencontrent de sérieuses difficultés et s'exposent même à des dangers graves; les indigènes sont convaincus que, guidé par les astres, le *Farang* (Européen) peut découvrir les endroits où se cachent les pierres et les métaux précieux et qu'il peut même jeter un sort sur les habitants (1).

Il est facile de supposer, avec ces dispositions, ce que sont les connaissances géographiques. En 1904, en qualité de répétiteur des langues indigènes à l'école normale de Tachkent, nous avons été chargé d'examiner le manuscrit d'un moulla; il avait pour titre *Rissola-i-adabia* (*le Traité sur la bonne éducation*, « le bon ton »), et était destiné à servir de manuel dans les écoles russo-indigènes (c'est-à-dire dans les écoles russes fondées spécialement pour les indigènes).

L'auteur s'ingéniait à faire comprendre les beautés de la science, et il donnait comme exemple de solide érudition deux réponses d'un esclave nègre à un roi :

1^o « De l'est à l'ouest il y a un *koun* (jour et soleil) de route » (réponse basée sur un homonyme) et 2^o « la distance entre le ciel et la terre égale un clin d'œil » (3). Voilà

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 240. — Il est curieux de connaître des procédés du mounadjjim (astronome) de la cour kokandienne, Achourkoul-divona : en déconseillant à Alim-khan sa dernière campagne contre Tachkent, il apporta entre autre l'argument suivant : « J'ai rêvé, disait-il, que j'étais en état de grossesse et avortais. » (Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 96-97.) Nous avons lu quelque part que le comte Léon Tolstoï racontait avec humour avoir eu, lui aussi, de pareils songes.

2. Khanykov, ouv. cité, p. 209-210.

3. Page 22 du manuscrit.

la connaissance ! voilà la science ! » s'exclame l'auteur ravi.

L'histoire n'est pas considérée comme une science. Les livres historiques, surtout relatifs à l'histoire de l'Orient, ne sont pas rares, mais on ne les juge pas dignes d'intérêt. En voyant chez M. Nalivkine des ouvrages historiques musulmans, des indigènes, même relativement instruits, étaient absolument convaincus que le possesseur de ces livres les avait réunis pour déterminer les endroits qui recèlent des trésors (1). Le fameux *Babour-noma* (*les Mémoires de Babour*), si estimé des orientalistes européens, n'est presque pas connu dans sa patrie, le Fergana. M. Nalivkine eut la curiosité de montrer cet ouvrage à plusieurs de ses visiteurs, et il constata, non sans étonnement, qu'ils n'en avaient même pas entendu parler. Le nom du premier Grand Mogol jouit dans le Fergana d'une popularité plutôt fâcheuse ; voici comment la légende indigène raconte sa mort : « Un jour, une voix céleste se fit entendre : — Khan Babour, *any our, our!* (le khan Babour, frappez-le, frappez !). La foule se précipita sur Babour et l'assomma (2). »

Comme l'astronomie, l'histoire n'a donc guère d'autre but, aux yeux des habitants, que de permettre la découverte des trésors enfouis.

Les mathématiques se réduisent à l'arithmétique et à la géométrie élémentaire. Elles ont surtout un caractère d'application pratique, comme l'indique leur nom (*ilm-i-faroiz* : science du droit de succession). Les quelques indigènes, fort rares, qui ont quelque notion de mathématiques, ne poussent pas plus loin que les quatre règles. Quant aux fractions, ils ne les connaissent que de nom (*koussour*), et encore moins les rapports, les proportions, les règles de trois, etc.

De la géométrie on étudie, de façon très imparfaite, la mesure des figures les plus simples, le triangle, le qua-

1. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 47, note.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. II-III (préface).

drilatère, et l'évaluation de la hauteur de certains objets, un arbre ou une tour. L'aire du cercle se détermine par la division en secteurs dont chacun est considéré comme un triangle rectangle (1).

De l'algèbre, même les savants les plus illustres de Boukhara n'ont qu'une notion confuse. A plus forte raison de la physique, de la chimie ou de l'histoire naturelle. Ils ont un nom pour les désigner, *ilm-i-tabiat*, mais comment ils les comprennent, on peut s'en faire une idée en rappelant qu'ils y rattachent l'arithmétique (*ilm-i-hissob*, science du calcul (2). Un de nos anciens professeurs, entomologiste russe assez connu, s'en allait par les champs, un filet à la main, à la chasse des insectes ; cela suffit pour que les indigènes fussent très sincèrement convaincus que c'était un *divona* (fou).

Les habitants n'ignorent pas que les animaux ont une cervelle, un cœur, des poumons, un foie, des intestins, etc. C'est à cela que se bornent leurs connaissances en anatomie. Quels rapports existent entre tous les organes de l'animal, ils n'en ont aucune idée (3).

La médecine est fort répandue en ce sens que les guérisseurs sont légion et que tout le monde prétend l'exercer : spécialistes (*tabib*), *moudarris* (professeurs) et moulla (étudiants), etc. Les livres médicaux ne manquent pas. M^{rs} Nalivkine nous en donnent quelques extraits. En voici un que nous leur empruntons ; il est tiré du *Chifo-i-kloub* (*Guérison des maladies intérieures*) qui, en trente-cinq chapitres, indique le traitement de différentes maladies :

CHAPITRE PREMIER. — *Mal de tête*. — Faire bouillir dans l'eau des fleurs de mauve et de carline et, en restant tranquille, frotter avec cette infusion les jambes au-dessous des genoux.

1. *Journal du Minis. de l'Instr. Publique* (russe), nov. 1892, chronique contemporaine, p. 31.

2. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 221.

3. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 69.

CHAPITRE V. — *Mal d'oreille.* — S'il provient d'un épanchement de bile, le signe en est la couleur jaune de la figure et des yeux. Remède : infusion de violette...

CHAPITRE VIII. — *Gercement des lèvres.* — S'il provient de la bile, les signes du mal sont l'amertume dans la bouche, les lèvres sèches, la langue dure. Remède : donner un purgatif (pour la diminution de la bile) et oindre les lèvres avec de l'onguent de safran.

CHAPITRE IX. — *Enfllement des gencives.* — Signes de la maladie : si elle provient du sang, les gencives font toujours mal, dans la bouche se forment des gerçures de la muqueuse; si la maladie procède de la bile, la bouche est amère, si elle vient des expectorations, l'enflure est molle et blanche. Remède dans le premier cas : saigner; dans les autres, prendre une purgation correspondant aux causes du mal...

CHAPITRE XI. — Si des vers apparaissent dans la poitrine : se gargariser avec un mélange de 42 gr. 44 de sucre bouilli dans une tasse d'eau et de 24 gr. 22 de sel bouilli dans la même quantité d'eau.

CHAPITRE XII. — *Ulcères sur les poumons.* — Signes de la maladie : chaleur continuelle ; pendant la toux, suppurations ; si, après l'avoir séparé de la salive, on jette ce pus dans le feu, il exhale une mauvaise odeur ; il ne se dissout pas dans l'eau. Remède : prendre du lait d'ânesse et mêler du jus d'orge à la nourriture.

CHAPITRE XXV. — *Impuissance complète de l'homme* (nous omettons la description de la cause de cette maladie pour ne pas alarmer la pudeur du lecteur). — Remède : mêler du cumin et du gingembre à la nourriture et manger du poulet...

CHAPITRE XXVI. — De la stérilité féminine : manger de la langue de lièvre (1).

De même que les indigènes désignent par le même mot plusieurs couleurs différentes : *kouk* en turc (*kaboud* en persan) signifie bleu, colombin, gris et vert ; *saryk* en turc (*zard* en persan) signifie jaune, blond, roux, de même ils n'ont qu'un seul mot pour plusieurs maladies : le *kouk ioutal* (toux bleue) est la coqueluche et aussi la phtisie. Pour guérir la coqueluche, ils connaissent un grand nombre de remèdes : enterrer cinq poupées bleues, attacher

1. *Ibid.*, p. 70-71.

aux malades quelques plumes de *kouk karga* (rollier, geai bleu), pendre des chiffons bleus sur le tombeau d'un saint, faire manger aux malades des œufs teints en bleu et demander au premier cavalier monté sur un cheval gris (*kouk ot*) et vêtu d'un *khalat* (costume) bleu ou gris (*kouk toun*), quel est le remède contre la coqueluche. Faire ce qu'il dira. Dans le Fergana, on indique comme le meilleur remède contre le *kouk ioutal* (coqueluche et phtisie) un pèlerinage à un mazar (*kouk ioutal mazor*) qui se trouve dans le village de Konibodom (1).

Toutes les maladies et tous les médicaments se divisent en deux catégories : chauds (*issyk*) et froids (*saouk*) ; les mets et les boissons sont aussi regardés comme une sorte de remèdes, et répartis de même en deux catégories : chauds et froids (2). « J'ai mal à la tête, nous dit un Kirghiz. — A quoi l'attribuez-vous ? — C'est que je n'ai pas pris de thé aujourd'hui. »

La nourriture que préfère une femme enceinte annonce le sexe de l'enfant qu'elle aura : ce sera un fils si elle préfère les aliments chauds. Quelques livres médicaux enseignent aussi que, lorsqu'une femme a des poils près du mamelon droit, elle est sûre d'avoir un enfant mâle (3).

Comme médicaments, les indigènes emploient, sous différentes formes : les fleurs, les herbes, les légumes, les fruits, les serpents séchés, les lézards, les grenouilles, le vitriol, l'alun, l'acide sulfurique, la chaux, la cire, le miel, le mercure, etc. Mais le remède le plus renommé est le *moumïa*. On raconte qu'il se prépare en Chine et au Tibet avec de la graisse humaine ; de quelle manière ?

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, ouv. cité, p. 72 et 153.

2. Le mouton, le beurre, la graisse, le sucre, le thé noir, la mélasse, le pilaw, la soupe, le riz au lait et, en hiver, le pain, sont rapportés à la nourriture chaude ; le pain en été, le bœuf, le lait, le lait caillé, tous les mets sans viande, mais avec du lait caillé, la compote employée exclusivement comme médecine, sont classés dans les nourritures froides (V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 169, note).

3. V. Nalivkine et M. Nalivkina, ouv. cité, p. 169.

Les opinions diffèrent : les uns assurent que les Célestes utilisent la graisse des cadavres ; d'autres savent que les Chinois engraisent les hommes prédisposés à l'obésité. Comme le moumïa est d'un bon débit, l'administration a été quelquefois amenée à se demander si quelques trafiquants peu scrupuleux n'allaient pas jusqu'à l'assassinat pour se procurer la graisse nécessaire (1). Beaucoup d'indigènes souffrent d'une maladie cutanée que les Russes désignent sous différents noms, suivant les régions : plaie de Sarte, de Pendé, d'Askhabad, *pacha khourda* (piqûres de moucheron), *iora aougoni* (plaie d'Afghan) etc. ; elle laisse des cicatrices indélébiles. Malgré une expérience séculaire, les habitants sont convaincus que le moumïa, appliqué à temps, guérit radicalement le mal. Le plus curieux, c'est que les docteurs ordonnent cette médecine à l'intérieur dans des cas de coupures, de dislocations, de fractures d'os, etc. (2).

Les médecins montrent une remarquable adresse à extraire le *richta*, ver lombricoïde (*filaria medimensis*), dont le germe pénètre dans l'organisme avec l'eau malsaine. Le richta formé se niche ordinairement dans les jambes, tout près de leur surface extérieure, et occasionne des douleurs poignantes. Cette maladie est répandue dans quelques districts du Boukhara et de la province de Samarkand, par exemple à Djizak ; à Boukhara, même le dernier émir en souffrait parfois.

Lorsque le richta devient mûr, les médecins indigènes commencent à le dévider sur un petit bâton après avoir fait une incision dans l'endroit malade. Il faut une grande habileté pour que le ver ne se rompe pas, ce qui oblige à recommencer l'opération. Telle est la dextérité des tabib que les docteurs européens n'essaient pas de lutter avec eux sur ce terrain, et préfèrent s'en remettre à eux.

1. *Ibid.*, p. 72.

2. *Ibid.*, p. 72.

Les prières sont souvent plus efficaces que les remèdes, Les *doua-khon* (lecteurs de prières) lisent auprès des malades les livres cabalistiques. Dans les années 80, à Namangan, un *doua-khon* « soignait par la lecture de prières » la stérilité et d'autres maladies féminines ; seulement il ne recevait ses clientes qu'à huis clos (1). Des *kory* (lecteurs du coran) font concurrence aux *doua-khon*, mais ils n'ont pas la même vogue.

Les diseurs et diseuses de bonne aventure (*folbin* et *pari-khon*) font aussi profession de guérir les malades. Comme les patients acceptent et appliquent docilement les recettes les plus dangereuses, il n'est pas rare de voir s'aggraver rapidement des maladies bénignes, et l'intervention de tous ces jongleurs a souvent les conséquences les plus tragiques (2).

Les docteurs européens n'inspirent, en général, aucune confiance. Dans les cas de fracture, en particulier, les indigènes se croient supérieurs aux Russes, qu'ils accusent d'estropier leurs clients en amputant des jambes ou des bras, alors que le *tabib* les aurait guéris sans les mutiler. Nous avons eu, il y a une dizaine d'années, une conversation sur la médecine avec un indigène honorable.

Notre interlocuteur nous assurait sérieusement que les indigènes guérissent vite et facilement la syphilis. « J'avais cette maladie, disait-il, un de mes coreligionnaires m'en a guéri au moyen d'un remède qui ne vaut pas un sou. Quel était ce remède, mon *tabib* ne me l'a pas révélé ; mais je l'ai découvert moi-même en tenant ma boutique, et j'ai guéri depuis une ou deux personnes. Une fois qu'on a avalé ce médicament, il cherche lui-même l'endroit malade, et on le sent passer dans le corps. » Nous lui fîmes remarquer qu'avec un semblable secret, il n'eût tenu qu'à lui de devenir, en Europe, célèbre et riche. « C'est que peu

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 68.

2. *Ibid.*, 148.

de patients, me répondit-il, consentiraient à se soumettre au régime : pendant les six premières semaines et même après, il faut éviter toutes les choses sucrées ou salées, les viandes, les boissons excitantes, y compris le thé, observer une chasteté absolue, et ne se nourrir que de bouillon de riz. » Nous lui demandâmes si les syphilitiques ainsi guéris avaient des enfants bien portants. Il nous montra son fils, de vingt et un ans, plein de santé (remarquons en passant que nous n'avons constaté aucune ressemblance entre le fils et le père). Il va sans dire que le narrateur ne nous a pas révélé son secret médical. Mais son facies suspect et son nasillement nous ont laissé quelque doute sur la valeur de sa découverte.

L'hygiène publique est lamentable et les mesures prises par le gouvernement pour l'améliorer rencontrent un scepticisme général, quand elles ne provoquent pas une opposition unanime. Les ordonnances de police les plus banales sont souvent regardées comme sacrilèges. Sattarkhan raconte, dans ses Mémoires, que que des arrêtés de ce genre faillirent amener une crise aiguë à Kokand : le gouverneur militaire de la province du Fergana dut y venir en personne, et fit arrêter quelques agitateurs (1). En 1892, le choléra sévissait à Tachkent : les mesures sanitaires prises par l'administration irritèrent à ce point la population, que quelque temps après une révolte éclata (2).

Nous en aurons fini avec la médecine, quand nous aurons constaté que les indigènes, on ne voit pas très bien pourquoi, la rattachent à la géographie (3).

Un des objets principaux de l'instruction dans l'Asie Centrale, c'est l'étude des règles de bon ton. Dans toutes les écoles, on commente des manuels de civilité puérile et

1. Ostrooumov, *les Sartes*, 1^{re} livraison, p. 110, note.

2. Voir p. 138.

3. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 48.

honnête : l'*Odob-oul-solihyn* (bonne éducation), le *Maslak-oum-mouttakyn*, etc., sont des sortes de manuels qui indiquent toutes les règles, tous les détails relatifs aux vêtements, à la nourriture, aux saluts, à la tenue en société, à la réception des invités, à la visite des malades, à l'éducation des enfants, etc., etc. On y prévoit toutes les nécessités de la vie, jusqu'aux besoins naturels et aux rapports conjugaux. Comme échantillon, citons les règles imposées aux *murid* (adeptes) en présence de leurs *murchid* (maîtres spirituels).

Quand il se trouve devant son maître et qu'il est à son service, le *murid* doit s'asseoir humblement à une distance respectueuse de lui ; si le *murchid* l'invite à se rapprocher, qu'il lui obéisse et occupe la place indiquée ; qu'il prenne la même attitude que pendant la prière ; qu'il évite les mouvements inutiles ; il sera toujours prêt aux services du *murchid* et accomplira ses ordres ; il écoutera ses paroles et les gardera dans son esprit pour lui obéir ; s'il désire l'entretenir de quelque chose, qu'il s'assure d'abord que le maître a le temps de l'écouter, et alors seulement qu'il lui expose son affaire sans longueurs inutiles ; qu'il lui parle d'une voix douce et avec politesse. De plus, il ne l'importunera pas par des paroles vaines et des interrogations futiles ; si le maître se dispose à sortir, il ne convient pas de lui demander où il va, et il faut agir de même en toute chose ; le *murid* obéira au *murchid* en toute chose, il ne fera absolument rien de sa propre autorité, même boire ou manger ; il n'entreprendra rien sans consulter le *pir* (*murchid*, proprement *vieillard*), quelque urgente que paraisse l'affaire. Si le *pir* s'en remet à lui du sort de décider une question, qu'il ne se prononce pas à la légère ; c'est seulement après une longue insistance du *pir* qu'il peut émettre son opinion. Enfin, le *murid* n'entrera pas sans permission dans la cellule du *murchid* ; il ne dormira pas avec le maître, à moins que celui-ci ne le lui ordonne, et alors il dormira d'un sommeil léger, de manière

à être toujours prêt à le servir. Il ne doit pas non plus plaisanter avec le *murchid* ou avec d'autres personnes en sa présence, et n'étaler devant lui son savoir et son esprit (1).

Quiconque applique scrupuleusement les règles de « bonne éducation » arrive à la vertu et mérite la vie éternelle. Il franchit heureusement le terrible *Syrat*, le pont qui franchit l'enfer (2).

En fait, ces prescriptions ne gênent guère la plupart des indigènes et la présence même des enfants n'arrête pas leurs discours les plus épicés.

Dès que l'enfant atteint l'âge de l'école, il est soumis aux mêmes prescriptions religieuses, morales et rituelles que les adultes. Il doit sortir dans la rue après avoir fait sa prière et soufflé sur lui-même (pour chasser le malin); quand il va aux cabinets, qu'il y entre du pied gauche et en sorte du pied droit; qu'il ne se serve pas d'une boule de terre (après un besoin naturel) sous les yeux des gens, etc.

S'il ne tient pas compte des prescriptions du maître, la punition est sévère.

Quand le maître, dit l'auteur que nous avons cité (3), punit et bat des élèves pour les mettre en garde (contre la mauvaise voie), alors, s'ils sont un jour précipités dans l'enfer, le feu perdra son pouvoir sur les cœurs et les parties du corps qui auront essuyé les coups. Le père qui amène à l'école son petit garçon prie l'instituteur de ne négliger aucun moyen pour l'amener à la vertu. « Même si vous le tuez, nous n'aurons aucun grief contre vous : la chair (de notre enfant) est à vous, les os sont à nous » (4). Aussi le long bâton que tiennent d'habitude en mains les maîtres d'école ne leur sert pas seulement à indiquer les lettres sur le tableau. Beaucoup d'indigènes

1. *Chrestomathie sarte pour l'école normale du Turkestan*, par V. Nalivkine. Tachkent, 1896, p. 78-79.

2. Croyance due au magdéisme.

3. V. plus haut p. 155.

4. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 58.

regardent les coups comme un élément indispensable de l'enseignement. « Nous apprenions l'arithmétique à un indigène adulte, racontent MM. Nalivkine, et nous étions contents de lui ; un jour, il n'en pria pas moins très sérieusement l'un de nous de le battre régulièrement : il était convaincu que cela hâterait ses progrès (1). »

Ne nous laissons pas tromper par les généreuses paroles que l'on rencontre çà et là : l'âme des enfants est une pierre précieuse, une cire molle, une terre vierge dont la moisson répond à la semence. Ces belles sentences sont empruntées aux anciens ; on les répète sans y croire et presque sans y penser. Les indigènes ne voient dans l'instruction qu'un moyen d'éviter la géhenne (2) et leurs procédés d'enseignement sont aussi brutaux et aussi ineptes que leur conception générale est basse et grossière.

La seule étude qui ait quelque rapport avec la vraie science est celle de la langue arabe littéraire ; on l'apprend en Asie Centrale comme le latin et le grec en Europe, et les savants se plaisent à répéter le proverbe arabe : « L'étymologie est la mère des sciences et la syntaxe est leur père ». Cette étude de l'arabe ne profite guère d'ailleurs à la connaissance de la langue maternelle ni à celle du persan, qui est employé dans un nombre considérable de livres étudiés à l'école. L'idée même que ces langues pourraient être l'objet d'une étude systématique paraît ridicule. Les musulmans « éclairés » regardent comme un axiome que l'arabe est sainteté, le persan immondice et le turc abomination (lisson-i-arabi charofat, lisson-i-forsi nadjossat, lisson-i-turqui kabohat).

L'opinion que les Centro-Asiatiques se font des livres rappelle d'une façon frappante celle des vieux croyants russes : les uns et les autres s'inquiètent tout d'abord de

1. *Ibid.*, p. 58-59.

2. *Journal du Min. de l'Instr. Publique* (russe), nov., 1892, chronique contemporaine, p. 39.

leur ancienneté : les plus vieux sont les plus estimés. Les anciens poètes sont aussi préférés aux écrivains plus récents (1), bien que sur ce point le jugement soit moins absolu.

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 69.

CHAPITRE XVII

LES ÉCOLES

Maktab ; données statistiques. — Madrassa ; données statistiques.

L'enseignement se donne dans les écoles primaires, paroissiales « maktab », et dans les écoles supérieures ou écoles normales « madrassa ». Les unes et les autres ont un caractère rigoureusement confessionnel. Fonder un maktab ou un madrassa est une œuvre pie ; aussi tous les établissements scolaires sont-ils fondés et entretenus par les offrandes des fidèles ou les produits des quêtes. Les khans et leurs femmes prenaient part à ces fondations à titre privé sur leurs ressources personnelles (1).

L'établissement d'un maktab n'offre aucune difficulté particulière. On cherche le local nécessaire (ordinairement dans la mosquée ou dans ses dépendances, quelquefois dans une maison privée), puis on engage un maître, et l'école est fondée. Le plus souvent, c'est l'*imam* (prêtre) ou le *mouazzin* (convocateur à la prière, bedeau) qui se charge du rôle de professeur (damoulla) ; à leur défaut, on s'adresse à un laïque. Le damoulla est payé par les parents des élèves ; il reçoit une somme convenue ou des offrandes de diverses natures. Si l'on n'est pas satisfait de ses ser-

1. *Journ. du Min. de l'Instr. Publ.* (russe), nov. 1892, chronique contemporaine, art. *Medressé du Turkestan*, p. 20.

vices, les fondateurs de l'école ou les plus influents d'entre eux le congédient (1).

On commence par l'étude de l'alphabet. Les livres sont les uns en arabe, les autres en persan ou en turc. Voici ceux qui étaient employés dans un maktab boukhare :

1° *Haftiak*, en arabe (un septième du coran ; premier livre de lecture après l'alphabet) ; on s'en sert pour apprendre la lecture mécanique et régulière des livres arabes ;

2° *Kalom-i-charif* (coran, en arabe) ;

3° *Farz-y-aïn* (*credo* musulman) ;

4° *Tchor-kitob*, en persan (tétrateuque : le premier livre expose la nature de Dieu, le deuxième contient les louanges aux prophètes, le troisième traite de la religion et le quatrième du mamoz — les cinq prières quotidiennes — et de son rituel) ;

5° *Soufi-Oullo-ïar* en turc (les vers du poète Soufi-Alloïar ; ils décrivent la vie d'outre-tombe, les délices du paradis, les tourments de l'enfer, et exposent les prescriptions de l'islam) ;

6° *Khodja-Hofyz*, en persan (les poésies de Hafiz, d'un caractère éroto-symbolique) ;

7° *Maslak-oum-moutakyn*, en vers persans (Il traite des quatre commandements obligatoires, foi, prière, jeûne et charité ; et contient aussi des sermons et des *adab*, règles de la politesse) ;

8° *Bidyl*, en persan (les vers du poète Bidyl, préceptes religieux et règles de conduite) ;

9° *Navoïi*, en turc (les vers du poète Mir-Ali-Chir, manuel de morale) ;

10° *Fouzouli*, en turc (les vers du poète Fouzouli qui chantent l'amour de Dieu et la tempérance).

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 56.

L'arithmétique est enseignée fort rarement dans le maktab et seulement aux élèves les mieux doués.

Les études durent de trois à sept et huit ans ; l'âge des élèves varie de sept à quinze ans ; le nombre oscille de 5 à 40. Les leçons ont lieu deux fois par jour, le matin et l'après-midi.

L'enseignement de la lecture se fait par la méthode de l'ancienne épellation et dure environ six mois ; l'écriture occupe encore plus de temps. La méthode presque exclusive est la récitation, et comme on n'enseigne systématiquement ni l'arabe, ni le persan ni même le turc, l'élève apprend par cœur les livres qu'il a entre les mains d'une manière tout à fait mécanique, d'autant plus que souvent le damoulla ne les comprend pas lui-même. Quelles sont les conditions exigées du damoulla ? C'est presque toujours un imam. A ce titre, il doit avoir un certain âge, avoir fréquenté une école et être capable de réciter les deux premiers chapitres du livre *Moukhatassar-oul-vikoïat* (1), en arabe, qui contiennent les règles des ablutions ; il faut de plus qu'il connaisse diverses prières et quelques *soura* (chapitres) du coran (2). Seraient-ils d'ailleurs beaucoup plus instruits, les enfants n'y gagneraient pas grand'chose, parce que les livres qu'on leur fait étudier ne répondent ni à leur âge, ni à leur intelligence. Dans les régions qu'habitent les Tadjiks et dans des centres comme Boukhara, Samarkand, Khodjent, dont la population parle également le turc et un dialecte persan, celui des Tadjiks, la situation des malheureux écoliers est évidemment moins lamentable que dans le reste de l'Asie Centrale où ils ne savent que le turc. Comme on ne connaît pas d'autre moyen pour stimuler leur zèle que les coups, on s'explique aisément que le nombre des enfants qui poursuivent leurs études jusqu'au bout soit relativement peu élevé : beau-

1. Voir plus loin, p. 173, n° 14.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 60.

coup d'élèves découragés et rebutés quittent le maktab et oublient presque aussitôt le peu qu'ils ont appris. Quelques élèves, très rares, finissent leurs classes primaires et entrent dans les *madrassa*. C'est à peine si 50 0/0 des enfants qui ont passé par les maktab savent tant bien que mal lire et écrire (1). En revanche, ils possèdent bien les *adab*, règles de l'étiquette et de la politesse musulmane, que savent à fond les *damoulla* et qu'ils enseignent avec un zèle tout particulier.

Quelques maîtresses (*atoun*) dirigent des maktab de filles. Ils sont d'habitude dans des maisons particulières; assez rares, ils sont plus médiocres encore que les maktab masculins (2).

Il y avait en 1908 environ 1.800 maktab, avec 19.453 élèves, dans la province du Syr-Daria; 1.680 maktab et 34.175 élèves dans celle de Samarkand; 1.143 maktab et 11.145 élèves dans le Fergana; 125 maktab et 2.235 élèves dans la Transcaspienne; 5.000 maktab et 100.000 élèves dans le khanat de Boukhara et 1.440 maktab et 20.000 élèves dans celui de Khiva (3); en tout, dans le Turkestan russe, environ 11.197 maktab avec 187.208 élèves. Comme on évaluait alors la population à 8.265.406 habitants (4), cela représentait moins de 2,25 0/0 de toute la population.

Les *madrassa* renferment des demi-pensionnats, des mosquées, des *houdjra* (cellule, logis) réservés aux *moulla* (étudiants) et des salles de cours; ils se trouvent dans les villes et dans les villages les plus peuplés. Les plus anciens et les plus nombreux ont été fondés au xve siècle, sous

1. *Journ. du Minis. de l'Instr. Publ.* (russe) nov. 1892, art. *Medressé du Turkestan*, chronique contemporaine, p. 29.

2. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 49.

3. *Ibid.*, p. 50. — Ces chiffres ne peuvent pas être considérés comme absolument exacts, car les indigènes dénaturent toujours les faits quand il s'agit de la statistique; la réunion de données statistiques se rapportant à la vie musulmane offre d'extrêmes difficultés (Geyer, p. 50, en note).

4. Geyer, *ouv. cité*, p. 30.

Timour et ses premiers successeurs ; parmi les autres, la plupart datent du xix^e siècle (1).

Ils possèdent des vakouf. Les madrassa de Boukhara et du Fergana passent pour les plus riches. Les madrassa de Kokand disposent des plus riches fondations et des plus beaux édifices (34 madrassa s'y partagent plus de 64.000 roubles = 170.000 francs de revenu annuel) (2).

La surveillance générale des madrassa appartenait autrefois aux chaïkh-oul-islam et à des *kozy* (juges) ; quant à la surveillance immédiate, elle était exercée par les *alamion* (sorte de directeur) et par les *moutavalli-bochi* (premier économiste). Cet état de choses s'est maintenu à Boukhara et à Khiva ; dans le reste de l'Asie Centrale, soumis immédiatement aux Russes, il a disparu avec l'ancien régime politique.

Le personnel du madrassa se compose actuellement de moudarris (un ou plusieurs), de moutavalli (aussi un ou plusieurs), d'un imam et d'un mouazzin ; dans les grands madrassa, il y a en outre un *sar-taroche* (barbier) et un *farroche* (domestique). Les ressources des madrassa sont réparties d'après des règles fixes : un dixième est réservé aux moutavalli ; une certaine somme est réservée à l'entretien de l'édifice ; trois dixièmes vont aux moudarris ; un dixième à l'imam, au mouazzin, au sar-taroche et au farroche ; cinq dixièmes reviennent aux étudiants. Les moudarris reçoivent en plus des cadeaux des élèves. C'est le fondateur du vakouf qui fixe les règles d'après lesquelles les bourses sont distribuées. A côté des internes, le madrassa reçoit des externes. Aucune limite d'âge ; le nombre des moulla varie de quelques unités à plusieurs centaines. Pas plus qu'au maktab, la durée des études n'est pas déterminée. Les leçons ont lieu quatre fois par semaine, le lundi, le mardi, le samedi et le dimanche ; les trois autres jours sont

1. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (déjà cité), chronique contemporaine, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 20.

destinés au repos et à la revision des leçons. Si l'on tient compte des vacances et des fêtes, cela fait un total de cent vingt jours par an, soit à raison d'une heure et demie de leçon par jour, un maximum de cent quatre-vingts heures d'études avec le moudarris (1). Les étudiants viennent aux leçons du professeur, à son *dars-khona* (salle des leçons), par groupes (*djamoas*) successifs, de sorte que la durée du travail du moudarris lui-même dépend du nombre de ces groupes ; dans les madrassa les plus fréquentés, l'enseignement peut remplir toute la journée du matin jusqu'au soir. Les examens sont remplacés, comme au maktab, par le passage d'un livre à l'autre. Les leçons ont la forme de colloques et de discussions entre des étudiants à propos d'un texte, sous la direction générale du professeur, ce qui rappelle les études des anciens Grecs dans leurs collèges et académies. La leçon finie, les moulla retournent dans leurs cellules (*houdjra*) pour y travailler isolément, en repassant leurs cours sous la direction d'un *moukarrir* (répétiteur) qui est ordinairement un camarade plus âgé ou un professeur particulier.

Toutes les études des madrassa se divisent en trois sections : grammaticale, générale et juridique. Dans la première, on étudie la théorie de la langue arabe. La deuxième comprend la théologie, la logique, la rhétorique, la métaphysique, l'astrologie et la cosmographie. La troisième est réservée au droit musulman, religieux, civil et pénal. Les étudiants ne sont pas tenus de suivre tous les cours. Les plus fréquentés sont ceux de grammaire, de théologie et de droit, qui présentent une utilité pratique. Les livres sont presque exclusivement arabes et persans ; voici les principaux :

1° *Avval-i-ilm* (en persan ; le commencement de la science). Sorte de catéchisme musulman sommaire, qu'on apprend par cœur ;

1. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (édition citée), p. 25-26, 35.

2° *Bidon* (en persan; *sache*). De la terminologie grammaticale de la langue arabe;

3° *Kofia* (en arabe; manuel méthodique de la langue arabe);

4° *Charh-y-moullo* (en arabe; commentaires sur *Kofia*);

5° *Hochia* (en arabe; commentaires sur *kofia* et *charh-y-moullo*);

6° *Akoïd* (en arabe; la dogmatique);

7° *Tahzib* (en arabe; règles de la dialectique);

8° *Hikmat-oul-aïn* (en arabe; métaphysique, astrologie et cosmographie);

9° *Moullo-djalol* (en arabe; commentaires sur la métaphysique dogmatique, avec des chapitres sur la logique et la théologie);

10° *Tavzyh* (en arabe; éléments de la jurisprudence musulmane);

11° *Mouchkot-y-charif* (en arabe; sermons de Mahomet transmis par ses disciples les plus proches);

12° *Tafsir* (en persan; commentaires sur le coran, en deux volumes);

13° *Fikh-Kaïdoni* (en arabe; règlements relatifs au corps, avec l'indication des actions absolument et conventionnellement obligatoires, approuvables, non approuvables et défendues);

14° *Moukhtassar-oul-vikoïa* (en arabe; exposé sommaire des devoirs religieux, moraux et civils du musulman, en deux parties; la première renferme les règlements sur les ablutions, sur la prière, sur le jeûne, sur le *zakat* (1) et sur le *hadj*, pèlerinage à la Mecque; dans la deuxième partie exposé des lois civiles et pénales de l'État musulman théocratique);

1. Aumône annuelle prescrite par le coran transformée en Asie centrale en droits de douane (Voir plus haut, p. 85).

15° *Charh-y-vikoïa* et 16° *Hidoïa-i-charif* (en arabe ; analyse détaillée du *moukhtassar-oul-vikoïa*, appuyée de textes du coran).

L'ordre des études des madressa à Boukhara est le suivant : on commence par *sarf* (étymologie, ici arabe) et *nahv* (syntaxe, aussi arabe), puis on passe au *kofia* (v. plus haut, n° 3), après quoi suit le *moukhtassar-oul-vikoïa* (n° 14), puis on apprend *ilm-i-ourouz* (versification, toujours arabe), *ilm-i-mounozyra* (l'art de disputer), les deux premiers livres du *mantyk* (logique), les deux premiers livres de l'*ilm-i-kalim* (métaphysique dogmatique), les deux derniers livres du *mantyk* ; en apprenant le *tahzyb* (v. n° 7), on étudie en même temps le *charh-oul-vikoïa* (n° 15) ; viennent après ; le *hikmat-oul-ain* (n° 8), le troisième livre de l'*ilm-i-kalim* (*rissola-i-hazdouïa*), le *fenn-i-mé'on* (de l'euphonie des mots arabes), le *fenn-i-bé'on* (de l'euphonie de la terminaison des mots, bien entendu des mots arabes), l'*ilm-i-bédy* (de l'arrangement harmonieux des mots), une partie du *hidoïa-i-charif* (n° 16), l'*oussoul-i-fikh* (méthode de commenter le coran), la suite du *hidoïa-i-charif*, le *mouchkot-y-charif* (n° 11), l'*ilm-i-faroïz* (science du droit de succession), l'*ilm-i-kiroat* (l'art de lire le coran avec l'indication de l'accent, des syllabes qu'il faut prolonger, raccourcir, etc.), l'*ilm-i-hissob* (arithmétique), et enfin le *tafsir-i-kozy-oul-baïzovi* (n° 12) (1).

Chez les Musulmans, les livres qui traitent le même sujet sont répartis en trois catégories ou degrés : *matn* (exposition d'une science, son texte) ; *charh* (commentaire sur le *matn*) et *hochïa* (commentaire sur les deux premiers livres — *matn* et *charh*). D'ailleurs, le *hochïa* n'est presque pas étudié, excepté dans le cas où il s'agit de l'arabe (v. n° 5). On recommande aux étudiants de lire divers autres ouvrages qui se rapportent à chacune des sciences enseignées si bien que les études complètes des madrassa boukhares repré-

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 222.

senteraient, d'après le calcul de M. Khanykov, 137 livres et même plus. Heureusement que ces livres ne font le plus souvent que se répéter, de sorte qu'il n'y a aucun inconvénient à se borner à un chiffre beaucoup plus modeste ; les moulla de Boukhara se contentent ainsi d'une vingtaine d'ouvrages et la moyenne des étudiants du Turkestan d'une demi-douzaine (1). On prétend que l'étude complète des matières enseignées au madrassa exigerait quinze ou vingt ans. En fait, les hommes de quarante ans et plus ne sont pas rares parmi les étudiants et on voit même parmi eux des vieillards à barbe blanche. Ce sont les *peïch-kadam*. Ils sont retenus dans le madrassa soit parce qu'ils croient que la science musulmane est infinie, soit parce qu'ils ne veulent pas renoncer aux ressources modestes, mais assurées, qu'ils trouvent dans leur bourse et leur cellule.

Beaucoup de jeunes gens aisés ne sont attirés au madrassa que par la vanité ; ils sont servis par leurs camarades pauvres (*kachchok moullo*). Ceux-ci, qui n'ont d'autres ressources que leur bourse de 10 à 30 francs par an dans la division inférieure et de 40 à 90 francs dans la section supérieure, vivent des largesses de leurs camarades plus fortunés (*boï-batcha*) ; quand elles ne suffisent pas à leur entretien, ils en sont réduits pendant les vacances à se louer à la journée n'importe où et travaillent comme manœuvres (*mard-y-kor*). Tous les moulla ne sont pas des modèles d'exactitude : quelque-uns n'apparaissent à l'école qu'une ou deux fois par mois, juste assez pour y recevoir des bourses ; d'autres ne voient dans le madrassa qu'une sorte d'auberge et s'adonnent en réalité au commerce ou à toute autre profession (2). Dans beaucoup de madrassa, surtout dans ceux dont les revenus sont les plus abondants, les cellules se vendent et deviennent la propriété des

1. *Journal du Min. de l'Instr. Publ.* etc., p. 30.

2. *Ibid.*, p. 48.

étudiants qui les achètent. Ils ont le droit de disposer de leurs cellules (*satkyn-houdjra*) à leur gré, peuvent les vendre en totalité ou en parties, les louer; à leur mort, elles passent à leurs héritiers, suivant la législation générale. L'achat d'un *satkyn-houdjra* ou d'une partie de cellule donne à l'acheteur le droit de recevoir une part proportionnelle des revenus du vakouf. Le prix moyen des *satkyn-houdjra* est de 13 à 20 francs, mais il varie dans des proportions énormes, suivant la richesse du madrassa ou sa renommée. Dans un des madrassa de Tachkent, la cellule a coûté jusqu'à 850 francs; et dans le Fergana le prix s'est élevé jusqu'à 1862 francs (1). L'achat de ces cellules donne lieu ainsi à des ventes et spéculations de la part de certains étudiants.

Les élèves des madrassa y sont attirés surtout parce qu'ils ont ainsi plus de chance d'obtenir les emplois liés à la connaissance du charïat et de la science musulmane; telles sont les charges de *kozy*, de *moufti*, d'*aalam*, de *moudarris*, de *damoulla*, d'*imam*, de *mirzo* (clerc), etc.

Au point de vue moral, le madrassa est le rempart de l'islam et le gardien du trésor de ses traditions.

« Tout le programme d'enseignement », dit un écrivain qui connaît fort bien le Turkestan russe, est pénétré d'un principe rigoureusement spéculatif et religieux, appliqué avec une inflexible logique et qui saisit dès l'abord, comme avec des tenailles serrées, l'esprit de l'étudiant; il est entraîné sans retour possible dans une direction déterminée par un réseau de dogmes qui s'enchaînent selon une dialectique rigoureuse.

Pour lui, aucune issue, aucun moyen d'échapper du cercle des connaissances fixées par la religion; il ne saura jamais que ce que les auteurs des articles étudiés par lui ont su il y a cinq ou dix siècles; il lui est interdit de s'avancer au delà sous peine de compromettre son salut

1. *Journal du Min.* (déjà cité), p. 45-46, 48-49.

éternel ; il est condamné à se soumettre aveuglément à une gymnastique intellectuelle fixée depuis longtemps. S'il essayait de recourir à d'autres méthodes, il deviendrait pour les croyants un objet d'horreur et de mépris, un réprouvé ; des maîtres, dont il n'a pas à discuter l'autorité, lui ordonnent de ne pas croire à l'ordre naturel du mouvement planétaire, aux lois qui dirigent les phénomènes physiques, aux forces de la nature, aux faits historiques établis par la critique. Il est obligé de croire que le Ciel se divise en sept sphères habitées par diverses catégories de saints, que la terre se divise en sept parties et que les musulmans sont prédestinés de toute éternité à dominer les peuples. Les livres musulmans d'histoire, de géographie, de cosmographie sont pleins de contes absurdes et de légendes fantastiques. Enchaîné par les fers de l'esclavage, l'esprit est à jamais incapable d'échapper à ce chaos de ténèbres, de s'avancer sur une voie plus lumineuse, de comprendre et de préparer à l'homme une existence plus sensée et plus rationnelle(1).

L'auteur d'un article sur « les Medressé du Turkestan russe » paru dans *le Journal du Ministère de l'Instruction Publique*, en novembre 1892, arrive à des conclusions analogues : (2) « Les méthodes d'enseignement du madrassa ont une influence absolue sur toutes les conceptions morales des élèves. C'est ce qui explique pourquoi le rôle d'éducateur de l'école musulmane est considérable, malgré la médiocre valeur de la science qu'on y débite.

Les étudiants se pénètrent du chariat au point que tous les traits individuels de leur esprit disparaissent et qu'ils se transforment en soldats disciplinés de l'armée militante des musulmans. Enfermés dans des prisons infranchissables

1. *Tourkestanskïia Vedomosti* (Gazette du Turkestan), 1876, n° 48, article de M. G.

2. *Journal*, etc., p. 40.

d'une production immorale, leur esprit s'abêtit et leur cœur se racornit.

C'est dans le madrassa que se forme le caractère du véritable lettré musulman.

Que ce lettré soit un *oulamo* (érudit) ou un simple *moullo* (personne instruite), il ne croit qu'à une seule science, la science musulmane ; il ne reconnaît que l'autorité des savants musulmans ; il considère les livres musulmans appris dans le *dars-khona* (salle des leçons) comme la source unique et inépuisable de la sagesse et de la vertu humaines ; il regarde avec un mépris hautain tout ce que le chariat n'enseigne pas ».

Le madrassa, dans son état actuel, n'est pas seulement une des causes de la décadence musulmane, mais une menace constante pour la civilisation.

Il y avait en Asie Centrale, vers 1909, environ 455 madrassa, avec 20.725 étudiants ; dans la province du Syrdaria 49 madrassa (1.099 étudiants) ; dans la province de Samarkand 69 madrassa (1.606 étudiants) ; dans le Fergana 159 madrassa (4.320 étudiants) ; à Boukhara 117 madrassa (11.500 étudiants) ; et à Khiva 61 madrassa (2.200 étudiants) (1).

En résumé, depuis le moment où, il y a trois quarts de siècle, M. Khanykov visitait Boukhara, aucun progrès ne s'est accompli. Le nombre des personnes qui savent lire et écrire est relativement assez grand ; mais la science et l'enseignement sont toujours dans le même état de routine et de fanatisme traditionnel.

1. On ne trouve aucun madrassa dans la Transcaspienne (Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 50).

CHAPITRE XVIII

LES ARTS

Ce chapitre sera court et l'on pourrait presque le supprimer ; où il n'y a rien, l'histoire n'a qu'à se taire. Les poètes modernes n'ont aucune valeur et la population indigène fait preuve de goût en leur préférant les anciens.

La musique et le chant ne sortent pas de leurs formes populaires.

Même l'architecture musulmane, si célèbre au moyen âge, est tombée dans une décadence qui paraît définitive : on ne construit plus nulle part dans l'Asie Centrale de mosquées et de madrassa qui rappellent, même de très loin, les monuments de Timour et de ses premiers héritiers, et l'on chercherait en vain des architectes dont le nom mérite d'être cité.

Nous avons vu entre les mains d'adultes et d'enfants indigènes des livres russes illustrés : les images étaient effacées ou les yeux des personnages étaient crevés. Comme nous nous étonnions de ces mutilations systématiques, les indigènes nous les expliquèrent : « C'est un péché que de reproduire l'image de la figure humaine, puisque nous ne pouvons lui donner le souffle. » C'est en vertu de la même idée que, quand les Tatars retiraient une icône d'un fleuve, leur premier soin était de lui crever les yeux et de la défigurer. Il y a douze siècles, les Musulmans boukhares traitaient de même les Kech-Kouchan et leurs idoles. Que ce régime n'ait pas favorisé le développement de la

sculpture et de la peinture, on ne saurait s'en étonner.

Les arts industriels ne sont pas beaucoup plus prospères. On ne trouve plus aucune trace des fabriques d'armes célèbres avant l'invasion turco-mongole, ni des manufactures qui fournissaient les riches parures, les soiries épaisses et les vaisselles émaillées que recherchaient les pays voisins.

L'ETHNOGRAPHIE DU PAYS

NOUVELLES FORMES DE SA TURQUISATION

CHAPITRE XIX

LES SARTES

Que faut-il entendre par Sartes ? — Les opinions traditionnelles. — Les Sartes sont des Iraniens turquisés. — L'origine du mot « sarte » ; le type des Sartes ; leur nature morale : amour de la paix, activité, etc. ; le Sarte commerçant. — Parallèle des juifs et des Sartes.

La transformation ethnographique qui, commencée au ^{vi}^e siècle et précipitée par l'invasion mongole, a peu à peu pénétré d'éléments turcs les Tadjiks autochtones, s'est continuée sans interruption. Elle se manifeste surtout par la « sartisation » des peuples de l'Asie Centrale. Les Sartes, qui sont aujourd'hui la population la plus importante du pays, se regardent comme Turcs ou Ouzbeks. A première vue, leur type caucasique très marqué semble démentir cette conviction. Mais leur langue est le turc, et force vous est de vous demander quelle peut être l'origine des Sartes.

M. Ostrooumov a étudié cette question dans son *Recueil*

des renseignements historiques et ethnographiques concernant les Sartes. On suppose, avec assez de vraisemblance, que les Sartes actuels représentent un type mixte produit par le mélange de la population primitive iranienne du Turkestan avec des conquérants et des immigrants postérieurs de race turco-mongole (1) ; ils ne se confondent pas cependant avec les Ouzbeks actuels, même avec ceux de Boukhara dont le métissage est pourtant analogue.

Le nom même du peuple sarte, si nous en connaissions exactement le sens, pourrait peut-être nous donner quelques indications sur son origine ; malheureusement nous en sommes réduits à des conjectures. Un des hommes qui ont le mieux étudié le Turkestan, M. Nalivkine, suppose que les Sartes doivent leur nom à une des tribus ouzbeks venues dans l'Asie Centrale avec Tchinghiz, à la tribu de Sarte ; elle aurait abandonné la vie pastorale et les nomades se seraient habitués à désigner par son nom tous ceux de leurs congénères qui s'étaient adaptés à la vie sédentaire ; avec le temps, le nom de « Sarte » se serait étendu aux Tadjiks en général, puisque les nomades appellent « Sartes » la population sédentaire de l'Asie Centrale, leurs propres congénères attachés à la terre aussi bien que les Tadjiks (3).

L'opinion de M. Nalivkine n'a pas rallié la plupart des orientalistes qui ne voient dans le mot *Sarte* qu'une forme de Tadjik, et en dépit du respect profond que nous inspire la science de M. Nalivkine, notre ancien maître, nous ne saurions nous-même l'accepter, car les dénominations des tribus ouzbeks et de leurs divisions sont quelquefois difficiles à expliquer ; comment expliquer, par exemple, l'origine du nom de « Ourous » que porte une subdivision citée par M. Khanykov dans la division

1. Ostrooumov, *les Sartes, matériaux ethnographiques*, 1^{re} livraison, p. 1-34.

2. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 32-33.

de Kandjagaly, de la tribu de Koungrat (1)? Si « Ourous » est dérivé dans ce cas de « Russes », « Sarte » a pu apparaître chez la tribu ouzbek du peuple des « Sartes » connu déjà avant Tchinghiz ; d'après Rachid-ed-din, ce dernier entreprit une campagne contre les Sartes (ce doit être l'expédition faite par un détachement mongol, sous le commandement de Khoubilaï-Noïon, en 1211, dans la partie septentrionale du Sémiretchiè, pays des « Sept Fleuves »). Ces Sartes dépendaient à ce moment d'Arslan-khan des Karlouk ; après sa soumission aux Mongols, Tchinghiz lui donna pour épouse une fille de sa tribu et ordonna à son nouveau vassal de s'appeler « Arslan, prince des Sartes », c'est-à-dire, ajoute Rachid-ed-din, prince des « Tadjiks » (2). Ainsi pour Rachid-ed-din, les mots de « Sarte » et de « Tadjik » sont synonymes. Plus tard, Mir-Ali-Chir, Babour et Aboul-Gazy, d'une manière parfaitement précise, appellent les Tadjiks « Sartes » ; le premier emploie l'épithète de « Sarte » même pour la langue persane (3). Babour nous dit des habitants d'Isfara que ce sont des Sartes montagnards (4) : or, il est certain qu'alors, comme aujourd'hui, Isfara était occupée par des Tadjiks. Aboul-Gazy distingue les Sartes des Turkmènes, des Ouzbeks, des Kysylbachs et sans aucun doute il entend sous ce nom les Tadjiks. Dans un de leurs chants populaires, que cite M. Grebionkine, et qui sont antérieurs à leur arrivée dans l'Asie Centrale, les Ouzbeks de la tribu de Mitàn disent de Samarkand *qu'on y tombe entre les mains des maudits Sartes* ; cette chanson se retrouve sur le bas Oural (chez les Kirghiz) (5). Or, Aboul-Gazy dit que les habitants de Samarkand parlent

1. Khanykov, *Description de Boukhara*, p. 58.

2. *Recueil de chroniques. Histoire des Mongols*, par Rachid-ed-din ; traduction du persan, en russe, introduction et notes de Berezine. Pétersbourg, 1858, p. 132.

3. *Dictionnaire turk-oriental*, par Pavet de Courteille. Paris, 1870 (voir mot « Sarte »).

4. Babour-rama, ed., Ilminsky. Kazan, 1857, p. 4.

5. Grebionkine, *Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 3, note.

tous l'idiome des Tadjiks et que personne n'y sait le turc (1). Il semble donc établi que, dans la bouche des Turcs, le mot « Sartes » désignait les Tadjiks; il a pris ensuite un sens plus général et s'est appliqué à toutes les populations sédentaires de l'Asie Centrale.

M. Lerch a rapproché le mot Sarte de « Yaxarte » (Syr-daria) et des « Yaxartes » (peuple) mentionnés par des écrivains grecs (Strabon, Ptolémée, Arrien), et il le rattache à la vieille racine iranienne « ksatra » dont provient le mot persan actuel « chahar » (ville). *Sarte* aurait donc signifié « citadin » et les nomades *iraniens* de l'antiquité, particulièrement les Massagètes, l'auraient appliqué à leurs congénères sédentaires (2), peut-être pour éviter d'employer le nom de « Tadjik » qui avait une signification mystique (3). Par la suite, les Turcs le leur empruntèrent et les Russes le reçurent des Kirghiz, comme les Grecs avaient appris des nomades de leur temps le nom des Yaxartes (4).

L'hypothèse de Lerch trouve peut-être une confirmation indirecte dans le sens des mots Kazak et Ousbek (homme libre, maître de lui-même); le nomade regarde en effet, toujours la vie citadine comme un véritable esclavage.

Nos observations personnelles indiquent que les Sartes sont des Tadjiks turquisés, et cette supposition paraît confirmée par les caractères physiques et moraux de la race, par l'histoire et par les indications linguistiques (5).

Par leurs traits physiques, les Sartes se rattachent à la race caucasienne : d'une taille en général plutôt grande

1. *Histoire des Mongols et des Tatares*, par Aboul-Ghazy-Begadour-Khan. Publiée, traduite et annotée par le baron Desmaison, t. I. Texte. Saint-Petersbourg, 1871 (Sarte-djadval al-i'lam).

2. Lerch, *Russische Revue*, 1872, I, s. 30-35.

3. Voir plus haut, p. 21.

4. Arrian, Lib. III, cap. 40.

5. Voir à la fin de ce volume notre étude sur l'idiome des Tadjiks et le sarte.

et svelte, ils ont les yeux bruns, de grandeur moyenne ou grands, les cheveux bruns, la barbe touffue, la peau blanche ou légèrement basanée, la figure ovale, avec des traits assez réguliers, le nez le plus souvent droit ; on rencontre parmi eux des individus roux, aux yeux tirant sur le gris ; souvent les muscles des bras sont plus développés que ceux des jambes. Ça et là quelques traits décèlent une origine mongolique, des pommettes un peu saillantes ou des oreilles écarquillées ; mais ces exceptions assez rares ne modifient pas l'expression générale : le sang iranien a prévalu (1) si bien, qu'il n'est pas toujours possible de distinguer les Sartes des Tadjiks (2). Il ne semble pas d'ailleurs que le nombre des Turcs qui se sont mêlés aux anciens Tadjiks ait été très considérable. Ils ont exercé sur eux surtout une action linguistique, ce qui s'explique aisément par leur domination politique, par le profit évident qu'avaient les sujets à connaître l'idiome des conquérants et aussi par la tolérance des Mongols qui ne provoquent aucune réaction nationale. Dans tous les cas, dès la fin du xiv^e siècle, les savants boukhares parlaient le turc djagatai, et faisaient des vers en cette langue.

Les Sartes sont un peuple pacifique ; ils n'aiment pas la guerre qu'ils considèrent toujours comme le métier des Ouzbeks (3). Tant que durait la paix, les khans préféraient les Sartes, qui payaient docilement tous les impôts possibles, à leurs autres sujets moins commodes, surtout aux nomades dont la dépendance était purement nominale (4).

1. Reclus, *l'Asie russe*, p. 459-460. — Ch. de Ujfalvy, *le Syr-Daria, le Zarafchan, le pays des Seprivières et la Sibérie occidentale*, avec quatre appendices. Paris, 1879, p. 36.

2. Nous avons ici en vue les Tadjiks de la plaine ; les Tadjiks montagnards se font remarquer par leur robuste apparence et leur visage mâle.

Nous devons faire remarquer que nous ne nous séparons pas de M. Grebionkine quand il dit : « Nos observations personnelles de six ans, nous ont convaincu que la nature physique du Tadjik est faible et instable ; quand il s'unit à une autre race, c'est toujours celle-ci qui l'emporte. » (Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 10).

3. Grebionkine, ouvrage cité, p. 37.

4. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 37.

En temps de guerre, au contraire, les Sartes étaient de médiocres auxiliaires; ils se plaignaient volontiers des manies belliqueuses des souverains, se mettaient en campagne à contre-cœur et à la première occasion s'enfuyaient du camp. Lorsque, en 1861, Malla-khan de Kokand voulut combattre ses nouveaux ennemis, les Russes, même la classe militaire blâma ses velléités de résistance (1).

Il suffisait à M. Vambéry, tout boiteux qu'il fût lui-même, de brandir son bâton pour mettre en fuite une troupe de Sartes. A Boukhara, les veilleurs de nuit ne s'avancent qu'en groupes; l'un porte une lanterne, un autre frappe une planche métallique ou bat une sorte de grand tambour, d'où un vacarme assourdissant; à la vue d'un passant attardé, ces veilleurs vocifèrent d'une voix contrefaite : « Kem » (Qui est-ce, qui vive?) (2). Dès qu'on approche de minuit, ces gardes farouches se retirent paisiblement dans un refuge où il n'ont rien à craindre des voleurs. Nous avons vu à Samarkand, il y a une quinzaine d'années, les veilleurs de nuit monter en bandes sur les toits et y pousser de véritables hurlements, moins pour effrayer les voleurs que pour s'encourager eux-mêmes. Il suffit d'assister à une rixe entre Sartes pour être édifié sur leur valeur. Le plus souvent, les adversaires se contentent de se lancer à distance des torrents d'injures; si, par hasard, ils en viennent aux mains, au premier coup, ils crient *vaï dod* (au secours!) et quelquefois même sanglotent comme des femmes (3).

Détestable soldat, le Sarte est un admirable cultivateur qui soigne son champ avec le même dévouement que le paysan français son potager, et qui peut servir d'exemple

1. Nalivkine, ouvrage cité, p. 193.

2. La prononciation ancienne, « kem », « men », etc., au lieu de « kim », « man » actuels s'emploie chez les Turcs indigènes dans les cas exceptionnels, comme ici par exemple, lorsqu'il faut montrer une hardiesse provocatrice.

3. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 140. — Ostrooumov, *les Sartes*, 1^{re} livraison, p. 52.

au colon russe (1); son habileté en matière d'irrigation fait l'admiration des spécialistes européens. Non seulement de longs et larges *aryk* (canaux) arrosent les plaines, mais il a amené l'eau sur des terrains élevés (en particulier dans le district de Tachent). Les procédés employés sont en même temps si simples, si peu coûteux et généralement si pratiques, qu'ils supposent une expérience séculaire.

Cette ingéniosité pratique des Sartes se retrouve dans toute leur économie rurale, de même que dans toute chose pratique; ainsi, pour satisfaire aux demandes des amateurs européens, ils ont imaginé un moyen de hâter le développement des radis (2): ils sèment les graines dans de la terre mise sur des civières; le jour on expose les couches aux rayons du soleil printanier et le soir on les enferme dans un bâtiment; de cette manière le produit désiré est bientôt prêt et se vend à bon prix (3). Dans tous les métiers le Sarte est capable de progrès, recherche les instruments perfectionnés, adopte sans résistance les méthodes nouvelles; autrefois c'étaient principalement des femmes qui cousaient à la main les *khalat*; actuellement ce sont des hommes qui les font avec des machines à coudre (les Sartes considèrent la machine à coudre comme une machine trop chère et trop compliquée pour être confiée à des femmes) (4). Le titre de maître-ouvrier (*ousto*) est en grand honneur chez eux; aussi l'*ousto* ne travaille-t-il qu'avec le secours d'un ou plusieurs aides; l'*ousto*-maçon reçoit du manœuvre la brique qu'il met sur le mur, et un second manœuvre la revêt de mortier; outre l'orgueil professionnel, il a aussi le désir de ménager ses forces (5).

1. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 369.

2. A l'exception d'oignons et de carottes, les indigènes eux-mêmes ne mangent pas de légumes.

3. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 93.

4. Geyer, *ouv. cité*, p. 113.

5. *Ibid.*, p. 33.

Le Sarte a au même degré que le Japonais et le Chinois le don d'imitation et d'assimilation. Ils avaient oublié l'architecture, mais ils ont vite appris à élever des églises russes. Un dessin à la main, ils mènent à bonne fin des travaux modelés parfois compliqués.

D'autre part, si le Sarte pratique avec succès l'agriculture et les métiers, il a la passion du commerce et rappelle à ce point de vue les anciens Sogdiens (1); un Européen qui se trouve pour la première fois dans une ville sarte, est surpris de l'extraordinaire multitude des boutiques et des échoppes qu'il rencontre un peu partout. Le rêve de tout Sarte est de devenir *boi* (riche); par quelque métier qu'il débute, il finit toujours par le trafic. « Le désir de faire le commerce, de mettre son argent en circulation, écrit M. Grebionkine, est général chez le Tadjik (et par conséquent chez le Sarte); même les moulla, les imam, les moudarris, les ichans, les kozy (juges de paix, les amlakdor (percepteurs d'impôts), les aksakal (baillis des villages), en un mot toutes les personnes qui possèdent une certaine somme disponible se livrent au négoce directement et par des intermédiaires: vieillards, jeune gens, gamins de dix ans, personnes âgées, tout le monde trafique. C'est pourquoi les villes et les foires les plus insignifiantes vous frappent par la quantité des échoppes et des marchands (2). »

Les changements contemporains ont offert aux Sartes des facilités nouvelles de satisfaire leurs goûts. Voici, par exemple, un Sarte, entrepreneur, âgé d'une trentaine d'années; demandez-lui comment il est devenu entrepreneur. S'il est franc, il vous racontera une histoire plus ou moins semblable à celle-ci: « Il y a quinze ans, je restai orphelin de père et de mère: n'ayant pas de quoi vivre, je ne voulus ni voler ni mendier; j'allai du Tachkent

1. Voir p. 27 et 35.

2. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 26.

musulman à la ville russe et je devins *tachtchichka* (porteur privé) dans le marché de Voskressensky (1) ; j'appris tout de suite de mes camarades la phrase : « Barina, tachichka nada ? » (en russe écorché : « Madame, vous faut-il un porteur ? »). Le premier jour je gagnai vingt kopecks, j'achetai deux kopecks de pain, deux de thé et je payai cinq pour mon gîte dans la cour d'un caravansérail : profit net, onze kopecks. J'économisai peu à peu de quoi m'acheter un sac et une corbeille : on porte peu de choses avec ses bras, et on ne gagne pas grand'chose. Quand j'eus acquis mon outillage complet, mes affaires allèrent mieux. Pendant deux ans je parcourus ainsi chaque jour la ville russe dans toutes les directions, chargé d'emplettes que faisaient des ménagères ; en même temps j'appris le russe, je fis quelques petites économies, et je louai une place dans le marché aux fruits ; puis j'achetai des fruits dans les jardins qui se trouvent aux environs de Tachkent, et je les revendais dans la ville avec bénéfice. Au bout de deux ans j'ouvris une petite épicerie dans *l'ourda* (2), près de la caserne des musiciens militaires russes ; au début je n'avais pas grand'chose à offrir, du thé vert (3), du sucre candi, du savon, des fers à cheval, du tabac à priser, des allumettes, des chandelles, du suif, des aiguilles, du fil, des racines de toutes sortes, etc. En dehors des musulmans, j'avais comme clients des soldats russes qui m'apportaient de gros pains noirs et du cuir à bottes ; je les repassais à bon compte à des ouvriers russes. Ensuite j'eus une boucherie dans la ville russe ; la plupart de mes pratiques étaient des messieurs russes qui achetaient tout à crédit. Actuellement je suis, grâce à Dieu, père de famille et propriétaire d'une maison de campagne et d'un verger. »

1. Le mot de « *tachtchichka* » est un provincialisme russe drôle dont les habitants russes de Tachkent sont redevables aux Sartes.

2. « *Ourda* » forteresse ; à Tachkent on appelle ainsi maintenant l'emplacement de l'ancienne forteresse indigène.

3. Sorte de thé à bon marché.

Naturellement, votre interlocuteur ne vous dira pas tout, vous ne saurez pas le prix qu'il réclamait des messieurs russes qui achètent tout à crédit et la somme dont il grossissait leur facture, quand il la leur présentait le 20 de chaque mois, jour où les fonctionnaires russes touchent habituellement leurs traitements.

Un autre *boi* (riche) avait débuté comme chiffonnier ; un autre avait été domestique chez un « monsieur » russe, etc. Ce ne sont pas là des exceptions extrêmement rares.

Le Sarte a l'instinct des vraies conditions du commerce ; il se contente, au moins au commencement, d'un gain modeste, tâche de renouveler rapidement ses affaires et réduit le plus possible ses frais généraux : dans sa boutique, il est à la fois patron, commis et garçon. Comme ses besoins sont très modestes, là où une maison européenne a de 500.000 à 800.000 francs de frais, son concurrent Sarte en a le dixième (1). Son seul défaut est une certaine timidité ; c'est pour cela qu'il a dû céder aux Juifs boukhares les gros marchés de manufacture et de coton (2).

M. Grebionkine affirme qu'autrefois les Sartes surfaisaient rarement leurs marchandises. Si un acheteur craint d'être trompé, dit-il — et c'est un fait que nous avons aussi observé personnellement — il prend l'objet qu'il désire et prie un marchand voisin d'en fixer la valeur ; l'arbitre examine la marchandise, en indique la valeur qui est légèrement majorée et reçoit l'argent et le remet à son collègue qui est obligé d'accepter le marché. On assure qu'en pareil cas les marchands sartes n'agissaient pas de connivence (3). Ces mœurs patriarcales ont disparu et les Sartes exploitent terriblement leurs acheteurs, les chrétiens surtout qui sont des infidèles, et qu'ils tiennent pour riches, parce qu'ils regardent moins à la dépense.

1. Ostrooumov, *les Sartes*, livraison II, p. 53.

2. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 32.

3. Grebionkine, *Turkestan russe*, livraison II, p. 26-27.

Ils n'achètent rien eux mêmes qu'après des marchandages infinis.

Voyez sur la foire ce Kirghiz et ce Sarte se frapper fortement l'un à l'autre dans la main ; tous les deux sont excités, haletants, rouges, mais silencieux ; le Kirghiz est vendeur d'un bon petit cheval de steppe, et le Sarte veut l'acheter ; depuis une bonne demi-heure, ils discutent sans parvenir à s'entendre. Le propriétaire du cheval demande pour sa bête 40 roubles (100 fr.), l'animal en vaut au moins 50 (130 fr.), mais l'acheteur n'en offre d'abord que 15 (40 fr.), 15 1/4 ! crie le Sarte. 38 riposte le Kirghiz, et les tapes dans les mains reprennent plus fortes. Enfin, accablés de fatigue, les deux indigènes s'arrêtent un moment, mais le Sarte ne lâche pas la main de son partenaire. Deux autres Sartes arrivent à la rescousse et la discussion reprend. Ennuyé, vous vous en allez ; mais si vous revenez au bout d'une demi-heure, vous y retrouverez les mêmes adversaires ; tout au plus le nombre des interlocuteurs aura-t-il augmenté. Soyez sûr que la ténacité du Sarte finira par l'emporter ; il aura le cheval pour 25 roubles et le revendra 50, après en avoir demandé 100.

La persévérance des courtiers indigènes n'a d'égale que leur importunité. A Tachkent nous avons vu dans plusieurs magasins de thé les employés forcés de chasser des courtiers sartes. Mis à la porte par les deux épaules, ils reparaissent presque aussitôt ; s'ils n'enlevaient pas quelque affaire, ils buvaient au moins sans bourse délier deux ou trois tasses de thé (dans les établissements de ce genre, il y a toujours du thé tout préparé que la clientèle déguste gratuitement). Tous les employés de la maison interviennent tour à tour pour essayer de persuader à ces acheteurs obstinés qu'il est impossible de leur vendre 30 roubles une caisse de thé qui en coûte 40. A bout d'éloquence le vendeur les renvoie au gérant, qui, lassé à son tour, finit par leur répondre de s'adresser au patron : ce dernier n'est pas là, il est parti pour la campagne, au vil-

lage de Nikolskoïè, par exemple (à 6 kilomètres de la ville). Le Sarte y court : il compte pour rien son travail et son temps.

Aucun scrupule moral ne l'arrête, quand il aperçoit la possibilité de quelque profit sur le poids, la mesure, le compte ou la qualité des marchandises. Sa balance est inexacte, les fléaux sont inégaux, les plateaux défectueux, les poids suspects ; il sait adroitement attacher au plateau quelque boulette en cire, en poix, en résine et même en plomb. Si vous vous apercevez de la ruse et que vous en fassiez l'observation, il ne proteste pas et remet les choses en état sans dire un mot⁽¹⁾, mais il cherche à se rattraper de quelque autre manière et ce prestidigitateur merveilleux y parvient presque toujours. Les enfants, les paysannes et les Kirghiz sont ses victimes préférées. Un garçon vient dans la boutique d'un Sarte et demande deux dizaines de noix ; le boutiquier commence à les compter : « Une, deux, trois, quatre, cinq » et brusquement : « Quel âge as-tu ? — Huit ans. — Huit, neuf, dix, onze, treize, continue notre marchand. — Et ton frère aîné, quel âge a-t-il ? — Mon frère a seize ans. — Seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt. — Voilà tes noix, tiens », et il renvoie son acheteur.

Les tchaï-khanatchi (propriétaires des cafés indigènes) et les marchands sartes recueillent avec soin le thé qui a déjà servi à une infusion, le font sécher et l'utilisent de nouveau.

Un artisan russe — c'est un incident dont nous avons été témoin — avait affermé à un Sarte sa terre de compte à demi. Avant le partage des grains, le Sarte vola une partie de la récolte ; son ouvrier agricole, un Kirghiz, le dénonça au propriétaire à l'aire même ; de là une rixe générale s'engagea. Le Sarte tomba sur son ouvrier et le Russe sur lui.

1. L'excuse, ainsi que le remerciement, n'est pas en usage chez les Sartes, du moins dans la forme correspondant au « pardon » et au « merci ».

Personne n'est à l'abri de leurs friponneries. Après la conquête du Turkestan, le gouvernement russe fit à la population remise des impôts pendant un certain temps, et maintint ensuite l'ancien régime fiscal. Il commit l'imprudence de ne pas demander à temps aux percepteurs indigènes les documents nécessaires ; les sarkor et les zakatchi en profitèrent pour présenter aux Russes de faux états de perception.

Quand elle s'en aperçut, l'administration pensa qu'elle pourrait sauvegarder ses intérêts sans pressurer la population et lui permit d'élire des commissions spéciales qui lèveraient l'impôt ; les percepteurs élus recevaient 10 0/0 de leurs recouvrements. Dans la seule région du Zarafchan (province de Samarkand actuelle), les nouveaux percepteurs indigènes volèrent au fisc, en 1870, environ 165.500 roubles (440.000 fr.) (1). Ils avaient deux registres d'impôts : le premier, officiel, très sommaire, qu'ils présentaient au chef de district ; le second qui leur servait en fait. Ils s'assuraient la connivence des contribuables en leur accordant de légères remises, mais se réservaient naturellement la meilleure part du profit (2).

Le zakat était aussi perçu par l'intermédiaire des indigènes ; les vols furent plus imprudents encore. Tachkent, qui, sous les khans, payait annuellement de 240.000 à 320.000 roubles (640.000 à 960.000 fr.), ne donna la première année que 25.595 roubles (68.253 fr.) (3).

Le Sarte éprouve une invincible horreur à payer ses dettes, surtout quand il n'existe aucun titre écrit. Il n'est pas rare de voir sur les marchés cette scène curieuse. Un Sarte en saisit un autre par le bord de son khalat et en tordant le vêtement dans ses mains, réclame au captif une dette déjà très ancienne. Le débiteur qui a réussi pendant longtemps à éviter son créancier a eu la mauvaise fortune

1. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 405-406, 408.

2. Miropïev, *ouv. cité*, p. 408.

3. *Ibid.*, p. 407.

de le rencontrer sur sa route. S'il refuse de payer, le créancier, sans lâcher le bord du khalat, le traîne devant les autorités. Souvent le débiteur, par un brusque mouvement, défait son khalat et se sauve en l'abandonnant à son créancier. Jusqu'à une nouvelle rencontre, le créancier n'a pour toute consolation que le vêtement resté dans ses mains (1). De nos amis russes qui ont eu l'imprudence d'avancer sur parole de l'argent à des Sartes, nous n'en connaissons pas un seul qui soit rentré dans ses fonds. En revanche, il arrive tous les jours que des Sartes essaient de vous emprunter de l'argent sans s'être acquittés de la dette précédente. « Une femme vient chez nous d'un autre village », racontent MM. Nalivkine, « et demande qu'on lui prête 4 roubles (10 fr. 65); après avoir reçu ce qu'elle demande, elle nous promet de s'acquitter avant six mois, soit en argent, soit en beurre; on ne la revoit pas de toute une année. Un beau jour, elle reparait les mains vides, cela va sans dire : Assalom alaïkoum ! (Bonjour !). — Alaïkoum assalom (bonjour !) — Comment allez-vous ? Vos petits sont-ils bien portants ? ont-ils grandi ? — Dieu merci.

On offre du pain et du thé à la visiteuse qui engage une longue conversation sur la récolte prochaine, sur le temps, les nouvelles locales, un mariage qui aura lieu chez des voisins, etc. Au moment de partir : « Quant à votre argent, je ne l'ai pas apporté : je n'ai pas pu me le procurer. Donnez-moi encore 2 roubles (5 fr. 30); l'année prochaine je vous paierai tout à la fois (2). »

Les Sartes mentent et exagèrent tellement que chacun de leurs mots est sujet à caution; ils ne disent la vérité que quand elle leur profite; quand ils n'en sont pas sûrs, ils préfèrent mentir. Nous avons cité plus haut l'observation de M. Geyer sur la façon dont les indigènes com-

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 143.

2. *Ibid.*

prennent les statistiques (1); MM. Nalivkine le constatent aussi. En 1879, ils habitaient un village indigène dont les habitants les regardaient presque comme des leurs; un jour, le syndic du bailliage, indigène comme tous les syndics de cet ordre, vint chez eux et les pria de le tirer d'embarras; il s'agissait de répondre à une demande des autorités sur le chiffre des maktab et des élèves dans le district. Fallait-il grossir ou diminuer les chiffres réels? « Il ne sait pas pourquoi on lui demande ces renseignements, et cela suffit pour qu'il n'ait même pas l'idée de fournir des renseignements exacts (2). »

Ces habitudes de mensonge sont une source perpétuelle de perplexité pour les tribunaux russes. Dans une enquête judiciaire, un Sarte figure comme témoin; on commence l'interrogatoire. Jamais le Sarte ne répondra directement aux questions qu'on lui pose; il remontera au déluge, racontera toute une série d'histoires inintelligibles et laissera toujours de côté l'essentiel de l'affaire. On le presse, on le convainc de mensonge; mais sans se déconcerter, il se lance dans de nouveaux racontars qui ne sont pas moins inexacts. On lui prouve une fois de plus qu'il ment, il jure qu'il va dire la vérité, se déclare prêt à l'affirmer sous serment, et apporte une douzaine de nouvelles preuves, toujours fausses. Si, à la fin, l'enquêteur ne perd pas patience, s'il est assez habile pour renverser tout l'échafaudage élevé par le témoin, et s'il lui démontre d'une façon irréfutable sa mauvaise foi, le témoin avoue qu'on l'a acheté (souvent pour 0 fr. 50 ou 1 fr.), et il se justifiera en alléguant sa pauvreté; il n'a aucun remords, aucune conscience de sa faute (3). De pareils cas très fréquents autrefois, ne sont pas rares encore aujourd'hui.

C'est que les Sartes paraissent incapables de voir exactement ce qui se passe. Leur exagération grossit les faits dans

1. Page 170, note 3.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 139-140.

3. Grebionkine, Turkestan russe, livraison II, p. 34-35.

des proportions fantastiques. Une rixe banale, qui n'a été qu'un combat d'injures, se transforme le soir en un combat sanglant (1).

Le Sarte a une peur salutaire du gendarme. Le vol est rare dans les marchés, parce qu'autrefois on coupait la main droite au voleur pris en flagrant délit. Mais, s'il croit pouvoir échapper à la punition, il prend sa revanche. « Des Sartes, disent MM. Nalivkine, volent souvent ceux qui leur auraient donné la chose dérobée si on la leur avait demandée... Ainsi, il y a quelques années, une femme qui était secourue par nous depuis longtemps, arrive chez nous de son village probablement avec l'intention de solliciter quelque aumône ; laissée seule dans la chambre, elle se dirige vers le secrétaire où nous prenions l'argent ; l'arrivée de l'un de nous l'empêche de réaliser son vol ; sans en être autrement émue, elle va à la cuisine, et profite d'un moment de solitude pour remplir un sac de vivres ; elle fut surprise par notre domestique... Quand nous habitions un village indigène, de la menue vaisselle, du harnachement, du pain, des morceaux d'étoffes, etc., disparaissaient de chez nous très souvent (2). » Dans la classe pauvre, les enfants de neuf ou onze ans prouvent non seulement une remarquable entente du négoce, mais une adresse singulière à voler (3).

Voler est plus honorable que demander, le « gadoï » (mendiant) est méprisé. Mais il n'y a aucune honte à accepter des cadeaux. Même des gens d'extérieur très convenables acceptent sans nul embarras des dons insignifiants et appliquent ponctuellement le proverbe russe : si l'on te donne, prends ; si l'on te bat, sauve-toi. Au fond, ils regardent le donneur comme un imbécile.

Le moindre gain est le bienvenu et aucun n'est dédaigné. Le chien le plus affamé n'a rien à gagner sur l'os que net-

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 140.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. *Ibid.*, p. 182.

toie le Sarte. Quand il a mangé son plat de pilaw, il le nettoie soigneusement avec le doigt (1), et le lèche avec tant d'art qu'il est inutile de faire la vaisselle (2).

Avec de pareilles habitudes, les chiens mènent une existence peu enviable. On n'a jamais vu un Sarte donner du lait à un chien. Ce serait un péché ; puis « les yeux du chien qui boit du lait coulent et fondent » (3). A ce régime de famine les chiens se sont habitués, dans quelques régions de l'Asie Centrale, à manger des fruits et des épis de maïs. « Non seulement il n'est pas rare ici (dans le Fergana), lisons-nous chez M. Nalivkine, que les chiens mangent de abricots tombés des abricotiers ; mais on en a vu grimper sur des mûriers pour en manger les mûres. Nous craignons qu'on ne nous croie pas, mais nous pouvons indiquer les villages où ces cas se répètent le plus souvent : ce sont les villages qui se trouvent en avant des montagnes, dans le district de Tchoust, et où l'on cultive des mûriers principalement pour fabriquer du « chirny » (ou *chynny*, sorte de mélasse) ou du « talkan » (sorte de farine de mûres). Dans les champs de maïs éloignés de villages, il faut prendre garde aux sangliers, et dans les villages eux-mêmes on a fort à faire avec les chiens qui sont nombreux et détruisent les jeunes pousses de maïs dans les potagers » (4).

Au marché de Boukhara, des véhicules et des piétons marchent quelquefois sur des chiens et les écrasent, car ces malheureux animaux sont tellement maigres qu'ils n'ont plus la force de se remuer.

L'avarice n'est pas moindre chez les riches que chez les pauvres. Des commerçants sartes qui font des affaires importantes laissent leurs familles, s'ils sont obligés de partir

1. Au repas les doigts remplacent aux indigènes nos fourchette et couteau ; ils ne « mangent » pas ainsi les aliments liquides, mais ils les « boivent » sans employer de cuiller.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 132.

3. *Ibid.*, p. 132

4. *Ibid.*, p. 133.

pour un assez long voyage, avec une certaine quantité de vivres, mais peu d'argent : des sommes tout à fait insignifiantes, tout au plus une cinquantaine de francs ; encore cette somme n'est-elle représentée le plus souvent que par des créances à percevoir, et l'on sait que les débiteurs ne paient pas facilement (1).

Le cirque donne des représentations à prix réduit, spécialement réservées aux indigènes. D'honorables commerçants discutent longuement à la caisse et marchandent pour obtenir un rabais (2). Très avides de plaisirs, ils n'en jouissent que s'ils ne sont pas ruineux (25 à 40 centimes). Les prodigues seuls vont jusqu'à 5 roubles, et les femmes qui reçoivent des présents plus élevés sont si rares qu'il est inutile d'en parler.

Mais peut-être le Sarte est-il plus généreux s'il s'agit de ses plaisirs favoris, plaisirs sensuels ? Pas du tout ! On peut en juger d'après les prix qu'ils paient aux prostituées ; ces prix se comptent en centimes et fort rarement en francs.

Nous avons vu des Sartes dont les mains tremblaient de fièvre, lorsqu'ils tenaient de l'argent pour payer.

Le Sarte régale ses hôtes de *dastarkhon* (pain et friandises, sucre candi, raisins secs, pistaches, amandes). La réception finie, on ramasse les miettes du festin pour la prochaine occasion. Faites attention au *dastarkhon* ; vous y retrouverez parfois des amandes qui ont été déjà sous la dent, mais ont échappé à cause de leur dureté (3).

Le Sarte aime l'argent avec une telle fureur qu'il lui sacrifie tout, ses convictions, son honneur. « Un antagoniste fougueux des Russes, un fanatique implacable, s'il veut une place lucrative, passe dans leur camp et soutient leur cause contre ses coreligionnaires ; ils n'en éprouvent aucune honte et ne se cachent pas de rechercher les bonnes grâces

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 123.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 242.

3. La lésinerie sarte est envisagée ici par des Russes ; or, tout le monde sait que les Russes sont dépensiers. Peut-être, au point de vue d'autres nations, les Sartes sont-ils tout simplement économes et pratiques.

des infidèles pour ne pas laisser échapper une occasion de gain (1) ».

Le Sarte trafique de sa famille comme de sa foi. Les maisons hospitalières sont entretenues dans le Turkestan presque exclusivement par les « kousprouche ». Pour fonder un de ces établissements, le Sarte épouse légalement trois ou quatre femmes qu'il offre aux amateurs. Voilà pourquoi les maisons de tolérance indigènes n'ont pas ordinairement plus de quatre prostituées (2).

Dans une ville du Fergana c'était un membre du clergé, un *kory*, qui dirigeait un établissement de ce genre (3).

Les proxénètes sont légion, hommes et femmes ; les femmes s'offrent d'abord elles-mêmes ; puis, si on les refuse, elles recommandent leurs filles, leurs sœurs, leurs nièces, etc. ; des pères proposent leurs filles, des maris leurs femmes (4).

La même fièvre du lucre, d'autant plus séduisant qu'il semble plus facile et rapide, explique la passion du Sarte pour le jeu et les paris. Le jeu est aujourd'hui un peu moins répandu, parce que les moyens de gagner de l'argent sont devenus plus nombreux. Auparavant, il exerçait un attrait irrésistible : on jouait de l'argent, des vêtements, du bétail, même des enfants et des femmes (5).

Les paris sont toujours en vogue. On peut voir très souvent, surtout au printemps, des Sartes porter dans leurs longues manches des cailles dressées ; ils rencontrent dans un *tchai-khana* des camarades qui ont aussi leurs cailles,

1. Grebionkine, *le Turkestan russe*, livraison II, p. 13.

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 240.

3. *Ibid.*, p. 239.

4. *Ibid.*, p. 243. D'après MM. Durrieux et Fauvelle, les Sartes se montrent ingénieux aussi dans la « traite des blanches » ; en présentant au visiteur une jeune fille, « ils ont bien soin, cependant, de faire valoir leur pauvre victime, et, ils vous font comprendre, comme suprême argument, que c'est une femme enlevée clandestinement au harem d'un riche Sarte. En voilà qui connaissent bien la psychologie humaine ! » s'écrient MM. Durrieux et Fauvelle dans leur livre *Samarkand la bien gardée*. Paris, 1901, p. 194.

5. Grebionkine, *le Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 38.

et mettent aux prises des oiseaux en pariant pour le vainqueur. De semblables paris se font aussi dans des combats de béliers à énormes cornes recourbées, dans les courses de chevaux, dans les luttes organisées pendant les fêtes et les représentations de cirques.

La religion même contribue à développer cet esprit d'avidité. Pour monter au paradis de Mahomet, il faut satisfaire aux prescriptions du Prophète sur la bienfaisance, l'hospitalité, etc. Le mouton ou le bouc que l'on immole pour la fête de « kourbon » (souvenir du sacrifice d'Abraham) rend plus facile le passage du « Syrat », le terrible pont de l'enfer (1). Or, pour avoir le droit de faire ce sacrifice, il faut posséder, d'après la législation musulmane, un bien franc de dettes équivalent au moins à 20 tilla (200 fr.). Le plus sûr moyen de faire son salut, est donc d'être riche ; « iakhchy » signifie en sarte à la fois « bon » et « aisé » (2).

Pour atteindre cette fortune, qui est comme la condition de son salut éternel, le Sarte est capable de tous les efforts ; il triomphe même de sa poltronnerie naturelle.

Un pauvre diable de Sarte, qui connaissait la passion de Khoudoïar-khan pour des cailles dressées, en apporta une au palais et en fit hommage au souverain, en lui vantant en termes enthousiastes l'adresse et la valeur de son oiseau dans les combats. Il reçut une généreuse récompense et se hâta de déguerpir. La colère du khan fut terrible, quand il s'aperçut qu'il avait été dupé et s'il eût réussi à retrouver l'aigrefin, celui-ci n'aurait pas sauvé sa tête (3). N'y a-t-il pas là comme une manière d'héroïsme ?

1. Tandis que le chef de la famille égorge en personne l'animal destiné au sacrifice, sa femme et ses enfants tiennent ce dernier par les pieds dans l'espérance de participer ainsi à la grâce divine, lors du passage du Syrat (V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 24-25). Cette peine est inutile pour la femme musulmane, puisque l'islam ne lui assigne même pas de place dans la vie d'outre-tombe. Du reste, c'est logique : que feraient les femmes là où elles sont remplacées par les houris ?

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 24.

3. Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 211-212.

« Hamra-Koul, raconte M. Nalivkine, n'avait presque rien, n'était pas ennemi de la bouteille et cherchait à entrer au service. Il n'avait pas réussi à se procurer un emploi à Tachkent, chez les Russes ; après avoir ramassé quelque argent, il acheta un cheval de plus et plusieurs khalat pour ne pas se présenter les mains vides, abandonna son Toï-tépa et partit pour le Fergana, en quête de fortune et de protection. Après toutes sortes d'épreuves, il réussit enfin à pénétrer dans le palais de Nasr-ed-din-bek et remit ses cadeaux au prince héritier, mais il fut reçu très froidement. En vrai Sarte, il n'en fut pas découragé et se présenta régulièrement au *salom* (révérence) matinal. Comme ce moyen ne réussissait pas davantage, il demeurait des journées entières accroupi auprès de la principale porte d'entrée. Enfin, le Ciel eut pitié de lui, et lui envoya « une belle occasion ». Un soir, comme il était assis, accroupi, à son ordinaire, près de la porte d'entrée du palais, Nasr-ed-din apparut ; comme d'habitude, il était à moitié gris ; s'approchant de Hamra-Koul, il le reconnut et entra gracieusement en conversation avec lui. « Ah ! étranger ! habitant de Toï-tépa, à ce qu'il paraît ? Qu'est-ce que tu fais là ? — Rien, taksyr (monsieur, monseigneur). J'espère vous servir ; c'est décidé, taksyr... — Bon, bon ; en attendant, viens chez moi, sois mon hôte. » Ils entrèrent ensemble au palais ; on apporta le *dastarkhon* et le vin et la fête commença. Arrivé à un certain degré d'ivresse, Nasr-ed-din fit un signe à ses domestiques. Quelques instants après, ils apportaient solennellement des uniformes militaires russes avec des épaulettes. Nasr-ed-din passa l'uniforme par-dessus son khalat, et à son exemple le reste des assistants se déguisa en officiers supérieurs et subalternes. Le bek, complètement ivre, lança quelques commandements militaires russes ; ses compagnons d'orgie l'imitèrent ; on criait : « Au pas ! présentez armes ! portez armes !... » Comment finit cette fête, Hamra-Koul n'en avait aucun souvenir ; mais, quelques jours après, il obte-

naît un emploi qu'il occupa jusqu'à l'arrivée des Russes au Fergana. » (1).

Quelle est l'exactitude de ces anecdotes ? Il est difficile de le dire, mais elles ne paraissent invraisemblables à personne.

Il ne faudrait pas conclure de tous ces faits que les Sartes ne peuvent pas, dans certains cas, mériter la sympathie.

Une chaude après-midi d'été, vous marchez à travers une région montagneuse depuis deux ou trois heures. Peu à peu la fatigue et la faim commencent à vous tourmenter. Chemin pierreux, arbustes et arbres clairsemés, roches nues, il vous tarde de gagner quelque abri. Voici enfin devant vous une grande tache verte : c'est un « kychlak » (village indigène). Tout près de l'entrée du village, caravansérail avec un « tchoï-khona ». Vous montez au tchaï-khana (il est toujours établi sur une sorte de petit remblai en terre), vous commandez un plat et du thé ; en attendant, vous vous étendez sur une pièce de feutre ou sur un tapis, et n'ayant rien à faire, vous observez ce qui se passe autour de vous. Dans l'intérieur du tchaï-khana, bien en vue, sur des marchepieds spéciaux, ronflent deux énormes samovars de Toula ; près d'un mur, une chaudière bout ; un marmiton se tient devant un fourneau où sont étuvés des *mant* (sorte de pâté de viande). D'un côté du tchaï-khana sont attachés des chevaux de selle, de l'autre se trouvent des *aroba* (chariot indigène à deux roues, haut, léger) et les chevaux dételés des charretiers. Les voyageurs causent gaiement. Le maître du tchaï-khana, qui est aussi le propriétaire du caravansérail, court çà et là, apportant tantôt de l'orge, tantôt de la luzerne pour les chevaux ; puis il sert à ses clients du *palaou*, des *mant*, du thé, tout en saluant les nouveaux

1. *Ibid.*, p. 212-213.

venus... Tout cela sous l'ombre des *karagatch* (sorte d'orme, *ulmus campestris*), au murmure d'un aryk (ruisseau artificiel) qui coule au pied des arbres, aux cris de deux cailles qui, enfermées dans leurs cages, chantent tour à tour au parfum d'un parterre de basilics.

Ce tableau fait songer aux civilisations primitives, à la paix, et vous éprouvez une sympathie reconnaissante pour le propriétaire du tchaï-khana, qui déploie tout son zèle à vous satisfaire.

Cette ardeur laborieuse ne se maintient pas longtemps. Le plus souvent, le Sarte, dès qu'il a atteint son but (et ses prétentions ne sont pas excessives), se borne à jouir du bien préalablement acquis, et retombe dans le keïf oriental qui va jusqu'à l'apathie. Beaucoup de Sartes se louent, travaillent avec zèle cinq ou six mois; puis, après avoir ramassé un petit pécule, renoncent à leur place pour vivre en liberté, à leur guise; ils ne manquent alors aucun *tamo-cha* (distraktion en général, y compris la flânerie dans les rues), se promènent en « izboch » (« izvoztchik » écorché), fréquentent les tchaï-khana, ces clubs indigènes, etc. L'argent dépensé, ils cherchent de nouveau quelque emploi momentané (1).

En somme, il semble que le Sarte soit naturellement paresseux; il triomphe de sa nature, par moment, sous l'aiguillon du besoin, ou quand il est excité par l'appât du gain; mais il redoute instinctivement l'effort, surtout l'effort prolongé. Il peut être et il est souvent un cultivateur admirable, s'il exploite son propre domaine; il est un assez mauvais *mardy-kôr* (manœuvre), très inférieur aux Tadjiks du Karatéghine. Dans les constructions de chemin de fer, de ponts, etc., les entrepreneurs lui préfèrent les ouvriers de la Perse ou de la Russie d'Europe (2).

Ses facultés intellectuelles ne nous paraissent pas très

1. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 32.

2. *Ibid.*

brillantes. Mais il serait sans doute prématuré de prononcer sur ce point un verdict définitif. Nous avons eu beaucoup de relations avec des moulla (étudiants) et des moudarris (professeurs). Ils se donnent beaucoup de mal pour aboutir à un résultat des plus médiocres. Demandez à un professeur qui sait convenablement le persan et le sarte de traduire un passage d'une de ces langues dans l'autre : il s'applique si éperdument que la sueur coule de son front et traverse sa calotte, et le résultat est assez piteux.

Les jeunes Sartes, que nous avons eu l'occasion d'observer dans les écoles secondaires russes, étaient certainement inférieurs à leurs frères du désert, les Kirghiz. Tandis que ceux-ci sont souvent parmi les meilleurs de la classe, leurs camarades sartes, dans les cas les plus favorables, ne s'élèvent pas au-dessus de la moyenne. Peut-être faut-il attribuer cette infériorité à ce fait que la plupart des élèves sartes n'entrent dans les écoles russes qu'après avoir passé par les maktab, où leur esprit s'est fatigué et rétréci ; les Kirghiz, que n'a pas touchés l'éducation musulmane, apportent une intelligence neuve et fraîche.

Le Sarte ne révèle pas non plus aucun instinct artistique. Prenons, par exemple, la musique, que l'islam ne put pas étouffer comme la peinture et la sculpture. Avec deux ou trois instruments musicaux (*dombra* = espèce de guitare à deux cordes, *kobouz* = espèce de luth), le Kirghiz invente des motifs tantôt tristes comme le désert lui-même, tantôt libres et vifs comme le vent des steppes : le Sarte, dont l'orchestre est plus compliqué, ne récite que des mélodies monotones et vides.

Dieu voulut donner aux hommes le don du chant, raconte la légende kirghiz, et il envoya sur la terre un saint leur apporter ; le Kirghiz accourut et le saint lui remit le présent de Dieu. Le Sarte, on ne sait trop pourquoi, s'attarda, et quand il arriva enfin, il ne trouva plus le saint, mais un loup qui hurlait : c'est de ce loup qu'il a reçu l'art du

chant. Le chant du Sarte ressemble en effet moins à une mélodie qu'à un cri sauvage (1).

Dans les écoles russes, on rencontre toujours plusieurs élèves kirghiz bien doués pour la musique et le dessin ; on ne cite guère de Sartes qui présentent des facultés analogues.

Cette médiocrité artistique n'est peut-être qu'une certaine sécheresse du cœur. Les facultés affectives des Sartes sont faibles ; il n'éprouve pas un plaisir bien vif à secourir son prochain ; il ne se plaît pas à rendre service, même si cela ne lui coûte pas grand'chose. Les liens d'amitié et de parenté sont assez faibles (2). Si une mère sans ressources est obligée d'entrer au service de sa fille mariée, elle n'est pas autrement traitée que la plus vulgaire domestique (3). Les filles mariées s'éloignent presque complètement de leur père et cessent même d'avoir tout rapport avec lui (4).

Le manque de goût esthétique chez les Sartes se manifeste dans leur manière de se parer. Le chariat ordonne à la femme de ne rien négliger pour plaire à son mari ; la femme sarte ne manque pas de bonne volonté, mais il y a la manière. Elle étale du rouge sur ses joues en deux cercles éclatants, rejoint ses sourcils grossièrement par une large raie, noircit ses dents, met une fleur, ordinairement une rose, derrière son oreille gauche. Quand elle a deux fleurs, elle les place dans ses cheveux, des deux côtés de la tête, de sorte qu'elles pendent et s'agitent auprès des tempes (5).

L'homme, sans plus de goût, pique des fleurs sous son *toupi* (calotte), tout près des tempes (6). D'ailleurs, comme la plupart des peuples orientaux, les Sartes ont

1. Il nous est arrivé de connaître un Sarte bon musicien ; il jouait bien de l'accordéon russe.

2 V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 159-160.

3. *Ibid.*, p. 111-112.

4. *Ibid.*, p. 137.

5. *Ibid.*, p. 104-105, 107.

6. *Ibid.*, p. 107.

un idéal féminin qui nous étonne quelque peu : ils estiment avant tout l'embonpoint ; une belle femme est celle qui a la face ronde comme la lune.

Très vaniteux, le Sarte est avide de distinction et d'honneurs. Il se plaît à se vanter de ses relations avec les gens en place, leur présente ses amis, se montre en leur compagnie, les affiche avec une ostentation naïve. « Vous êtes au marché, perdu dans la foule, écrit Grébionkine ; tout d'un coup, un Sarte, que le hasard a rapproché de vous et qui se dit votre intime, se précipite en fendant la foule et en jouant des coudes ; il tend les deux bras, saisit votre main et vous la garde avec une émotion prolongée ; il veut pouvoir dire ensuite à ses compatriotes : « Vous avez vu combien ce seigneur a été heureux de me rencontrer, comment il a serré mes mains et les a retenues, sans me laisser partir. » Après trois ou quatre paroles insignifiantes, votre « ami » vous annonce à tue-tête qu'il est désolé : il est débordé, il est obligé de vous quitter. Tout cela pour bien établir son intimité avec le *tura* (seigneur) ; autrement il aurait dû attendre que le *tura* lui donnât *rouhsat* (permission de partir, congé) (1). »

Pour mériter les bonnes grâces de celui qu'il veut gagner, le Sarte ne ménage ni les adulations, ni les plus basses flatteries. Mais, que les circonstances se modifient : il passe de la servilité à l'arrogance. « La métamorphose est curieuse, dit M. Miropiev, l'un des plus intelligents pionniers du progrès dans le Turkestan russe : « tout récemment c'était un petit colporteur, un « *tachtchichka* » ; aujourd'hui c'est un gros bonnet, un *baï* (riche). Hier agité, affairé, à l'affût du moindre gain, il travaillait sans relâche, se montrait obséquieux, bavard, servile, se courbait en arc devant le tiers et le quart, n'osait s'en aller de chez quelqu'un autrement qu'à reculons, les mains croisées

1. Grebionkine, *le Turkestan russe*, liv. II, p. 33-34.

sur son ventre qu'il reculait (1); il était importun, se fourrait partout où se trouvait quelque personne plus ou moins influente. Aujourd'hui il est devenu tout à coup grave et s'est orgueilleusement redressé; son dos ne se courbe plus, son ventre s'étale en avant, et sa tête est rejetée en arrière; son regard est sérieux et grave, sa démarche et tous ses mouvements sont lents (2); sa parole équivaut à de l'argent, son silence à de l'or. Son idéal est le keïf; il n'y a que la vanité qui ne le laisse pas tranquille, et il désire ardemment des khalat d'honneur, des médailles et même des croix. » (3).

« Si quelque membre du clergé ou un notable commerçant, écrit de son côté M. Grebionkine, entre par hasard chez un mortel ordinaire, cette visite prend l'importance d'un événement; pendant longtemps le Sarte racontera à ses amis ou aux inconnus l'honneur qui lui est échu et les politesses dont on l'a comblé, et qui, bien entendu, n'existent que dans son imagination. Les voisins, envieux, s'attroupent dans la cour, mais sans se permettre d'entrer dans la chambre, ce qui serait une grosse inconvenance : les plus hardis s'approchent de la porte et, les mains croisées sur la poitrine, saluent profondément : *As-salom alaïkoum*. L'hôte répond d'un signe de tête : « *Alaïkoum as-salom*. »

Au bout de quelques instants le noble visiteur prend congé. A pas lents, bouffi de gravité, il s'approche de son cheval (4), au milieu de la foule frappée de sa majesté; il promène ses regards distraits sur les spectateurs qui se confondent en révérence, les mains sur le ventre, suivant

1. S'éloigner de quelqu'un en reculant, sans montrer le dos, les mains croisées sur le ventre, le corps incliné, est un des signes de la plus grande vénération en Orient.

2. La démarche et les mouvements lents sont, en Orient, marques de l'homme posé.

3. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 369-370. Étant musulmans, les indigènes ne reçoivent pas les croix comme décorations.

4. Un homme de qualité ne va jamais qu'à cheval.

les rites de l'étiquette. Au milieu, il distingue un visage connu, lui adresse un signe de tête et lui tend la main. L'objet de cette grâce insigne se détache de la foule comme piqué par un serpent, se courbe en arc, avance les bras, saisit la main du seigneur, la porte à ses lèvres et à son front et la garde quelques instants près de son front ; puis, il murmure une prière et, sans se redresser, se perd, à reculons, dans la foule. L'entourage contemple cette scène avec un attendrissement jaloux, et lorsque leur compagnon reprend sa place, quelques-uns lui distribuent des tapes amicales dans le dos.

Cependant, le seigneur va monter à cheval ; tout le monde se précipite vers lui : les uns le prennent sous les bras, les autres soutiennent les étriers et y placent les pieds du cavalier ; quant au maître de la maison, il tient de la main gauche le cheval par la bride.

S'il s'agit d'un seigneur de qualité, son hôte l'escorte jusque chez lui, suivi d'un cortège imposant. Si l'on n'a affaire qu'à un personnage de moindre marque, on ne le reconduit que jusqu'au bout du quartier ou au coin de la rue (1) ; l'étiquette sarte n'admet pas qu'une personne comme il faut aille à cheval dans la ville sans être accompagnée par des domestiques et des coureurs (2).

L'émoi causé par le noble visiteur ne disparaît pas avec lui, il produit *tamocho* (distraction) ; on jase, on répète ses paroles, on commente ses gestes ; chacun vante les prévenances particulières dont il a été l'objet, on loue son immense *salla* (turban) ; seuls les justes peuvent avoir l'air important dont Allah a doté le personnage.

Les voisines accourent, accablent de questions la femme de l'homme qui a reçu la précieuse distinction de sa visite, s'imaginent le bonheur d'avoir un pareil époux et émettent

1. Les notables centro-asiatiques ne se dépêchent pas même s'ils montent à cheval : tel est le bon ton indigène.

2. Cette dernière formalité (suite de coureurs) n'est en usage maintenant qu'à Boukhara et à Khiva.

l'opinion que la femme d'un si vénérable fidèle ne peut s'habiller que de soie et d'étoffes *aranghi* (européennes, étrangères) ; ce ne sont qu'exclamations d'admiration et soupirs de regret. » (1)...

Comment ne pas aspirer à pénétrer dans les rangs de cette haute société, qu'entoure une pareille vénération ? Tout Sarte a l'ambition de devenir *katta odam* (haut personnage).

Aussi les élections donnent-elles lieu à des compétitions passionnées : corruption, intrigues, violences même, tous les moyens sont bons pour conquérir la majorité. Le candidat ne lésine pas avec l'argent pour gagner des voix : il a l'espoir de se rattraper quand il sera élu.

Le Sarte a un mépris absolu pour l'Européen : s'il cherche à entrer en rapport avec lui, c'est uniquement par calcul. Rampant et servile avec le Russe au début, il s'aperçoit vite de son humeur débonnaire, et ne tarde pas à se familiariser. Il n'hésite pas à amener chez vous ses amis, leur offre votre thé, leur conseille de ne pas ménager le sucre, et d'en faire provision (2), se plaint des *kozy* (juges indigènes) et vous prie de procurer une place lucrative à lui ou à quelqu'un de ses protégés (3).

Il est effronté avec les femmes européennes, d'abord parce qu'elles ne sont pas voilées, sortent sans le *tchimbat* (voile indigène), se montrent au bal décolletées, et parce qu'on ne le bat pas pour son impudence. Dans les marchés ou dans les rues, elles sont saluées par des propos dont il est difficile de se figurer la verdeur et le cynisme.

Un Orientaliste, frappé de la ressemblance morale des Juifs et des Sartes, s'est demandé s'il ne fallait pas voir en eux les descendants de ces dix tribus d'Israël qui ne

1. Grebionkine, *Turkestan russe*, 2^e livraison, p. 42-44.

2. Les indigènes boivent un thé spécial, le thé vert, et ils le prennent sans sucre, car le sucre est considéré comme un objet de luxe ; les amphitryons qui veulent faire honneur à leur hôte, leur offrent de petits pains de sucre. En général, le sucre est remplacé par des fruits séchés.

3. Grebionkine, ouvrage cité, p. 33.

retournèrent pas dans leur pays après la captivité de Babylone. Les Sartes et les Hébreux ont, sans doute, bien des traits et des défauts communs ; mais la ressemblance est loin d'être complète : les Sartes n'ont ni le talent, ni l'audace des Juifs, ni leur idéalisme mystique, ni leur imagination créatrice, ni leur intelligence affinée et compréhensive. Seulement, les uns et les autres ont grandi dans des conditions analogues, courbés sous le poids accablant des plus dures servitudes. Les ancêtres des Iraniens de l'Asie centrale ont subi, pendant des siècles, le joug implacable et stupide des Barbares. Dans toute la physionomie des Sartes apparaissent les stigmates de la défaite et de l'oppression séculaire des Iraniens.

CHAPITRE XX

LES TADJIKS ET LES INFLUENCES TURQUES

Nous pouvons nous rendre facilement compte de l'évolution qui a transformé les Sartes-Iraniens du moyen âge et a produit les Sartes-Turcs contemporains en étudiant ce qui se passe aujourd'hui chez les Tadjiks. La Section du Turkestan de la Société Impériale russe de géographie nous a fait l'honneur, en 1900, d'étudier les Tadjiks du Tachkent, et nous avons pu à ce moment les observer d'un peu plus près.

Dans le district de Tachkent, les Tadjiks n'habitent que la partie orientale, les montagnes situées au nord de la frontière du Fergana ; le point le plus septentrional de la région qu'ils occupent est le village de Biskon (1) ; au sud, ils s'avancent jusqu'à Chaougaz et à l'est jusqu'à Baksouk. Ils forment un groupe de villages dont deux, Naoudak et Ob-Partak, n'étaient pas indiqués sur la carte il y a onze ans ; deux autres villages ont une population mêlée de Tadjiks et de Sartes, Ablyk et Baksouk. Le chiffre total des Tadjiks de cette région s'élève à 1.800 familles

1. Une des deux sources du fleuve Tchirtchik (Turc de l'antiquité) porte le même nom de Biskon (ou de Pskom. Comparer Bartold, dans *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 2^e partie, p. 169 : les montagnes de Biskam et la rivière de Pskem).

ou à 8.500 personnes des deux sexes, y compris les enfants :

Bougoston.....	160 familles ou 1.000 personnes			
Nanaï.....	194	—	800	—
Biskon.....	49	—	200	—
Ioukory-Nanaï (1).....	36	—	150	—
Britch-Moulla	500	—	1.500	—
Zarkant (2).....	177	—	2.000	—
Névitch.....	170	—	750	—
Naoudak.....	165	—	700	—
Chaougaz.....	40	—	150	—
Ob-Partak.....	18	—	70	—
Ablyk.....	200	—	700	—
Baksouk.....	65	—	200	— (3)

Les Tadjiks croient que ces villages sont d'origine fort ancienne, mais ils ne savent à peu près rien sur leur histoire. Nous avons réussi à recueillir quelques renseignements sur Bogouston, Ioukory-Nanaï, Britch-Moulla et Ob-partak. Bogouston, situé sur une pente de montagne, à un peu plus d'un kilomètre de la rivière de Biskon, se trouvait autrefois sur le bord de la rivière, mais il y a plus de huit cent ans, il aurait été emporté par elle. Ioukory-Nanaï a été fondé, il y a une cinquantaine d'années, par trois ou quatre familles émigrées de Nanaï. Il compte actuellement trente-six familles ou 150 personnes. Les

1. « Ioukory-Nanaï » (plus rarement « Nanaï-bolo ») signifie « Nanaï lointain », car il y a un autre Nanaï.

2. Zarkant pourrait correspondre à « Zeranket » de Makdissi (Bartold, Turkestan, etc., 2^e partie, p. 176).

3. Nous donnons ces chiffres sous toute réserve; ils sont probablement inférieurs à la réalité. Les indigènes voient de mauvais œil les statisticiens, surtout lorsque ceux-ci s'intéressent au chiffre de populations; ils croient que les Russes veulent les faire entrer au service militaire dont ils ont une grande peur, les exiler en Sibérie ou les transplanter du Turkestan dans d'autres parties de l'empire russe; par exemple, si quelqu'un a deux fils, qui sont déjà à leur tour pères de famille, on ne nomme dans le dénombrement que leur père, en faisant ses fils; quant aux différents impôts, ils se payent conjointement, c'est-à-dire le père et ses fils répartissent entre eux le paiement des contributions. Des indigènes eux-mêmes nous ont confirmé l'exactitude de notre opinion.

habitants de Britch-Moulla prétendent être venus de Tchoust (province du Fergana), du quartier nommé Britch-Moulla, à une époque qu'ils ne se rappellent pas. Ob-partak, attenant au village de Doukam, a été fondé il y a peu de temps par des émigrants d'Ablyk.

Le type physique le plus répandu est le suivant : la figure ovale avec les traits réguliers; chez beaucoup de personnes les oreilles, le nez et les lèvres remarquables par leur grosseur; les yeux bruns ou noirs, de grandeur moyenne, les cheveux bruns et la barbe fournie. Un autre type rappelle visiblement le type juif : peau fine, des yeux grands et noirs en forme d'amande, le nez aquilin et longue barbe très noire, aux extrémités frisées. Le troisième type, très rare, est celui des individus de couleur claire, aux cheveux châains ou tirant sur le roux, aux yeux gris ou bleus; nous n'avons rencontré qu'un seul homme véritablement blond avec des yeux bleus (1). Les Tadjiks sont grands, larges d'épaules et musculeux; nous n'avons rencontré parmi eux qu'un homme de petite taille, un vieillard de soixante-cinq ans, imam et damoulla à Névitich; trapu, robuste, il gardait toutes ses facultés intellectuelles. La taille moyenne des hommes est de 1 m. 70, mais les tailles supérieures ne manquent pas.

Sauf Ablyk et Baksouk dont la population est mixte, tous les villages tadjiks se trouvent au fond des montagnes. Ioukory-Nanaï est considéré comme le type de ces établissements : situé dans un vallon encaissé et entouré de tous côtés de montagnes, c'est une admirable forteresse naturelle, avec deux issues sur la gorge de Kaptchigaï qui s'y bifurque.

Le caractère géographique de toute la région occupée par les Tadjiks montagnards est assez uniforme; il est un

1. A Zarkant il nous est arrivé de rencontrer un albinos.

peu plus riche au nord de Tchimgan (1) où poussent des noyers, des cerisiers, des pistachiers des amandiers, des abricotiers, des pommiers, de l'épine vinette, de l'aubépine, de la vigne, des mûriers, des *djigda* (*eleganus hortensis*), des peupliers, des *tal* (sorte de saule), des *kara-gatch* (*ulmus*), des *irgai* (sorte de cornouiller), de l'églantier, du groseiller à maquereau, des ronces, etc. Les essences des montagnes croissent tantôt isolées, tantôt en bouquets de même espèce, tantôt en bocages mixtes. Ces derniers se trouvent ordinairement dans des gorges d'où sortent des sources admirables, une multitude d'oiseaux y nichent et les rossignols y foisonnent. Au-dessus, à une hauteur vertigineuse, des chamois bondissent d'un rocher à l'autre ; tout au fond des montagnes, dans quelque bois touffu éloigné des habitations, il n'est pas impossible d'apercevoir un ours ; les sangliers ne sont pas rares.

Les constructions des Tadjiks ne diffèrent de celles des Sartes que parce qu'elles sont plus étroites et plus pauvres : une cabane revient en moyenne à son propriétaire à 130 ou 160 francs ; elle est rapidement détériorée par les pluies torrentielles et ne dure guère plus de dix ou quinze ans.

Les Tadjiks vivent d'agriculture ; tous les produits du sol sont consommés sur place. Les principales recettes sont le froment, l'orge, le mil, le *mogar* ou *kounak* (*setaria italica*), le lin, la luzerne ; le riz n'est cultivé que par les habitants d'Ablyk, bien que nous en ayons vu pourtant des champs à une altitude très supérieure, par exemple à Kara-mazar (village sarte). Les potagers (*bogtcha*) fournissent des melons, des pastèques, des concombres, des citrouilles, des oignons, des carottes ; les vergers donnent des noix, des pommes, des raisins, des cerises, des prunes, des poires, des grenades, des mûres, des pêches, des amandes, des abricots, etc. ; une

1. Montagnes qui se trouvent environ à 80 kilomètres au nord-est de Tachkent et qui servent à des Russes de campagne d'été.

partie de ces fruits est apportée aux marchés des villes voisines : broussins de noyers, noix, grenades, amandes et pistaches. On dit que les Tadjiks paient les impôts avec l'argent qu'ils gagnent par la vente des noix. Pas de pâturages et très peu de bétail. A Britch-Moulla, Bogouston, Nanaï, Biskon et Ioukory-Nanaï, quelques ruches : les froids d'hiver y tuent quelquefois beaucoup d'abeilles. Il y a des chasseurs, dont la plupart poursuivent les chamois; à Ioukory-Nanaï, nous avons connu un chasseur d'ours.

La vie des Tadjiks est dure et précaire. Les pluies sont fort irrégulières, tantôt excessives, tantôt trop rares : la récolte manque une année sur deux. Souvent l'hiver arrive avant que la moisson ait eu le temps de mûrir.

Les hivers sont très rigoureux, les neiges abondantes (1). Si le Tadjik a un cheval, une paire de bœufs, une vache et deux ou trois chèvres, il se croit riche. Les habitants de Britch-Moulla, de Rogouston et d'Ablyk sont un peu moins misérables que leurs voisins.

La nourriture des Tadjiks ne diffère guère de celle des Sartes ; seulement, comme la viande ne se trouve pas partout, on la conserve après l'avoir salée et séchée à l'air et au soleil. Nous ne connaissons qu'un mets tadjik original ; c'est l'*olghy* qui, d'après ce qu'on nous a rapporté, ne se consomme que dans les villages septentrionaux, Bogouston, Nanaï, Biskon, Ioukory-Nanaï et Britch-Moulla. Il se prépare avec la fécule tirée des tubercules d'une plante qui croît à l'état sauvage dans la région montagneuse des Tadjiks et porte le même nom (*olghy*) ; on y ajoute suivant les goûts ou les ressources : de l'eau, du lait ou du

1. En 1899, il neigea dans les montagnes avec tant d'abondance, que par endroits la hauteur de la neige atteignait jusqu'à 8 mètres. Il est impossible de marcher sans « tchambarak » (appareil qui remplace, jusqu'à un certain point, pour les Tadjiks montagnards, nos raquettes ; il empêche l'homme de s'enfoncer dans la neige ; fait en bois et composé d'un cercle et de planchettes croisées au milieu, il laisse une trace semblable à celle d'une patte gigantesque) ; dans quelques endroits cette neige séjourna longtemps et l'excès d'humidité entraîna la mauvaise récolte en 1900.

beurre ; c'est une sorte de gelée ou de purée blanche, délicate, légère, agréable à voir et que l'on ne dédaignerait sur aucune table européenne (1).

Comme tous les montagnards, les Tadjiks sont hospitaliers, surtout ceux d'entre eux qui habitent loin des centres populeux. Accueillants et aimables, ils lient volontiers conversation avec les étrangers et se réjouissent comme des enfants s'ils entendent sortir de la bouche d'un Européen quelques phrases de tadjik, fussent-elles incorrectes ; ils s'adressent alors à l'étranger, en s'écriant : « Mais tu es Tadjik ! »

Plusieurs villages n'ont ni école, ni instituteur ; dans la plupart des agglomérations que nous avons visitées, nous n'avons rencontré que trois ou quatre individus ayant quelques notions, d'habitude fort rudimentaires, de lecture et d'écriture.

Les Tadjiks sont plus indifférents que les Sartes aux questions de tenue ; dans tout village sarte vous verrez infailliblement plusieurs personnes coiffées du *salla* (turban) ; les Tadjiks ne portent le *salla* que pour les *namaz* (prières) ; le reste du temps ils se contentent du *toupi* (petit bonnet en forme de dôme), sauf en voyage où ils mettent le feutre rond de façon chinoise (2).

Leur réputation de dévotion est bien établie. Comme nous avions une montre, ils nous importunaient sans cesse de questions — combien de temps jusqu'à tel ou tel *namaz* ? L'abondance de leurs saints et de leurs *mazar* (3), provoque les railleries des Sartes. Les *mazar* les plus célèbres se trouvent dans les villages suivants : Bogouston, *mazar Chaïkh-Oumar-vali* ; Biskon, Khodja Abdoullaï-Ansori ; Ioukory-Nanaï, Kaboutar-koumouche-ota ; entre

1. Dans notre rapport, nous avons mentionné la plante appelée chez les Tadjiks *olghy* ; plus tard notre rapport fut publié, mais personne en Russie ne s'y intéressa. Nous sommes sûr qu'en Occident, après avoir étudié la nouvelle plante alimentaire, on l'aurait déjà utilisée.

2. Ce chapeau ressemble par sa forme au panama.

3. Voir page 125.

Bagouston et Ioukory-Nanaï, sur la rive gauche de Biskon, Babil-Garat ou Bouva-Boulgar-ota (boulgar = Bulgare) et à Zarkant, Bobo-ï-mourod-bakhch (1) et Bobo-ï-mardak ou Toche-ota (*toche* = pierre, *ota* = père). Les Tadjiks tiennent leurs saints pour des Arabes, la plupart venus de la Mecque et de Médine, et ils les placent tous à la même époque.

Les coutumes et les mœurs des Tadjiks ne diffèrent pas essentiellement de celles des Sartes ; on dirait seulement que les Tadjiks, surtout leurs femmes, portent le deuil avec plus de piété : quand ils ont perdu quelque parent, ils défendent même à leurs enfants de jouer et de s'amuser.

Pas plus que les autres indigènes de l'Asie Centrale, les Tadjiks n'ont aucune répugnance à manger la chair des animaux malades et à en offrir à leurs invités. Un garde forestier russe nous a raconté qu'il avait assisté à la fête d'un riche Kirghiz où on mangea du cheval morveux ; il nous est arrivé de séjourner chez un Tadjik, bailli du village, qui, pour nourrir ses invités, fit tuer un mouton, dont la partie postérieure était rongée par un ulcère. Si en trayant sa chèvre, il trouve dans la jatte quelque matière étrangère, le lait n'en est pas moins jugé bon.

Les femmes des Tadjiks montagnards jouissent de la même liberté relative que les femmes de la plupart des villages indigènes ; elles ne se couvrent pas la figure. Elles ne sont ni très jolies, ni franchement laides ; beaucoup sont grandes et sveltes.

La liberté de la vie villageoise, mêlée à la polygamie, a une influence fâcheuse sur la moralité des Tadjiks un mari surprit un jour dans sa cabane trois hommes qu'il prit pour des voleurs : c'était l'amant de sa femme et ses deux camarades. Ailleurs, on racontait que la plus jeune femme du bailli était un peu légère ; la fille d'un autre bailli avait contracté une liaison avec un garde forestier

1. Voir pp. 125-126.

russe qui était la coqueluche du district ; un ichan avait divorcé avec une de ses femmes, qui répondait à toutes ses réprimandes en lui disant : « On se promène où l'on veut ; on rentre quand on veut ! »

Les Tadjiks du district de Tachkent parlent un idiome persan ; mais ils possèdent le sarte — qui est un dialecte du turc — aussi bien que leur propre langue. Nous avons pu constater que, même dans la vie intime, le sarte tend de plus en plus à supplanter le persan. Dans un avenir prochain, les Tadjiks du district de Tachkent auront oublié leur propre langue et ils s'assimileront définitivement aux Sartes. C'est ce qui c'est déjà passé dans les villages voisins de Kara-mazar, Parkant (ou Parkat), Tchanghi, Hissarak, Soukak, Sanghinak, Pskant (ou Pskat)(1). La population de ces villages qui comptait en 1900 près de 2.200 familles ou près de 12.000 personnes, est à présent sarte ; il n'y a pas très longtemps encore qu'elle se désignait elle-même comme Tadjiks ; à Tchanghi, Hissarak, Soukak et Sanghinak, il ne reste plus aucune trace des Tadjiks ; on s'y souvient seulement qu'autrefois ces villages étaient tadjiks ; à Parkant, beaucoup de gens se rappellent que plusieurs vieillards du quartier d'Outchak (*Outchak-khodjalar*) employaient entre eux le dialecte tadjik ; maintenant encore on peut trouver quelques personnes originaires de Parkant qui n'ont pas complètement oublié leur langue primitive ; il nous est arrivé de causer avec l'une d'elles. A Pskant, fondé, d'après les indigènes, par l'émir boukhare Abdoullakhan, il y a plus de trois cent ans(2), les premiers habitants

1. On suppose que Parkant (ou Parkat), Soukak et Pskant (ou Pskat) sont Ferenket, Chekhakh et Bisket des géographes arabes. M. Bartold dit que Parkat pourrait être aussi Barsket du moyen âge (*Nouvelles de la Section du Turkestan de la Société Géographique Impériale Russe*, 1900, t. II, 1^{re} livraison, p. 196 et Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 1^{re} partie, p. 175-176).

2. Voir p. 80. La popularité de cet émir est si grande en Asie Centrale, qu'on lui attribue probablement un peu trop de choses, même le *rabat* (hôtellerie) existant sur la source de *Kainar*, est considéré comme son œuvre.

étaient des Tadjiks et, dans le quartier de Deh-i-bolo, plusieurs familles se rappellent leur origine et comprennent le tadjik, mais sont à peu près incapables de le parler. A Kara-mazar, quoiqu'il n'y ait plus de Tadjiks, un *mahala* (quartier), et sa mosquée, s'appellent tadjiks.

La sartisation des Tadjiks est extrêmement rapide. Dans le village de Chaougaz, 40 familles (plus de 150 personnes) se donnaient pour Tadjiks et comprenaient le persan, mais une cinquantaine à peine le parlaient couramment. Dans le village d'Ablyk, où la population est mixte, jusqu'en 1900, la supériorité numérique appartenait encore aux Tadjiks, qui comptaient près de 200 familles ou 700 personnes sur un total de 288 familles ou 1.000 personnes; un tiers des Tadjiks parlaient assez nettement leur dialecte primitif; les autres ne savaient que le sarte (1).

On suit aisément les étapes de cette évolution linguistique: les mots les plus usuels, comme les noms de parents, des diverses parties du corps, des maladies, etc. sont empruntés par les Tadjiks au turc; les substantifs dérivés de verbes turcs sont nombreux; peu à peu la langue nationale n'est plus qu'un patois mécanique et l'élément étranger prend une place de plus en plus prépondérante. Mots arabes et persans représentent à peu près un tiers du vocabulaire sarte, les mots sartes ou turcs ne sont pas moins nombreux dans l'idiome des Tadjiks de Tachkent (2).

1. Pour compléter notre liste des villages du district de Tachkent (Kara-mazar, Tchanghi, Hissarak, Soukak, Sanghinak et Pskant) qui témoignent de la sartisation récemment subie par leur ancienne population, on pourrait encore indiquer trois villages, Gazalkant ou Gazakkat (Gazak d'autrefois), Samsarak (Samsirek de géographes arabes) et Khoudjakant ou Khodikent, s'il est Khoudeïnkent du moyen âge; les populations de ces derniers villages ne se doutent même pas d'avoir été iraniennes. (A propos de Gazalkant et de Samsarak, voir *Nouvelles de la Section du Turkestan de la Société Géographique Impériale Russe*, 1900, t. II, 1^{re} livraison, p. 196. Quant à Khodikent, voir Nalivkine, *Histoire de Kokand*, p. 25. Pour ce qui concerne Khoudeïnkent, consulter Bartold, *Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 1^{re} partie, p. 170).

2. Comparer la pièce justificative (à la fin du volume).

C'est aux Sartes aussi et aux livres persans que les Tadjiks empruntent leurs contes, leurs chants populaires, et en général toute leur littérature nationale. Nous n'avons pas réussi à découvrir un seul conte qui ne fût pas d'origine étrangère. A Biskon on nous présenta le meilleur conteur du pays, il récitait dans l'idiome des Tadjiks des contes sartes ; sa langue d'ailleurs était un mélange de turc et d'iranien ; et quand il arrivait aux passages les plus caractéristiques, il revenait au sarte. A Zarkant, un rhapsode, à qui nous avons demandé un conte d'origine vraiment locale, se hâta de nous réciter — à notre grand étonnement -- un conte des Kirghiz (1).

Nous étions surtout à l'affût des chansons populaires. Un soir, dans le village de Britch-Moulla, nous entendîmes un chœur dans un jardin (2) ; nous écoutons ; c'était *la Puce (bourga)*, chanson humoristique sarte. De Biskon à Kaboutar-koumouche-ota, nous avons voyagé en compagnie d'un jeune Tadjik qui ne cessait pas de chanter ; il ne savait que des chansons sartes ; une fois nous saisîmes une phrase tadjik : *omad omadast gouftam, kara kouz omadast gardam* (elle est venue, venue, dis-je, celle qui a les yeux noirs, elle est venue ma chère) ; c'est le refrain d'une chanson, une fois de plus, sarte (3). Un Sarte de Tachkent, établi à Zarkart depuis huit ans, nous a affirmé qu'il ne lui était jamais arrivé d'entendre une chanson ou un conte dans le dialecte des Tadjiks. « Depuis peu seulement », ajouta-t-il, j'entends la chanson tadjik : *omadam gardam kara kouz* (je suis venu ou venue, mon cher ou ma chère, etc) » C'est le refrain que nous avons noté nous-même.

1. L'ouvrage de M. A. Semionov (*Études géographiques sur les Tadjiks du Karatéghin et du Darvaz*) nous montre que les Tadjiks du Karatéghin et du Darvoz récitent facilement des contes dans leur idiome ; cette circonstance prouve qu'ils ont été moins influencés par les Turcs que les Tadjiks du district de Tachkent.

2. Quand il s'agit d'un chœur, les indigènes ne peuvent chanter autrement qu'à l'unisson ou tout au plus à l'octave.

3. Il faut noter que, même dans ce refrain, l'expression de « kara kouz » (aux yeux noirs) est sarte ou turque.

En fait de productions littéraires persanes, les Tadjiks chantent des poésies de Bidyl, de Khadja-Hafiz, de Chams-i-Tabrizi, etc. Le meilleur rhapsode que nous ayons rencontré parmi eux est celui que nous avons entendu avec infiniment de plaisir à Ablyk; il venait du Fergana (du village de Bouva-Darkhon); nous lui demandâmes quelles chansons il savait le mieux, des sartes ou des persanes, et il nous répondit sans hésitation : « les sartes » (1).

Parmi les coutumes qui se sont introduites sous l'influence turque, il faut citer, bien qu'elle se retrouve ailleurs que chez les Turcs, le « kallyk ouïnach », dont le résultat est que la jeune fille devient femme avant les noces (2).

L'assimilation des Tadjiks aux Sartes se remarque aussi dans le type : à Chaougaz, beaucoup de Tadjiks ont des traits turcs; il en est de même à Ablyk où les véritables types tadjiks sont rares et dégénèrent.

Quels sont les principaux facteurs qui favorisent cette assimilation? Tout d'abord la communauté de religion, puis la situation géographique: les villages tadjiks sont de chétifs îlots perdus au milieu de la population turque; ils sont entourés de masses de Sartes, de Kazaks Kirghiz-Kaïssaks), de Kyrghyz (Kara-Kirghz) et de Kourama (ramassis, on désigne sous ce nom des gens de toute provenance turque) (3).

1. Il est bien regrettable que dans les *Études ethnographiques sur les Tadjiks du Karatéghin et du Darvaz*, A. Semionov ne nous dise rien des chansons de ces montagnards.

2. Les visites fréquentes et très libres du fiancé.

3. Il est inutile d'énumérer les villages sartes et les hameaux du Kourama dans le district de Tachkent, officiellement connus. Nous indiquerons ici les Kazaks et les Kyrghyz que nous avons rencontrés. Pendant la route de Khoudjakant à Biskon et à Ioukory-Nanaï, changeaient de campement les Kazaks des tribus de Tougalak-bach, de Khytaï, de Toun-Tagar et de Khyra; et les Kyrghyz des tribus de Kapal et de Tcheghir; entre Kara-mazar et Namdanak se faisaient remarquer surtout les Kazaks de la tribu de Koungrat, ils viennent là des rives du Syr et de la Kelesse pour la saison de la récolte en qualité de moissonneurs et de transporteurs. Entre Kara-mazar et Namdanak nous rencontrâmes aussi les Kazaks des tribus de Kaany, de Kara-Minasse, de Djelaïr, de Tamgaly et près du lac Khodja-koul (on ne sait pourquoi sur la carte des dernières années du XIX^e siècle, ce lac portait le nom de Djan-koul), de la tribu de Aganaï

Le Tadjik apprend le sarte dès sa première enfance et il perd le sentiment de son individualité ethnique. Les mariages mixtes sont fréquents parmi tous les indigènes de l'Asie Centrale; la polygamie les multiplie. Les Tadjiks s'unissent non seulement aux Sartes, mais, bien qu'avec quelque répugnance, au Kourama, aux Kazaks et aux Kyrghyz. De leur côté, les Kazaks, les Kyrghyz et le Kourama se sartinisent rapidement eux-mêmes, et cessent alors d'être dédaignés par les Tadjiks. Soit que le Tadjik se marie avec une Sarte, soit que la Tadjik épouse un Sarte, dans les deux cas, le sarte devient la langue de la maison. Les enfants n'apprennent même plus l'idiome tadjik.

Les interprètes officiels dont se sert le gouvernement russe, surtout ceux qu'il employait à l'origine, appartiennent presque exclusivement à la race turque et doivent être regardés aussi comme des propagateurs du sarte parmi les Tadjiks. Avant les Russes, la langue officielle était en Asie Centrale le persan (1), qui est aussi la langue écrite des Tadjiks; mais les interprètes, qui pour la plupart connaissaient mal le persan, demandaient non seulement aux Sartes mais aussi aux Tadjiks de leur écrire en sarte. Le sarte est devenu ainsi la langue officielle pour tous les indigènes du Turkestan russe, et les *mirza* (clercs) tadjiks écrivent en sarte même des documents qui ne sont pas adressés aux bureaux russes. Quelques interprètes affectent à la propagation du sarte un zèle naturel et très actif. Dans les années 90, l'association de Samarkand pour la protection des animaux nomma l'émir boukhare membre honoraire; les interprètes de Samarkand qui savaient parfaitement que les Boukhares parlent l'idiome tadjik et écrivent en persan, n'en traduisirent pas moins le document du russe en sarte. L'envoyé de l'association qui nous consulta sur la conve-

Ioulouk. Non loin de Kara-mazar, un groupe de Kazaks se fit passer même pour *khodja* (descendants des premiers khalifs musulmans).

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 16, note.

nance de cette traduction, voulut bien cependant tenir compte de nos observations, et le diplôme fut définitivement envoyé en persan. Les Tadjiks subissent sans résistance cette pression étrangère, et nous n'avons jamais remarqué chez eux la moindre trace d'une réaction de l'instinct national ; l'imam de Kara-mazar, Tadjik boukhare de race, venu à Kara-mazar dès sa jeunesse, a épousé une Sarte et ses enfants ne savent pas la langue de leur père : les exemples de semblable défection sont innombrables. Quand les indigènes se réunissent, il suffit qu'il y ait un Sarte ou un Kirghiz pour que tout le monde parle sarte.

C'est que les Turcs représentent un élément aristocratique ; en devenant Sartes, les Tadjiks cessent d'être des *koul* (esclave). Beaucoup d'habitants des villages de Hissarak, de Sanghinak et de Pskant essayaient de dissimuler leur ancienne origine tadjik. parce que, disaient-ils, s'avouer descendant des Tadjiks, c'est se reconnaître esclave (1). Les Sartes favorisent par tous les moyens ce changement qui augmente leur influence ; *kadynda odam tyliny bilmagan koul imdy tourk boula iotypty* — l'esclave qui ne savait pas autrefois la langue des hommes, le turc, disent-ils, devient maintenant Turc.

Bien que leur situation économique soit loin d'être brillante, les Tadjiks sont très satisfaits des changements qui ont suivi l'arrivée des Russes. D'abord, pour eux comme pour tous les indigènes, les impôts sont moins accablants ; la perception en est plus humaine et le bâton n'y joue plus de rôle. Au dire de vieux Tadjiks, ils payaient à l'époque des khans *l'ouchr* = 1/10 des récoltes des champs non irrigués, le *khouns* = 1/3 des récoltes des champs irrigués, 10 tanga (5 fr.) par *tanap* (tanap : environ 18 ares) de vigne, 5 tanga (2 fr. 50) par tanap de champ de luzerne, et chaque feu devait le *toutoun pouly* (toutoun : la fumée,

1. D'ailleurs, à Hissarak une partie de la population tire son origine des Sartes, chasseurs émigrés de Tachkent et établis à Hissarak au nombre de 3 à 40 familles, il y a une centaine d'années.

poul : de l'argent); les Tadjiks devaient en outre fournir aux troupes du khan de l'orge, du foin, du charbon de bois, etc.

Les attaques et les pillages des nomades, qui étaient continuels (1), ont cessé. On s'explique aisément que dans ces conditions les Tadjiks aient salué comme une délivrance la conquête russe.

Les Tadjiks du district de Tachkent ne représentent qu'une minime partie de la population qui se rattachait à la même origine. A l'époque d'Aboul-Gazy, au xvii^e siècle, la population de Khiva se composait encore de Tadjiks (2); à présent, elle est en majorité sarte, de langue turque. De même, au temps de Babour (1483-1530), les habitants de Marghelan étaient des Tadjiks (3); actuellement ils sont Sartes. Et combien de grandes villes et de villages se trouvent dans l'état transitoire que nous avons constaté pour les villages d'Ablyk, de Baksouk et de Chaougaz! Indiquons seulement les villes de Tchoust, Oura-tubé (Oura-tépa), Khodjent, Djizak et Samarkand même. Tout comme Boukhara, ces villes passent pour être peuplées de Tadjiks. L'administration russe n'a pas de renseignements précis sur le nombre des indigènes de chaque nationalité qui habitent les villes et villages du Turkestan (4); mais nous sommes convaincus que le tiers, et probablement davantage de la population de ces cinq villes, se trouverait être sarte. D'ailleurs, pour Djizak et Samarkand, la population est si mélangée que les observateurs les plus attentifs arrivent à des résultats contradictoires: M. Khorochkine voit des Tadjiks dans les habitants de Djizak (5), et Ujfalvy

1. Voir plus haut, p. 409-410.

2. Il les mentionne dix-sept fois comme les habitants des villes de Khiva, d'Ourgandj et de Hazarasp (*Histoire des Mogols et des Turcs*, par Aboul-Ghazi Begadour-khan, publiée, traduite et annotée par le baron Desmaison, t. I, textes, Saint-Petersbourg, 1871.

3. Baber-Nameh, éd. N. Ilminski, Kazan, 1857, p. 4.

4. Souvent des fonctionnaires russes ne savent pas distinguer un village de Tadjiks d'un village de Sartes.

5. Khorochkine, *Recueil d'articles sur le Turkestan russe*. Saint-Petersbourg, 1876, p. 499 (en russe.)

les déclare Sartes (1). Quant à Samarkand, la plus ancienne des villes iraniennes, les Tadjiks, dit Vambéry, n'y formaient, il y a près de cinquante ans, qu'un tiers de la population. Même à Boukhara. on parle les deux idiomes, le tadjik et le sarte.

Comme les habitants des villages de Gazakkat, de Samsarak et de Khoudjakant, la population des villes de Tachkent, Kokand, Oche, Andijan etc., ne se souvient plus du temps où ont disparu les derniers sons de la langue iranienne (2).

Sous l'influence de cette lente sartisation, plus encore que par les immigrations turques, le Maverannah, que les Iraniens occupaient il y quelques siècles, s'est transformé en une mer turque qui engloutit peu à peu les îlots iraniens qui surnagent çà et là.

Dans le bassin du bas Amou, les Tadjiks forment toujours la majorité de la population; mais la pénétration turque y est sensible et la barrière de montagnes ne suffit pas à l'arrêter. Pour ne prendre que cet exemple, arrêtons-nous un peu sur le Hissar où les rivières de Vakhche et de Kafirnigan arrosaient au moyen âge diverses populations iraniennes; à l'exception de quelques villages de montagnes et de quelques villes (Faizabad (3), Kafirnigan) habités encore par les Tadjiks, le reste de la population se compose déjà d'Ouzbeks et de *Sartes* (4), c'est-à-dire que là aussi des Iraniens ont été turquisés.

Certes, nous ne prétendons pas que tous les Sartes de

1. Ujfalvy, *le Syr-Daria, le Zerafchane, le pays des Sept-rivières et la Sibérie occidentale avec quatre appendices*, Paris, 1870, p. 35.

2. Puisque les Iraniens habitaient sans doute autrefois le Turkestan oriental, il faut admettre que là aussi il y a eu sartisation après l'apparition des Turcs dans le pays; en effet, les habitants de Kachgar ne diffèrent presque en rien des Sartes du Fergana; même les Tarantchi du Kouldja sont appelés par les indigènes: Sartes (Kostenko, *le Turkestan*, t. I, Saint-Petersbourg, 1880, p. 353) (en russe).

3. Se trouve à l'endroit de l'ancien Vachghird. Bartold, *le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole*, 4^e partie, p. 72.

4. Mayer, *Nouvelles de la Société géographique*, 1876, n° 12 (en russe).

l'Asie Centrale soient des Tadjiks turquisés ; et il est certain que les Turcs qui passèrent à la vie sédentaire reçurent le nom de Sarte, sous lequel on désignait tous les habitants non nomades. Mais il n'en demeure pas moins vrai que le fonds de la population doit être regardé comme des Iraniens turquisés. Il y a là un phénomène analogue à ce qui s'est passé pour les Français (Gaulois latinisés), pour les Prussiens (Lithuaniens germanisés) et pour les Anglais (Celtes germanisés).

Les conditions nouvelles qu'a apportées la conquête russe sont loin d'avoir nui aux progrès des Sartes.

Grâce à la sécurité qui règne dans le pays, ils deviennent les agents de civilisation, les *kulturträger* musulmans chez les nomades ; ils pénètrent dans la steppe des Kirghiz d'abord en marchands, puis les artisans sartes suivent, et enfin les moulla et les ichans (1). Déjà Reclus avait signalé des symptômes de sartisation parmi les Turkmènes, les Ouzbeks et les Karakalpaks (2).

Ils sont ainsi en première place dans l'histoire de Turkestan. Ils ne sont encore qu'un quart de la population du Turkestan russe (plus de 1.200 mille), mais tout le pays dépend économiquement d'eux et l'avenir leur réserve certainement un rôle important.

En définitive, dans la lutte politique et ethnique qui, depuis la deuxième moitié du vi^e siècle, met en présence dans l'Asie Centrale les Iraniens et les Turcs, ceux-ci ont gardé l'avantage, et ce territoire qui s'appelait au moyen âge « le Maverannahr » mérite à présent son nom de Turkestan, pays des Turcs. La population prépondérante y est turque par le type physique et par la langue, d'autant plus que les aborigènes iraniens, les Tadjiks, sauf de très rares exceptions, savent aussi bien le turc que leur langue

1. Miropiev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 371,

2. Reclus, *l'Asie russe*, p. 433, 442 et 459.

maternelle, tandis que l'ignorance du persan parmi les Turs est un phénomène général, bien que le persan soit enseigné dans tous les maktab et les madrassa du Turkestan.

Mais les Turcs victorieux n'ont rien créé et tout leur effort s'est borné à adopter les débris de la civilisation iranienne. S'il fallait ajouter une dernière preuve à toutes celles que nous en avons données, il suffirait de rappeler que depuis le x^e siècle jusqu'à nos jours, la langue littéraire est restée le persan ; les ouvrages écrits en turc sont très rares, surtout en prose (1). Même à l'époque de l'épanouissement de la langue et de la littérature turque, la supériorité de la culture iranienne n'a jamais été sérieusement contestée : quand Mir-Ali-Chir entreprend de prouver que ses frères de race peuvent aussi être des écrivains profonds, les preuves qu'il apporte sont si faibles, qu'il se hâte d'abandonner ce terrain dangereux et se console en constatant les vertus militaires et civiles des Turcs, leur bravoure, leur honnêteté, leur fidélité (2).

1. Bartold, *Turkestan à l'époque d'invasion mongole*, 1^{re} partie, p. 2 De même : V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Études sur les conditions de la femme indigène du Fergana*, p. 16. Du reste, grâce aux Russes, le turc ou plutôt le sarte, a pris actuellement plus d'extension dans le Turkestan ; nous en avons indiqué la cause (p. 221-222). C'est très curieux que dans ce cas les Russes aient joué le même rôle que dans l'extension de l'islam parmi les Kirghiz (comparer plus haut, p. 66, note 1).

2. Mir-Ali-Chir Navoïi, *Mouhakamat oul-lougâtâin* (dissertation sur les deux langues, turque et persane).

DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE

LA CULTURE RUSSE

CHAPITRE XXI

LE DÉBUT DU NOUVEAU RÉGIME

Apparition des Russes dans l'Asie Centrale. — Organisation administrative du pays conquis. — Le système du fisc. — La pacification du pays, conséquences immédiates de la conquête russe. — Efforts pour relever la condition morale : l'abolition de l'esclavage et d'autres coutumes barbares. — Répercussion de ces mesures dans le khanat de Boukhara. — Les tentatives de l'émir et des Russes pour émanciper la femme indigène. — L'instruction russe chez les indigènes : les premières écoles ; les écoles primaires supérieures ; les écoles russo-indigènes et les cours du soir pour les indigènes. — Défauts de la politique assimilatrice russe : manque d'unité de vues et d'action et inconséquences. — L'assistance médicale.

Après avoir reconnu, en 1734, la souveraineté de la Russie, les Kirghiz prétendirent reprendre leur indépendance ; une guerre commença entre les Kirghiz qui dura, avec quelques intervalles, plus de cent ans (1). Les khans de Khiva et de Kokand excitaient, poussaient en avant les Kirghiz au grand détriment du commerce russe, et les Turkmènes, de leur côté, excités par les Khiviens, pillaient les commerçants, les industriels et les pêcheurs russes de la Caspienne et les faisaient prisonniers pour les vendre en esclavage. Pour contenir les Kirghiz et garantir la sûreté de la Caspienne, les Russes bâtirent des forteresses sur les lignes de Sibérie, d'Orenbourg et sur le littoral de la Cas-

1. Girgorïev, *Russische Revue*, 1873.

pienne. Ils essayèrent en même temps d'agir sur les khans par la voie diplomatique ; le résultat de toutes les négociations fut nul : les pillages continuèrent de plus belle et le nombre des esclaves russes à Khiva et à Boukhara augmenta dans des proportions lamentables pour le grand empire européen (1). Il fallut recourir à la force : une fois la lutte commencée, on fut bien forcé d'aller jusqu'au bout : l'anarchie éternelle qui désolait l'Asie Centrale ne laissait pas d'autres solutions que la soumission complète des trois khanats et des Turkmènes. Pour assurer la paisible possession du pays, on occupa ensuite les frontières naturelles, afin d'arrêter la marche redoutable de l'influence anglaise (2).

La première période, de beaucoup la plus longue, fut remplie par un travail préparatoire, reconnaissances et établissement d'une base d'opérations, etc. ; la conquête proprement dite dura un peu plus d'un demi-siècle, depuis la

1. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 309-310, 312.

2. Les Anglais et d'autres Européens, tels que M. Vambéry, qui soutenaient les gouvernements centro-asiatiques contre les Russes, attribuant aux Tsars l'intention de s'emparer un jour des Indes. La peur grossit les objets. De même que l'incendie de Moscou, en 1812, fut attribué aux Russes qui, par patriotisme, ne voulurent pas refuter cette supposition étrangère, de même ces racontars fantaisistes finirent par suggérer à certains Russes des intentions que les souverains n'avaient jamais entretenues ; ils commencèrent à répéter les propos de leurs inspirateurs inconscients. Heureusement, d'autres jugent le mouvement des Russes dans l'Asie Centrale d'une manière plus impartiale et plus raisonnable ; par exemple, l'éminent historien français, M. Denis, compare ce mouvement à celui des Français en Algérie. Il est indiscutable qu'en faisant la conquête du Turkestan, les Russes ne pensaient pas plus aux Indes que les Français à la colonie du Cap en subjuguant l'Algérie. Les Russes se sont abstenus d'envahir le Turkestan tant que cela leur a été possible : en 1754, un ambassadeur khivite, d'origine ouzbek, arriva à Orenbourg et, au lieu d'y accomplir la mission dont il était chargé par son souverain, il commença à se plaindre de son khan (Kaïp), en l'accusant de cupidité et d'injustice ; puis, au nom de tous les Ouzbeks khiviens, cet extraordinaire ambassadeur demanda l'appui des Russes contre le khan. C'était une belle occasion de réparer la faute de Békovitch Teherkassky ; les Russes cependant déclinaient la demande de l'Ouzbek. (Levchine, *Description des hordes et des steppes des Kirghiz*, 2^e partie, p. 205).

fondation du fort Alexandrovsky (1845), jusqu'à la délimitation de la frontière du Pamir en 1905 (1).

Actuellement, le khanat de Kokand forme une partie intégrante de l'empire russe; ceux de Boukhara et de Khiva sont réduits en États vassaux. De plus, les khans de Boukhara ont cédé aux Russes une partie de la vallée du Zarafchan avec les villes de Samarkand et de Katta-Kourgan, ainsi que trois forteresses situées aux bords du Syr-Daria : Khodjent, Oura-tubé (Oura-tépa) et Djizak. De leur côté, les khans de Khiva ont perdu la rive droite du bas Amou. Les terres des Turkmènes avec les oasis d'Akhal-Téké et de Merv sont aussi complètement entre les mains des Russes.

Les vainqueurs s'occupèrent tout d'abord de l'organisation administrative du pays. On y introduisit un régime militaire analogue à celui qui existe dans quelques parties de la Russie d'Europe (la Pologne, le Caucase). Actuellement les possessions russes dans l'Asie Centrale forment une sorte de vice-royauté; le gouvernement général (*gheneral-gubernatorstvo*) du Turkestan est composé de cinq provinces : 1° du Syr-Daria, chef-lieu Tachkent, qui est en même temps la capitale générale du Turkestan russe; 2° Fergana, chef-lieu Skobelev (avant le 23 décembre 1907 la Nouvelle-Marghelan); 3° de Samarkand (chef-lieu Samarkand); 4° de la Transcapienne (chef-lieu Askhabad) et 5° Semi-retchiè — Sept Fleuves — (chef-lieu Viernyï). L'ensemble forme un territoire de 1.697.403 kilomètres carrés; si l'on y ajoute les États à demi indépendants de Boukhara et de Khiva, la superficie du Turkestan égale 2.002.147 kilo-

1. Le khanat de Boukhara a perdu son indépendance à la suite de son intervention dans la guerre entre la Russie et Kokand.

Voici les dates les plus importantes de la conquête russe de l'Asie Centrale : en 1865, prise de Tachkent, actuellement capitale du Turkestan russe; en 1868, soumission de Samarkand, en 1873, prise de Khiva, en 1875, de Kokand; en 1881, de Ghéok-Tépé, forteresse turkmène, dans l'oasis d'Akhal-Téké; en 1884, reconnaissance spontanée de la souveraineté russe par les habitants de l'oasis de Merv.

mètres carrés, plus que l'Autriche, l'Italie, la France, l'Allemagne et le Danemark réunis (1).

Les provinces se divisent en districts, subdivisés à leur tour en *pristavsto* (sorte de canton administré par un *pristav*, commissaire de police) et en bailliages ; ces derniers sont divisés en *aksakalstvo* (sorte de commune chez la population sédentaire) (2) et en *aoul* (chez les nomades) (3).

A la tête de l'administration du Turkestan se trouve le *gheneral-gouvernator* (général gouverneur), qui commande les troupes locales ; il réside à Tachkent. Il est entouré de l'appareil nécessaire pour frapper l'imagination des indigènes ; ils l'appellent quelquefois *iarym-podcho* (demi-tsar, vice-roi). Son rôle correspond à celui du vice-roi anglais dans les Indes. Il a sous ses ordres les gouverneurs militaires des provinces et l'agent diplomatique à Boukhara. Les chefs des districts militaires, eux aussi, relèvent des gouverneurs militaires ; les *pristav* et les syndics des bailliages sont soumis aux chefs des districts (4), et les *aksakal* et les anciens des *aoul* subordonnés aux syndics des bailliages.

La police est exercée par les préfets et les commissaires qui se recrutent aussi, pour la plupart, parmi les militaires. Tous les emplois plus ou moins importants de cette organisation, depuis celui de commissaire de police, sont occupés par des Russes de races ou d'instruction.

Les indigènes ne sont plus représentés dans l'administration que par les syndics des baillages et des *aksakal* ou des anciens des *aoul*. On a maintenu des *kozy* (juges) ou *bïi* (chez les nomades), en limitant leurs attributions ; actuel-

1. Geyer, *Tout le Turkesian russe*, p. 1.

2. Le maire de la commune s'appelle *aksakal* = ancien parmi les villageois (*ak*, blanc, blanche ; *sakal*, *sakol*, barbe ; *aksakol* = ayant la barbe grise, vieillard).

3. L'*aoul* représente un certain nombre de tentes de nomades ; l'ancien de l'*aoul* porte le nom de *aoulnyi starchina*.

4. Il y a aussi des syndics de bailliages qui dépendent de *pristav*.

lement, les kozy ou bri connaissent des instances de divorce et des contestations en matière civile entre indigènes de leur nationalité, quand elles ne dépassent pas la somme de 100 roubles (266 fr. 66) (1); les peines les plus fortes qu'il peuvent ordonner sont les amendes jusqu'à 300 roubles et la prison jusqu'à un an et demi (2); on en appelle de leurs salaires aux assemblées ordinaires et extraordinaires de juges indigènes; ces chambres connaissent aussi des actions au civil qui dépassent 100 roubles (3).

Sauf pour les cas réservés aux kozy, les indigènes relèvent des tribunaux communs à tout l'empire russe.

Avant l'introduction, en 1886, du nouveau règlement sur le gouvernement du Turkestan, la nomination des fonctionnaires indigènes dépendait des chefs des districts. En 1886, on accorda aux indigènes le droit de les élire. Le résultat a été médiocre : le complot et les intrigues jouent un grand rôle dans les élections, et les syndics des bailliages, ainsi que les kozy, se recrutent surtout parmi des politiciens plus adroits que scrupuleux (4).

Tachkent a reçu, le 5 décembre 1888, une organisation municipale calquée sur les institutions russes et appropriée aux conditions locales. Le conseil municipal comprend 24 membres indigènes (Sartes) et 48 Russes (5).

Lié étroitement à la question agraire fort embrouillée, le système fiscal exigea du gouvernement russe bien du temps, des efforts et des dépenses énormes. Après le délai de grâce, on maintint d'abord l'ancien système fiscal; les sarkor (6) et les zakattchi (7) volèrent le Trésor avec une telle impudence qu'il fallait bien chercher autre

1. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 56.

2. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 45.

3. V. Nalivkine et M. Nalivkina, p. 56.

4. Ostrooumov, *les Sartes*, I, p. 51. — Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 45.

5. Ostrooumov, *ouv. cité*, p. 76.

6. et 7. Voir plus haut, p. 83.

chose (1). Actuellement, la commune rurale répartit elle-même l'impôt global dont elle est débitrice. Avant 1900, toutes les terres arables payaient 10 0/0, les terres irriguées artificiellement, 10 0/0 du produit brut moyen; les terres dont les récoltes dépendaient des pluies printanières, 10 0/0 du produit effectif annuel.

La loi du 10 juin 1900, qui a réglé l'impôt foncier, ordonne que pour les terres irriguées artificiellement, la quotité de l'impôt sera déterminée pour chaque propriété foncière en particulier.

Les terres arrosées exclusivement par les pluies (*lalmi* ou *bahora*), sont soumises à l'impôt foncier d'État, dans les proportions établies par la législation russe pour une *dessiatina* (de 1/4 de kopeck à 17 kopecks par *dessiatina* = 1 1/9 hectares).

Quant aux nomades, le *zakat* qu'ils payaient sous les khans et qui était d'un quarantième de tout le bétail, a été remplacé par l'impôt de *kibitka* (tente); il est réparti par la commune (*aoul*) (2).

Le résultat final de toutes les mesures fiscales a été un très notable dégrèvement des indigènes. On a calculé que les nomades payent en moyenne par tente 5 roubles 25 kopeks (4 roubles d'impôt de tente et 1 rouble 25 kopeks de redevance territoriale), et les sédentaires 6 roubles 38 kopeks 5 par maison ou ménage. En admettant 5 personnes par ménage ou par tente, dont moitié du sexe masculin, tout nomade paie 1 rouble 60 kopeks d'impôt de tente, soit avec la redevance territoriale 2 roubles 10 kopeks (5 fr. 60), et tout sédentaire 2 roubles 5 kopeks d'impôt foncier, ou avec la redevance territoriale, 2 roubles 55 kopeks (6 fr. 80) (3).

1. Voir p. 193.

2. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 416, 458-459, 403-404.

3. Grodekov, *Revue de la province du Syr-Daria en 1886*, p. 175. — Voici quelques chiffres qui montrent combien sont maigres les recettes de l'impôt foncier dans le Turkestan :

Dernièrement, les habitants du Karatéghin et d'autres régions du Bouhkara montagneux payaient au gouvernement boukare $\frac{1}{10}$ de leur récolte, 20 livres de beurre et, en nature ou en argent, un mouton de la valeur de 12 *tanga* (5 fr. 12); à la place du beurre et du mouton, on demandait aux pauvres une pièce de toile de 1 fr. 60 à 2 fr. 66; de plus, l'administration locale exigeait 32 kilos de grains, 8 ou 16 kilos de beurre et quelques *tanga* d'argent. Si l'on essaie d'établir la valeur relative de ces diverses prestations, on trouve que le Tadjik aisé payait annuellement au gouvernement bouhkare, d'après le calcul de M. Semionov, au moins 53 fr. 30, et le pauvre 26 fr. 65 (1). Les Tadjiks montagnards de Boukhara payaient donc individuellement, au minimum : les pauvres, 10 fr. 65, et les contribuables plus aisés, 21 fr. 30. Ajoutez-y les exactions des fonctionnaires; il est permis d'affirmer sans aucune exagération que les Centro-Asiatiques assujettis à la Russie paient deux fois moins que leurs frères boukhares.

Encore ne parlons-nous que de la condition moyenne des habitants; la différence serait autrement profonde si nous comparions les impôts actuels à ceux qui étaient perçus dans le khanat de Kokand sous le fameux Khou-doïar-khan (2).

Il ne reste plus, bien entendu, la moindre trace des distributions, de coups de bâton à l'aide desquels on prélevait autrefois les arrérages (3).

Par rapport aux Russes du reste de l'Empire, dont la

En 1891..... 2.521.652 roubles (6.724.405 fr.)

En 1892..... 2.674.388 roubles

En 1893 2.817.506 roubles

(*Messenger Russe, Roussky Viestnik*, 1898, n° 8, p. 19, note),

tandis qu'avant les Russes, le revenu d'un seul khanat de Kokand atteignait 2.290.000 roubles = 6.106.666 francs (Reclus, *l'Asie russe*, p. 572).

1. A.-A. Semionov, *Études ethnographiques sur les montagnes du Zarafchan, le Karatéghin et le Darvaz*, p. 92, note.

2. Voir plus haut, p. 83-85.

3. Voir p. 89.

charge fiscale dépasse 24 francs (1), les indigènes du Turkestan se trouvent dans des conditions relativement très favorables.

Ces charges modiques sont d'autant plus faciles à supporter que le nouveau régime a mis fin aux troubles et aux guerres qui ruinaient le pays (2).

Les razzias des nomades (Turkmènes et Kirghiz) qui désolèrent la population sédentaire ne sont plus maintenant qu'un souvenir. Non seulement Boukhara et Khiva, mais la Perse a respiré librement après la soumission aux Russes de ses voisins incommodes, les Turkmènes.

Les Russes se sont appliqués à ne pas froisser les vaincus ; en proclamant la plus absolue tolérance religieuse et en reconnaissant l'inviolabilité des vakoufs, ils ont désarmé le clergé, l'ennemi le plus redoutable que l'on eût à craindre ; en reconnaissant la liberté individuelle et l'inviolabilité de la propriété privée, ils ont rassuré les masses. Quelles eussent pu être dès lors les causes de résistance ? L'idée de patrie ? Elle n'existe pas chez les musulmans. L'attachement aux souverains nationaux ? Nous savons déjà ce qu'ils étaient devenus, et comment aurait-on éprouvé quelque sympathie pour ces princes que l'attaque des Kofir n'avait pas un moment tirés de leur apathie ?

Peu après la conquête de l'oasis d'Akhal-Téké, des Turkmènes des différentes tribus visitèrent Askhabad ; M. Vam-

1. Fadéev, *Rouss.* 1884, n° 3, p. 15-16.

2. MM. Durrieux et Fauvelle (*Samarkand la Bien-Gardée*, p. 274) attribuent la pacification rapide du pays au gouvernement militaire. Ces auteurs croient cette politique préférable à celle des Français dans leurs colonies où, la conquête une fois terminée, le pouvoir passe aussitôt aux autorités civiles ; les indigènes, qui n'estiment que la force, considèrent la nouvelle organisation comme une preuve de faiblesse ; des révoltes commencent, et l'on est obligé de reconquérir le pays.

Il est permis cependant de se demander si le régime militaire, en même temps qu'il assure plus d'ordre et d'unité au gouvernement n'entraîne pas quelques conséquences fâcheuses pour l'armée elle-même : souvent les meilleurs officiers abandonnent le service actif pour aller occuper des places plus avantageuses dans l'administration ; avant la guerre russo-japonaise, cette tendance était si forte que de l'académie d'état-major russe (école supérieure de guerre) sortaient plutôt des candidats aux emplois administratifs que de vrais militaires.

béry, peu suspect de partialité pour les Russes, constate qu'ils manifestaient un étonnement joyeux en voyant la façon dont ils étaient accueillis par leurs anciens ennemis (1). Naturellement ces sentiments se sont manifestés avec une précision beaucoup plus grande chez les sédentaires, plus pacifiques.

Les légendes les plus étranges couraient sur les Russes : quelques Sartes se les représentaient comme des cyclopes (2), quand ils les virent de près, ces terreurs superstitieuses s'évanouirent aussitôt. Les officiers les rassuraient par leur politesse et leurs prévenances ; le conquérant de Tachkent, le général Tcherniaïev, saluait affablement les vaincus et visitait le premier représentant de l'islam, le *kozy-kalon* (3) Hakim-khodja (4) ; dans la capitale du moins, la confiance revint vite et des relations faciles s'établirent entre les conquérants et les vaincus.

Aujourd'hui, la sécurité dans le Turkestan est si complète que les voyageurs et les indigènes eux-mêmes s'en étonnent également. MM. Durrieux et Fauvelle en témoignent dans leur voyage en Asie Centrale (1901).

« Alors que nous étions en Asie Centrale, un compatriote, M. Noblemaire, lieutenant d'artillerie, visitait Peïschaver, la grande forteresse anglaise, la tête de ligne des caravanes qui vont de l'Inde au Turkestan. L'autorité britannique ne voulut pas lui laisser visiter le bazar sans la compagnie d'une dizaine de policemen, qui devaient lui faire un rempart de leurs corps. Le pays était si peu sûr qu'un capitaine anglais, peu de temps auparavant, avait été en plein jour, sur le quai de la gare, assassiné par un fanatique. De tels faits étaient, paraît-il, constants. Or, dans ce bazar de Peïschaver, on rencontre les mêmes éléments de population

1. Vambéry, *La lutte future pour la possession de l'Inde*, aperçu des progrès de la Russie dans l'Asie Centrale et des difficultés qui en découleront pour l'Angleterre.

2. Ostrooumov, *les Sartes*, t. 1, p. 83, note 3.

3. Le principal *cadi*.

4. Ostrooumov., ouvrage cité, p. 84.

que dans ceux de Samarkand et de Boukara, où nous nous étions promenés en parfaite sécurité, seuls, sans escorte, à toute heure du jour et de la nuit (1). »

Mir-Saïd-Akhad-khan, parent de l'émir boukare, confirme ce témoignage :

« Dans l'été du 1889, pour rétablir ma santé, j'étais allé dans les montagnes de Tchimgan qui se trouvent à 85 kilomètres de Tachkent. Après y avoir séjourné quelque temps, je revins de nuit par le désert qu'arrose l'Iskander-aryk nouvellement creusé (2). Le ciel était semé d'étoiles, et bien qu'il n'y eût pas de lune, on pouvait distinguer des ombres humaines. Dans le calme de la nuit, au milieu de la plaine solitaire, je rejoignis une femme musulmane ; c'était évidemment une veuve pauvre, qui, accompagnée de ses deux enfants, un petit garçon et une fille, marchait, une corbeille de coton sur la tête. Ému de compassion, je m'arrêtai et lui demandai où elle allait ; n'avait-elle pas peur, toute seule, la nuit, dans cet endroit désert ?

La pauvre femme me répondit qu'elle avait cueilli quelques livres de coton et qu'elle allait le vendre au marché le plus proche ; puis elle ajouta : « Si j'avais pu craindre d'être attaquée par de mauvaises gens, de nuit, dans cet endroit solitaire, je ne me serais certainement pas décidée à me mettre en route ainsi toute seule. » Cette réponse de la veuve pauvre me rassura pour elle et ses enfants ; en lui souhaitant bon voyage jusqu'au caravansérail, je pensai en moi-même : « Grâce à Dieu ! Nous autres, habitants de Tachkent, nous jouissons maintenant d'une telle sécurité, que même une veuve pauvre ne craint plus de s'aventurer la nuit sur une route déserte. Et moi-même je voyage dans le calme et la fraîcheur de la nuit, sans songer le moins du monde à un péril possible. Autrefois, il n'en était pas ainsi : autrefois, non seulement la faible femme,

1. A. Durrieux et R. Fauvelle, *Samarkand la Bien gardée*, p. 295.

2. Le canal d'Iskander a été établi par les soins du grand-duc Nicolas Konstantinowitch.

mais même l'homme ne pouvait pas se risquer la nuit, seul, dans le désert. Après y avoir songé, je descendis de mon cheval et adressai une fervente prière à Dieu pour Sa Majesté l'Empereur, sous la puissante protection duquel, nous autres musulmans du Turkestan, jouissons de la paix et d'une sécurité complète (1). »

Une fois le pays pacifié, le gouvernement russe s'attacha à relever la condition matérielle et morale des habitants. L'esclavage fut aboli aussi bien dans les possessions immédiates de la couronne qu'à Khiva. Le 22 juin 1873, 15.000 esclaves persans furent rendus à la liberté dans le khanat (2). C'étaient presque tous des Persans, et ils désirèrent, en général, rentrer dans leur pays ; le gouvernement russe leur facilita leur retour, mais en route, ils furent décimés par les maladies ; leurs caravanes furent attaquées par les Turkmènes, et bien peu de ces libérés revirent leur patrie (3).

Dans le khanat de Boukhara, l'esclavage ne fut aboli que le 7 novembre 1886, par ordre du feu émir. Ici, les Russes avaient préféré ne pas brusquer les choses, bien qu'un article du « traité d'amitié » entre la Russie et Boukhara (p. 47) eût ordonné l'abolition définitive de l'esclavage dans le khanat (4).

A Boukhara aussi, les esclaves étaient presque tous d'origine persane. Leur émancipation provoqua un assez vif mécontentement parmi leurs propriétaires, qui étaient presque tous de hauts fonctionnaires ou des chefs influents ; elle atteignit assez directement les intérêts de l'émir,

1. *Gazette indigène du Turkestan*, 1890, n° 1.

2. *Gazette du Turkestan* (*Tourkestanskïia Vedomosti*, 1873, n° 26). D'après d'autres sources, le nombre des libérés de la captivité khivienne fut de 37.000 hommes.

3. Kostenko, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, novembre 1874. — Schmidt, *Russische Revue*, 1874, n° 9.

4. Les termes « vassalité », « protectorat » se remplacent dans les rapports officiels entre les deux États par celui d'*amitié*.

puisque le personnel de la cour et même une partie de l'armée se composait d'esclaves (1).

Les Boukhares ne se sont pas résignés à l'affranchissement, et ils ont réussi à maintenir l'esclavage sous la forme adoucie du servage, qui a pris depuis des proportions inusitées jusqu'alors. Dans le khanat de Boukhara, on réduit au servage tous les débiteurs insolvables tant des particuliers que du gouvernement; ceux qui sont inscrits dans *l'acte de servage* se trouvent à la disposition absolue de leurs créanciers et deviennent leur propriété. Si le créancier est le fisc, l'administrateur local le désintéresse, et le malheureux contribuable devient sa propriété personnelle.

Or, l'amende est la peine la plus usitée; non seulement es kozy, mais presque tous les fonctionnaires — et ils sont légion — ont un droit de juridiction, et les procès civils ou criminels se terminent par des peines pécuniaires. Comme leurs décisions ne sont pas frappées d'appel, rien ne leur est plus facile que de ruiner leurs subordonnés par des amendes exorbitantes et les réduire ensuite au servage. Le plus mince bureaucrate réussit ainsi aisément à s'assurer la disposition d'une foule de serviteurs qui ne lui coûtent rien. Officiellement, le servage est temporaire, et dès qu'il a payé sa dette par son travail, le débiteur doit retrouver sa liberté; en fait, les cas d'affranchissement sont exceptionnels. On réduit en servitude non seulement le débiteur, mais toute sa famille, de sorte qu'il ne reste personne qui puisse s'acquitter pour lui; quelque travail qu'il fournisse d'autre part, le maître s'arrange pour évaluer à tel prix les dépenses qu'exige son entretien, que sa dette augmente sans cesse au lieu de s'amortir.

La condition des serfs est extrêmement dure. Les hommes et les femmes sont condamnés aux plus durs tra-

1. Félix de Rocca, *de l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 431.

vaux ; les jeunes gens et les jeunes filles sont abandonnés à tous les caprices des maîtres vicieux et brutaux.

Sous le moindre prétexte ou même sans prétexte, le serf est exposé aux châtiments les plus barbares. Sans parler des coups de fouet et d'autres instruments de « correction », on met les coupables à la chaîne, on leur attache au cou une lourde pierre, on les affame pendant des semaines entières, on les descend dans des fosses remplies d'insectes et on invente pour eux des supplices dont l'idée ne peut venir qu'aux Asiatiques. Ils habitent des caves et des hangars immondes. Comme il est très facile de s'en procurer sans bourse délier, on fait bon marché de leur vie ; et quelques maîtres n'hésitent pas, pour faire un exemple, à les tuer sans autre forme de procès (1).

Le nouvel émir Saïd-Mir-Alim a le devoir d'en finir avec un ordre de choses qui révolte l'humanité (2) ; il peut être sûr pour cela du concours de la Russie. Tant que le servage subsistera, l'œuvre que la Russie s'est proposée demeurera incomplète, mais il serait injuste cependant de ne pas tenir compte des progrès qu'elle a déjà obtenu. Les exécutions capitales, les tortures et les barbaries qui ensanglantaient l'ancien khanat de Kokand et les régions cédées par Boukhara et Khiva ont disparu ; à l'exemple des Russes, l'émir Saïd-Abdoul-Ahad-khan a aboli, en 1886, les *zindon i-païn* (3), le *sioh-tchoh* ou *kanna-khona* ; on ne précipite plus les criminels du haut de la grande tour, on ne les empale plus ; en même temps que les supplices sont devenus moins féroces, la peine capitale ne s'applique plus qu'à des cas exceptionnels.

L'émir a essayé aussi de lutter contre la corruption et les exactions de ses fonctionnaires ; c'est partout la plus

1. Gourovsky, *l'Esclavage sous le protectorat de la Russie* (article dans le *Nouveau Temps* — *Novoïe Vremia*, 1911, n° 12.331).

2. Le jeune émir a fait ses études pendant plusieurs années à Saint-Petersbourg, sous la direction de précepteurs spéciaux.

3. Voir au sujet de ces établissements pp. 97-98. Les *zindon-i-bolo* continuent sûrement à être en état florissant.

difficile des réformes et celle dont les résultats sont le plus lents, mais nulle part le succès n'en est moins certain qu'en Asie (1).

Toujours suivant l'exemple des Russes, l'émir a interdit à Boukhara l'emploi des narcotiques (l'opium, le haschisch, le bang), celui des *batcha*, les pantomimes obscènes, etc. (2).

Il a même essayé de faire sortir la femme indigène de

1. Les Russes malheureusement ne donnent pas toujours le bon exemple, la révision sénatoriale faite par le comte de Pahlen l'a montré une fois de plus.

2. Et cependant, lorsque le gouvernement boukhare fait fête à la colonie russe, des *batcha* danseurs n'y manquent jamais.

Au sujet des *batcha* dans le *Turkestan russe*, il est curieux de lire l'ordre suivant donné par le préfet de Tachkent, le colonel Poutintsov, ordre relatif au Tachkent indigène (du 9 novembre 1884, n° 297) :

« Des kozy de la ville de Tachkent m'ont présenté un *rivoïat* (renseignement) dont la teneur est celle-ci : « Un chapitre du chariat dit qu'aux garçons qui ont une jolie figure, s'habillent de vêtements de soie et mettent du rouge comme les femmes, il est rigoureusement défendu de se trouver dans les boutiques, dans le marché et dans les *tchah-khana*, parce que cela est contraire à la loi (c'est-à-dire au chariat). Les personnes qui font la cour aux *batcha*, vont seules ou de compagnie dans les boutiques où se trouvent les susdits garçons ; ces personnes s'asseoient devant eux, les regardent voluptueusement et se laissent entraîner par le jeu de leurs yeux ; elles leur donnent l'argent obtenu de leurs parents et de leurs femmes. Si on ne leur donne pas d'argent volontairement, ces personnes en volent chez les leurs ou chez des étrangers ; c'est pourquoi elles tombent dans le péché et s'égarent dans la voie de l'esprit malin, car un chapitre du chariat dit que ces garçons ont en eux chacun dix-huit esprits immondes (démons), et c'est ce qui leur donne l'apparence d'être jolis et bons. L'interdiction de cette impiété regarde les chefs qui sont obligés de faire cesser ce mal et de remettre les garçons à leur parents ; ce faisant, ils obtiendront la grâce de Dieu.

Conformément à ce « rivoïat » et prenant en considération que les garçons qui jouent le rôle de *batcha*, s'habituent dès l'enfance à une vie oisive et déréglée aux dépens des hommes vicieux connus sous le nom de *batchaboz* (*batcha* et *boz* = jouant, amateurs des *batcha*) et qu'arrivés à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, les *batcha* se transforment eux-mêmes en *batchaboz*, gaspillent le bien acquis par le travail de leurs pères, ne s'habituent à aucun travail et adoptent des professions faciles, comme tromperies, vols, pillages, de sorte que la population elle-même élève en elle des membres dangereux de la société..., moi, par suite de tout ce qui vient d'être dit ci-dessus, j'invite le second sous-préfet par intérim et les *aksakal* à expliquer à la population le préjudice produit par ces passe-temps et à engager le peuple à prendre part à l'extirpation du mal. Dans ses moments de loisir, tout homme rangé saura se trouver des distractions non contraires à l'honneur et au chariat » (*Gazette indigène du Turkestan*, 1884, n° 48).

De même, l'effet nuisible des narcotiques sur l'organisme fut expliqué à la population dans un exposé facilement compréhensible fait par un médecin militaire local et publié dans la même gazette (1884, n° 43-47).

sa réclusion. Pour cela, il a organisé dans son palais des fêtes qui rappellent « les assemblées » de Pierre le Grand, et il y a invité ses officiers militaires et civils avec leurs femmes. Il s'est heurté à l'opposition du clergé et de la cour elle-même; les rumeurs étranges provoquées par ces tentatives ont déterminé une certaine agitation dans le peuple et le souverain a été forcé d'abandonner ou d'ajourner son projet (1).

Une expérience analogue des officieux de K. P. von Kaufmann, général gouverneur, avait fini par un scandale. On organisa un *tamocha* spécial; des commerçants et des fonctionnaires musulmans s'y présentèrent avec leur *famille* (2), et le général, très satisfait d'une docilité qu'il n'osait pas espérer, fit présent aux invitées musulmanes, en souvenir de la soirée, de bracelets, de bagues, de coupes, etc., avec l'inscription: « De la part du général gouverneur. » Le lendemain une personne retrouvait les cadeaux du gouverneur dans les *djalab-khona* (maisons de tolérance indigènes); c'était de là que sortaient les femmes que les indigènes avaient présentées à Kaufmann (3).

Dès le début, le gouvernement russe se préoccupa de l'instruction des indigènes et essaya de les initier à la culture européenne. Les deux premières écoles primaires fondées en 1860 pour les enfants russes dans le fort n° 1 (aujourd'hui Kazalinsk) et dans celui de Perovsk, n'attirèrent presque pas d'élèves indigènes; la population n'avait pas encore eu le temps de comprendre l'utilité de l'instruction, et le gouvernement avait été mal inspiré en confiant la direction à des popes, ce qui devait provoquer la défiance des musulmans; de plus, ces écoles ne

1. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 431-432.

2. L'expression famille (*bola-tchaka, ahl-i-aiiol*) fait allusion en sarte à la femme, l'épouse; par pudeur musulmane, ces deux derniers termes sont défendus dans les conversations.

3. *Messenger d'histoire* (russe) — *Istoritchesky Vestnik* — 1895, n° 11, p. 658 (art. de Vl. Tchere-ansky). Bien entendu, ces « dames » ne se voilent plus.

recevaient que des externes, et par conséquent les nomades ne pouvaient en profiter.

L'administration changea alors les écoles russes de Perovsk (en 1863) et de Kazalinsk (1865) en écoles pour les Kirghiz, avec des internats pour 25 élèves kirghiz dans chaque école ; les Russes y étaient admis seulement comme externes ; on offrit des places d'instituteurs aux Kirghiz qui avaient terminé leurs études dans le corps de cadets de Neplouïev, à Orenbourg, ou dans l'école pour les enfants kirghiz qui dépendait de la chancellerie du gouverneur d'Orenbourg. Le succès fut encore très médiocre ; les enfants russes, admis en qualité d'externes, formaient un élément étranger dont les nationaux ne profitaient pas, puis les instituteurs étaient en général absolument insuffisants (1). L'école russo-indigène de Tchimkent ouverte en 1874 (2) ne réussit pas mieux.

On se décida alors à fonder des écoles primaires supérieures russes (selon le règlement de 1872), avec des internats pour les enfants indigènes et russes et avec un personnel enseignant russe. Cette fois, la tentative fut plus heureuse : vers le 1^{er} janvier 1886, toutes les places réservées dans les nouvelles écoles aux candidats internes indigènes (généralement deux tiers des vacances) étaient occupées.

Les Kirghiz, les premiers, répondirent à l'appel de l'administration. Les Russes s'étaient trompés radicalement sur leur compte ; ils faisaient assez peu de cas de leurs facultés intellectuelles et avaient projeté pour eux un type d'école inférieur à l'école sarte. L'expérience a montré, au contraire, que les Kirghiz sont à la fois capables et avides d'instruction. Tandis que les Sartes se bornent simplement à apprendre, dans les écoles primaires, à lire et à écrire

1. Ostrooumov, *Étude historique sur l'instruction publique dans les villes et les forts de l'ancienne ligne du Syr-Daria et de la province du Turkestan de 1860 à 1867*. Tachkent, 1881.

2. *Mémoires de Saltar-khan Abdoul-Gafarov* (dans les *Sartes*, t. I), par Ostrooumov, p. 103.

en russe, les nomades poursuivent leurs études et entrent dans des écoles primaires supérieures et même dans des écoles secondaires : gymnases (lycées), école normale du Turkestan (1). On peut même citer des Kirghiz qui ont suivi les cours d'une université russe ; nous ne connaissons pas un seul Sarte qui ait suivi cet exemple. La première des écoles russo-indigènes destinées à la population sédentaire, date de 1884 ; elle fut fondée à la Vieille-Tachkent (quartier sarte) (2). Dans l'école russo-indigène, on enseigne le russe aux indigènes. Outre la langue parlée, la lecture et l'écriture russes, les élèves y apprennent les quatre règles, quelques notions d'histoire russe et les éléments de la géographie. A côté de l'instituteur russe, se trouvent des *damoulla*, maîtres indigènes musulmans ; les élèves passent deux heures dans la classe russe et deux dans la classe musulmane.

Les instituteurs russes sortent de l'école normale du Turkestan fondée à Tachkent, et dont le programme comprend l'étude des langues indigènes, sarte et persane.

Les écoles russo-indigènes sont entretenues aux frais de l'État ; l'enseignement y est gratuit et les élèves reçoivent gratuitement aussi les fournitures scolaires.

En 1901, nous avons eu l'occasion de connaître l'ancien *iouzbochi* (3), Saïf-oulla Mir-Alichev qui avait pris part à l'ouverture de la première école russo-indigène ; son récit n'est pas sans intérêt, malgré la naïve vanité qui s'y étale.

« On me demanda », nous raconta-t-il, « s'il serait possible d'ouvrir une école russe dans la ville indigène ; je répondis oui, pourvu qu'il y ait un maître. Quand on eut trouvé le maître, Sytchov, la question du local se posa ; je la résolus en persuadant un de mes parents de donner pour cela ... »

1. Gramenitsky, *Étude sur le développement de l'instruction publique dans le Turkestan*. Tachkent, 1896, p. 9. L'école normale du Turkestan a 40 externes ; un tiers des vacances est réservé aux indigènes ; ce sont des Kirghiz qui s'y présentent.

2. La tentative antérieure, qui eut lieu à Tchimbkent en 1874 et échoua, ne compte pas.

3. Voir le sens de ce mot à la page 88.

maison (1). Ensuite, il fallut trouver des élèves, puisqu'ils ne venaient pas d'eux-mêmes : aucun père ne se décidait à envoyer son fils à l'école russe, car chacun était persuadé qu'on en ferait plus tard un soldat. Lorsqu'on me posa cette question : « Eh bien, où sont les élèves ? » je demandai à mon tour si les adultes pouvaient entrer dans l'école. On me répondit que peu importait. Alors j'offris comme élèves moi-même, mon jeune fils et j'amenai encore deux adultes. Puis j'ordonnai à mon fils de prôner l'école russe parmi ses camarades, et décidai moi-même un gamin à apprendre le russe en lui promettant une récompense ; mon fils recruta aussi deux de ses camarades. Quand nous eûmes ainsi rassemblé une douzaine d'élèves, l'école fut enfin ouverte.

» Nos Sartes sont des imbéciles, disait en terminant son récit M. Mir-Alichev : ce n'est que maintenant qu'ils ont compris leur avantage. Autrefois, il était impossible d'en attirer à l'école russe, ni par force, ni par argent ; maintenant on est assiégé par eux : toutes les écoles russo-indigènes à Tachkent sont bondées, de telle sorte qu'on pourrait en fonder encore une dizaine (2). »

A la fin de 1884, le nombre des élèves s'élevait déjà à 39 (3). Mais quels élèves ? Avant de commencer les classes, l'instituteur, M. Sytchov, devait laver avec soin plusieurs d'entre eux et leur raser la tête, car ils étaient abominablement sales et pouilleux ; les Sartes de Tachkent, que l'administration invitait à envoyer leur fils à l'école russe, n'osant pas refuser ouvertement, avaient recours à un procédé, celui dont avait été victime le gouverneur général Kaufmann : ils louaient toutes sortes de gamins, de

1. L'école était installée dans la maison de Saïd-Gani Azimbaïev (Ostrooumov, *les Sartes*, I, p. 66).

2. En 1909, la Vieille-Tachkent avait six écoles russo-indigènes (Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 249).

3. Gramenitsky, *Étude sur le développement de l'instruction publique dans le Turkestan*, p. 65.

petits mendiants et les envoyaient à l'école russe au lieu de leurs propres enfants.

Encore aujourd'hui, les défiances des sédentaires n'ont pas disparu ; elles sont entretenues par le clergé musulman et les moulla, irrémédiablement hostiles à ce qui est européen. Ils répandent le bruit que la fondation des écoles russo-indigènes a pour but de préparer les musulmans au service militaire (et le Sarte redoute d'être soldat autant que le Juif) ; ils persuadent leurs ouailles qu'en livrant leurs enfants à l'institution russe, ils les préparent à l'apostasie et les condamnent à la perdition éternelle (1).

Malgré tout, peu à peu, l'école russo-indigène a gagné du terrain. En 1909, il y en avait 68, avec 2.552 élèves ; l'entretien des écoles en 1908 a coûté 86.009 roubles (213.357 fr. 30) dont 39.481 roubles payés par le gouvernement et 46.528 roubles donnés par la population (2).

La population scolaire ne représente encore qu'une proportion insignifiante du nombre des enfants ; cependant, il y a une amélioration incontestable, bien que fort lente. La proportion des élèves, relativement à l'ensemble de la population indigène, a ainsi passé de 0,0078 0/0 en 1880, à 0,0203 0/0 en 1893 de toute la population indigène, et 0,0533 0/0 vers 1909 sans la province du Semiretchiè et 0,0485 0/0, y compris le Semiretchiè (3).

Il serait peut-être imprudent de trop compter sur l'influence de ces écoles pour transformer le monde musulman et les appréhensions du clergé mahométan sont certainement peu fondées. « L'introduction de la lumière de la science dans les ténèbres de l'ignorance religieuse, dit

1. Mémoires de Sattar-khan Abdoul-Gafarov (dans *les Sartes*, I, par Ostrooumov, p. 110, note).

2. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 51.

3. Ces chiffres sont donnés d'après les ouvrages déjà cités de M. Gramenitsky et de M. Geyer.

M. Geyer, ébranlera l'immuabilité des thèses du Coran et de ses commentaires, et fera écrouler ainsi pour toujours le prestige des superstitions sur lesquelles se base depuis longtemps la vie sociale des bons musulmans. » (1) C'est possible, mais il faudra pour cela autre chose que les écoles russo-indigènes; leur programme est trop limité et leur influence trop superficielle; les Sartes n'y cherchent que quelques notions de russe, et souvent le père retire son fils de l'école dès qu'il est en état de déchiffrer un télégramme ou de mettre l'adresse d'une lettre. En 1888, 480 élèves fréquentaient les 22 écoles russo-indigènes du Turkestan; 5 seulement ont terminé leurs études (5/22 par école), et le résultat n'a pas été plus satisfaisant les années suivantes (2).

On a fondé aussi une école du même type à Khiva (en 1891) et une autre à Boukhara (en 1894), toutes les deux aux frais des khanats.

Nous ne connaissons pas l'histoire des débuts de l'école de Khiva; quant à celle de Boukhara, elle a été créée à la fois malgré les Boukhares et malgré P. M. Lessar, l'éminent diplomate qui représentait alors le gouvernement russe. La question fut soulevée pendant son absence et, quand il reprit son poste, M. Lessar s'employa de son mieux à soutenir une entreprise qu'il n'avait pas inspirée et qui ne rentrait pas dans son programme politique (3). Il fit des efforts pour lui recruter des élèves et il en trouva. Mais après sa nomination à Londres, quand il eut été remplacé par M. Ignatiev, les Boukhares reprirent courage et peu à peu retirèrent tous leurs enfants. Peu désireux d'engager

1. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 50.

2. Quatre sur 491 en 1889; 25 sur 426 en 1890; 27 sur 485 en 1891; 28 sur 539 élèves dans 25 écoles en 1892 (1,22 par école); 24 sur 511 en 1893; 16 sur 515 en 1894; 15 sur 701 dans 28 écoles en 1895 (15/28 par école). Or, remarquons qu'il y a encore des enfants russes dans plusieurs écoles russo-indigènes. — Gramenitsky, *Étude sur le développement de l'instruction publique dans le Turkestan*, p. 74-75.

3. Bien que M. Lessar n'ait pas été l'auteur du projet, il fut gratifié d'un grade après l'ouverture de l'école.

avec les indigènes une lutte désagréable, M. Ignatiév se plut à attribuer cette désertion à la négligence de l'instituteur, qui était en réalité un maître des plus consciencieux et n'épargnait rien pour attirer les enfants; il allait jusqu'à offrir à ses frais des friandises aux élèves et à leurs parents. On changea l'instituteur, mais l'école n'y gagna rien; alors on y admit les Juifs boukhares qui brûlaient du désir d'y entrer; et on éloigna ainsi définitivement les musulmans. Cette situation se prolongea deux ans (1). Le 1^{er} janvier 1896, le Ministère de l'Instruction Publique n'avait aucun renseignement officiel sur la marche des études dans l'école (2).

L'état de l'école de Khiva n'était probablement pas meilleur, car bien qu'elle existât depuis cinq ans, le Ministère, en 1896, ne savait rien sur la manière dont elle fonctionnait (3).

Il ne semble pas que, depuis lors, ni à Khiva ni à Boukhara, les choses se soient beaucoup améliorées.

Tous ces faits ne permettent guère de compter sur les écoles russo-indigènes pour préparer la grande révolution morale que l'on attend et la rénovation du monde musulman.

Tout ce que les Sartes en retirent, c'est une certaine connaissance pratique du russe: ils y trouvent surtout un moyen de plus pour mieux exploiter leurs nouveaux maîtres; les instituteurs des écoles russo-indigènes sont à plaindre, et leur zèle se heurte à une résistance sournoise et tenace qu'il n'est pas aisé de vaincre.

Outre les écoles russo-indigènes, on a organisé aussi pour les indigènes, dans les mêmes locaux, des cours

1. Ayant été dans la colonie russe à Boukhara en qualité d'instituteur (de 1892 à 1897), nous donnons tous ces détails comme témoin oculaire de l'événement décrit (Comparer plus loin, p. 250, note 2).

2. Gramenitsky, *Étude sur le développement de l'instruction publique dans le Turkestan*, p. 49.

3. *Ibid.*, p. 49.

d'adultes qui ont lieu le soir. Le nombre de leurs élèves est insignifiant (1).

Les écoles proprement russes sont au nombre d'une centaine (il y en avait 80 en 1895) ; elles se divisent en écoles primaires et secondaires ; parmi les indigènes, les nomades sont à peu près les seuls qui les fréquentent ; les Sartes y sont très rares ; ceux qui ne seraient pas éloignés d'y envoyer leurs fils, en sont détournés par des considérations secondaires, l'obligation, par exemple, de l'uniforme scolaire. Envoyer un enfant à l'école étrangère c'est déjà encourir le soupçon ; l'habiller à l'européenne, c'est en faire un renégat aux yeux de ses compatriotes.

Cependant, les portes de toutes les écoles russes sont très largement ouvertes à tous les indigènes qui se présentent ; on y atténue pour eux, dans la plus large mesure possible, les exigences scolaires ; au lycée des langues classiques, par exemple, le latin seul est obligatoire pour eux (2).

Les indigènes sont même favorisés aux dépens des Russes ; dans les internats des écoles primaires supérieures, les deux tiers des places leur sont réservées (3). Le résultat le plus clair de ces prescriptions, d'un libéralisme excessif, est que l'étude du russe est négligée ; il arrive que des internes russes finissent par savoir moins bien leur propre langue que celle de leurs camarades indigènes (4).

La tolérance de l'administration se marque partout : le 6 octobre 1863, le jour de l'ouverture, à Perovsk, de l'école russo-kirghiz, où étaient admis également les enfants des Kirghiz et ceux des Russes, le commandant de la ligne du Syr-Daria, le colonel Vériovkine, adressa

1. En 1884, 73 hommes, 147 en 1885, 213 en 1886, 250 en 1887, 291 en 1888, 382 en 1889, 342 en 1890, 240 en 1891, 383 en 1892, 378 en 1893, 502 en 1894, 323 en 1895.

2. Gramenitsky, ouv. cité, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. Comparer aussi l'observation de M. Gramenitsky dans son *Étude*, etc., p. 34.

son discours aux Kirghiz et oublia complètement ses compatriotes ; le discours fini, on offrit aux Kirghiz une collation suivie de diverses distractions ; on n'y invita pas les Russes (1).

En somme, de tout cet effort, très digne d'attention des vainqueurs pour répandre par l'école la civilisation européenne, le résultat est assez pauvre ; elle s'est heurtée à l'inertie de la population, entretenue par l'opposition latente du clergé et des moulla. Il faut avouer, d'ailleurs, que le gouvernement du Turkestan n'a pas toujours montré l'unité de vues et d'action nécessaire. Si les gouverneurs généraux Kaufmann et Rosenbach voyaient dans les écoles russo-indigènes le meilleur moyen de hâter l'assimilation, Lessar espérait y arriver en apprenant aux Russes les langues des indigènes (2).

D'autre part, diverses mesures témoignaient des incertitudes et des hésitations administratives. C'est ainsi que, jusqu'en 1885, on a enseigné dans l'école normale du Turkestan une seule langue indigène, celle des Kirghiz (3). Depuis 1885, le kirghiz a été remplacé par le sarte et le persan (4) : c'est-à-dire qu'après avoir songé exclusivement aux nomades, on s'est ensuite principalement préoccupé de l'assimilation des sédentaires.

Avant 1890, les autorités russes n'ont prêté aucune attention aux écoles musulmanes ; quelquefois, peut-être, sur un ordre direct de Saint-Pétersbourg, les fonction-

1. Ostrooumov, *Étude historique sur l'instruction publique dans les villes et les forts de l'ancienne ligne du Syr-Daria et de la province du Turkestan de 1860 à 1867*, p. 66.

2. Voilà pourquoi, en reconnaissant devant l'auteur de ces lignes, alors instituteur à la Nouvelle-Boukhara, qu'il était contraint, malgré sa conviction, de prendre son parti de la fondation à Boukhara de l'école russo-indigène, affaire soulevée pendant son absence de Boukhara, M. Lessar entretenait l'intention d'ouvrir des cours de langues indigènes dans l'école russe de la Nouvelle-Boukhara.

3. et 4. Ancien répétiteur des langues indigènes de cette école normale, nous sommes au courant de son histoire. V. aussi N. Ilminsky, *Mémoire de rapport sur l'enseignement des langues orientales dans l'école normale du Turkestan*. Saint-Pétersbourg, le 6 décembre 1885.

naires locaux alarmaient les indigènes en demandant des renseignements statistiques sur le nombre des *maktab*; quant aux madrassa, on semblait ignorer jusqu'à leur existence. Après la chute du régime des khans, les fonctions de l'*alamion* (directeur du madrassa) et du *mouttaval-bochi* (le premier économiste) avaient disparu d'elles-mêmes, et les madrassa avaient été abandonnés à leur sort. Tout d'un coup, après 1890, les écoles musulmanes furent placées dans une dépendance plus ou moins directe du Ministère de l'Instruction Publique russe : on nomma un inspecteur spécial de ces écoles et de leurs *vakouf*.

On avait mis bien longtemps à s'apercevoir d'une nécessité qui était reconnue dès le premier jour par tous ceux qui avaient pratiqué le pays : les indigènes eux-mêmes signalaient les défauts séculaires de l'enseignement musulman et l'urgence d'une réforme (1). L'action vigilante d'un inspecteur compétent permettait non seulement d'améliorer les écoles primaires, mais de réformer peu à peu les madrassa et d'y faire insensiblement pénétrer l'esprit moderne en utilisant les vakoufs, et sans violer trop ouvertement la volonté des donateurs : c'était le moyen d'établir un contrôle indispensable sur la vie intellectuelle des indigènes. Six ans plus tard, avant que l'inspecteur général des écoles eût eu même le temps de commencer son œuvre, on la supprima et on la remplaça par des inspecteurs régionaux dont l'autorité est nécessairement moindre et dont la compétence est souvent suspecte (2).

Les Russes ont mieux réussi à organiser l'assistance médicale. C'est que, dans les cas sérieux, les indigènes, malgré leur superstition et leur ignorance, se décident à recourir

1. *Journal du Ministère de l'Instruction Publique* (russe), novembre 1892, chronique contemporaine, p. 50 (art. Medressé du Turkestan).

2. Miropiev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 383-385. — On attribue ce changement à M. Kerensky, l'inspecteur en chef des écoles du Turkestan (Miropiev, *ouv. cité*, p. 384).

aux docteurs étrangers. Ils s'y résignent ordinairement trop tard, au dernier moment, après avoir épuisé les moyens domestiques et l'art des *tabib* (médecins indigènes), et la science est alors impuissante à sauver les malades désespérés qu'on leur réserve. Ces insuccès ne sont pas faits pour augmenter la confiance des musulmans. Cependant, lentement, ils comprennent les avantages d'un traitement plus rationnel. Ils montrent moins de répugnance à entrer dans les hôpitaux russes, surtout s'ils espèrent y recevoir gratis les soins et les médicaments. On a créé, dans les villes et les villages de quelque importance, des ambulances ou d'autres établissements hospitaliers ; quelques-uns ont des sections spéciales où les femmes indigènes sont soignées par des doctresses et des infirmières russes ; on y admet aussi des enfants. Le premier hôpital de ce genre fut fondé à Tachkent, à la fin de 1883 (1).

L'émir a créé un hôpital avec une section féminine à Boukhara, en commémoration du salut de la famille Impériale russe après l'attentat de Borki, le 17 octobre 1888. Son projet rencontra une très vive opposition dans le clergé boukhare (2).

Les statistiques établissent que dans les provinces du Syr-Daria, du Fergana et de Samarkand, le nombre des malades indigènes qui se sont adressés aux docteurs russes a passé de 20.757 en 1880 à 122.884 en 1893. En 1893, 27.408 femmes ont été hospitalisées et 47.496 malades ont passé à la consultation et ont reçu des médicaments. En 1900, les trois provinces sur lesquelles nous avons des renseignements officiels avaient 33 établissements médicaux avec 2.040 lits ; dans vingt autres endroits des médecins auxiliaires donnaient les premiers soins et surveillaient le traitement prescrit par les docteurs. Il semble que dans

1. Ostrooumov, *les Sartes*, t. I, p. 91.

2. Félix de Rocca, *de l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 389.

la Transcaspienne et le Semiretchiè, l'assistance médicale n'est pas moins bien organisée (1).

A chaque hôpital de district est rattaché un service de vaccination ; dans les bailliages, des vaccinateurs sartes sont payés par le budget des États provinciaux ; mais les indigènes ne se laissent pas facilement convaincre, et les victimes de la variole sont nombreuses. Le vaccin n'est pas cependant dans le pays une pratique absolument nouvelle, et dès 1870 on y rencontrait un certain nombre d'adultes qui avaient été inoculés sur la paume de la main, près du pouce (2).

1. Venukow, *Problèmes du Turkestan (Pensée russe)* [Rousskaia Mysl], 1901(?).

2. V. Nalivkine et M. Nalivkina, *Étude sur la condition de la femme indigène du Fergana*, p. 93.

CHAPITRE XXII

LA VIE ÉCONOMIQUE

L'amélioration de l'irrigation. — La protection des plantes et le reboisement. — Agriculture : données statistiques. — Expériences du riz de montagne. — Coton : introduction de nouvelles sortes et du décorticage mécanique. — La culture maraîchère, le jardinage potager et l'horticulture. — Essai de la dessication au feu. — Exportation des fruits. — Viticulture et vinification. — Culture du tabac. — Production de la santoline. — Sériculture. — Élevage du bétail et de chevaux. — L'agriculture. — Pêche. — Exploitation des mines et des carrières. — Industrie manufacturière. — Industrie indigène et expositions. — Établissements de crédit : caisses de prêt, banques. — Le commerce. — Chemins de fer au point de vue économique. — Résultats de la domination russe : augmentation de la prospérité générale et de la population, et passage rapide des nomades à la vie sédentaire.

Sur le terrain matériel, les résultats du régime nouveau sont plus apparents et les résistances des populations sont moins acharnées. La fécondité du sol dépend de l'irrigation artificielle, et les Russes se sont, avant tout, appliqués à la régulariser et à l'étendre. Il leur suffisait d'ailleurs de reprendre la politique qui avait toujours été celle des souverains intelligents et d'effacer les traces de l'impéritie des khans les plus récents. Ils utilisèrent les aryk qui avaient été abandonnés, réparèrent les digues et établirent un plan général de façon à répartir l'eau plus régulièrement entre les populations. Ils creusèrent plusieurs nouveaux canaux, l'*Iskander-aryk* (dans le district de Tachkent) et le canal de Nicolas I^{er} (dans la Steppe Pouilleuse, *Golodnaïa stepp*,

1. Le Turkestan doit ces deux canaux au grand-duc Nicolas Konstantinovitch.

entre Tchinz et Djizak). Le canal de Nicolas I^{er}, qui part de la rive gauche du Syr-Daria, près du village de Bahovat, a reconquis sur le désert plus de 8.000 dessiatina (9.000 hectares) qui donnent maintenant de bonnes récoltes. Dans la même région on travaille à un deuxième canal qui permette d'arroser 45.000 dessiatina (50.000 hectares) ; il partira du village de Zaparojskoïè, en amont de Bahovat (1).

Jadis, si une digue s'écroulait, les indigènes, pour apaiser la colère d'Allah, lui offraient en sacrifice un vieillard qu'ils enterraient tout vivant (2). Ces sacrifices ont disparu d'eux-mêmes, depuis que l'on a des moyens plus sûrs et moins barbares pour maintenir en bon état les travaux d'irrigation.

Quelques exemples suffisent à montrer les résultats des travaux exécutés par les Russes : en 1872, il y avait dans le Zarafchan 120.000 dessiatina (133.333 hectares) irriguées, il y en avait 250.000 dessiatina (277.778 hectares) en 1893 (3). Dans le district de Tachkent, en 1869, les terres irriguées étaient évaluées à 63.000 dessiatina (70.000 hectares), et à 338.472 dessiatina (376.047 hectares) en 1893 (4).

Vers 1909, la superficie générale des terres aratoires était, dans le Turkestan russe, de 2.217.300 dessiatina (2.463.667 hectares) dont 4/5 au moins étaient des terres irriguées (5) : dès 1893, dans les trois provinces du Syr-Daria, du Fergana et de Samarkand, la superficie cultivable atteignait 2.079.370 dessiatina (2.310.411 hectares) (1.617.360 dessiatina — 1.797.066 hectares — des terres irriguées, et 462.010 dessiatina — 513.345 hectares — de terres arrosées par les

1. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 77.

2. Félix de Rocca, *De l'Alaï à l'Amou-Daria*, p. 113.

3. *Ibid.*, p. 113.

4. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 464.

5. Ce calcul est fait d'après l'ouvrage de M. Geyer : *Tout le Turkestan russe*, p. 83 et 82.

pluies) (1). Le progrès est donc considérable. Au point de vue du développement de l'irrigation, le Turkestan tient maintenant le deuxième rang parmi tous les pays du monde, et ne le cède qu'à l'Inde seule (2).

Une autre question liée à la conservation de l'humidité si précieuse pour le Turkestan, la question du reboisement du pays, la protection de la rare végétation des montagnes et des déserts, n'a pas été négligée par les autorités russes. Pour diminuer autant que possible la transformation des sables fixés par le *saksaoul* (haloxylon ammodendron) en sables mouvants capables d'envahir les régions cultivées, on a défendu de continuer à détruire le *saksaoul* et les autres buissons du désert, chargé des gardes forestiers d'y tenir la main, interdit l'exportation du charbon de bois au delà des frontières du Turkestan, et établi aux frontières une surveillance rigoureuse.

Malheureusement, il est fort difficile d'obtenir de l'ignorance de la population qu'elle respecte ces ordonnances dont elle ne comprend pas le but. Comme le *saksaoul* fait un excellent combustible et donne un charbon magnifique, les indigènes le recherchent et le détruisent avec une avidité imprévoyante. Dans la Transcaspie, on n'a guère réussi à arrêter ces dévastations que dans la zone du chemin de fer menacée par des sables. Dans la province du Syr-Daria et dans celle de Samarkand, notamment dans le district de Djizak, des indigènes continuent à fabriquer du charbon qu'ils expédient clandestinement à Boukhara par Nour-ata.

Les bois des montagnes ne sont pas moins menacés; nous avons reçu en 1900 les doléances de plusieurs gardes forestiers qui ne pourraient exercer une surveillance bien effective dans leur rayon trop étendu; tout au plus, peut-

1. Venukov, *Problèmes du Turkestan* (Pensée russe-Rousskaïa Mysl, 1901 (?).

2. Geyer, p. 83.

on admettre que la crainte qu'ils inspiraient contenait dans une certaine mesure les déprédations.

L'administration ne se contente pas de chercher à sauver ce qui subsiste des bois des montagnes; elle voudrait reboiser certaines régions. N. I. Korolkov, mort aujourd'hui, avait pris spécialement à cœur cette œuvre, pendant qu'il était gouverneur militaire de la Syr-Daria. Le procédé qu'il employait était extrêmement simple : on divisait la pente d'une montagne en terrasses parallèles et horizontales, avec des talus en remblai sur leurs bords; ces talus étaient faits avec la terre enlevée à la terrasse, qui formait alors une dépression; on repiquait des plants, on semait des graines d'arbres dans les talus; quand il pleuvait, l'eau entraînait dans les deux talus, s'amassait dans la terrasse et nourrissait ainsi la plantation. Plus la pente est douce, plus on établit de terrasses. Avec ce procédé, le boisement d'un hectare revient environ à 10 roubles (26 fr. 66) (1). On a boisé ainsi plus de 2.700 dessiatina dans le district de Samarkand (près d'Aman-Koutan, plus de 2.500 dess.; dans la campagne forestière de Bagrin, 137 dess., dans celle de Tchoupan-ata, 66 dess.) On reboise de même la gorge de Aktach, dans le district de Tachkent (2).

Dans les villes les plus importantes du Turkestan, comme Tachkent, Marghelan, Samarkand, on a établi des pépinières, et la flore du pays s'est enrichie de différentes essences. Pendant qu'il gouvernait la Transcaspienne, le général Kouropatkine a planté dans cette région dénudée, de 1890 à 1895, 4.976.000 arbres dont 2.445.000 ont pris racine (3).

A côté des quartiers indigènes, nus et désolés, les quartiers russes sont perdus dans la verdure et forment comme

1. Le système de M. Korolkov est adopté et apprécié à son mérite par les sylviculteurs français (Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 280-281).

2. *Ibid.*, p. 280.

3. Miropiev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 477.

autant de parcs immenses le long des allées desquels s'élèvent des maisons.

Tous ces travaux n'ont pas été perdus. A mesure que la végétation se répand, l'humidité atmosphérique augmente : par exemple, d'après le pluviomètre, à Tachkent, de 1867 à 1875, lorsque l'emplacement de la ville était presque nu, la pluie tombait annuellement en moyenne de 0 m. 285; maintenant sa quantité dépasse 0 m. 400 (1).

Les chaleurs de l'été sont aussi moins accablantes : si étrange que cela puisse paraître, une température de 30 degrés Réaumur est plus supportable à Tachkent qu'une température de 30 degrés centigrades à Paris.

Le développement de l'arboriculture dans le Turkestan n'a guère d'autre importance qu'au point de vue pour ainsi dire météorologique : au point de vue économique, le noyer donne un bon bois de charpente et le broussin qui est employé en ébénisterie (2). D'après un calcul assez approximatif, tout le stock de broussins de noyers dans le Turkestan peut rapporter au fisc près de 1.000.000 de roubles (2.666.666 fr.) (3).

L'agriculture, au Turkestan russe, est dans un état florissant ; le tableau ci-contre en fait foi.

1. Durrieux et Fauvelle, *Samarkand la Bien-Gardée*, p. 286.

2. Parfois le broussin d'un seul noyer pèse plus d'une tonne.

3. Miropiev, ouv. cité, p. 473. Les broussins de noyers qu'on trouve dans le khanat de Boukhara s'exportent en France, par Marseille.

PROVINCES	RIZ		FROMENT		ORGE		AVOINE		Total des graminées indiquées	
	Nombre moyen des dessiatina semés annuellement (dessiatina : 1,0925 hectares)	Récolte en pouds (poud : 46 kil. 38)	Dessiatina	Pouds	Dessiatina	Pouds	Dessiatina	Pouds	Dessiatina	Pouds
Syr-Daria	68.000	6.000.000	370.000	16.700.000	170.900	10.300.000	4.000	410.000	612.900	33.410.000
Ferganà	33.000	3.700.000	175.000	11.000.000	18.000	957.000	»	»	226.000	15.657.000
Samarkand	32.000	2.400.000	210.000	10.000.000	75.000	3.000.000	»	»	317.000	15.400.000
La Transcaspienne.	»	»	20.000	2.320.000	10.000	444.000	»	»	30.000	2.761.000
Semiretchiè	5.800	117.000	194.000	16.390.000	37.000	2.430.000	80.000	5.000.000	316.800	23.937.000
Total	138.800	12.217.000	969.000	56.410.000	310.900	17.128.000	84.000	5.410.000	1.502.700	91.165.000
	Hectares	Quintaux	Hectares	Quintaux	Hectares	Quintaux	Hectares	Quintaux	Hectares	Quintaux
	154.223	2.002.800	1.076.667	9.247.541	345.445	2.808.000	9.333	887.000	1.669.667	14.945.082

(Ces chiffres doivent être regardés comme approximatifs; ils sont fondés sur des renseignements fournis pour la plupart par l'administration indigène et les renseignements fournis par les Centro-Asiatiques sont toujours très suspects; dans le cas présent, on peut affirmer seulement que les chiffres cités sont plutôt au-dessous de la vérité) (1).

1. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, pp. 83-84.

On cultive encore dans le Turkestan le millet, le sorgho, le maïs, la sétairie (*setaria italica*).

Le froment donne en moyenne de 80 à 100 pouds (13 à 16,5 quintaux) par dessiatina = 1 Ha. 0925 (20 fois la semence); le riz: 180 pouds = 30 quintaux (rendement: 40 pour 1); le millet: 200 pouds = 33 quintaux (21 pour 1); le sorgho: 200 pouds (50 et plus pour 1); l'orge: 120 pouds = 20 quintaux; la sétairie: 250 pouds = 41 quintaux (1).

Comme dans tout l'Orient, le riz est un des produits alimentaires les plus recherchés par la population. Malheureusement, les indigènes cultivaient surtout le riz de marais, ce qui favorise la malaria qui fait chaque année des milliers de victimes. Le gouvernement a essayé d'introduire la culture du riz de montagne; il a fait venir de Chine des semences et a fondé à Samarkand une station spéciale; les expériences ont donné d'excellents résultats, comme qualité et quantité. Quelques indigènes ont reçu des semences par les soins des autorités et ont entrepris la culture du riz. Par malheur, la station a été fermée prématurément avant que la masse indigène ait été convaincue; les anciennes rizières n'ont pas disparu, au détriment de la salubrité publique (2).

Parmi les plantes textiles le coton tient la première place; avant les Russes, le Turkestan n'en produisait qu'une quantité insignifiante; on le semait moins pour ses filaments que pour en extraire de l'huile. De plus, les Centro-Asiatiques ne cultivaient que le coton indigène à gros filaments courts; le décorticage, très primitif, au moyen d'appareils à bras (*tchagryk*), émiettait les enveloppes des fruits, écrasait les graines et rendait le filament impur et coloré de substances huileuses.

1. Geyer p. 74. — Miropiev, p. 463.

2. Geyer, p. 87.

Les Russes se sont particulièrement appliqués à améliorer et à développer cette culture. Les généraux gouverneurs Kaufmann et Rosenbach et le général Kouropatkine (dans la Transcaspienne) ont obtenu de remarquables résultats. Tout d'abord on établit à Tachkent une plantation de coton pour faire des expériences avec les semences du coton américain et le décorticage mécanique (1); les essais réussirent, la population reçut gratis des semences de nouvelles sortes de coton, et bientôt, grâce à la persévérance de l'administration qui provoqua la réunion fréquente d'assemblées de cultivateurs, des variétés de coton américain, l'Upland, le Mammouth, le Peterkind, etc. se répandirent. On cultive aussi maintenant le coton égyptien. L'amélioration de la production provoqua les demandes des industriels de Moscou et de Lodz.

Les avantages de la culture du coton étaient si manifestes que les agriculteurs la développèrent rapidement et qu'elle devint une des principales sources de la richesse du pays. En 1884, dans les provinces du Syr-Daria, de Samarkand et du Fergana le coton américain occupait seulement 450 dessiatina (500 hect.); neuf ans plus tard, en 1893, il en occupait 136.000 (150.000 hect.), trois cents fois plus. La récolte de 1893 a donné 2.204.000 pouds (36.131 tonnes), d'une valeur de 14.646.000 roubles (39.056.000 fr.). Depuis 1895, l'Asie Centrale exporte annuellement en Russie d'Europe au moins 5.000.000 de pouds (82.000 tonnes) de coton, pour une valeur de 28.000.000 de roubles (74.666.666 fr.) (2), tandis qu'en 1858, c'est-à-dire sept ans avant l'occupation de Tachkent, cette exportation ne s'élevait qu'à 677.000 roubles (1.805.333 fr.) (3). Aujourd'hui on ensemeence annuellement dans le Turke-

1. Ce fut N. N. Raïevsky qui a démontré le premier la possibilité de la culture du coton américain dans le Turkestan (*Messenger d'histoire russe. — Istorichesky Vestnik*, 1895, n° 41, p. 657).

2. Venukov, *Problèmes du Turkestan*.

3. Reclus, *l'Asie russe*, p. 553, note 2.

stan environ 174.000 dessiatina (193.333 hect.) qui produisent 15.802.000 pouds de coton cru (259.050 tonnes). Si l'on y ajoute les khanats de Boukhara et de Khiva, entrés eux aussi dans la voie de la culture intensive du coton, les chiffres deviennent encore plus imposants : 322.000 dessiatina (357.778 hect.) contre 174.000 et 24.202.000 pouds (396.754 tonnes) contre 15.802.000 (1). Les cotons de l'Asie Centrale tendent à remplacer en Russie les cotons d'Amérique, dont l'importation a sensiblement diminué.

Les journaux ont annoncé que le ministère du Commerce et de l'Industrie a étudié depuis 1910 le moyen d'irriguer 1.000.000 dessiatina (1.111.111 hect.) pour développer la culture du coton (2) ; l'exportation de l'Asie Centrale en Europe augmenterait ainsi de 20.000.000 de pouds (327.869 tonnes), puisqu'on calcule que 1 dessiatina ne donne pas en moyenne moins de 20 pouds (près de 1/3 de tonne) de filaments épurés (3).

Le décorticage mécanique a remplacé le décorticage primitif et l'emballage pressé l'emballage mou. En 1908, il y avait en Asie Centrale 177 décortiqueries avec plus de 600 djinn (gin, sorte de décortiqueur de coton) et environ 200 presses (4).

La culture des légumes et des fruits a toujours été en particulière estime dans le Turkestan ; les Russes ont introduit de nouvelles espèces et amélioré les anciennes. Ces progrès sont dus avant tout à la section de la Société Impériale russe d'horticulture, qui fut fondée dans le Turkestan en 1885, et ensuite à la Société d'économie rurale.

Parmi les plantes potagères les indigènes ne connais-

1. Geyer, p. 83.

2. Retch (Discours), (journal quotidien russe), 1910, n° 91, p. 6, 3^e colonne.

3. Geyer, p. 87.

4. *Ibid.*, p. 90.

saient que l'oignon et la carotte ; quant aux autres légumes, la pomme de terre, le chou, le radis, la salade, le céleri, etc., ils en ignoraient même le nom ; les baies telles que les fraises, les framboises, les groseilles, les groseilles à maquereau croissaient à l'état sauvage. Actuellement les indigènes cultivent avec succès de nombreuses variétés de légumes européens, mais uniquement pour la vente ; ils consomment eux-mêmes une grande abondance de melons, de pastèques et de fruits. Ils sont sans rivaux dans la culture des melons, et ceux qu'ils récoltent, surtout à Boukhara, à Tchardjouï et à Khiva, sont sans aucun doute les meilleurs au monde, sucrés, fondant au point qu'au toucher du couteau ils se fendent eux-mêmes ; le Sarte jugerait ridicule la coutume parisienne de manger du melon avec du sucre. Les pastèques, en revanche, qui étaient si renommées dans l'ancien Khorezm (1), ne sont certainement pas méprisables, mais sans mérite spécial.

Les essais faits dans la raffinerie de Kaountchi (district de Tchimkent) ont montré que la betterave, qu'y ont introduite les colons russes, a un pourcentage de matières saccharées supérieur à la betterave européenne. Il paraît probable que le district de Tchimkent est destiné à devenir le centre de l'industrie sucrière du Turkestan. En 1907, la raffinerie de Kaountchi a produit avec 1.764,000 pouds (29.400 tonnes) de betterave, 193.000 pouds (2.164 tonnes de sucre brut (2).

Des horticulteurs russes ont réussi à greffer des espèces fruitières européennes qui, sous le climat et sur le sol centro-asiatiques, ont donné d'excellents résultats. Le Turkestan est actuellement renommé pour l'excellence de ses fruits ; et, comme ils mûrissent de très bonne heure, ils se vendent dans des conditions très avantageuses : les

1. Voir plus haut, p. 32-33.

2. Geyer, p. 202, 209.

poires, dont on connaît quinze variétés (1), les pêches et les abricots sont merveilleux ; les pêches ont une saveur exquise et elles se distinguent par la délicatesse de leur pelure qui s'en détache sans effort. Par contre, les prunes sont trop souvent véreuses et l'on ne connaît que six variétés de pommes, bien qu'on les cultive avec succès (2).

Si la qualité des fruits du Turkestan s'est fort améliorée, le séchage est resté assez primitif, bien que l'administration ait essayé d'introduire la dessiccation au feu ; pour cela elle a établi à Tachkent un séchoir à fruits selon les procédés de Rider, mais cette sécherie a disparu trop vite pour exercer quelque action sur les indigènes (3).

Comme les fruits sont très demandés, aussi bien par la population du pays que par la Russie et la Sibérie, la culture des arbres fruitiers se développe rapidement. En 1893, l'exportation des fruits en Russie atteignait 178, 778 pouds (2.930 tonnes), pour une valeur de 407.799 roubles (1.087.464 francs) (4) ; depuis la construction du deuxième chemin de fer, ligne Tachkent-Orenbourg, qui unit le Turkestan à la métropole, cette exportation a certainement augmenté. A Tachkent on a commencé récemment à fabriquer des compotes d'abricots qu'on exporte en Russie ; les demandes les plus importantes viennent de Varsovie (5).

Les Russes ont introduit diverses variétés de raisins français, américains, caucasiens et même criméens ; on cultive actuellement, dans le Turkestan, plus de 50 variétés de ceps (dont une vingtaine indigènes et une trentaine étrangers) (6). Quant dans les années 80, les vignes russes furent attaquées par le phylloxera, l'administration du Turkestan interdit l'importation des ceps. D'ailleurs, l'ir-

1 et 2. *Ibid.*, p. 97.

3. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 474.

4. *Ibid.*, p. 475.

5. Geyer, p. 96.

6. *Ibid.*, p. 286.

rigation permet aux habitants de se défendre par la submersion.

La viticulture tient un rang honorable parmi les cultures locales et semble avoir un brillant avenir. L'étendue des vignes dans le Turkestan est de 18.670 dessiatina (20.744 Ha); on récolte environ 6.350.000 pouds de raisins (104.098 tonnes) (1); par endroits la dessiatina ne produit pas moins de 1.000 pouds (16 tonnes) (2). Une partie de la récolte est consommée, fraîche ou séchée, sur place; une autre s'exporte en Russie et en Sibérie sous la forme de *izum* (raisins secs) et de *kichmich* (raisins secs sans noyaux. L'*izum* le plus recherché se fait avec une sorte de raisins provenant de Karchi, et le *kichmich* d'une variété qui porte le même nom et n'a pas de pépins); le reste des raisins sert à la fabrication du vin.

En 1892, 452.000 pouds (7.409 tonnes) de raisins secs, pour une valeur d'environ 700.000 roubles (1.866.666 fr.) ont été envoyés en Russie par le Transcaspien (3), et, en 1900, la province seule de Samarkand en a expédié dans la même direction 986.890 pouds (16.478,5 tonnes) (4).

La production de vin commença à se développer dans le pays seulement après l'arrivée des Russes; elle ne peut être considérée comme très répandue. Par leur goût et leur bouquet, les vins du Turkestan sont agréables, mais on chercherait vainement parmi eux des vins « de derrière les fagots ».

Pour le moment, on fabrique annuellement dans le Turkestan environ 110.000 *vedro* (13.750 hectolitres) (5); parfois ce chiffre augmente considérablement, car il est arrivé que la province de Samarkand à elle seule ait produit près de 100.000 *vedro* (12.500 hectolitres) de vin

1. Geyer, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 96.

3. Miropiev, p. 476.

4. Geyer, p. 286.

5. *Ibid.*, p. 100.

blanc ou rouge, dont la plus grande partie est expédiée par des Arméniens dans la Transcaspienne et au Caucase (1).

La culture du tabac commence seulement à prendre un caractère industriel : les espèces locales de tabac ne satisfont qu'à la demande et aux goûts des indigènes. Les Russes ont introduit dans le pays des tabacs américains et turcs qui ont donné d'excellents résultats et montré que le Turkestan peut en produire des sortes supérieures à celles du Caucase et de la Crimée. A présent il n'y a que deux endroits où se poursuive la culture des tabacs fins, dans le district de Tachkent et dans le Semiretchié, près de la ville de Viernyi célèbre, en outre, par ses pommes et, moins heureusement, par ses tremblements de terre. Dans le premier endroit 37 dessiatina (41 Ha) de tabac ont donné en 1894 environ 2.000 pouds (32.000 kilos) de récolte (2); à Semiretchié on en obtint à la même époque 2.337,7 pouds (37.405 kilos) ; en 1905, 38 dessiatina (42 Ha) y donnèrent une récolte qui satisfait tous les besoins de la province de Semiretchié (3). Les espèces de tabac les plus répandues dans le Turkestan sont le *persit-chana* et le *dubek* (comparer *Dubuque*, ville américaine).

Le district de Tchimkent, où croît en abondance à l'état sauvage une sorte d'armoïse appelée « artemi tiacinal », rivalise avec l'Algérie dans la production de la santonine ; obtenu dans l'usine de Tchimkent à raison de 2.000 pouds (32.000 kgr.), ce produit va, par Hambourg, à toutes les pharmacies du monde. C'est dommage pourtant que la plus grande partie du bénéfice tiré de la santonine du Turkestan reste aux mains des droguistes allemands (4).

1. *Ibid.*, p. 286.

2. Miropiev, p. 476.

3. Geyer, p. 262.

4. *Ibid.*, p. 209.

La sériciculture est maintenant une branche importante de l'industrie locale ; cependant il fut un temps où elle penchait vers sa ruine. Bientôt après la conquête du Turkestan, des sériciculteurs russes et occidentaux y affluèrent afin d'acheter de la graine ; la façon indigène d'élever le ver à soie était toujours imparfaite, et quand il se présenta une occasion de s'enrichir vite par la vente de la graine, l'élevage du ver à soie devint encore moins soigneux. Il arriva ce qui se passait en Europe : la pébrine apparut aussi dans le Turkestan ; l'industrie séricicole commença à déchoir, beaucoup d'indigènes coupaient leurs mûriers pour en faire du bois à brûler. Le gouvernement vint secourir la population ; en 1885, il fonda à Tachkent une station centrale de grenage avec des filiales à Marghelan, Samarkand et Petro-Alexandrovsk. Ces établissements procédèrent à la séparation de la graine saine d'avec la malade selon la méthode de Pasteur. Comme il arrive à toute innovation, les indigènes auxquels on avait annoncé la distribution gratuite de la nouvelle graine se méfièrent d'abord de la générosité du gouvernement, mais plus tard ils l'apprécièrent, et la sériciculture du Turkestan fut sauvée. Ensuite apparurent des établissements de grenage privés, dont le plus renommé, grâce à sa graine de Corse, appartient à la maison Aloïsi, au Fergana. On cessa d'avoir besoin des stations gouvernementales ; en les fermant, l'administration jugea nécessaire toutefois de créer à Samarkand une station de contrôle du grenage ; par manque de microscopistes, cette station ne vint pas toujours à bout de toute la graine importée et provoqua ainsi le mécontentement des entrepreneurs. Aussi, en plus du projet d'augmentation du personnel de la station de contrôle à Samarkand, des voix s'élèvent-elles pour demander qu'un établissement semblable soit fondé dans chaque province (1).

1. Miropïev, p. 471-472. — Geyer, p. 97-100.

La sériciculture est répandue principalement dans les provinces du Syr-Darià, du Fergana et de Samarkand ; dans la Transcaspienne, elle fut introduite par le général Kouropatkine (1).

L'état de la sériciculture dans le Turkestan peut être exprimé par ces chiffres : la récolte annuelle des cocons atteint 4.135.000 pouds (2.160.000 kilos), d'une valeur de 1.215.000 roubles (3.240.000 fr.) (2) ; on obtient environ 20.000 pouds (320.000 kilos), de la soie grège d'une valeur de 3.200.000 roubles (8.533.333 fr.) (3).

Une partie de la soie du Turkestan est employée à la fabrication d'étoffes locales, une autre s'exporte en cocons, soie brute ou filasse, dans les khanats voisins et en Russie. Cette exportation ne va pas toujours en augmentant ; par exemple, en 1889, elle s'élevait à 13.940 pouds (223 040 kilos), d'une valeur de 379.487 roubles (1.011.965 fr.), et en 1894 à 6.572 pouds (105.152 kilos, d'une valeur de 1.127.835 roubles (3.007.560 fr.) (4).

Comme le Turkestan ne donne pas plus de 1/6 de la soie employée par les filatures russes, on peut affirmer que le développement de la sériciculture est loin d'être terminé (5).

L'élevage du bétail est peut-être la seule occupation indigène qui n'ait subi presque aucune influence russe ; cette profession reste telle qu'autrefois chez les nomades. Il est vrai que les Kirghiz ont emprunté aux colons russes

1. Miropïev, p. 472.

2. Geyer, p. 100.

3. Le calcul est fait d'après les renseignements qui se trouvent dans l'ouvrage de M. Miropïev, p. 472,

4. Miropïev, p. 473. — Il est curieux qu'en 1858, l'exportation de la soie centro-asiatique en Russie était seulement de 69.000 roubles (184.000 fr.) et qu'en 1867, c'est-à-dire deux ans après la conquête de Tachkent, elle atteignait le chiffre de 1.273.900 roubles (3.397.066 fr.). Reclus, *l'Asie russe*, p. 563, n. 3.

5. Miropïev, p. 473.

la faux à manche court et font maintenant provision d'herbes en vue des gelées éventuelles, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant; peut-être l'élève des moutons de Karakoul, à Boukhara, a-t-elle pris des proportions plus grandes, à cause de la demande des peaux dites « astrakhans » expédiées annuellement en Russie au nombre de plus de 500.000 pièces (1). Grâce aux soins du général Kouropatkine, on a commencé à élever la même race de moutons dans la Transcaspienne (2).

Dans le district d'Aoulié-ata, des colons allemands, mennonites, se sont mis à élever des mérinos et à les croiser avec des moutons indigènes, notamment avec ceux qui se distinguent par leur viande délicate, supérieure même au mouton anglais, et par leur énorme queue (*kourdiouk*) pleine de graisse (le kourdiouk pèse quelquefois plus de 16 kgr.).

En ce qui concerne les bêtes à cornes, qui sont petites et donnent peu de lait, le gouvernement fit venir de Hollande, en 1882, cinq vaches et trois taureaux pour l'amélioration de la race indigène; mais les nouveaux reproducteurs étant en nombre trop insignifiant, cette tentative resta infructueuse (3). Bien entendu, après l'apparition des Russes dans le pays, la quantité des bêtes à cornes destinées à l'abattage a augmenté; les indigènes eux-mêmes préféraient toujours le mouton au bœuf.

De même, dans l'élevage des chevaux, les Russes n'ont pas fait grand'chose pour le Turkestan; seul, le district d'Aoulié-ata possède deux haras: l'un est privé, l'autre appartient à l'État (4); tous les deux poursuivent avec succès l'ennoblissement du cheval kirghiz. Les indigènes, eux, se contentent, comme autrefois, de leurs trois races

1. *Ibid.*, p. 479.

2. *Ibid.*, p. 479.

3. *Ibid.*, p. 479.

4. Geyer, p. 207.

de chevaux : celles des Kirghiz, des Turcomans, de la race « *karabaïr* » (métis des deux premières). Il faut dire que la cessation des *alaman* (razzias), jadis le principal métier du Turkmène, a provoqué le décroissement des qualités de son ami le cheval, la diminution de son endurance et de sa rapidité.

L'apiculture n'existe que chez des Russes du Semiretchiè et un peu chez des Tadjiks du district de Tachkent. Le premier pionnier de l'apiculture parmi ces derniers fut un Tatar auquel le général Kaufmann avait fait présent de quelques ruches achetées dans le Semiretchiè (1). Ces régions produisent annuellement environ 21.600 pouds (409.600 kgr.) de miel, d'une valeur de 130.200 roubles (347.200 fr.) et 1.185 pouds (18.960 kgr.) de cire, d'une valeur de 24.800 roubles (66.133 fr.) (2).

La pêche devint une industrie du pays seulement après l'arrivée de Cosaques exilés de l'Oural ; ils exercent la pêche sur le bas Syr et le bas Amou-Daria, particulièrement dans le district de Kazalinsk. Il y a une trentaine d'années, 1 livre de caviar en grain coûtait, à Kazalinsk, six sous, et 1 kilo de *chip* (esturgeon blanc) trois sous ; les poissons ordinaires, tels que le *jerekh* (*ospius esocinus*), le barbeau, le silure, la sandre, la carpe, le brochet, le carassin, la brème, etc., se vendaient presque pour rien. Après que l'on eut organisé l'exportation en Russie, la pêche augmenta et le prix des produits s'éleva. Dans les années 90, le revenu annuel de la pêche dans la province du Syr-

1. Geyer, p. 101. — D'après M. Geyer, le Tatar en question, s'était établi dans le village de Britch-moulla (v. plus haut, p. 212-213) qui se trouve à quelques kilomètres de Biskon (p. 211-212), où nous avons enregistré une fable relative à une Tatare que son neveu faisait passer pour la sœur de la générale Kaufmann (v. plus loin, p. 318). Peut-être y a-t-il quelque rapport entre l'apparition de cette fable et la générosité du général Kaufmann envers le Tatar de Britch-moulla.

2. Geyer, p. 101.

Daria atteignait 100.000 roubles (266.666 fr.) (1). Maintenant que cette province est liée à la Russie par le chemin de fer Tachkent-Orenbourg, presque tous les poissons de valeur (par exemple, les esturgeons) pêchés dans les eaux de la province s'exportent en Russie.

Sur la Caspienne, dans les districts de Manghychlak et de Krasnovodsk, la pêche pourra prendre plus d'importance, car outre la *belouga* (acipenser huso) et d'autres excellents esturgeons, on y pêche encore le hareng, et on y chasse le phoque. Pour le moment, ces pêcheries donnent annuellement environ 120.000 pouds (2.000 tonnes) de différents esturgeons et d'autres poissons, et 2.000 pouds de dérivés : caviar, colle de poisson, la *viaziga* (moelle épineuse d'esturgeon séchée, dont les Russes farcissent un pâté spécial), etc. Ajoutons-y 2.400.000 pièces de harengs et 50.000 pouds (820 tonnes) de phoques (2).

Dans le Semiretchiè, des Russes ne pêchent que pour leur consommation (annuellement pour une valeur de 10.000 à 20.000 roubles = 26.666 à 53.333 fr.) (3).

Des indigènes, il n'y a que des Kirghiz et des Turkmènes qui pratiquent la pêche ; les uns et les autres ont emprunté aux Russes les modes et les appareils de pêche plus perfectionnés.

Malgré les richesses minérales du Turkestan, surtout du Fergana et de la Transcaspienne, on pourrait dire que l'exploitation des mines et des carrières n'existait guère avant les Russes ; on ne trouve que chez les auteurs musulmans du moyen âge des indications sur cette industrie (4). Les Russes l'ont rappelée à la vie, et elle recom-

1. Miropïev, p. 482. Le commerce de poissons et d'autres produits de la pêche est évalué actuellement, pour le seul district de Kazalinsk, à 500.000 roubles (1.333.333 fr.) (Geyer, p. 223-224).

2. Geyer, p. 176.

3. *Ibid.*, p. 265. — Miropïev, p. 483.

4. Voir plus haut, p. 33.

mence à se développer, mais lentement, faute de grands entrepreneurs. Jusqu'à présent, on trouve très peu d'or dans l'Asie Centrale ; par contre, d'autres métaux y ont été découverts en grande quantité, à savoir : le fer (dans les montagnes de Kara-taou, province du Syr-Daria et dans celles de Balkhan, Transcaspienne) ; des minerais de plomb (dans plusieurs endroits) ; du cuivre (province du Syr-Daria). Il y a du charbon de terre (Kara-taou, dans le district de Tchimkent ; près de Khodjent ; dans le Fergana ; dans la Transcaspienne) ; du naphte (plus de 200 fontaines dans le Fergana, sur une longueur d'environ 250 kilomètres (1) ; de même, dans l'île de Tcheleken, sur la Caspienne), de l'asphalte, de l'ozokérite (Fergana et Transcaspienne) ; du *kir* (île de Tcheleken) ; du soufre (Fergana, province de Samarkand et Transcaspienne) ; du sel de marais salants (lac d'Akhsykhon, district de Namangan, et beaucoup d'autres lieux), du sel gemme (Boukhara, Transcaspienne, etc.), du sel de Glauber (entre Tachkent et Khodjent et près d'Ouzoun-ada) ; du granit et du gypse (près de Krasnovodsk) ; du graphite et du lapis-lazuli (prov. de Samarkand), de la pierre lithographique (près d'Askhabad). On a signalé aussi l'argent, le zinc, l'antimoine, le manganèse, le salpêtre, le sel ammoniac, l'alun, le marbre, etc. etc (2).

L'exploitation actuelle de tout cela se borne à peu près à celle du charbon de terre pour le chauffage des édifices de la couronne (environ 500.000 pouds = 8.200 tonnes par an), à celle du naphte (près de 125.000 pouds = 2.050 tonnes), à celle enfin du gypse (environ 80.000 pouds = 1.311 tonnes) et du sel (près de 2.000.000 pouds = 32.800 tonnes) (3).

1. Le nom d'une société qui y exploite du naphte se rencontre de temps en temps dans les journaux parisiens : c'est *Ferghana Oil Fields*.

2. Au sujet des richesses minérales de la Transcaspienne voir aussi le livre de P. S. Vassiliev : *L'Asie d'Askhad-Tek*, Pétersbourg, 1888 (en russe).

3. Miropiev, p. 483-485.

L'industrie manufacturière a été créée par les Russes ; elle ne peut donc être déjà considérable. Après les décor-tiqueries et les usines de presse liées à la culture du coton, il faut citer les distilleries, les fabriques de vodka (eau-de-vie russe), les brasseries, les tanneries, les moulins à farine, les fabriques d'allumettes dites suédoises (en Russie, il n'y a plus d'autres allumettes), les briqueteries, etc.

Dans les années 90, les fabriques et les usines du Turkestan produisaient des marchandises, en moyenne, pour une valeur de 7.500.000 roubles par an (20 millions de francs) (1), cette activité n'a pu que se développer, surtout depuis la construction du chemin de fer Tachkent-Orenbourg.

Les besoins des indigènes sont satisfaits par leur propre industrie que les Russes appellent celle des *koustari* (2) ; elle est assez variée et développée : pain, étoffes indigènes, vêtements, cuir, chaussure, vaisselle en terre et en métal, instruments aratoires, couteaux, serrurerie, charpenterie, outils pour les artisans, *arba* (hauts chariots indigènes à deux grandes roues), selles, harnachement, tapis, *palasse* (sorte de tapis grossiers), sacs, cordes, savon, beurre, huile, friandises, ornements indigènes (anneaux, bagues), etc. Tout cela se fait sur place, au marché et en partie à domicile.

Par suite de leur contact avec les Russes, les indigènes, tout conservateurs qu'ils soient, leur ont emprunté quelques procédés de travail ; par exemple, dans la fabrication des *khalat*, le travail à la main a cédé la place à la machine à coudre. D'autre part, le goût s'est amélioré pour la chaussure (le cuir verni russe est préféré au cuir local). En général, les indigènes du Turkestan russe ont fait plus de

1. *Ibid.*, p. 486.

2. Les « koustari » sont des travailleurs en famille qui s'occupent de production des marchandises chez eux, à domicile.

progrès que les Boukhares et les Khiviens ; l'exposition du 1890, à Tachkent, l'avait déjà montré (1).

En flattant l'amour-propre des exposants indigènes et en contribuant, par la réclame qui en résultait, à leur succès commercial, les prix et les accessits des expositions du Turkestan ont joué un certain rôle dans l'amélioration de la petite industrie indigène. Mais, au début, ces expositions avaient donné ombrage aux indigènes. La première eut lieu à Tachkent, en 1885 : « Les Sartes ne voulaient pas y présenter leurs produits (2) ; ils craignaient qu'on ne les fit entrer plus tard au service militaire. Lorsque je parlais à mes compatriotes des récompenses, des prix qu'on recevait aux expositions, ils ne m'écoutaient pas et disaient : « Prends ces prix pour toi-même ; nous, nous n'en avons pas besoin. » Enfin, je réussis à décider 60 ou 70 personnes à présenter leurs produits à l'exposition. Quel idiot j'étais alors ! que ne me suis-je avisé de faire ce qu'entreprit un de mes amis, Sarte comme moi ! Grâce à cette exposition, il gagna beaucoup d'argent sans exposer sou vaillant. Personne, pas un marchand sarte ne se décidait à être exposant ; mon ami en profita : il prit à crédit quantité de *khalat*, les exposa et les vendit presque tous à double prix. Combien je regretlai de n'avoir pas eu cette idée ! Pour disposer les Sartes en faveur des expositions suivantes, le comité de la première exposition décida de donner des prix à tous les exposants indigènes. En voyant qu'on ne faisait pas entrer au service militaire leurs compatriotes participants à l'exposition, et qu'au contraire on leur avait accordé des prix, bien des Sartes regrettèrent leur refus de participer à l'exposition. »

1. Miropiev, p. 485. Il n'y a que la production des tapis qui ait empiré : à cause de la grande demande pour les marchés d'Europe, les indigènes les font maintenant avec moins de soins et y emploient des couleurs artificielles.

2. Mir-Alichef, déjà cité (voir p. 245).

Celle de l'année suivante (1886) avait déjà, sur un total de 725 exposants, 586 indigènes (1).

La petite industrie du Turkestan a été dernièrement l'objet de délibérations animées dans la section locale de la Société Impériale technique. A son tour, le comité de l'exposition récente des *koustari* à Pétersbourg, en demandant des produits centro-asiatiques, a désiré en même temps un rapport sur les besoins de la petite industrie dans le Turkestan (2).

La somme annuelle gagnée par les *koustari* indigènes doit maintenant dépasser 10.000.000 de roubles (26.666.666 fr.); il y a une dizaine d'années, elle était déjà, à en juger sur des données officielles très incomplètes, de 9.500.000 roubles (25.333.333 fr.), province du Semiretchië non comprise (3).

Il ne peut y avoir de progrès économique sans capitaux ; le gouvernement a donc fondé dans le Turkestan des caisses de prêt (monts-de-piété) et des succursales de la banque de l'État. Les premières se trouvent dans les villes de district ; ces établissements avancent des fonds à intérêt modéré et sur caution de trois personnes. Au moment de la création des caisses de prêt, en 1884, leur capital de fondation était de 230.000 roubles (613.333 fr.) (4) : vers le 1^{er} janvier 1900, il s'élevait à environ 375.000 roubles (1.000.000 fr.) ; vers la même date, près de 325.000 roubles (866.667 fr.) étaient en circulation (5).

Les succursales de la banque de l'État se trouvent dans six villes : à Tachkent, Askhabad, la Nouvelle-Boukhara, Samarkand, Kokand et Skobelev (autrefois Marghelan).

En outre, il y a onze succursales de banques privées :

1. Ostrooumov, *les Sartes*, I, p. 90.

2. Geyer, p. 208.

3. Miropïev, p. 485-486.

4. Ostrooumov, *les Sartes*, t. I, p. 91

5. Geyer, p. 136.

Voljsko-Kamskiy à Tachkent ; russo-chinoise à Tachkent, Samarkand, Skobelev, Kokand, Boukhara, Askhabad et Vernyi ; une succursale de la banque foncière de Nijniy-Novgorod-Samara à Tachkent, celles de la banque internationale de Moscou à Boukhara et Kokand (1).

Le commerce, après l'arrivée des Russes dans le pays, a pris de grandes proportions. Dans la Transcaspienne, qui est relativement pauvre, le chiffre d'affaires d'environ 2.000 établissements commerciaux dépasse annuellement 5.000.000 de roubles (13.333.333 fr.) ; l'importation de la Perse, du Khiva et de l'Afghanistan y atteint 5.400.000 roubles (14.400.000 fr.) ; l'exportation, 4.300.000 roubles (11.466.666 fr.) (2).

Le commerce du Semiretchiè avec la Chine atteignait, en 1905, les chiffres suivants : pour l'importation, 5.133.958 roubles (13.690.555 fr.) ; pour l'exportation, 2.961.115 roubles (7.896.307 fr.) (3).

Dans la province de Samarkand, les chiffres d'affaires du marché dépasse annuellement 27.000.000 roubles (72.000.000 fr.) (4).

Dans celle du Syr-Daria, l'importation s'élève à la somme de 43.100.000 roubles (114.933.333 fr.) ; l'exportation : 27.600.000 roubles (73.600.000 fr.) ; l'échange général est donc de 70.700.000 roubles (188.533.333 fr.) (5).

Dans le Fergana, l'exportation donna en 1903 le chiffre de 38.987.047 roubles (103.965.458 fr.). Le chiffre total d'affaires y atteint plus de 150.000.000 de roubles (400.000.000 fr.) (6).

Ce sont les recettes locales douanières qui témoignent le mieux du progrès commercial du Turkestan : elles

1. *Ibid.*, p. 136 et 268.

2. *Ibid.*, p. 177-178.

3. *Ibid.*, p. 267.

4. *Ibid.*, p. 288.

5. *Ibid.*, p. 210.

6. *Ibid.*, p. 242.

s'élevaient en 1887 à 180.153 roubles et 47 copecks (480.409 fr. 25); augmentant chaque année, elles atteignirent en 1894 la somme de 645.307 roubles et 19 copecks (1.720.819 fr. 15). Donc, en huit ans, la quantité des marchandises déclarées en douane s'est accrue de 258 0/0 (1).

Le développement du commerce et de l'industrie de l'Asie Centrale est dû beaucoup aux deux voies ferrées qui l'unissent à la Russie : le chemin de fer Centro-Asiatique, dont le premier tronçon Krasnovodsk-Samarkand fut inauguré en 1888, et la ligne Tachkent-Orenbourg achevée en 1906. La principale ligne du chemin de fer Centro-Asiatique est Krasnovodsk-Tachkent (1.866 kilom.); puis suivent les embranchements Tcherniaïevo-Andijan (325 kilom.) et Merv-Kouchka (315 kilom.). Le chemin de fer de Tachkent, qui lie le riche Turkestan directement à la Russie a 2.229 kilomètres de long, y compris la section Kinel-Orenbourg. La longueur de tout le railway de l'Asie Centrale dépasse donc 4.268 kilomètres (2).

En 1906, les recettes du chemin de fer Centro-Asiatique étaient de 16.309.000 roubles (43.490.666 fr.) et les dépenses de 15.712.000 roubles (41.898.666 fr.) (3). Ces chiffres montrent que l'État ne tire pas grand'chose de la ligne Centro-Asiatique (4); par contre, la population en profite beaucoup.

1. Venukov, *Problèmes du Turkestan*. Les khanats vassaux de la Russie attestent le même fait : dans les années 40 du siècle passé, l'importation de Boukhara, par exemple s'élevait à la somme de 3.000.000 roubles = 8.000.000 francs (Khanykov, *Description du khanat de Boukhara*, p. 171); depuis elle est devenue quintuple, car elle atteint actuellement le chiffre d'environ 15.000.000 roubles = 40.000.000 fr. (Geyer, p. 305). Le principal article d'exportation de Boukhara en Russie comme de toute l'Asie Centrale est le coton. Constituant environ 4/5 de l'exportation du Turkestan, ce produit attire de la Russie d'Europe dans le Fergana seul de 50 à 70 millions de roubles = 133.333.330 — 186.666.666 francs (Geyer, p. 242).

2. *Dictionnaire encyclopédique russe*, éd. Brockhaus et Efron, Pétersbourg.

3. *Ibid.*

4. Quand, grâce à l'augmentation prochaine de la culture du coton dans le Turkestan, l'écoulement de l'or russe en Amérique diminuera, les chemins de fer russes, y compris ceux du Turkestan, gagneront environ 15.000.000

Faute de données en chiffres, il nous est impossible de juger quels sont les revenus du chemin de fer Tachkent-Orenbourg. On peut dire sûrement que, dès à présent, il permet à la population d'étendre la culture du coton plus lucrative aux dépens de celle des céréales. La nouvelle ligne, en effet, amène le blé de la Russie d'Europe à la population du Turkestan. La farine d'Orenbourg est depuis quelques années régulatrice du prix des grains sur le marché du Turkestan (1). Un nouveau chemin de fer, dont la construction est déjà décidée, liera le Turkestan au Semiretchiè également fertile en blé, de sorte que, dans l'avenir, on pourra ne pas craindre la répétition de ce qui a eu lieu en 1894 dans le Fergana où les agriculteurs, pour avoir trop augmenté le nombre des champs de coton, eurent de l'argent mais pas de pain (2).

Les mesures prises par le gouvernement russe pour le relèvement de la vie économique ont donc abouti à la prospérité générale du pays. En tenant compte du dégrèvement et de la libération du service militaire (oukaz du 1^{er} janvier 1874), on pourrait dire que l'aisance des indigènes est à celle du paysan russe dans le même rapport que leurs impôts ; en d'autres termes, le bien-être des habitants du Turkestan serait quadruple de celui des paysans russes (3). Sans doute, il y a des pauvres aussi dans le Turkestan, surtout parmi les nomades, mais cela n'est

de roubles (40.000.000 fr.) pour le transport du coton centro-asiatique (Geyer, p. 86).

1. La mauvaise récolte de 1911 dans la province d'Orenbourg se répercutera donc aussi au Turkestan.

2. Parmi les autres voies de communication il faut noter la route pour les voitures établie par les Russes entre Askhabad et Mechhed, capitale du Khorassan.

En outre, entre Tchardjouï et Petro-Alexandrovsk, la communication est entretenue au moyen de la flottille de l'Amou-Daria : mais cette flottille ne sera pas plus avantageuse que ne l'étaient autrefois celles de l'Ili et d'Aral (cette dernière existait sur le Syr-Daria et la mer d'Aral), et qui ont été supprimées il y a longtemps déjà à cause de leur inutilité.

3. Miropïev, p. 420.

pas la faute des Russes : les nomades souffrent le plus des épizooties et de certains phénomènes climatiques. Mais en somme, la prospérité des indigènes est à juste titre un objet d'envie pour les paysans russes. Nous nous rappelons que, dans l'été de 1901, il nous est arrivé de diriger l'excursion indigène du Turkestan (1) ; non loin de Moscou un petit moujik entra en conversation avec nous ; montrant du doigt les excursionnistes joyeux et bien habillés, il demanda s'ils étaient sujets au recrutement et quels impôts ils payaient. Après avoir reçu la réponse à ses questions, il dit amèrement : « C'est pour ça que nous autres, moujiks russes, nous crevons de faim ! nous travaillons donc pour eux, ces allogènes. Ce n'est pas bien, c'est injuste. » Puis, notre interlocuteur nous quitta brusquement, comme si nous étions cause du bonheur des uns et du malheur des autres.

Cependant, ce petit moujik ignorait qu'il y a une quarantaine d'années, les gages d'un ouvrier ne s'élevaient pas dans le Turkestan à plus de 12 à 20 roubles par an (32 à 53 fr.), non compris la nourriture (2), et que les personnes possédant alors 500 roubles (1.333 fr.) passaient pour des « capitalistes ». Aujourd'hui le salaire d'un simple *mardykor* (manœuvre) dépasse quelquefois un rouble (3 fr. 66) par jour, et les domestiques d'origine indigène touchent au moins 15 roubles (40 fr.) par mois sans compter nourriture, logement, cadeaux. Autrefois, quand il achetait un pain de la valeur de 1 ou 2 kopeks (0,5 à 1 sou), l'indigène, pour payer le boulanger, sortait de sa ceinture des *tchaka* (centimes) ; maintenant il demande souvent la monnaie d'une pièce d'or, et quelquefois il arrive qu'il soit millionnaire (3).

1. Après la révolte d'Andijan, le gouvernement eut l'idée, d'organiser des excursions dans la Russie, composées d'anciens élèves d'écoles russo-indigènes pour faire mieux connaître aux indigènes l'empire russe. C'est d'une de ces excursions qu'il s'agit ici.

2, Grebionkine, *Turkestan russe*, II, p. 19.

3. L'un des principaux participants à la révolte d'Andijan était millionnaire Atabek Babadjanov ; au dire de son propre fils. il n'avait fait sa for-

Du nouvel ordre de choses résulte non seulement la prospérité de la population indigène, mais encore sa domination économique : presque tout le commerce se trouve entre les mains des Sartes et des juifs centro-asiatiques.

Une autre conséquence de la conquête russe est l'augmentation de la population. En 1834, il y avait à Samarkand 8.000 ou 9.000 habitants (1) ; actuellement les indigènes seuls y sont au nombre de 50.000 (avec les Européens, cela ferait 68.000) (2). Dans les années 70, Tachkent comptait près de 75.000 habitants (3), maintenant les indigènes y sont deux fois plus nombreux (4). Dans trois provinces (celles du Syr-Daria, du Fergana et de Samarkand), l'accroissement de la population a été en dix-sept ans (de 1880 à 1897) de 71,75 0/0 (3.898.076 hommes contre 2.269.520 hommes). (5 Ainsi l'augmentation annuelle de la population est de 4,22 0/0. Si l'on envisage le chiffre de la population dans tout le Turkestan (cinq provinces) de 1869 à 1877 (2.648.520 hommes) (6) et en 1897 (5.260.376 hommes) (7), on constatera presque un double accroissement (de 2.641.856 hommes). La population sédentaire accuse la plus grande augmentation, non pas seulement par l'excédent des naissances, mais encore par l'immigration ; par exemple, de 1880 à 1893, dans le seul district de Tachkent, 40.000 familles de Kirghiz (environ 200.000 h.) sont devenues sédentaires (8).

Cette dernière circonstance, le passage de nomades à la vie sédentaire, marque une nouvelle ère dans l'histoire de l'Asie Centrale contemporaine. C'est à juste raison que

tune que grâce à la protection du pouvoir russe (Salkov, *La révolte d'Andijan en 1898*, p. 82 et 87).

1. Al. Burnes, *Travels into Bokhara*.

2. *Dictionnaire encyclopédique russe*, éd. Brockhaus et Efron.

3. Reclus, *l'Asie russe*, p. 550, note 4.

4. *Dictionnaire encyclopédique russe*, cité.

5. Le calcul est fait d'après l'ouvrage de M. Miropïev (p. 354 et 365).

6. Reclus, *l'Asie russe*, p. 572.

7. Miropïev, p. 354.

8. *Ibid.*, p. 366.

M. de Rocca s'étonne du changement subi par les Turkmènes, brigands d'hier, et maintenant éleveurs paisibles, cultivateurs et même marchands (1). Mais un Turkmène, la balance à la main, est moins choquant qu'un Cosaque devenu laquais, un plateau dans les mains.

Non seulement la manière de vivre du Turkmène est changée, mais encore ses conceptions morales s'accommodent au temps ; autrefois il voyait dans le brigandage une sorte d'héroïsme, une vertu militaire ; actuellement il se défend contre l'accusation d'avoir eu cette vertu (2).

D'autres nomades centro-asiatiques, Kirghiz ou pour mieux dire Kirghiz-Kaissaks (3), éprouvent un changement encore plus considérable : ils se font sédentaires par masses et s'intéressent beaucoup plus à la civilisation européenne que leurs coreligionnaires plus anciennement sédentaires (4) ; il n'est pas rare de rencontrer maintenant dans la société locale russe des officiers, des fonctionnaires, des instituteurs d'origine kirghiz.

Le changement de la façon de vivre a modifié, d'une manière bienfaisante, la situation de la femme de l'ancien nomade : auparavant tout le travail retombait sur elle ; à présent il est partagé entre elle et l'homme.

1. Félix de Rocca, *de l'Alai à l'Amou-Daria*, p. 37-38.

2. Reclus, *l'Asie russe*, p. 440.

3. Environ 48 0/0 de la population, plus de 2.500.000 habitants (Miropiev, p. 373).

4. V. plus haut, p. 244-245.

CHAPITRE XXIII

LA POLITIQUE RUSSE ET LES CENTRO-ASIATIQUES

Le pouvoir russe et l'opinion des indigènes. — L'attraction vers les Russes des populations voisines et les contes hindous « modern style ». — Mesures prises par la Russie pour s'assurer le Turkestan : colonisation et colons. — Villes russes. — Chemins de fer au point de vue stratégique et politique. — Ligne douanière. — La tactique que devraient suivre les Russes en Asie Centrale; tsar et sultan aux yeux des Centro-Asiatiques.

Quelle que soit la différence morale qui sépare les Centro-Asiatiques des vainqueurs, les avantages obtenus ont fini par attirer à ceux-ci la sympathie d'une partie de la population. Certes, il serait puéril d'espérer désarmer jamais le clergé musulman et les moulla dont les intérêts ont été directement lésés par la conquête; en revanche, la classe commerçante et industrielle qui, depuis longtemps, dispute au clergé les honneurs et la richesse, s'est assez facilement ralliée au nouveau régime.

Les conflits ont été très rares, toujours déterminés par des motifs religieux. Nous avons déjà rappelé les deux plus importants : les désordres provoqués à Tachkent, en 1892, par le choléra, et la révolte d'Andijan en 1898.

En 1892, une lettre anonyme menaçait l'administration, si elle continuait ses pratiques, du départ de 12.000 familles pour le *Faranghiston* (Europe : l'auteur avait probablement en vue l'Inde anglaise) (1). Cette menace ne fut suivie d'aucun effet.

1. Nous tenons ce renseignement de la bouche d'indigènes, dont

Ni Madali-ichan, qui fomenta l'émeute d'Andijan, ni aucun des 382 indigènes condamnés avec lui à différentes peines, n'apportèrent de grief précis ; à aucun moment ils n'invoquèrent les souffrances des indigènes ou les rigueurs administratives ; l'ichan reconnaissait même la douceur de la domination russe ; il l'accusait seulement de favoriser la décadence morale et l'indifférence religieuse (1). En d'autres termes, le seul crime qu'il imputât aux Russes, c'était qu'ils ne partageaient pas l'avis des musulmans sur les bienfaits du bâton de raïs (2).

Parmi les rebelles d'Andijan on comptait bien sans doute, à côté des fanatiques, quelques intrigants que des considérations matérielles avaient poussés à la révolte ; mais il s'agissait uniquement d'intérêts personnels, et les rebelles de cette catégorie ne se montrèrent que parmi les Kypchaks qui rêvaient le retour du passé, parce que l'époque des khans leur avait été très avantageuse (3).

Les lettres anonymes d'indigènes qui prévenaient les Russes du danger (4), les dénonciations assez tardives de deux indigènes, dont l'un était de Och et l'autre de Myngtépa, résidence de l'ichan (5), le médiocre développement de l'insurrection qui contraste d'une manière si frappante avec les plans des meneurs, la facilité avec laquelle des indigènes acceptèrent spontanément le rôle de bourreaux lors de l'exécution des principaux rebelles, tout confirme qu'il n'y a, au moins dans la masse indigène, aucune hostilité bien profonde contre les vainqueurs.

Saïfoulla Mir-Alichev déjà cité (p. 245 et 273). Celui-ci prétend avoir découvert l'auteur de la lettre.

1. Salkov, *la Révolte d'Andijan*, p. 70. — Miropiev, *Condition des allo-gènes en Russie*, p. 389.

2. Voir plus haut, p. 122, 127, 151.

3. Le membre le plus remarquable de ce groupe était le favori de l'ichan, Moulla-Ziaoud-din Mahzoum, vieillard encore vert, malgré ses quatre-vingts ans, et qui s'était habitué à l'agitation sous les khans (Salkov, p. 20 et 36, note 1).

4. Miropiev, p. 390.

5. Salkov, p. 49, note.

Il n'est pas rare d'entendre les vaincus louer publiquement les bienfaits du nouveau régime. Le 15 juin 1886, à propos du vingt et unième anniversaire de la prise de Tachkent, le fils du dernier *kozy-kalon* (1) local, le kozy Mouhid-din-khodja, s'adressait en ces termes au général gouverneur von Rosenbach : « Voilà déjà vingt et un ans révolus que nous, musulmans de la ville de Tachkent, nous nous trouvons sous la protection du Tsar Blanc, l'Empereur de Russie, le plus puissant monarque du monde. Journée mémorable pour nous, habitants de Tachkent ! la ville occupée, notre religion, l'islam, fut proclamée inviolable ; on nous laissa notre tribunal établi par le charïat ; tout est partout parfaitement calme, les autorités ont soin des populations ; nous sommes dotés aussi d'une administration municipale. Nous vivons libres et tranquilles, et nos commerce, industrie, agriculture se sont développés... (2) »

Deux ans plus tard, le 29 juillet 1888, à l'inauguration de la mosquée Kodja-Akhrar, construite avec les subventions russes, le même orateur, au milieu d'une nombreuse assistance, présenta une adresse de reconnaissance au général gouverneur : « Excellence, vous êtes le principal chef des populations russe et musulmane du Turkestan ; du poste si élevé que vous occupez, vous ne nous avez pas refusé à nous autres musulmans et à notre religion la même protection qu'aux Russes. Le 11 juillet, comme gage de vos généreuses intentions, un grand temple nouveau était ouvert à la population russe ; aujourd'hui, grâce à la faveur suprême de Sa Majesté Impériale et à votre concours bienveillant, nous fêtons la consécration d'une mosquée cathédrale. Quelle preuve plus manifeste que l'inauguration si rapprochée de ces deux églises, que votre protection généreuse s'étend également sur les deux peuples et sur les deux villes. Votre magnanime sympathie et cette journée ne s'effaceront pas de nos cœurs et

1. Le principal cadi.

2. *Gazette indigène du Turkestan*, 1886, mi-juin.

nous adressons nos prières au Très-Haut, tout d'abord pour Leurs Majestés l'Empereur, l'Impératrice et la Famille Régnaute, puis pour vous. » (1)

Même les Tadjiks montagnards, dont la condition est si dure, ne peuvent pas méconnaître que leur sort s'est amélioré, que les impôts sont moins lourds, la levée des contributions moins barbare, et ils ne refusent pas quelque reconnaissance aux autorités qui ont adouci leur misère et allégé leur servitude (2).

Les Tadjiks du district de Tachkent appellent les bénédictions du ciel sur le gouvernement russe pour la paix et l'aisance relative dont ils jouissent à présent.

La prospérité des indigènes exerce une attraction incontestable sur les populations voisines. Plus de 15.000 Kachgariens ont immigré dans le Fergana (3) ; plusieurs centaines de familles de Hazaras ont émigré de l'Afghanistan dans l'oasis de Pendeh, depuis qu'elle appartient à la Russie (4) ; en 1891, 800 émigrés se sont établis à Merv ou dans les environs. De leur côté, des Turkmènes de Khiva et de Perse ont peuplé les vallées du Soumbar et du Tchandyr, affluents de l'Atrek (5).

Les populations du Chougnan et du Rouchan ont sollicité le protectorat russe (6) ; les habitants du Darvaz et du Karatéghin se pressaient autour d'un voyageur russe et lui demandaient : « Quand le Tsar Blanc nous fera-t-il ses sujets ? On nous a raconté que la vie est facile sous lui : pas de lourds impôts et pas de famine (7). »

1. *Gazette indigène du Turkestan*, 1888, n° 30. Les Musulmans du Turkestan récitent une prière spéciale pour l'Empereur et la Famille Impériale.

2. *Nouvelles de la section de Turkestan de la Société géographique russe* (en russe), 1900, t. II, 2^e livraison, p. 41.

3. Miropïev, p. 393. — A cause des désordres actuels en Chine, dit la presse russe, des faits semblables se sont renouvelés.

4. Félix de Rocca, *De l'Alai à l'Amou-Daria*, p. 43.

5. *Ibid.*, p. 369.

6. *Ibid.*, p. 247.

7. Semionov, *Études ethnographiques sur les montagnes du Zarafchan, le Karatéghin et le Darvaz*, p. 92.

En dehors de ces préoccupations matérielles, le gouvernement russe trouve un puissant appui moral dans la très haute idée que la plupart des indigènes ont de sa puissance.

Les Tadjiks montagnards de Boukhara attribuent aux Russes le pouvoir de vaincre même les *div* (esprits malins) (1). « Les dragons sont devenus rares », disent-ils ; « les autres mauvais génies ne se maintiendront pas longtemps : Dieu et le Bien sont auprès de la porte de notre pays montagneux » (2).

Chez les Boukhares, les relations continuelles avec les Musulmans du Turkestan russe ont été encore facilitées par le Transcapien dont une section traverse le khanat ; on y voit très exactement ce qui se passe dans les districts voisins, on y apprécie les avantages dont ils jouissent et les dernières résistances nationales s'émiettent de jour en jour : si un jour les circonstances amenaient l'abdication de l'émir, l'ancienne indépendance ne laisserait aucun regret (3).

La population du Turkestan afghan attend avec impatience l'heure où la Russie la délivrera du joug de fer des Afghans (4).

Malgré les luttes des frontières et la bataille de Khouchk (5), les sympathies russes ne sont pas rares chez les Afghans, qui voient les vainqueurs traiter les Musulmans avec une absolue tolérance et les admettre dans leur armée sur le même pied que les Russes eux-mêmes (6).

Ce n'est qu'au delà de l'Afghanistan que la propagande anglaise entretient un esprit général d'hostilité contre les Russes. S'il faut en croire l'auteur du livre intitulé :

1. *Ibid.*, p. 76.

2. *Idem*, p. 78.

3. Félix de Rocca, *de l'Alai à l'Amou-Daria*, chap. « Politique de la Russie » (envers le khanat de Boukhara).

4. Grodékov, *de Hérat à Samarkand* (en russe).

5. Défaite des Afghans par les Russes (en 1883). Les premiers, incités par les Anglais, disputaient aux Russes les oasis turkmènes de Pendeh et d'Atek.

6. Hadji-Mirza, *Inshallah ! Les Anglais jugés par un Indien*, p. 190.

Inshallah ! Les Anglais jugés par un Indien, on raconte aux peuples de l'Inde que « le Russe a des cornes comme un bouc, il boit de l'alcool pur, mange de la graisse de porc, et son visage est orné d'une barbe auprès de laquelle celle d'un Beloutchi n'est qu'un léger duvet. Ses yeux sont rouges, ses canines démesurément longues et il s'habille de peaux de bêtes ».

Encore s'agit-il ici des plus nobles représentants de la race, les citadins. Mais les paysans !

« Les paysans russes marchent à quatre pattes. Les plus sauvages et les plus féroces sont pris dans de grandes battues annuelles, incorporés de force dans l'armée dont ils forment les batailleurs d'avant-garde, et comme leur rajah, le czar, n'a pas d'argent pour les payer, on leur permet de mettre à sac tout pays nouvellement conquis. »

Quelle peut être la situation du Turkestan sous la domination de pareils barbares ? « Le Turkestan est toujours sur le point de se révolter contre l'administration oppressive qui le pille et vend la justice. Des populations entières sont massacrées pour n'avoir pu payer l'impôt. On exile en Sibérie toutes celles qui ne veulent pas embrasser le christianisme (1). »

Il est certain que ces contes bleus ne sont pas sortis spontanément de la fantaisie des seuls Hindous. Il est certain aussi que toutes ces imaginations saugrenues ne sont pas partagées par tous les Hindous, surtout par les Hindous mulsulmans. « Les Russes, disent ceux-ci, sont plus souples et moins raides (que les Anglais) ; leur caractère, leur système de gouvernement, leurs idées en général s'éloignent moins des habitudes et des traditions de l'Asie, que ceux des Anglais ; ils sont beaucoup plus près de nous, et si le destin nous a condamnés à subir un joug étranger, nous nous entendrons beaucoup mieux avec la Russie qu'avec l'Angleterre » (2).

1. Hadji-Mirza, ouv. cité, p. 43-44.

2. Vambéry, *La lutte future pour la possession de l'Inde, aperçu des progrès*

En somme, l'occupation russe paraît solidement assurée. Cependant, il faut tout prévoir : quelles mesures l'administration a-t-elle prises pour prévenir des périls possibles ? Il est évident qu'elle a dû songer avant tout à attirer des colons venus du reste de l'Empire. Malheureusement, la colonisation a été retardée par une cause grave ; l'administration locale était convaincue au début que la propriété foncière absolue n'existait pas chez les Musulmans et que par conséquent toutes les terres devraient être considérées comme domaines de l'État ; à Saint-Pétersbourg, cette thèse parut contestable, et pendant qu'on discutait et qu'on échangeait des rapports, on ajourna la colonisation. Au bout du compte on décida de reconnaître comme propriétaires des terres les tenanciers qui pourraient présenter quelques titres ; on se montra d'ailleurs si coulant que les indigènes réussirent à accaparer beaucoup de terres qui appartenaient notamment à l'État (1). Le gouvernement russe ne sut pas détendre ses droits, et il recula devant les mesures énergiques analogues à celles que le général Chanzy a prises dans des cas analogues en Algérie (2). Il ne restait donc plus de terres pour les colons. Aussi le chiffre des Russes dans le Turkestan ne dépasse-t-il pas de 110.000 à 120.000 hommes (20/0 de la population locale), la moitié est concentrée dans les villes, le reste occupe

de la Russie dans l'Asie Centrale et des difficultés qui en découleront pour l'Angleterre.

1. Miropiev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 430-431, 435, 442, 444, 447-451.

2. Avant l'arrivée des Français dans l'Algérie, les terres s'y divisaient en trois catégories : 1° *beilik* (terres d'État), 2° *milk* (terres patrimoniales), et 3° *arch* (communaux). Les terres de *beilik*, une partie de celles de *arch* et les terres séquestrées après la révolte des Algériens en 1871 furent mises par le gouvernement français à la disposition des colons européens. En outre, les Français soumirent immédiatement les indigènes aux lois agraires françaises et tâchèrent de faciliter aux colons européens l'achat de terres aux indigènes, et de rendre difficile à ceux-ci l'acquisition des terres occupées par les Européens. Un des résultats de cette politique fut qu'en 1881 l'Algérie comptait 268.000 (*Algérie*, par Kouropatkine, en russe), et aujourd'hui près de 500.000 Français.

quelque 150 villages fondés pour la plupart dans les provinces du Semiretchiè et du Syr-Daria (1).

Les premiers colons furent mal choisis ; ce furent surtout des cosaques et des soldats libérés ; déshabitués de l'agriculture pendant un service militaire de quinze années, ils réussirent peu. En 1865, un paysan envoyé par sa commune arriva sur la rive orientale de l'Issyk-koul ; il cherchait de « nouveaux endroits » qui fussent bons à habiter. Le résultat de son enquête lui parut encourageant, et sur son appel, une centaine de paysans arrivent deux ans après dans le Semiretchiè (2). Le mouvement d'immigration, très lent jusque vers 1880, s'accrut un peu par la suite : en 1886, il y avait dans le Turkestan 8 villages russes, et 45 en 1895 ; il y en a aujourd'hui environ 150.

Parmi les administrateurs qui ont le plus contribué à l'œuvre de colonisation, il faut citer le général Kolpakovsky dans le Semiretchiè, le général Grodékov et le colonel Maslov dans la province du Syr-Daria et le général Kouropatkine dans la Transcaspienne.

Le sort de la colonisation du pays dépend de la transformation des déserts centro-asiatiques au moyen de l'irrigation artificielle ; le canal de Nicolas I^{er} établi dans la steppe Pouilleuse a prouvé qu'il suffisait d'amener de l'eau pour que les déserts de loess se transforment en terres arables d'une admirable fécondité (3). Comme les fleuves du Turkestan — sans en excepter les plus importants, l'Ili, le Syr-Daria et l'Amou-Daria — ne sont pas propres à la navigation régulière, on a conçu le projet de les utiliser pour l'irrigation, comme on l'a fait avec le Zarafchan (4). D'autres ingénieurs proposent un plan encore plus gran-

1. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 366. Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 31.

2. Severtzov, *Thian-chian* (en russe).

3. Actuellement il existe sur le canal de Nicolas I^{er} deux villages russes (Spassky et Doukhovskoï) dont les paysans font déjà une bonne récolte de blé et de coton (Geyer, p. 77 et 277. — *Nouveau temps, Novoïè Vremia*, n° 12945, 28 mars 1912).

4. Miropïev, p. 359.

diose: il s'agit du canal de Koumo-Manytch qui amènerait les eaux de la mer Noire dans la Caspienne et la ferait déborder au nord-est de Gouriev. Comme la Caspienne est située à 26 mètres au-dessous du niveau de la mer Noire, si le canal projeté pouvait en élever le niveau de 12 mètres seulement, elle submergerait 160.000 kilomètres carrés de déserts dans les provinces du Terek, d'Astrakhan et de la Transcaspienne; les steppes avoisinantes se changeraient en régions fertiles; et l'on pourrait peut-être reprendre l'idée de Pierre le Grand qui avait songé à retourner l'Amou-Daria dans la Caspienne (1).

Il s'écoulera évidemment bien longtemps avant que les ressources financières de l'empire permettent la réalisation de ces projets grandioses et séduisants. Ils ne sont d'ailleurs pas encore suffisamment mûris et il n'est pas sûr qu'ils doivent donner des résultats proportionnés aux dépenses qu'ils entraîneraient. Si Pierre le Grand avait pu prévoir que deux railways relieraient l'Asie Centrale à la Russie (2), il n'est pas sûr qu'il n'abandonnerait pas son idée de relier l'Amou-Daria à la Caspienne.

Dans tous les cas, ce ne sont là que des rêves d'avenir lointain et l'administration a à s'occuper de problèmes plus immédiats. Ce ne sont pas d'habitude les meilleurs travailleurs qui abandonnent le *mir* pour chercher fortune au loin. Les colons du Turkestan causent d'assez sérieux ennuis à l'administration.

Les instituteurs se plaignent de leur indifférence et de leur avarice: l'État ne laisse cependant à la commune que de très minimes dépenses, le bois de chauffage, le salaire du portier; plutôt que de payer ces infimes redevances, les moujiks laisseraient fermer l'école.

D'autres, au lieu de travailler leurs champs, mènent une vie de vagabondage. Aux reproches, ils répondent que le

1. Venukov, *Problèmes du Turkestan*.

2. Voir, p. 278.

blé se vend mal, et malgré la fertilité du sol, ils s'en vont sur l'Amou chercher de nouvelles aventures.

Ce ne sont là que des exceptions. Mais, en général, les paysans russes n'ont pas grand'chose à apprendre aux indigènes, tout au plus aux nomades qui sont en train de devenir sédentaires. Quant aux Sartès, ils peuvent souvent servir d'exemple à leurs voisins, surtout en matière d'irrigation et d'horticulture.

Dans les villes, les quartiers russes font un contraste frappant avec les quartiers indigènes : les rues y sont droites et larges, bordées de beaux arbres décoratifs ; en été on les arrose avec l'eau des petits canaux qui coulent des deux côtés ; les maisons, qui n'ont pour la plupart qu'un étage, ont un aspect agréable (on ne construit pas de maisons à plusieurs étages, par crainte des tremblements de terre) ; chaque maison a un jardin et un verger.

La population se compose principalement de militaires et de « tchinovniks » (fonctionnaires), auxquels se joignent quelques artisans, des employés de commerce, des ouvriers, etc. Chaque ville importante a deux écoles secondaires (l'une pour les garçons, l'autre pour les filles) et quelques écoles primaires. Tachkent possède une dizaine d'églises, deux gymnases (lycées), une école réelle (lycée moderne, sans les langues classiques), une école normale, un corps de cadets (école militaire secondaire), une école professionnelle, une école technique des chemins de fer, des écoles primaires pour les garçons et pour les filles, des écoles communales et plusieurs écoles particulières, des bibliothèques, un musée, un observatoire, des librairies, des sections des sociétés géographique et archéologique, quatre journaux, deux théâtres, des clubs civil et militaire, des salles de concerts et des théâtres. Elle est en même temps que la capitale administrative de l'Asie Centrale le foyer le plus actif de la vie intellectuelle (1).

1. De tous ces établissements l'école normale attire le plus l'attention :

Le lien le plus sûr entre le Turkestan et la métropole est représenté pour le moment par les chemins de fer (1). Leur importance stratégique et politique est considérable : la ligne centro-asiatique traverse le khanat de Boukhara sur un parcours de 320 kilomètres, atteint par l'embranchement Merv-Kouchka la frontière afghane, s'approche de la circonscription militaire du Caucase. La seconde ligne, Tachkent-Orenbourg, représente la plus courte distance entre deux lignes défensives russo-asiatiques, d'une part Krasnovodsk, Tchardjouï, Tachkent, Vernyi, Semipalatinsk, Tomsk, et de l'autre, Ouralsk, Orenbourg, Omsk, Tomsk (2).

elle prépare des instituteurs pour les écoles primaires élémentaires ainsi que pour les écoles russo-indigènes ; son programme comprend, entre autres, les langues sarte et persane... « L'école normale du Turkestan, disait, en 1885, le gouverneur-général von Rosenbach, tient haut l'étendard de la nationalité russe ; les instituteurs russes qui en sortent sont, par l'intermédiaire de l'école, les meilleurs propagateurs des principes, des mœurs et des usages russes dans le pays. Je fais grand cas de cet établissement... » (Communication du général-gouverneur du Turkestan du 26 octobre/7 novembre 1885, n° 2175, au Ministre de l'Instruction Publique russe). Malheureusement on a exclu des programmes d'autrefois le cours d'histoire générale ; on pourrait aussi y enseigner les mathématiques plus amplement ; le temps dont disposent les élèves de la troisième et surtout de la quatrième année, y compris les occupations pratiques, permettrait de combler ces lacunes. Alors le gouvernement du Turkestan pourrait avoir dans la personne des meilleurs normaliens de bons instituteurs pour les écoles primaires supérieures ; cela vaudrait mieux que de s'adresser aux institutions de la métropole qui envoient dans le Turkestan des candidats pas toujours excellents ; le fisc y gagnerait aussi les frais de route assignés aux personnes qui viennent au service de l'État dans le Turkestan de la Russie d'Europe.

Le plan d'études des dialectes indigènes de l'école normale est très mal compris : on y divise cet enseignement en théorie et en pratique : voici ce qu'en disait en 1894 le curateur de l'Instruction publique du Caucase, le conseiller intime Ianovsky, qui a inspecté l'école normale : « Vu l'impossibilité d'établir l'accord complet entre les professeurs de théorie et de pratique, il arrive bien des inconvénients dans l'Instruction et l'éducation (en premier lieu des malentendus entre les deux professeurs, ajoutons-nous). Il serait plus rationnel de répartir le nombre de toutes les leçons (théoriques et pratiques) selon les langues : que la partie la moins grande de ces leçons soit réservée au persan, et l'autre, la plus grande, au sarte, car celui-ci est plus nécessaire dans les conditions locales ; conformément à cela, il faut confier l'enseignement de chaque langue en entier à un spécialiste. » (Compte rendu de la revision de l'école normale du Turkestan en 1894) L'ancien directeur de cette école, M. Miropiev, était du même avis, comme le prouve son rapport à l'inspecteur en chef des écoles du Turkestan, du 19/31 octobre 1895, n° 949.

1. Voir pp. 276-277.

2. Venukov, *Problèmes du Turkestan*.

Comme elle se rattache à la ligne centro-asiatique, les communications rapides sont assurées entre Orenbourg et la frontière de l'Afghanistan.

Depuis 1894, les khanats de Boukhara et de Khiva sont entrés dans le système douanier russe. On a vu dans l'établissement d'une frontière douanière qui entraîne toute l'Asie Centrale une annexion déguisée des khanats vassaux (1). Il est incontestable que la Russie dispose en souveraine absolue des ressources de Boukhara : l'établissement de la frontière douanière n'a été que la dernière phase d'une prise de possession marquée par l'établissement d'un résident aussi à Boukhara, l'établissement du transcasprien et la fondation de villes et de forteresses telles que la Nouvelle-Boukhara, Tchardjouï, Kerki. Il n'y aurait d'ailleurs aucun avantage à supprimer le régime du protectorat qui ne gêne en rien le gouvernement russe et qui a l'avantage appréciable d'être économique (2).

Les mêmes considérations sont encore plus justes par rapport au khanat de Khiva, plus pauvre et moins important au point de vue stratégique ; autrement la Russie n'aurait pas décliné la proposition du khan qui demandait à la Russie, dans les années 70, l'annexion définitive de son État (3).

En résumé, la domination russe paraît solidement garantie et ne serait pas facilement renversée. Est-ce à dire que les surprises sont impossibles ? Les Musulmans ne sont pas faciles à pénétrer et les tentatives d'insurrection qui se sont produites çà et là, quelque insignifiantes qu'elles

1. Félix de Rocca, *De l'Alai à l'Amou-Daria*.

2. D'autre part, Boukhara est redevable à la Russie de l'agrandissement de son territoire par des pays tels que Karatéghin, Darvoz, Chougnan et Rouchan (Convention anglo-russe de 1895 au sujet de la délimitation du Pamir).

3. Vesselovsky, *Histoire de Khiva*, p. 364. Les Khiviens s'adressaient à la Russie, avec la même proposition, bien antérieurement à l'époque indiquée, par exemple sous le tzar Michel Féodorovitch (en 1622) et sous Pierre le Grand (en 1700). Vesselovsky, p. 131-132 et 158.

aient été en elles-mêmes, n'en prouvent pas moins que tous les souvenirs du passé n'ont pas disparu. La rébellion d'Andijan a été une surprise pour l'administration russe ; les Russes ne se doutaient même pas que cinq syndics de bailiage et *bii* (juges indigènes) avaient été mêlés à la conspiration et que Madali-ichan avait eu des espions et des *rais* nommés par lui-même dans plusieurs endroits (1). En 1895-1896, un personnage mystérieux, sans doute un sujet ottoman, Khodja-Abdoul-Djalil Mir-Sadyk-Karyïev apparaissait dans le Turkestan en y apportant un cheveu du prophète ; deux ans après il reparut toujours avec un cheveu du prophète, entra en relations avec l'ichan Madali et lui remit au nom du sultan, dit-on, un anneau d'or, un drapeau vert, un firman et un vieux *khalat*. Tout cela resta un secret pour l'administration russe jusqu'au dénouement fatal du mois de mai de 1898 (2).

1. Salkov, *Révolte d'Andijan en 1898*, p. 35. — La participation de cinq fonctionnaires indigènes au complot prouve que l'ichan avait profité des avantages du système électoral non moins habilement que le font les ambitieux et les arrivistes : c'est un fait connu de tous maintenant que l'ichan influençait beaucoup les élections communales et poussait ses candidats à des fonctions administratives (Salkov, p. 35 et 71).

2. Voir plus haut, p. 127. — D'autres sujets étrangers fort intéressants se rencontrent aussi parfois dans l'Asie Centrale. Par exemple, lors de la mission diplomatique de M. Ignatiev, des membres de la Société biblique américaine habitaient Boukhara ; dans le temps de M. Lessar (voir les deux noms plus haut, p. 248-249), on n'en eut pas entendu parler. Un de ces « Américains » passait à Boukhara pour Arménien, l'autre, médecin, pour Suédois ; tous les deux possédaient le persan et l'anglais ; certainement ils devaient savoir très bien que la propagation des traductions de la Bible parmi les musulmans est peine perdue. Prouvons cela par l'exemple de l'Evangile. Il faut dire qu'en reconnaissant le Christ pour prophète, les musulmans considèrent l'Evangile qu'ont les chrétiens comme dénaturé comparativement à un autre qui serait connu seulement d'eux, musulmans, et pour lequel ils ont quelquefois du respect (Comparer p. 111 dans *Condition des allogènes en Russie*, par M. Miropïev). La persuasion que les chrétiens auraient défiguré l'Evangile est une des causes de ce qu'ils sont *kafir* (infidèles) aux yeux des mahométans. Il est clair qu'aucun vrai musulman ne lira l'Evangile : cela équivaldrait à se détourner de la vérité ; est-ce que les mahométans ne croient pas que l'homme qui a lu le Coran devient musulman, sinon ostensiblement, du moins secrètement ? (Cf. aussi la même remarque dans *le rapport sur l'enseignement des langues orientales dans l'école normale du Turkestan*, par N. Ilminsky). Nous nous rappelons un jeune Sarte, assez intelligent et instruit au point de vue musulman ; après avoir appris un peu le russe dans une école russo-indigène, il continua à l'étudier suivant

Ces incidents sont de nature à inspirer quelque inquiétude. MM. Reclus et Vambéry se sont montrés très optimistes; ils pensent qu'un jour le Turkestan deviendra partie intimement unie à la Russie, ainsi que le sont les régions du Volga ou la Crimée (1).

C'est possible, mais il ne saurait s'agir que d'un avenir fort lointain. En attendant, et sans désespérer le moins du monde, il serait fou cependant de se bercer d'illusions, les Turcs nomades n'oublieront pas de si tôt leurs exploits des jours passés et les légendes d'une antiquité où ils étaient libres et maîtres eux-mêmes. Sous l'influence de la propagande musulmane, on entend dans la steppe kirghiz des chansons de guerre et de revanche (2).

L'autre partie des Centro-Asiatiques, les Sartes et les Tadjiks issus d'aborigènes iraniens, se sont habitués par atavisme à voir leurs dominateurs se remplacer sans cesse; au premier danger sérieux pour les Russes en Asie Centrale, les populations sédentaires les trahiront sans regret et pactiseront avec les nouveaux conquérants, s'ils sont les plus forts. C'est d'autant plus possible que le clergé et les moulla indigènes représentent, pour ainsi dire, un combustible toujours prêt à s'enflammer : ils ne pardonneront jamais aux Russes le dommage moral et matériel qu'ils lui ont causé. Nous avons entendu de nos propres oreilles l'opinion de plusieurs indigènes évidemment initiés à l'histoire de l'Asie Centrale que, pareillement aux autres

la méthode de Hamilton, en se servant du texte de l'Evangile en russe et en sarte. Un jour, ses camarades, *moulla*, en lui voyant l'Evangile en sarte à la main, entrèrent en fureur, lui arrachèrent son livre, le foulèrent aux pieds, maltraitèrent le pauvre diable et même le menacèrent de le lapider. Cela s'est passé en 1899, à Tachkent, dont la population est moins fanatique que celle de « Boukhoroi-charif » (noble Boukhara). Donc, les membres de la Société biblique n'ont rien à faire parmi les mahométans. De quoi s'occupaient à Boukhara nos « Américains » pratiques ? M. Ignatiev les tenait pour espions anglais et voulait les frapper d'interdiction de séjour ; il ne nous est pas possible de dire s'il a tenu sa parole.

1. Reclus, *l'Asie russe*, p. 309. — Vambéry, *Esquisses et tableaux des mœurs orientales* (traduction russe), Saint-Petersbourg, 1877.

2. *Revue ethnographique*, 1899, livre III (en russe),

conquérants du pays, les Russes n'y resteront pas toujours.

MM. Durrieux et Fauvelle attirent notre attention sur le prestige du nom du tsar aux yeux des Centro-Asiatiques, sa signification mythique pour eux et le rôle attribué au tsar, d'après une légende orientale, d'héritier de Tchinghiz (1). Il est vrai que des indigènes du Turkestan ont un grand respect pour le nom du *Tsar Blanc*, comme le prouvent, entre autres, la description du voyage en Russie fait, en 1887, par un indigène, Mirza Boukharine, Mirza Abdouline, commerçant de Samarkand, et le compte rendu de l'excursion des jeunes indigènes du Turkestan, en 1901. En décrivant deux grandes parades qu'il avait vues à Saint-Pétersbourg, les 26 novembre et 6 décembre 1887, Mirza Boukharine dit : « J'ai vu à ces parades Sa Majesté l'Empereur et d'autres membres de la Famille Régnaute ; moi, l'habitant du Turkestan, j'éprouvais à cet instant une sublime émotion, car je contemplais le monarque de la puissante Russie, et j'avais des pleurs de joie dans mes yeux (2). » Les jeunes excursionnistes indigènes s'exprimaient sur le même sujet d'une manière encore plus touchante et plus naïve ; le 16-29 juillet 1901, on les avait présentés à l'Empereur au Champ-de-Mars, à Krasnoïe Sélo ; au moment où l'Empereur, après avoir passé en revue les écoles militaires, se dirigea vers les excursionnistes, ceux-ci demandèrent à leur chef : « Sera-ce un mal si nous ne pouvons retenir nos larmes ? » La présentation passée, les jeunes indigènes disaient : « Chose étrange ! à la vue du Tsar, nos visages étaient couverts de larmes, et nos yeux riaient ; nous ne comprenions pas du tout ce qui se passait en nous ; notre état d'âme était comme si nous montions de la terre au ciel (3). »

1. Durrieux et Fauvelle, *Samarkand la Bien-Gardée*, p. 297.

2. *Gazette indigène du Turkestan*, 1888, n° 7.

3. Compte rendu de l'excursion des jeunes indigènes du Turkestan dans

Pourtant, si les musulmans russes en général et les Centro-Asiatiques en particulier avaient à opter entre le tsar russe et le sultan ottoman, ils choisiraient sûrement ce dernier : c'est l'imam de l'islam, le khalife, le chef spirituel des musulmans.

A l'époque de l'indépendance de l'Asie Centrale, le sultan conférait aux khans des titres de cour : le khan khivien reçut celui de grand échanson, l'émir boukhare celui de *raïs* (gardien de la religion) et le khan de Kokand celui de grand écuyer (1). Les masses croyaient que le monde devait être partagé entre le sultan et l'émir boukhare (2). Mais actuellement les Centro-Asiatiques se sont convaincus de l'impuissance de la « noble Boukhara » ; que signifie, par exemple, l'armée contemporaine boukhare de 20.000 hommes, avec son artillerie de 20 canons, composée de gens de tous les âges, depuis des adolescents jusqu'à des vieillards à barbe blanche ? Ce ne sont pas des troupes, c'est une caricature d'armée. De loin, on pourrait prendre un groupe de soldats boukhares pour un groupe de paysannes russes, tellement sont étranges et bariolés les vêtements de ces guerriers. Des officiers portent quelquefois les épaulettes dont leur font présent des médecins militaires russes (3) ; les sous-officiers enseignent à coups de bâton (4) ; les exercices militaires sont souvent absurdes (5). Pour ce qui concerne l'esprit des soldats

la Russie en 1901, p. 42. Aussi *Gazette du Turkestan* (*Tourkestanskiiia Vedomosti*) et *Gazette indigène du Turkestan*, du mois de janvier 1902.

1. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

2. *Ibid.*

3. Tel fut le cas d'un chef de bataillon à Karki (Kerki). — Geyer, *Tout le Turkestan russe*, p. 303.

4. Geyer, p. 303.

5. En voici un qui est admirable : sur un commandement les soldats se jettent par terre, lèvent les pieds en l'air et les secouent. On explique ainsi l'origine de cet exercice ingénieux : « Pendant la conquête de la province de Samarkand, en 1868, les soldats russes durent plusieurs fois passer à gué le Zarafchan ; après avoir atteint l'autre rive, ils se couchaient à terre et, pour vider leurs bottes, agitaient les pieds en l'air ; puis se relevant, ils continuaient à poursuivre l'ennemi. Les Boukhares attribuèrent une partie des succès militaires russes à « l'exercice » indiqué et l'introdui-

boukhares, nous en avons déjà parlé. D'ailleurs, les Russes tolèrent l'existence de cette piteuse armée, simplement pour ne pas priver l'émir d'un amusement.

Il est naturel que les regards des Centro-Asiatiques soient fixés, comme ceux de tous les mahométans, avec espoir et vénération sur Stamboul. Les indigènes du Turkestan ne savent pas, ne croiront pas que la Turquie se maintient en Europe uniquement par la rivalité des États chrétiens. Au contraire, renseignés par des récits oraux et par des ouvrages spéciaux sur les succès des Ottomans dans la guerre gréco-turque de 1897, les Centro-Asiatiques sont persuadés que Stamboul est inébranlable (1), et les idées panislamiques pénètrent parmi eux par l'intermédiaire de pèlerins indigènes qui vont à La Mecque *via* Constantinople où ils s'arrêtent, en passant dans des *takka* (hôtelleries) fondés spécialement pour eux et où ils trouvent toujours bon accueil (2). M. Vambéry raconte que quand il présenta au *mehtar* (ministre des finances) khivien son passeport ottoman portant le cachet du sultan, le dignitaire khivite baisa respectueusement le document et s'en frotta plusieurs fois le front (3); sans doute l'ichan d'Andijan reçut avec la même vénération le firman, le vieux *khalât*, etc., qu'on lui apportait au nom du sultan (4). Combien est grand le prestige du sultan en Asie Centrale, on peut en juger par ce fait qu'il y a des indigènes qui s'y regardent comme ses sujets. Un jour, dans les montagnes de Tchimgan (du district de Tachkent), nous avons fait une conversation un peu politique avec un Kirghiz; nous nous donnâmes beaucoup de peine pour lui prouver qu'il était bien sujet

sirent dans leur armée » (Durrieux et Fauvelle, *Samarkand la Bien-Gardée*, p. 243).

1. Un ouvrage détaillé sur la guerre gréco-turque de 1897 a été apporté dans le Turkestan par des *hodji* (pèlerins mahométans).

2. Voir plus haut, p. 121.

3. Vambéry, *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale*.

4. Voir plus haut, p. 295.

du *Tsar Blanc* et non du sultan comme il le prétendait ; notre interlocuteur ne se rendit, évidemment, que par peur d'un mot imprudent. Le bonhomme s'était trahi en parlant ; combien d'indigènes pensent secrètement la même chose, on n'en sait rien. L'Asie Centrale aura encore plus d'inclination pour le panislamisme lorsque s'y seront formés des cadres de nationalistes mulsumans instruits d'après des principes européens, ce qui se rencontre déjà parmi les Tatares de la Russie d'Europe (1).

En somme, on est porté à croire que la ligne de conduite la plus prudente pour les Russes sera d'avoir l'œil au guet, et de se rappeler toujours les événements d'Andijan en 1898. La Russie doit d'autant plus se méfier des Centro-Asiatiques qu'elle les a comblés de bienfaits, et ces choses-là se pardonnent encore moins en politique que dans la vie privée.

1. En 1893, il nous est arrivé de voir à Boukhara M. Gasprinsky, rédacteur du *Tardjouman* (interprète), gazette tatare de Bakhtchissaraï, en Crimée ; Européen en Europe, il était habillé à Boukhara en costume oriental. Si nous ne nous trompons, l'intention de M. Gasprinsky d'obtenir une audience chez l'émir ne réussit pas.

CONCLUSION

La signification de la conquête de l'Asie Centrale par les Russes. — L'avenir des populations sédentaire et nomade. — Le Turkestan et la question générale des allogènes en Russie.

Pour conclusion de notre travail, il faut citer ce que disait, il y a déjà une quarantaine d'années, M. Girard de Rialle : « L'observateur impartial, loin de regretter l'extension de l'empire du tsar dans cette direction (l'Asie Centrale), ne peut que s'en réjouir : ce sont là les vraies conquêtes de la civilisation sur la barbarie, et les progrès de la domination russe dans le centre de l'Asie doivent être tenus pour de sérieux et réels progrès de la cause de l'humanité (1). » Grâce aux Russes, le premier pas dans la voie de la renaissance de l'Asie Centrale — le relèvement de l'état matériel du pays — est fait ; il reste encore un pas à faire, dans la même voie, le plus difficile : c'est le développement intellectuel de la contrée. Mais puisque l'islam et la civilisation née sur le terrain chrétien s'excluent, il vaut mieux, pour cette seconde partie du problème, ne pas sortir d'une juste réserve.

Le même M. Girard de Rialle espérait que la population sédentaire, autochtone, aryenne de l'Asie Centrale, renforcée par de nouveaux Aryens, les Russes, absorberait avec le temps les anciens conquérants turco-mongols (2). L'actualité justifie cet espoir : le gouvernement russe

1. Girard de Rialle, *Mémoire sur l'Asie Centrale*, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 108.

prête, en effet, une attention toute particulière à l'amélioration de la vie des habitants sédentaires, en laissant les nomades au second plan ; après s'être remis de leurs infortunes, les premiers, et surtout les Sartes, entreprennent la conquête économique et intellectuelle des steppes, en particulier de celles des Kirghiz (1) (les Tatares venus du nord chez les nomades, font cause commune avec les Sartes). C'est ainsi que les Kirghiz, bonnes gens assez indifférents à la religion, deviennent peu à peu musulmans fanatiques et se transforment à la fin en Sartes. Or, les Sartes sont un peuple qu'il faudrait refaire moralement. Mais cette tâche est, à notre avis, beaucoup plus dure et ingrate que celle d'élever les Kirghiz dans la civilisation européenne. Le gouvernement russe du Turkestan procéderait donc avec plus de perspicacité s'il portait son attention surtout sur les Kirghiz, qui sont d'ailleurs mieux doués que les Sartes, moins dépravés, et qui sympathisent plus avec les Russes. La réalité nous oblige à ne pas envisager les choses à travers les légendes du berceau commun des peuples indo-européens.

Tout en souhaitant tout le bien possible aux allogènes de la Russie, on s'étonne qu'à notre époque de positivisme, celle-ci rappelle, dans sa politique envers eux, Bouddha désireux de sauver en même temps un chien rongé vif par les vers et aussi les vers ; tout le monde sait que Çakya-Mouni se coupa le mollet, puis qu'après avoir débarrassé le chien des parasites, il les mit sur le morceau de sa propre chair. En effet, la prospérité actuelle des Sartes se base sur le sang et la sueur du malheureux peuple russe. M. Vambéry aura raison pendant longtemps encore, en assurant que le Turkestan sera toujours dommageable à la Russie (2). Effectivement avec lui

1. Voir plus haut, p. 226.

2. Vambéry, *La lutte future pour la possession de l'Inde*, etc.

comme avec le Caucase, elle a été jusqu'à présent en déficit. En trente ans, de 1868 à 1897, ces déficits sont montés à plus de 360.133.000 fr. (1) ; depuis les événements d'Andijan en 1898, les désordres généraux et la révolution de 1905, qui s'est étendue jusqu'à la population russe du Turkestan, le montant des déficits n'a pu que grandir. Et voilà qu'on y projette de nouvelles lignes de chemin de fer (à Viernyi, à la Sibérie), l'augmentation du sol cultivable, l'établissement du canal Khoumo-Manytch, l'agrandissement des dimensions de la Caspienne, etc., etc.

Si l'on ajoute au déficit du Turkestan les dépenses pour l'entretien de la Transcaspienne sablonneuse, les centaines de millions de roubles consommés par la construction du Transcaspien et de la ligne centro-asiatique, si l'on ajoute à tout cela les déficits du Caucase (plus de 504.266.000 fr. pendant trente-quatre ans, de 1867 à 1901) (2), les dépenses pour la Mandchourie et les milliards de roubles engloutis par la guerre russo-japonaise, il sera compréhensible alors quelle est une des principales causes de « l'appauvrissement du centre russe » (3). Excepté en Sibérie, les populations de toutes les régions annexées à la Russie se sont enrichies et ont grandi intellectuellement et matériellement aux dépens du moujik russe ; il est naturel que ces populations se croient assez mûres pour demander les pleins droits politiques. Il serait donc grand temps de songer au moujik pour lequel rien n'a été fait depuis Pierre le Grand, sauf à l'époque d'Alexandre II. La solution prompte de ce problème permettrait de ne pas laisser tomber le peuple russe sous l'asservissement économique et peut-être politique d'allogènes entreprenants.

1. Miropïev, *Condition des allogènes en Russie*, p. 494.

2. Fadéev, *Œuvres complètes*. Saint-Petersbourg, 1889, t. I, 2^e partie, p. 142.

3. Voici que les événements de Perse et de Chine demandent à la Russie de nouvelles dépenses en vue des éventualités dans la Perse septentrionale, dans le Turkestan chinois, dans la Mongolie et dans la Mandchourie du Nord.

La situation de l'homme russe demande donc que le gouvernement impérial revise sa politique envers les allogènes, car elle est en contradiction avec les intérêts de la population proprement russe, qui est le noyau et le support de l'État ; il est nécessaire de tirer plus des régions allogènes (y compris le Turkestan) et de mettre leurs dépenses en harmonie avec leurs revenus. La Russie doit prendre exemple sur les nations pratiques de l'Occident qui, dans leur politique coloniale, cherchent à ne pas essuyer de pertes.

ÉTUDE GRAMMATICALE

COMPARÉE DE L'IDIOME DES TADJIKS ET DU SARTE,
AVEC DES EXEMPLES DE PHRASES ET TROIS RÉCITS (1)

L'idiome des Tadjiks peut se diviser en deux dialectes : celui des Tadjiks montagnards du Karatéghin, du Darvoz, du Rouchan, du Chougnan, etc., en un mot du haut Oxus, et celui des Tadjiks de la plaine, y compris le Fergana et le district de Tachkent.

Enfoncés dans les montagnes, les Tadjiks du haut Amou ont conservé leur idiome relativement mieux que leurs congénères de la plaine : ils emploient ordinairement les prépositions comme désinences casuelles et ont moins de mots turcs.

L'idiome des Tadjiks du district de Tachkent diffère de celui de Boukhara et de Samarkand par la manière d'exprimer les trois cas : datif, accusatif de direction et locatif. Si l'on ajoute à cela que dans le dialecte des Tadjiks montagnards de Tachkent, il y a encore plus d'alliage turc qu'à Boukhara et à Samarkand, on aura défini la différence essentielle entre le dialecte des Tadjiks montagnards de Tachkent et celui de Boukhara et de Samarkand.

Comparativement à la langue persane, l'idiome des Tadjiks se distingue phonétiquement par le son plus ouvert et plus profond de ses voyelles ; au point de vue de la syntaxe, le dialecte qui nous intéresse (celui des Tadjiks

1 Dans la transcription des exemples orientaux, nous emploierons les signes ^ pour les consonnes dures et v pour les consonnes molles ; ainsi p̂, k̂, t̂ seront durs et p̃, k̃, t̃ seront mous.

de la plaine) diffère du persan par la construction à la turque. Qui possède le sarte et le persan s'apercevra facilement qu'en connaissant les particularités grammaticales du tadjik, il n'a qu'à traduire mot à mot du sarte en persan, en observant les susdites particularités, pour s'exprimer comme les Tadjiks de la plaine, car leur dialecte et le sarte représentent, par la construction de leurs tournures, des clichés l'un de l'autre ; on peut en juger d'après ce qui suit.

Dans les deux idiomes, le pluriel des substantifs s'emploie rarement.

Les particules des cas se placent habituellement dans l'idiome des Tadjiks derrière les mots, comme dans le sarte.

PARADIGME

Dans l'idiome des Tadjiks :		En sarte parlé
Nominatif .	<i>dast</i>	<i>ḡoul</i> — la main.
Génitif de possession (particule « a »).	<i>dast-a-nokhoun-ho-ch</i> (ou par l'ézafet). <i>nokhoun-ho-i dastach</i>	<i>ḡoul-ny tyrnak-lar-i</i> — les ongles de la main
Datif (<i>ba</i> ou <i>da</i>)	<i>dast-ba</i> ou plus rarement — <i>da-dast</i>	<i>ḡoul-ḡa</i> — à la main
Accusatif (<i>a</i>).	<i>dast-a</i> (1)	<i>ḡoul-ny</i> — la main
Ablatif (<i>katy</i> = <i>katy</i>).	<i>dast katy</i>	<i>ḡoul bilan</i> — avec la main
Locatif	(<i>anda</i>) dans le distr de Tachkent :	dans le Fergana et à Tachkent
	<i>dast-anda</i> ;	<i>ḡoul — da</i> , dans la main —
	à Boukhara et à Samarkand :	et à Boukhara et à Samarkand.
	<i>dast-ba</i> (voir datif).	<i>ḡoul-ḡa</i> (voir datif).

La particule « da » est commune aux deux idiomes.

L'emploi du datif et du locatif est fort intéressant chez les Tadjiks et les Sartes de régions différentes :

1. Pareillement à « ra » chez les Persans, la particule « a » chez les Tadjiks de Tachkent s'emploie aussi parfois au datif ; de cette façon on peut entendre quelquefois trois formes de la même phrase : *vai man-ba* (ou *man-a* ou bien *da-man*) *kitob dod* — il me donna un livre.

Les Tadjiks de Boukhara et de Samarkand disent :

1° *man chaar-ba miroum* : j'irai à la ville.

2° *man chaar-ba boudam* : j'étais à la ville.

De même, les Sartes de Boukhara et de Samarkand diront :

1° *man chaar-ǵa boraman*

2° *man chaar-ǵa idym*

Les Tadjiks du district de Tachkent disent :

1° *man chaar-ba miravam.*

2° *man chaar-anda boudam.*

A leur tour, les Sartes de Tachkent diront :

1° *man chaar-ǵa boraman*

2° *man chaar-da idym* (le Kirghiz dirait : *men chéer-inda idym*)

Ainsi le changement qui s'est produit dans le dialecte d'une nationalité s'est reflété sur l'idiome de l'autre nationalité des mêmes régions.

Les formes verbales aussi sont identiques dans l'idiome des Tadjiks et dans le sarte. Ainsi les Tadjiks ont l'aoriste employé exactement de la même façon que l'aoriste sarte, c'est-à-dire comme un présent non déterminé et comme un futur prochain ; pour cette forme, les Tadjiks se servent du présent persan déterminé, exemple :

L'aoriste tadjik du verbe « *kar-* L'aoriste sarte de « *kylmak* »
« *dan* »

mikounam, etc (1) = *kylaman*, etc.

Je fais (en général) et je fais (demain, etc)

Le présent déterminé, celui du moment actuel, s'exprime chez les Tadjiks, pour les quatre verbes d'état, *istodan* — être debout *kho raftan* (*kho* au lieu de *khub*) — être couché,

1 *mikounam*, *mikounj*, *mikounat*, *mikounim*, *mikounit*, *mikounand* (ou *mikounin*) = *kylaman*, *kylasam*, *kylady*, *kylamyz*, *kylassyz*, *kyladylar*.

chistan — être assis (1) et *ġachtan* — circuler, tourner (être en mouvement), par le passé indéfini persan, par exemple :

Chez les Tadjiks :

istodīiam (aussi *istodaam*) (2) = *touroup-man*,
je suis debout (à cet instant), etc.

En sarte :

Quant à tous les autres verbes, le présent déterminé des Tadjiks se compose du participe passé persan qui joue pour les Tadjiks le rôle du gérondif et d'un des quatre verbes que nous venons d'indiquer et qu'on emploie dans le même temps ; exemple :

Chez les Tadjiks :

khonda istodīiam, etc. (3) = *oukoup touroup-man*, etc.,
je lis (à cet instant = je suis occupé à lire ; mot à mot : je suis debout en lisant) (4).

En sarte

Donc les verbes d'état, « *istodan* », « *khoraftan* », « *chistan* » et « *ġachtan* » sont employés ici en qualité d'auxiliaires ; lequel de ces verbes il faut prendre pour un cas donné, cela dépend de l'attitude, de la posture où se produit telle ou autre action : en général, les Tadjiks se servent le plus en pareils cas du verbe *istodan*, comme les Sartes du verbe *iotmak* (être couché).

Le passé indéfini des Tadjiks pour tous les verbes, excepté pour les quatre verbes d'état, est le même que dans le persan et aussi dans le sarte ; exemple :

Chez les Tadjiks :

beītop choudast (5) = *kassal bouloup-ty*,
il est devenu malade.

En sarte :

1. On prononce aussi *chichtan* et même *chchtan*.

2. *isdodīiam*, *istodīi*, *istodast* ; *istodīim*, *istodīit*, *istodīiant* = *touroup-man*, *touroup-san*, *touroup-ty* ; *touroup-myz*, *touroup-syz*, *touroup-tylar*.

3. *khonda istodīiam*, *khonda istodīi*, *khonda istodast* ; *khonda istodīim*, *khonda istodīit*, *khonda istodīiant* = *oukoup touroup-man*, *oukoup touroup-san*, *oukoup touroup-ty*, *oukoup touroup-myz*, *oukoup touroup-syz*, *oukoup touroup-tylar*.

4. Comparer la forme anglaise « I am reading »

5. *beītop choudaam*, *beītop choudai*, *beītop choudast* ; *beītop choudaīm*, *beītop choudaīt*, *beītop choudaand* = *kassal bouloup-man*, *kassal bouloup-san*, *kassal bouloup-ty* ; *kassal bouloup-myz*, *kassal bouloup-syz*, *kassal bouloup-tylar*.

Dans le passé défini, il y a à noter cette forme de la 2^e personne, sorte de pluriel doublé : *bouromadit-on* (du verbe *bouromadan*) — vous êtes sorti(e)s (en sarte : *tchikty-laring*). Cette forme s'emploie à l'adresse d'un groupe de personnes dont chacune est *tutoyée*. La 3^e personne du pluriel a deux formes équivalentes ; exemple (du verbe *boudan*) : *boudand* et *boudin*.

L'impératif des Tadjiks est ce qu'on appelle parfois l'aoriste dans le persan, à savoir (du verbe *kardan*) : *koun*, *kounat*, *kounit*, *kounand* — fais ! qu'il fasse ! faites ! qu'ils fassent ! Il y a encore la forme du pluriel double : *kouniton* = *kyl̄nglar* (du sarte), c'est la même particularité que dans le passé défini.

Le présent, le futur et l'imparfait du conditionnel (ici nous avons en vue les formes qui dépendent dans le français de la conjonction « si ») sont exprimés chez les Tadjiks par la forme qui leur sert d'impératif ; le passé du conditionnel (le plus-que-parfait ou second conditionnel passé français avec « si ») est formé par le participe passé des Tadjiks (et non pas par celui des Persans) du verbe donné (1) et par les formes précédentes du verbe auxiliaire *boudan* — être ; la conjonction *ağar* = si est partout facultative, comme dans le sarte ; exemples :

Présent, futur et imparfait du conditionnel :

Chez les Tadjiks .	En sarte
(ağar) <i>kounam</i> , etc. (2)	= (ağar) <i>kyl̄sam</i> , etc.
si je fais, si je faisais. etc.,	

1. Pour obtenir le participe passé des Tadjiks il faut ajouter à la fin de celui des Persans la particule *ghi* : *karda-ghi* (= *kyl̄gan* du sarte) — fait et qui a fait.

2. (ağar) *kounam*, (ağar) *kouni*, (ağar) *kounad* ; (ağar) *kounim*, (ağar) *kounit*, (ağar) *kounand* = (ağar) *kyl̄sam*, (ağar) *kyl̄sang* (ağar) *kyl̄sa*, (ağar) *kyl̄sak*, (ağar) *kyl̄sanghiz*, (ağar) *kyl̄sa-lar*.

Passé du conditionnel :

Chez les Tadjiks : En sarte.
 (ağar) kârdaghi bocham, etc. (1) = (ağar) kылган boulsam, etc.,
 si j'avais fais ou si j'eusse fait, etc.

Tout comme dans le sarte, les verbes composés ont en usage chez les Tadjiks ; ces expressions sont formées du gérondif du verbe principal et des formes d'un autre verbe qu'on pourrait nommer auxiliaire ; de cette manière on obtient diverses nuances. Outre *boudan* et *choudan*, les verbes suivants s'emploient le plus souvent en qualité d'auxiliaires : *mondan* (laisser, rester), *ghiriftan* et *ghirtan* (prendre), *dodan* (donner), *raftan* et *biraftan* (aller et s'en aller), *partoftan* (jeter), *firistodan* et aussi *firiston-dan* et *psondan* (envoyer), *omadān* [racine ; būio] (venir), *istodan*, *khoraftan*, *chistan*, *ǵachtan*, etc , selon le sens :
exemples :

Chez les Tadjiks.

En sarte .

doukhtan (coudre), *tikmak*^h
doukhta mondan = *tikip kōmak*^h,

coudre (pour achever le travail et le laisser);

doukhta qhir/lan = *tikip olmak*,

coudre (achever le même travail pour soi, pour le prendre);

doukhta dodan = *likip birmak*,

coudre (préparer pour une autre personne, pour le donner à quelqu'un) :

rafta omadan = *boryp kelmak*,⁹

aller et venir (autrement . après être aller revenir) .

dida (ou *binista*) *bouromadan* = *kouroup kelmak*,

aller voir quelqu'un et revenir = après avoir vu quelqu'un revenir;

madrassanda tchi mikhounit = *madrassada nima khytassyz*
akoma'(qu : akima) dida mibourom = *akamny kouroup kelaman*.

Qu'allez-vous faire à madrassa ? j'y vais voir mon frère (ainé)

1 (ağar) kardaghi bocham, (ağar) [kardaghi bochi, (ağar) kardaghi bochat, (ağar) kardaghi bochim, (ağar) kardaghi bochit, (ağar) kardaghi bochand = (ağar) kылган boulsam, (ağar) kылган boulsang, (ağar) kылган boulsa, (ağar) kылган boulsak, (ağar) kылган boulsanghiz, (ağar) kылган boulsa-lar

Nous avons déjà dit que les Tadjiks ont transformé le participe passé persan en gérondif et que pour avoir leur propre participe passé, ils ajoutent à celui des Persans la terminaison *ghi*; la forme ainsi obtenue et augmentée du préfixe de *mi* sert aux Tadjiks de participe présent : *mi-kārda-ghi* (= *kyladyġan* du sarte) — faisant, qui fait.

Semblablement aux Sartes et aux Turcs, les Tadjiks emploient largement le participe passé; ils s'en servent comme de substantif verbal; augmenté de terminaisons personnelles, il joue le rôle de passé; puis on l'emploie au passé du conditionnel; enfin, il est en usage dans les phrases que les Européens expriment à l'aide des propositions incidentes.

De même que les expressions *dour* et *ikan*, dans le sarte parlé signifient, la première, incertitude, et la seconde, certitude, de même les Tadjiks ont deux expressions analogues; ce sont *boudaghist* et *boudaast* exemples :

Chez les Tadjiks :

En sarte :

poulach boudaghist = *pouly bor dour*,
il a (peut-être) de l'argent = peut-être a-t-il de l'argent;
poulach boudaast = *pouly bor ikan*,
(dans le fait) il a de l'argent.

Souvent *boudaghist* subit une abréviation; par exemple, au lieu de *donista boudaghist*, on dit simplement *donistaghist* (*bilġan dour* du sarte) : il sut (peut-être).

Voici une phrase avec des nuances différentes :

Chez les Tadjiks

En sarte :

oftob bouromadaghist = *oftop tchikkan dour*,
le soleil se leva (peut-être);
oftob bouromada boudaast = *oftop tchikkan ikan*,
le soleil se leva (en effet);
oftob bouromadast = *oftop tchikyp-ty*,
le soleil s'est (déjà) levé.

A la particule négative sarte *imas* correspond dans l'idiome des Tadjiks *ni* (qui est évidemment l'abréviation de *nist*). Exemple :

Chez les Tadjiks :

En sarte :

nağz, nağz ni = *iakhchy, iakhchy imas*,
bon, pas bon.

Comme particule interrogative, les Tadjiks se servent de *mi* (c'est *mou* ou *ma* turc), et plus rarement de *tchi*.

La construction des phrases dans le dialecte des Tadjiks ne diffère absolument en rien de celle du sarte, et l'ordre grammatical des mots est le même dans les deux langues (surtout lorsque les Tadjiks n'emploient pas l'*ézafe*).

Pour finir la comparaison des deux idiomes, nous allons donner ici quelques phrases et trois récits dans ces dialectes :

N.-B. — k, g (avec le signe ^), transcription de k et g durs. — k, g (avec le signe v), est celle de k, g doux.

TEXTE EN IDIOME DES TADJIKS	TEXTE SARTE	TEXTE FRANÇAIS
1. Tohtohoit. Issonit mi (ou bi).	Kalaï-syz. Isson mou syz	Comment allez-vous ? Êtes-vous bien portant (e) ?
2. Kitobam tou-ba (ou : touïanda) mi.	Kitobim syz-da mou.	Avez-vous mon livre ?
3. Man vaïa gāda (t) mibinam.	Man any iamon kouraman.	Je ne l'aime pas.
4. Nonvoï khondacha khonich-ba omada (2) nona poukhta hissop karda az bist (ou : a bbist) non bozer-ba ghiron beuremada ghirift.	Nonvoï ouz ouïga kelip non iopip hissop kylyp iighirina-ta-dan bozor-ga oïyp tchika berdy.	Le boulanger vint chez lui, cuisit des pains, les compta et commença à en porter au marché vingt par vingt.
5. In zamina haï kardaghimba (ou kardaghi- manda) dounio ioftam.	Bou iir-ny haïdaganyim-da dounio toptym.	En labourant cette terre, j'ai trouvé un trésor.
6. Vaï chaar-ba omadan bad hamondam sym- khona-ba-raftam.	Oul chaar-ga kelgandan kiin tez sym-khona- ga bordym.	Après son arrivée à la ville, j'allai tout de suite au télégraphe.
7. Kor namikardaghi kas hitch vakt-ba boi (bodaoulat) namichavat.	Ich kylmaïdygan odam hitch vakt-ta bož boulmas (boulmaïdy)	L'homme qui ne travaille pas ne sera jamais riche.
8. Mau-ba dodaghi soataton bouzy (kharop) chout.	Man-ga bergan soatynghez bouzouldy	La montre que vous m'avez donnée s'est détraquée.
9. Dina (ou : chab) saïr-ba (tchoganda) china- vidaghita (chanidaghita) man-ba gowta té (3).	Ketcha saïr-da ichitkanny man-ga aïtyp béring.	Dis-moi ce que tu as entendu hier à la pro- menade ?
10. Amakaton kho raftagbiton-ba (kho raffa- ghitonanda) omad.	Amakinghez oukhlaganynghezda keldy.	Vous dormiez quand votre oncle (paternel) arriva.
11. Dado otcham (ou : padar ou modaram) mana haft sola choudaghimba (choudaghi- hoba (kounistonanda) harf ou michoudaghi vakt-ba (vaktanda) rouy-zamin-ba tachmich karda mibiravand (4) (favon michavand).	Ota onam many iety iochar boulganymda maktap-khona-ga bérdy (bérdydar). Kar iridygan vakt-ta iir-iouzy-dantachip keta- dy (kétadydar).	Mes parents me rendirent à l'école à l'âge de sept ans lors lorsque j'arrivai au mon
12. Az hamin takhta mikha ba ambour bourovardan bad vaïa bouridam.	Bou takhatadan mikhny tchikorgahdan kiin any kesdym.	Après avoir retiré, avec les tenailles, les clous de cette planche, je l'ai coupée.
13. Péichtar darvoza istodaghi djoï-ba divol choudaast.	Ngory darvoza tourgan djoïda divol bou- loup-ty (boup-ty).	Il s'est trouvé un mur où une porte était autrefois.
14. Avvalanghi rouz (rouz y-avval) soz-ba (sozanda) loi khourok-hoia didam migouiat.	Avval kouni soz-da loi khouroklarny (loi khourokny) kourdyim diidy.	Il dit qu'il a vu avant-hier des bécasses sur un marais.
15. Choumoïa didaghim-ba-bissior (khylla) rozy choudam.	Syzny kourganynga kop rozy bouldym.	Je suis très content de vous voir.
16. Omadaghitona chanida (chinavida) bis- sior khoursand choudam.	Kelganynghezny ichityp kop khoursand bouldym.	Ayant appris votre arrivée, j'en suis devenu (e) très content (e).
17. Mahkama-ba naou biraft.	Mahkama-ga ianghi ketty.	Il vient de sortir à la chancellerie.
18. Khona-ba darom bou-y-douda (doud-a bouch-a) donistam.	Khona-ga kirsam doud (toutoun) bouïny bildym.	Aussitôt entré dans la chambre, je sentis l'odeur de fumée.
19. Bakhyl mihmon az omadanach khafa- choud.	Bakhyl mihmon kelgandan khapa bouldy.	L'avare s'affligea à cause de l'arrivée des hôtes.
20. In kitob-a khondaghim ni (nist).	Bou kitobny oukouganym iok.	Je n'avais pas lu ce livre.
21. Az bogaton (a bbogaton) omada isto- dian (omad-istodaam).	Bogynghez-dan kela iotypnan (kévot-man).	Je viens (en ce moment-ci) de votre jardin.
1. Ganda = bad. 2. Racine de « omadan » est biio : mibiio = kelaman, je viens, namibiio, ne vient pas, etc. 3. Te ou ti est aussi racine de dodan. 4. Biraftan (racine biraou) = raftan.		

TEXTE EN IDIOME DES TADJIKS	TEXTE SARTE	TEXTE FRANÇAIS
23. In omada istodaghi ki (1).	Bou kim kēla iotyp-ty (kévotty).	Qui est-ce qui vient ?
24. Dina (chab) rouz-y-daroz (rou daroz) boron borida istoda boud (borida istod).	Kétcha ouzoun-koun iāgmour iāghyp tour-gan idy (iāghyp tourdy).	Hier il pleuvait toute la journée.
25. Ina az mazdjid (a mmasdjid) omada istodaghimba (omada istodaghimanda) didam.	Mouny masdjid-dan, kēla iotkanymda (kévot-kanymda) kourdym.	Je vis cela en venant de la mosquée.
26. Chart-noma-ba dast mondaghitonba (ou : az baroi chart-noma-ba dast mondaghiton). vaia badjo bliorid (2) darkor (darkor ast).	Chart-noma-ga koul koiganynghez outchoun any badjo keltoursanghiz kirak.	Comme vous avez signé le contrat, vous devez l'observer (il faut que vous l'observiez).
27. To man gachta omadana (na omadana) az (a) indjo naravit (nabiravit).	Man kaityp kēlgantcha (kēlmağountcha) bon iirdan kētmanghiz.	Ne partez pas d'ici jusqu'à ce que je revienne.
28. To in sabak-a donista naghiriiftana na kho rav	Bou sabakny bilip oīmağountcha iotma.	Ne te couche pas jusqu'à ce que tu apprennes cette leçon.
29. Har koudjoba (har koudjonda) bikorba (pikora) gachtana iak foidador kor-ba ourna-mich kounai (machgoul chavat) nagztar michout	Har iirda bikorga kydyryp iourgantcha byr poidalik ichka ourounsa (machgoul boulsa) iakhchyrak boular idy.	Au lieu de rôder partout oisivement, mieux vaudrait qu'il se mette à un travail utile (ou : au lieu de battre le pavé, etc.).
30. Raftaghich-ba (biraftaghich-ba) dou rouz choud	Kētkanyga iki koun bouldy.	Il y a deux jours qu'il est parti.
31. Mibourom migout (mibouroiam migoufat).	Kētaman dīdy.	Il veut partir.
32. Khourdanim omad	Ieghim kēldy.	J'ai faim.
33. Birom goun (bouroiam goufam) mana nimmond (namond).	Kētai dissam many koimady.	Je voulais m'en aller, il ne m'a pas laissé (e).
34. Vafa dida michavat (michat) mi.	Any kouroup bouldy mou.	Peut-on le voir ?
35. In kor-ba kodyr ni man.	Bou ichka kodyr imas-man	Je ne puis faire cela (cette chose).
36. Ina khonda natavonist.	Mouny onkouf oīmady	Il n'a pas pu lire cela.
37. Hamtou chavat darkor (darkor ast).	Choundag kylsa kirak	Il faut que cela soit ainsi.

R É C I T S

Iak rouz savor-i-choutour choudaghi iak kazok sahiro-ba tachna monda rohba zir zabar kardā choudagui pilla-i-tarboussa did khouch-noud chouda khaïol kard ki gouchtach bochat kbourda az tachnaghi khylos chavam khoudacha a bholo-i-chagtour andokhta pillaia ghirifta nazar kounad did ki az poust-y-digar hitch iak gouchtach naboudaast hamina dida kazok gouft ki io sak io moullo khoïdaghi bëitchora nooumid gacht.

Byr kouni touïaga mingan byr kazok sahiro-da (dola-da) soussap kalyp (tachna bouldoup) ioulda touunkarilyp iotkan tarbous pillassyny kourdy souïounoup (khouchnoud bouldoup) boudady (khaïol kyïdy) ki ity (gouchty) boulsa iep tachnaligdan koutoulai dep ouziny touia oustydan ouroup (ou touïadan touchoup) pillany oīyp nazar kylsa (karassa) kourdy ki pousttan (poutchagdan) bochka hitch ity (gouchty) iok ikan mouny kouroup kazok aitty ki io it (koutchouk) io moullo iegān (gadjigan) dep bëitchora nooumid iondy

Un jour, dans un désert, un Kirghiz monté à chameau eut soif ; il vit sur le chemin la moitié de melon d'eau renversée ; il s'en réjouit et pensa : « S'il y a dedans de la pulpe, j'en mangerai et apaiserai ma soif. » Le Kirghiz descend vite du chameau, prend cette moitié de pastèque, la regarde et voit qu'elle n'a que la peau : à ce spectacle il dit : « C'est ou un chien ou un mollah qui l'a rongée. » Et le malheureux revient désenchanté.

1. *Ki* au lieu de *kist* (ki-ast) : la copule « ast » est facultative chez les Tadjiks ; dans le sarte parlé la copule correspondante ne s'emploie pas du tout.
2. *Büör* est racine de *ovardan* : mibioram, mibïori, etc.

TEXTE EN IDIOME DES TADJIKS

Iak podchoia se doukhtarach boud kitchkinach (kendjach) maktabanda khond podchoia ionachanda vazir boud podcho vazira gouft ki man a ttou tchandin gapa mipoursam az osmon a bbolo-i-man dou-ta goz kagz zada geuzacht tchi gouft gapacha (gouftaghicha) leou vazir podchoba gouft goz paranda adam bechat midonistam podcho gouft vazir bochi midoni vazir arz kard ki tchil rouz manba mouhlat té vaia ham maktabanda khondaghi doukhtarach boud iak rouz doukhtar-i-vazir bouromad ai doda gouft tchiba khonanda kho raffa peich-i-podcho naraftaid dodach doukhtarba djouob dod ki a bbolo-i-podcho az osmon dou-ta goz kagz zada biraft podcho manba farmoud ki paranda tchi gouft don hamina man tchil rouz mouhlat ghiriftam naibam podcho mana mikouchad az hamin tougry peich-i-podcho namiram (namiravam) doukhtar khysta khondanba maktaba raffa podchoia doukhtarach katy chist har douch khonda doukhtar-i-vazir doukhtar-i-podcho arz kard ki doda-i-man khafa kho raffaast (rafflist) djourach (djourich) poursid az tchi sabab djouob dod ki a ttougry-i-goza zabanach sony vaia podcho vazir-ba farmoudaghicha gouft doukhtar-i-podcho gouft dodatonba raffa gouft ki zaban-i-goza iofan osson man midonam kasba nagoulad sony goza gapacha az sar-i-khoud bourovarda gouft doukhtar-i-vazir dodachba raffa dodam khafa nachavid goufta vaiba soukhan-i-djouracha gouft goza gapacha

1. 49 Tachkent. Iofam goufta vazir peich-i-podcho omad podcho az va pourside kané goza gapach tchitanghi boud vazir djouob dod ki peichanghi goz zan boud akbanghi chouch choul zanach-ba iak chapalak zad zan aroz kard chouch gard gout (goufat) namigardad goza gapach hamin podcho djouob-i-vazira nagz did hamtanghi tarika katy vazir a minourdan mond. (Enregistré à Biskon).

Jak bistkoni mouhammad komil gouftaghi dahn-i-khondach katy migoulad ki mana tagom ourounbourg-ba raffa a nongaiho zan ghirifta tochkand-ba omad hamin zan kaoufmanazanach katy az iak chikam tavalloud ioftaghi oukach boudaast tchachmach kaboud moniach zard boudaast tagom mourda va zan katy mouhammad mourode gouftaghi iak poussarach mondaast akoun tagoma zanach az baroi aoukot-y-khond djourabek-ho-ia khyzmatocha kira tchevari katy migardad poussarach doukondori mikounad gouft mo tochkand mouhammad mourode doukondora iofa poursim mana otchamdoukhtar-i-sart boud goufta inkor kard.

TEXTE SARTE

Byr podchony outch kzy bor idy kitchkinassy maktabda oukoudy bou podchony byr vasiri bor idy podcho vazirga aitty sandan byr nitcha souz (gap) souraïman osmondan many oustymda iki (ik-ta) goz gaghyllap outty nima aitty souziny (aitkanyny) top vazir podchoga aitty goz paranda (kouch, kouchzod) odam boulsa bilar idym podcho aitty vazir boulsang bilassan vazir arz kyldy ki kyrk koun mang mouhlat biring (bir) any iam maktabda oukougan kzy bor idy byr kouni vazirny kzy kelip ai otam (dodam) dedy niga ouida iotyp podcho oidyga bormapsyz otassy kzyga djouob berdy ki podchony oustyda osmondan iki goz kakyllap ketty podcho mang bouourdy ki paranda nima aitty dep bil mounga man kyrk koun mouhlat oldym topmassam podcho many oudourady mouny tougryssidan (outchoun) podcho oldiga bormaïman dedy kzyz touroup oukoumakka (oukoumak outchoun) maktabga boryp podchony kzyz bilan otourdy ikavi oukoup vazirny kzyz podchony kzyzga arz kyldy ki dodam khapa iotypy dedy ourtaghy (djourassy) sourady nima sababdan djouob berdy ki goz tyli tougryssida (sababidan) kiin anga podcho vazirga bouourganyny aitty podchony kzyz aitty otanghizga boryp aitynghiz ki goz tyliny topmaghy (topmaklighi, topichi) osson man bilaman hitch kimga aïtmanghiz dedy kiin goz souziny ouz bochidan tchikoryp aitty vazirny kzyz otassyga boryp otam khapa boulmang dep anga ourtaghyyny souzi

aitty goz souziny toptym dep vazir podcho oldiga keldy podcho andan sourady kané goz souzi kandog idy vazir djouob berdy ki avvalghy goz khotoun idy kïinghissy iri irkhotounga byr chapalak ourdy (berdy) khotoun araz kyldy (arazlady) ir kait disa kaitmaïdy goz souzi choundog idy podcho vazir djouobiny iakheby kourdy bou tarika bilan vazir outoumdan koutouldy.

Byr bistkonlik mouhammad komil digan ouz ogzy bilan aïtady ki many togam ourounbourga boryp nougaillardan khotoun oïyp tochkanga keldy bou khotoun kaoufmanny khotouny bilan byr karyundan tavalloud topkan (tougoulouchkan) singlissy ikan kouzi kouk tchotchi saryk ikan togam ouloup bou khotoun bilan mouhammad mourode digan byr ougly kalypty indy togamny khotouny ouz aoukalypty indy togamny khotouny khyzmatlarkoty outchoun djourabeklarny khyzmatlarkoty kylyp kir djevarlighi bilan iourady ougly doukondortchilik kylyady dep byz tochkanda mouhammad mourode doukondorny topip sou-rassak many cnam sart kzyz idy dep inkor kyldy

TEXTE FRANÇAIS

Un roi avait trois filles ; la cadette allait à l'école. Le roi avait aussi un ministre auquel il dit : « Je te demande quelques mots : dans le ciel, au-dessus de moi, une paire d'oies ont passé en criant au vol. Qu'ont-elles dit ? apprends-moi leurs paroles. » Le ministre dit : « Les oies sont des oiseaux ; si elles étaient des gens, je saurais leur langage. » Le roi dit : « Puisque tu es ministre, tu dois le savoir. » Alors le ministre demanda au roi quarante jours de délai. Lui aussi il avait une petite fille qui allait à l'école. Un jour, la petite dit à son père : « Père, pourquoi es-tu maintenant si casanier et pourquoi ne te rends-tu pas auprès du roi ? » Le père répondit à sa fille : « Dans le ciel, au-dessus du roi, un couple d'oies a passé en criant ; le roi m'a ordonné de savoir ce qu'elles disaient ; j'ai obtenu quarante jours de délai ; si je ne trouve pas (la solution de ce problème), le roi me fera périr ; c'est pourquoi je ne vais pas auprès du roi. La petite fille se leva, alla étudier à l'école et s'y assit avec la fille du roi. Lorsqu'elles étaient à l'étude toutes les deux, la fille du ministre dit à la princesse royale : « Mon père s'est trouvé triste. » L'autre lui demanda : « Pour quelle cause ? » Et la fille du ministre répondit : « A cause du langage des oies. » Puis elle raconta ce que le roi avait ordonné au ministre. La princesse dit : « Allez auprès de votre père, et dites-lui qu'il est facile de connaître le langage des oies ; je le sais ; ne le dites à personne. »

Elle inventa les paroles des deux oies et les communiqua à son amie. La fille du ministre alla auprès de son père et lui dit : « Mon père, ne sois pas affligé », et elle lui transmit les paroles de son amie. Le ministre vint au roi en disant qu'il savait les paroles du couple d'oies. « Eh bien, quels étaient ces mots ? » demanda le roi. Le ministre répondit : « L'oie de devant était l'épouse, et celle de derrière le mari ; ce mari donna une gifle à sa femme, qui s'en fâcha ; à l'ordre de son mari qu'elle retournât en arrière, la femme désobéit ; telles étaient les paroles des oies. » La réponse du ministre plut au roi. De cette façon-là le ministre échappa à la mort.

Un habitant de Bistkon, appelé Mouhammad-Komil, dit en personne (ce qui suit) : « Mon oncle (maternel) était allé à Orenbourg ; il y épousa une Tatare et vint à Tachkent ; sa femme était la sœur cadette de la générale de Kaufmann, toutes les deux ayant eu la même mère ; elle avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Après la mort de mon oncle, sa femme resta avec un fils nommé Mouhammad-Mourode. Actuellement (en 1900), pour gagner sa vie, elle sert de lingère chez les Djourabek ; son fils tient boutique. »

Lorsque, après avoir trouvé à Tachkent le boutiquier Mouhammad-Mourode, nous l'eûmes. « interviewé », il nia (le susdit bruit), en déclarant que sa mère était la fille d'un Sarte (1).

1. C'est peut-être l'unique conte original que nous ayons entendu chez les Tadjiks du district de Tachkent.

Emploi de prépositions derrière les mots comme terminaisons de cas, large emploi des participes, constructions des phrases, masse d'alliage lexicographique turc, — tout cela indique comment a changé, sous des influences du turc, la langue primitive des Iraniens centro-asiatiques, le persan ; les Tadjiks eux-mêmes attestent ce fait et reconnaissent leur idiome pour défiguré ; voilà pourquoi ceux d'entre eux qui ont une bonne instruction tâchent de parler autant que possible en pur persan ; quand à l'écriture, les Tadjiks, répétons-le une fois de plus, s'y servent uniquement du persan, puisqu'ils ne peuvent s'imaginer leur propre dialecte dans le rôle d'une langue écrite.

D'autre part, les Tadjiks turquisés ont pris une certaine part à la création de la langue appelée actuellement sarte : il y en a des preuves, telles que l'abondance des mots persans, dont une partie au moins a été introduite dans le sarte par les aborigènes iraniens du pays, et la prononciation sarte, formée sur le modèle de celle des Tadjiks. Ce sont aussi, sans doute, les Tadjiks de Boukhara et de Samarkand qui, se transformant en Sartes, ont adapté à la langue sarte, par analogie avec leur propre dialecte, la particule *ga* ou *ka* (*ka*) commune aux trois cas : au datif, à l'accusatif de direction et au locatif (1).

1. Arrivé, en 1892, de Tachkent à notre destination dans le khanat de Boukhara, nous fûmes obligé, dans nos relations avec les indigènes à l'aide du sarte, de nous déshabituer de la règle apprise à Tachkent et concernant les particules de *ga-ka-ka* pour l'accusatif de direction et de *da* pour le locatif. nous dûmes nous accoutumer enfin à les remplacer toutes deux par l'une (*ga-ka-ka*) suivant les Boukhares et les indigènes de Samarkand. Transféré après cinq ans à Tachkent, nous dûmes reprendre la règle locale pour l'accusatif de direction et le locatif.

Vu et admis à soutenance,
le 11 mai 1912 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

Abhandlungen der phil.-hist. Classe der Kön.-Sächs. Ges. der Wiss.

ABOUL-GAZY-BAHADOUR-KHAN. — Histoire des Mongols et des Tatars, publiée, traduite et annotée par le baron Desmaison, Saint-Pétersbourg, 1871.

ALBERUNI. — Chronologie orientalischer Völker, herausg. von E. Sachau, Leipzig, 1878.

Almanach l'Aurore, 1838 et 1839 (en russe).

ANDERSON (R.). — Histoire des civilisations éteintes de l'Orient, trad. de l'anglais en russe, Moscou, 1898.

Archives russes, 1888 (journal).

ARRIEN. — Anabase, IV.

— Lib. III.

Babour-nama, ed Ilminsky, Kazan, 1857.

BAER UND HELMERSEN. — Beitræge zur Kenntniss des Russischen Reiches, t. XV.

BAIHAQI. — Tarikh, ed. Morley, Calcutta, 1862.

BARTOLD (W.). — Die alttürkischen Inschriften und die arabischen quellen (Radloff, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Zweite Folge).

— Quelques mots sur la civilisation aryenne dans l'Asie Centrale (Courrier de l'Asie Centrale, juin 1896, en russe).

— Le Turkestan à l'époque de l'invasion mongole, Saint-Pétersbourg, 1900 (en russe).

Bibliotheca Geographorum Arabicorum, ed. de Goeje.

BIROUNI. — Voir Alberuni.

BURNES (A.). — Travels into Boukhara, London, 1839.

BURNOUF. — Commentaires sur le Yaçna, Paris, 1833.

CAHUN (L.). — Formation territoriale de l'Asie. — Timour et le second empire mongol (dans l'Histoire générale publ. sous la direction de MM. E. Lavis et A. Rambaud).

— Origine des nations turques. — Tchinghiz-Khan et

- l'empire mongol (dans la même Histoire générale).
- CARPINI PLANO. — Recueil de voyages chez les Tatars, publ. et trad. en russe par D.-I. Iazykov, Saint-Pétersbourg, 1825.
- Cheïbani-nama, ed. Berezine. Kazan, 1849.
- CLAVIJO (DE), trad. russe, 1881.
- Discours (Retch), 1910, n° 94 (journal russe).
- DURIEUX (A.) et FAUVELLE (R.). — Samarkand la Bien Gardée, Paris, 1907.
- EDRISI. — Géographie, trad. par A. Jaubert.
- EFREMOV. — Voyage de dix ans, Kazan, 1811 (en russe).
- FADÉEV (R. A.). — OEuvres complètes, Saint-Pétersbourg, 1889.
- Gazette du Turkestan (Tourkestanskiïa Vedomosti), 1873, n° 26 ; 1876, n° 48 ; 1878, n° 71. Tachkent.
- Gazette indigène du Turkestan, 1890, n° 1. Tachkent.
- GEYER (I.-I.). — Tout le Turkestan russe, Tachkent, 1909.
- GORDON. — The Roof of the World.
- GOUROVSKY (M^r). — L'esclavage sous le protectorat de la Russie, article dans le Nouveau Temps (Novoïe Vremia) 1911, n° 12551.
- GRAMENITSKY (S. M.). — Étude sur le développement de l'instruction publique dans le Turkestan, Tachkent, 1896.
- GREBIONKINE (A. D.). — Les Tadjiks (Turkestan russe, recueil d'articles, Moscou, 1872).
- GRIGORIËV (V. V.). — A propos de l'Histoire de Boukhara, par Vambéry (Journal du Ministère de l'Instruction Publique russe, novembre 1873).
- GRODEKOV (N. I.). — Revue de la province du Syr-Daria en 1886, Tachkent (en russe).
- HADJI-MIRZA. — Inshaliah ! Les Anglais jugés par un Indien, Paris, 1888.
- HAYWARD, art. dans le journal de la Société géographique de Londres, 1870.
- HÉRODOTE, VII.
- HOWORTH. — History of the Mongols, London, 1876-1888.
- IANOVSKY (K. P.). — Compte rendu de la revision de l'école normale du Turkestan en 1894 (Archives de cette école. Tachkent).
- IBN ABI USEIBIAH, ed. A. Müller, Königsberg, 1884.
- IBN-BATOUTAH. — Voyages, texte et traduction, par C. Defrémery et le Dr Sanguinetti, Paris, 1855.

- IBN-EL-ATHIRI. — Chronicon quod perfectissimum inscribitur, ed. Tornberg.
- Invalide russe (journal), 1862 (Boukhara d'après les dires de prisonniers russes, art. de Z. S.).
- Jacuts geographisches Wörterbuch herausg. von F. Wüstenfeld.
- al-Jaqubi (Ibn-Wadhih qui dicitur) Historiæ, ed. Houtsma.
- JOUKOVSKY (V.-A.). — Antiquités de la Transcaspienne. Ruines de la Vieille-Merv, Saint-Pétersbourg, 1894.
- Journal du Ministère de l'Instruction Publique (russe), novembre, 1892.
- KHANYKOV (N.). — Description du khanat de Boukhara, Saint-Pétersbourg, 1843 (en russe).
- Supplément de l'Iran, par Ritter. Pétersbourg, 1874.
- KHOROKKHINE. — Recueil d'articles sur le Turkestan russe, Saint-Pétersbourg, 1876 (en russe).
- KOSTENKO (L.). — Bulletin de la Société de géographie de Paris, 1874.
- Le Tarkestan, Saint-Pétersbourg, 1880 (en russe).
- KOUZNIETSOV (P.). — L'excursion des jeunes indigènes du Turkestan dans la Russie en 1901 (Gazette du Turkestan [Tourkestanskiïa Vedomosti], mi-janvier, 1902, Tachkent).
- Rapport au directeur de l'école normale du Turkestan, du 19 septembre-2 octobre 1901, Tachkent.
- KREMER (A.). — Tulturgeschichte des Orients, Wien, 1877.
- KROPOTKINE (P. A.). — Notes manuscrites.
- KOUROPATKINE (A. N.). — L'Algérie (en russe).
- KRYMSKY. — Étude sur le développement du soufisme, 1896 (en russe).
- Le Mahométisme, 1899 (en russe).
- LE COQ (Dr Von). — Conférence à la Sorbonne, le 14 juin 1909, sur les recherches archéologiques du Turkestan chinois.
- LERCH. — Das Russische Turkestan (Russische Revue, 1872).
- LEVCHINE. — Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kaïssak, Saint-Pétersbourg, 1832.
- MAÇOUDI. — Les prairies d'or, trad. par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-1877.
- MARKOV (A. K.). — Inventaire des monnaies musulmanes de l'Ermitage Impérial, Saint-Pétersbourg, 1896.
- Mémoires de la Patrie, 1822 (journal russe).
- Messenger russe [Roussky Viestnik], 1898 (journal).
- MIR-ALI-CHIR-NAVOÏI. — MOUHAKAMAT-oul-LONGATAIN (Dissertation sur les deux langues : turque et persane).

- MIRKHOND. — Histoire des sultans du Khorezm, publiée par Defrémery. Paris, 1842.
- MIROPIEV (M. A.). — Condition des allogènes russes, Saint-Pétersbourg, 1901.
- Rapport à l'inspecteur en chef des écoles du Turkestan du 19 (31) octobre 1895, n° 949, Tachkent.
- MORDVINOV. — La question agraire et les impôts dans le Turkestan (Messager Russe, juin 1898).
- MOUCHKETOV (I. V.). — Le Turkestan, Saint-Pétersbourg, 1886 (en russe).
- NALIVKINA (M. V.). — Dictionnaire sarto-russe, Kazan, 1884.
- NALIVKINE (V. P.). — Chrestomathie sarte et persane appropriée aux programmes de l'école normale du Turkestan, Tachkent, 1887.
- NALIVKINE (V. P.). — Histoire sommaire du khanat de Kokand, Kazan, 1886 (en russe).
- NALIVKINE (V. P.) et NALIVKINA (M. V.). — Condition de la femme indigène du Fergana, Kazan, 1885 (en russe).
- NARCHAKHY. — Histoire de Boukhara, trad. par N. S. Lykoshine. Tachkent, 1897.
- Description topographique et historique de Boukhara, publ. par Ch. Schefer, Paris, 1892.
- NAZAROV (Ph.). — Mémoires sur quelques peuples et pays de l'Asie Centrale, Saint-Pétersbourg, 1821.
- NESAWI. — Histoire du sultan Djelal-ed-din Mankobirti, publ. et trad. en français par O. Houdas, Paris, 1891-1895.
- NIZAM-OU-LOUL. — Siasset Namèh, publ. et trad. en français par Ch. Schefer, Paris, 1893.
- Nouvelles de la Section du Turkestan de la Société géographique russe, 1900 (en russe).
- Nouvelles de la Société géographique, 1876 (en russe).
- OSSON (Baron C. d'). — Histoire des Mongols depuis Thinguiz-Khan jusqu'à Timour Bey ou Tamerkan, Amsterdam, 1852.
- OSTROUMOV (N. P.). — Les Sartes, matériaux ethnographiques, Tachkent, 1890 et 1893.
- OUTBI. — Tarikh-i-Iemeni (manuscrit du musée asiatique, Pétersbourg).
- PAVET DE COURTEILLE (A.). — Dictionnaire turk-oriental, Paris, 1870.
- PELLIOT (M^r). — Réception solennelle de la mission Pelliot à la Sorbonne, le 10 décembre 1909.
- POOLE (L.). — The Mohammadan dynasties, London, 1894.

- Protocole du Cercle des amateurs de l'archéologie du Turkestan, du 17 février 1897 (annexe).
- RACHID-ED-DIN. — Histoire des Mongols, trad. par I. N. Bérésine, Pétersbourg, 1838 (en russe). (Travaux de la section orientale de la Société archéologique, p. 5.)
- RADLOFF (W.). — A propos de la question des Ouïgours, Saint-Pétersbourg, 1893 (en russe).
- Das Kudatku Bilik, Theil I, Saint-Pétersbourg, 1891.
- RECLUS (E.). — L'Asie russe, Paris, 1881.
- Recueil de matériaux pour la statistique de la province du Syrdaria, Tachkent, 1892.
- Recueil militaire, 1803 (en russe).
- RÉMUSAT (A. DE.). — Histoire de la ville de Khotan, Paris, 1820.
- Nouveaux mélanges asiatiques, Paris, 1829.
- Revue ethnographique, 1899 (en russe).
- RIALLE (Girard DE). — Mémoire sur l'Asie Centrale, Paris, 1875.
- ROCCA (Félix DE). — De l'Alaï à l'Amou-Daria, Paris, 1896.
- SALKOW (V. P.). — Révolte d'Andijan en 1898, Kazan, 1901.
- ASCH-SCHAHRASTANI'S. — Religionsparteien und Philosophenschulen, übers. von Dr Th. Haarbrücker, Halle, 1850.
- SCHAW. — Visit to high Tartary, Yarkand, and Kaschghar, London, 1871.
- SCHMIDT, art. dans la Russische Revue, 1874, n° 9.
- SEMIONOV (A. A.). — Études ethnographiques sur les montagnes du Zarafchan, le Karatéghine et le Darvaz, Moscou, 1903 (en russe).
- SENKOVSKY. — Fabrication du papier (Bibliothèque pour la lecture, 1835 [journal russe]).
- Supplément à l'histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols.
- SEVERTZOV (N. A.). — Le Thian-chian (en russe), Saint-Pétersbourg, 1873.
- SPIEGEL. — Ost-Turkestan, Ausland, 1867.
- STRABON. — Géographie, liv. XI.
- TABARI. — Annales, Lugd. Batav., 1879 sq.
- THA'ALIBI. — Lataïfo'l-ma'arif, ed Jong.
- TOMASCHKE. — Centralasiatische Studien, Wien, 1877. — Sogdiana (Sitzungsber. der. phil.-hist. Classe der kais.-kön. Akad. der. Wissensch., LXXXVII).
- Traité sur la bonne éducation (Rissola-i-adabia), manuscrit d'un moulla sarte. Tachkent, 1901.
- Travaux de la mission ecclésiastique russe de Pékin, IV.

- UJFALVY (Ch. de). — Le Kohistan, le Fergana et Kouldja, Paris, 1878.
- Le Syr-Daria, le Zarafchan, le pays des Sept Rivières et la Sibérie Occidentale avec quatre appendices, Paris, 1879.
- VAMBÉRY (A). — Esquisses et tableaux des mœurs orientales, traduction russe, Saint-Petersbourg, 1877.
- Histoire de Boukhara, trad. russe, Pétersbourg, 1873.
- La lutte future pour la possession de l'Inde. Aperçu des progrès de la Russie dans l'Asie Centrale et des difficultés qui en découleront pour l'Angleterre, Paris, 1885.
- Voyage d'un faux derviche dans l'Asie Centrale, trad. française, Paris 1865.
- VASSILËV (P. S.). — L'oasis d'Akhal-Téké, Pétersbourg, 1888.
- VÉNUKOV (M. I.). — Problèmes du Turkestan [Pensée Russe-Rousskaïa Mysl, 1901 (?)].
- VESSELOVSKY (N. I.). — Histoire de Khiva, Saint-Petersbourg, 1877.
- WOOD. — Journey to the Source of the river Oxus, London, 1872.
-

INDEX DES NOMS PROPRES

A

Abbassides, 29. Abbot (capitaine), 91. Abdou-Gafar (bek), 103. Abdoul-Ali, 101. Abdoul-Gafarov, v. Sattar-khan. Abdoulla-ï-Ansori (mazar de Kho- dja), 216. Abdoulla ibn Mas'oud, 154. Abdoullah (Takhiride), 30, 32, 40. Abdoulla-khan, 80, 218. Abdoulla ibn Mas'oud, 152, 153. Abdoul-Latif, 79. Abdourrizak, 76. Abgar, 32. Ablyk, 110, 127, 211-214, 219-220, 224. Abou-Abdoullah, 27, 28. Abou-bekr khalife, 86. Abou-bekr bin Ismaïl Kaffali, 29. Abou-Choudja, 66. Abou-Hafs, 28. Abou-Ibrahim-Ismaïl bin Abou- Nasr-as-Safar, 67. Aboul-Faïz, 117. Aboulgafar (fils de Charifbaï), 124. Aboul-Ghozy Bahodour-khan, 76, 183-184, 223. Aboul-Hassan-Mouhammad bin Soufian-al-Kalimati, 65. Aboul-Hassan-Saïd bin Hatim-al- Ousbanikati, 65. Aboul-Kassym-Samarkandi, 67. Abou-Mouslim, 22-23, 26-27. Abou-Mouzahim, 45. Abraham (patriarche), 128, 200.	Abou-Saïd, 79. Achnas (prophète), 23. Achourbaï (témoin), 124. Acre (ville), 13. Adam (patriarche), 154. Afghan (plaie d'), 160. Afghanistan (l'), 42, 73, 114, 277, 286-287, 294. Arfghans, 287. Afrique, 136. Ahmad (Karakhanide), 47, 67. Ahmad-Yassavi, 76, 131. Aïa-Sophia (mosquée de Constan- tinople), 121. Aïboughir (golfe), 5. Aïdyn, 6. Aïmak (tribu ouzbek), 60. Aïtov (officier russe), 116. Ak (palais), 76. Akhal-Téké, 231, 236. Akhmed (Samanid), 46. Akhsykiat, 19. Akhsykhan, 271. Ak-Kötel, 68. Aktache (gorge), 258. Aia-ed-din-Mouhammad (khorez- mchah), 48. Alaï, 16, 62-63. Alexandre II, 303. Alexandre le Grand, 11, 17, 26. Alexandrovsky (fort), 231. Algérie, 230, 268, 289. Algériens, 289. Ali (khalife), 86, 125. Alides, 26. Alimbaï (témoin), 124. Alim-khan, 82, 92, 100, 149.

- Alla-Koul, 117-118, 149.
Allemagne (l'), 232.
Aloïsi (la maison), 268.
Alp-Arslan (Seldjoukide), 67.
Alp-téghine, 46-47.
Altountache, 47.
Aman-Koutan, 258.
Amérique, 262.
Américains, 295-296.
Amou-Daria (fleuve), 5-7, 16-18, 37, 44, 51, 63, 78, 225, 231, 271, 279, 290-292.
Amoul (ville, Tchardjouï actuel), 17.
Amr Saffarid; 30-31.
Andijan, 13, 19, 103, 127, 137, 139, 224, 280, 283-284, 295, 299-300, 303.
Andkhoï, 17.
Andkhoud (voir Andkhoï).
Andoukan (voir Andijan).
Anglais, 225, 230, 288.
Angleterre, 288.
Angren, 13, 19.
Anne Vassilievna (esclave), 118.
Antiochia Margiana, 17.
Antiochus Soter, 17.
Aoulié-ata, 270-271.
Apaches (tribu indienne), 101.
Arabes (les), 10, 14, 17, 20, 22, 24, 27, 29, 39, 44-45, 57, 122, 152, 217.
Arabie (l'), 12.
Arab-khona (quartier de Katta-Kourgan), 29.
Aral (mer d'), 5, 6, 33, 279.
Aralo-Caspienne (mer), 5.
Aravan (village), 125.
Ardebil, 38.
Arfoud, 23.
Arghyn (tribu ouzbek), 60.
Aria Palus (l'), 6.
Aristote, 152.
Arméniens (les), 267.
Arménien (un), 295.
Arrien, 26, 184.
Arslan (khan des Karlouk, « prince des Sartes »), 183.
Arslanilek, voir Nasr Karakhnide.
Aryens (les), 9, 16, 131, 301.
Arys, 19.
Asiatiques (les), 128, 130, 241.
Asie (l'), 28, 38, 242; 288.
Asie Centrale (l'), 6-11, 13-15, 19, 23-25, 29, 32, 36, 39-40, 44, 48-64, 69, 71, 75, 77, 79, 81-82, 89, 93, 95, 98-99, 103, 112, 114-115, 118, 122, 127, 129-130, 134, 136, 139, 150-152, 154, 162, 165, 169, 171, 173, 178-179, 181-184, 197, 210, 217, 221-222, 225-226, 230-231, 237, 263-264, 273, 276, 278, 281, 289, 291-296, 298-302.
Asie Mineure (l'), 29, 130.
Asie Occidentale (l'), 35.
Askhabad, 160, 231, 236, 273, 277, 279.
Assendghin-Sengressan (canal), 37.
Assyriens, 111.
Astrakan, 117, 129, 291.
Atrek, 284.
Atsyz (khorezemchah), 46.
Autriche (l'), 232.
Avicenne (Ibn-Sina), 41.
- B**
- Babadjan (fils de Charifbaï), 124.
Babil-Garat (mazar), 217.
Babour, 76, 149, 156, 183, 223.
Babylone (captivité de), 210.
Bactra (Balkh), 15, 17.
Bactriane (la), 10-11, 15-16, 22.
Bactriens, 21.
Badakhchan, 16, 33, 114.
Badkhiz, 23.
Badr, 78.
Bagdad, 32, 34.
Bagrin (campagne forestière), de 258.

- Bahooud-din, 131.
 Bahovat, 236.
 Bakhtchissaraï, 300.
 Baksouk, 211-213, 224.
 Baladj, 65.
 Bala-Ichem, 6.
 Balassagoun, 58.
 Balkh, 10, 17-18, 52, 54, 55.
 Balkhan (montagnes de), 273.
 Balkhy, 20.
 Balyktchi, 108.
 Bamian, 17, 52.
 Bandjkhir, v. Pandjchir.
 Bandy-khan (ravin), 38.
 Barat-bek, 104.
 Barmékides, 10.
 Bartold (W.), 16-17, 33, 39, 51.
 Batou, 52.
 Bekovitch Tcherkssky, 116-117, 230.
 Beloutchi, 288.
 Benakat, 34, 51.
 Berkai, 65.
 Béroukat, 65.
 Bibi Mariam (Sainte-Marie), 12.
 Bibliothèque nationale, 77.
 Bich-agatch, 99.
 Bidyl, 168, 220.
 Bikh-Afarid (Makh-Afarid), 22-23, 27.
 Bikh-Zod (peintre), 77.
 Binkat, 19, 26.
 Birouni, 39.
 Biskon, 110, 211, 212, 215-217, 220, 271.
 Bizoutoun (inscription de), 15.
 Blankennagel, 116.
 Bobo-i-mardak (mazar), 217.
 Bobo-i-Mourod-Bakhch (mazar), 125, 217.
 Bobour (voir Babour).
 Bogouston, 212, 215-217.
 Bohoouddin, 134.
 Boiteux de fer (le), 79.
 Borki, 253.
 Bouddha, 9, 302.
 Boukhara 7-10, 12, 18, 20-23, 25-26, 28, 34-35, 37, 39, 41, 46-47, 51, 53, 55, 63, 66, 68, 71-72, 77, 80, 82-83, 85-87, 89-91, 93-94, 96-98, 111-112, 115-116, 121, 125, 142, 145, 150, 155, 157, 160, 169-171, 174-175, 178, 182, 186, 197, 224, 231-232, 235-239, 241-242, 248-249, 253, 257, 259, 262-263, 270, 273, 277-278, 287, 294-296, 298, 300.
 Boukhares (les Boukhariotes), 20, 22, 142, 222, 240, 248, 275, 287, 298.
 Bou-Saïd (compositeur, etc.), 77.
 Bouttem (montagnes de), 33.
 Bouva-Boulgar-ota (mazar), 217.
 Bouva Darkhon (village), 220.
 Bouveg (canal), 37.
 Bouzourouk-khodja (bek), 92.
 Bova-ota (mazar), 125.
 Bovo-i-mourod-bakhch, voir Bobo-i-mourod-bakhche.
 Bricht-Moulla, 110, 212-213, 215, 271.
 Bulgare, 217.
 Bulgares (les Bulgares de la Kama), 34, 115.
 Bylkyllama (combat de), 107.
 Byzantins (les), 27, 35.
- C**
- Cahun, 50, 77.
 Çakes (les), 11.
 Çakya-Mouni, 302.
 Cap (la colonie du), 230.
 Caspienne (mer), 5-6, 20, 49, 51, 115, 229-230, 272-273, 291, 303.
 Catherine II, 66.
 Caucase (le), 73, 136, 143, 154, 231, 267, 293, 302, 303.
 Célestes (les), 160.
 Celtes (les), 225.
 Centro-Asiatiques (les), 86, 96, 101, 129, 132, 136, 152, 165, 235, 260-261, 278, 283, 296-300.

- Ceylan, 154.
 Chach, 19, 26, 28, 29, 34, 35, 48, 52, 65.
 Chahid-mazar, 99.
 Chah-Kouly, 77.
 Chah-Mourad, v. Maassoum.
 Chah-Mouzaffar (peintre), 77.
 Chahr-i-Sabz, 18, 76, 90, 123.
 Chahristani, 40.
 Chahriston, voir Kat.
 Chah-zinda (le sépulcre de), 42.
 Chaïkhi, 77.
 Chaïkh-Oumar-vali (mazar), 216.
 Chamil, 136.
 Champ de Mars (à Krasnoïè Sélo), 297.
 Chams-i-Tabrizi, 220.
 Chamsobod (palais), 68.
 Chams-oud-din Hérati, 70.
 Chams-oul-Moulk (Karakhanide), 67-68.
 Chanzy (général), 289.
 Chaougaz, 211-212, 219-220, 224.
 Charaf-oud-din (historien), 76.
 Charifbaï (Aboulgafar fils de), 124.
 Charybde, 105.
 Châteaux des mages, 22.
 Cheïbani (Cheïbani-Khan), 49, 62, 71.
 Cheïkh-Abbas-vali (village), 18.
 Cheldja, 35.
 Cherik bin Cheïkh-al-Mehri, 26.
 Chihab-oud-din-Khivakhy, 41-42.
 Chikinan (voir Chougnan).
 Chine (la), 12, 14, 35-36, 48, 53, 77, 159, 261, 277, 303.
 Chinois (les), 14, 20, 58, 154, 160, 188.
 Chir-Ali, 100, 101, 118.
 Chir-dor (madrassa), 76.
 Choh Mourod, voir Chah-Mourad.
 Chougnan, 16, 35, 286, 294.
 Christ (le), 22, 295.
 Clavijo, 70.
 Conolly (capitaine), 92.
 Constantinople, 121-122, 139, 181, 299.
 Coran, 38, 293.
 Corse (la), 268.
 Cosaques (les), 271, 282.
 Crimée (la), 267, 296, 300.
- D**
- Daboussïa, 34.
 Dacht-i-Kyptchak, 49.
 Damoulla-Achour-djen-moufti, 124, 125.
 Danemark (le), 232.
 Danilevsky (envoyé), 92.
 Daoudov (envoyé), 116.
 Dargan, 32.
 Dariail, 154.
 Darius Hystaspe, 15.
 Darvaz (le), 16, 110, 286, 294.
 David (Koutchlouk), 13, 52.
 Davoud (Seldjoukide), 47.
 Deh-i-bolo (quartier de Pskant), 219.
 Denis, E. (historien), 230.
 Deurben (ouzbek) = Deurmen (mongol), 58.
 Dizak (voir Djisak).
 Dizavoul (Kagan), 27.
 Djagataï, 49, 52, 65.
 Djakerdiza, 37.
 Djalaïr (tribu ouzbek), 60.
 Djalalabad (village), 13.
 Djalal-khodja (poète), 101.
 Djalol-oud-din, v. Mahmoud-khan.
 Djami (géographe), 76.
 Djend, 19, 51, 65.
 Djikil (tribu), 46.
 Djisak (Dizak), 19, 34, 160, 224, 231, 256-257.
 Djou-Gouchedj (canal), 37.
 Djouïbar-Bekar (canal), 37-38.
 Djouïbar-oul-ariz (canal), 37.
 Djouïbar-oul Kaviririïn (canal), 37.
 Djouma-bazar (village), 26.
 Djouma-masdjid (mosquée cathédrale), 99.
 Djoutchi, 49, 65.
 Doukam (village), 213.

Doukhovskoï (village). 231, 253, 257, 260, 262, 269
 Doungans (les), 51, 118. 273, 277, 279, 281, 286.
 Doust-Mouhammaet (témoin), 124. Français (les), 225, 230, 289.
 Durieux, A., 236-237, 297. France (la), 232, 259.

E

Ebed Jésus, 13.
 Edrisi (géographe), 64.
 Égypte (l'), 121, 136.
 Eioub (quartier de Constantinople), 121.
 Enderestan (canal), 37.
 Enguru, 122.
 Enoch (patriarche), 12.
 Ephtalites (les), 11, 14, 22, 64.
 Erzeroum, 122.
 Euclide, 152.
 Euménides (les), 141.
 Europe (l'), 35, 62, 111, 139, 161, 165, 263, 268, 283, 299-300.
 Européens (les), 102, 129, 281, 289.
 Evangile (l'), 295-296.
 Ezenbouka, 53.

F

Fachidiza, 37-38.
 Fahr-ed-din-Mouborak-chah bin Hassan-al-Marvarroudi (poète), 41.
 Fahr-ed-din Razi (philosophe), 40.
 Faïzabad, 10, 225.
 Fauvelle, R., 236-237, 297.
 Farab (du Khorassan), 17.
 Farab (du Syr-Daria), 65.
 Farakhcha, 31.
 Farang (le), 153.
 Faranghiston (le), 281.
 Farasman, 26.
 Fédotov (ambassadeur), 116.
 Fergana (le), 7, 15, 19-21, 23-25, 33-34, 44-45, 48, 52, 73, 79, 86, 90-91, 93, 99, 104, 107-109, 114, 118-119, 125, 135, 137, 147, 151, 156, 159, 162, 170-171, 176, 178, 197, 199, 201-202, 211, 213, 220,

G

Gachkach, 22.
 Gachkachons (les), 22.
 Gachri, 25.
 Galien, 152.
 Galtcha (les), 64.
 Gasprinsky (M^r), 300.
 Gaulois (les), 225.
 Gava (rivière), 7.
 Gavkhoura (canal), 37.
 Gazakkat (village), 224.
 Geyer (M^r), 194, 247-248, 256.
 Ghazna, 52.
 Ghaznévides (les), 46-47, 52.
 Ghéok-Tépé (forteresse), 231.
 Gias-oud-din Pir-chah, 42.
 Glauber (sel de), 273.
 Golodnaïa steppe, 255.
 Goulaïev (fonctionnaire), 116.
 Goulam-Chady, 77.
 Gour (le), 42.
 Gour-amir (tombeau de Timour), 76.
 Gourdjmin (quartier), 68.
 Gourgandj, 6, 18, 42, 51, 54-55.
 Gouriev (ville), 291.
 Gourkhan, 44.
 Gouz (les), 47.
 Gouzgan, 17.
 Gramenitsky (M^r), 247.
 Grand Mogol, v. Babour.
 Grébionkine (M^r), 101, 127, 131, 183, 185, 188, 190, 206-207.
 Grecs (les), 21, 39, 172, 184.
 Grodekou (général), 290.

H

Hafiz, 168.
 Hakim-aïm (mère de Khoudoïar-khan), 120.
 Hakim-khodja (principal cadi), 237.
 Hakk-roh (porte de), 28.

Hambourg, 267.
 Hamilton (méthode de), 296.
 Hamra-Koul (fonctionnaire), 201.
 Hassan (Persan, esclave), 124.
 Hassan (khalife), 133.
 Hazaras (les), 73, 286.
 Hazarasp, 37.
 Hazrat-i-Soultan Ahmâd-Yassavi,
 v. Ahmad Yassavi.
 Hazrt-y-Soultan - Yassavi (mos-
 quée de), 70.
 Hébreux (les), 210.
 Hérat, 52, 53, 69, 79.
 Hérodote, 6.
 Hindoue (mer), 154.
 Hindous (les), 58, 107, 288.
 Hindou-Kouch (l'), 73.
 Hindoustan (l'), 11.
 Hippocrate, 152.
 Hissar (le), 225.
 Hissarak, 218, 222.
 Hollande (la), 270.
 Horde d'Or, 65.
 Houssain (khalife), 77, 133.
 Houttal (le), 16, 26, 35, 47.
 Howorth (Mr), 57.
 Hyrcanie (l'), 15, 16.

I

Ianaïev (Tatar), 116.
 Ianghi Hissar, 16.
 Ianovsky (curateur), 293.
 Ianykent, 19, 65.
 Iarkend, 16.
 Iar-Mouhammad (témoin), 124.
 Iassaver, 53.
 Iblis, 140.
 Ibn-Batouta, 42, 51.
 Ibn-Haoukal, 43.
 Ibrahim-bek (fils d'Alim-khan),
 100-101.
 Ichkachim, 114.
 Idris Païghambar (Enoch), 12.
 Igdy, 6.
 Ignatïev, N. (envoyé), 92.
 Ignatïev, V. (agent diplomatique),
 248-249, 295-296.

Ilak, 19.
 Ili (l'), 290.
 Inde (l'), 9, 12, 35, 77, 112, 121,
 136, 230, 232, 237, 257, 283, 288.
 Indus (l'), 49.
 Ioukary-Nanaï, 212, 213, 215-217.
 Irak (l'), 38.
 Iran (l'), 71.
 Iraniens (les), 9, 16, 19, 21, 24, 30,
 58, 64, 70, 72, 73, 75, 89, 131,
 181, 210, 225, 226.
 Ir-Nazar (bek), 93.
 Ir-Nazar (madrassa-i-), 66.
 Isaac (patriarche), 128.
 Isfahan, 69.
 Isfandiar-khan (khivien), 105.
 Isfara (rivière et ville), 7, 183.
 Isfidjab, 19, 34, 48, 52, 65.
 Iskandargam (canal), 37.
 Iskander-arik (l'), 238, 255.
 Ismaël (fils d'Abraham et d'Agar),
 128.
 Ismaïl-chah, 71.
 Ismaïl Samanide, 13, 28, 30, 46.
 Israël (royaume et tribus d'), 111,
 209.
 Isso Païghambar (Jésus-Christ),
 12.
 Issyk-koul, 290.
 Istahri, 115.
 Istrafchan (Oura-tubé), 23.
 Italie (l'), 232.
 Izzat-bibi (mère d'Oumar-khan),
 120.

J

Jacob de Vitry (évêque), 13.
 Janissaires (les), 107.
 Japonais (les), 101, 118.
 Jenkinson (ambassadeur anglais),
 116.
 Jésus-Christ, 9, 11-12, 17.
 Job (saint), 13.
 Jonas (saint), 13.
 Juda (royaume de), 111.
 Juifs (les), 144, 209-210, 213, 281.
 Justin II, 27, 44.

K

- Kabadian (Kouvadian), 17, 33, 47.
 Kachgar, 16, 35, 118.
 Kachgariens (Les), 286.
 Kachka-Daria, 18.
 Kachmir (Le), 10.
 Kaf (Montagnes du Caucase), 143, 154.
 Kafirnigan, 225.
 Kaïp (khan), 230.
 Kalmak (tribu ouzbek), 60.
 Kalouga (ville), 52.
 Kama (rivière), 115.
 Kana (boukhare-khoudat), 25-26.
 Kandjagaly (tribu ouzbek), 60, 183.
 Kangly (tribu ouzbek), 60.
 Kaountchi (raffinerie de), 264.
 Kaptchigai (gorge de), 213.
 Karakalpaks (les), 226.
 Kara-Kaltak (voir Kyl kouïrouk).
 Karakhanides (les), 44, 46-47, 52, 59, 63, 67, 78.
 Karakhtaï ou Kara-khytaï, 13, 14, 48, 59.
 Kara-Kirghiz, 109-110, 221.
 Karakoul (ville et oasis de), 71, 270.
 Karaktehikoum, 93.
 Kara-mazar (village), 214, 218-219, 222.
 Karaskan (village de), 101.
 Kara-taou (montagnes de), 273.
 Karatéghin (racht), 16, 93, 234, 286, 294.
 Kara-tépa, 126-127.
 Karchi (Nessef), 18, 29.
 Karki (voir Kerki).
 Karlouk (les), 14, 46, 48, 59, 183.
 Karlyk (tribu ouzbek, cf. Karlouk), 60.
 Karmina, Karminia (Kerminé), 34, 68.
 Kassan (rivière et village de), 7, 19, 23.
 Kat (Kiat), 18, 38-39, 43, 52.
 Katagan, 145.
 Katta-Kourgan, 29, 112, 139, 145, 231.
 Katvan, 48.
 Kaufmann (K. P.) (général) 90, 243, 246, 262, 271.
 Kazaks (les), 60, 109-110, 221.
 Kazalinsk, 243-244, 272.
 Kazan, 129.
 Kech (Chahr-i-Sabz), 18.
 Kechk-i-mongon, 22.
 Kech-Kouchan (les), 22, 43, 179.
 Keder, 35.
 Kelif, 17.
 Kendjida, 65.
 Kéraït (les), 13.
 Kerdjoumin (quartier), 68.
 Kereït (tribu, cf. Kéraït), 60.
 Kerensky (Th.), 164.
 Kerig (canal), 37.
 Kerki (Kerkouh), 6-17, 72, 294, 298.
 Kerran, 16.
 Khadja-Hafiz, 168, 220.
 Khadjadj (khalife), 10.
 Khalfa-Niaz (ichan), 136.
 Khalfa-Safa (ichan), 103.
 Khalidjan, 33.
 Khanykov, N., 7, 24, 58, 72, 85, 97-98, 175, 178, 182, 278.
 Khanzoda, 78.
 Khardjang, 68.
 Khargoun, 40.
 Khargouni (les frères), 40.
 Khas-Mouhammad (ichan), 136.
 Khatoun, 25.
 Khavend (la famille des), 55.
 Khirghiz (les), 184.
 Khiva (ville et khanat de), 8, 16, 18, 61, 71-73, 76, 80, 82, 86, 91-92, 99-100, 103, 115-117, 121, 170-171, 178, 223, 229, 231, 236, 239, 241, 248, 249, 262, 263, 277, 286, 296.
 Khivak (canal de), 37.
 Khina (boukhare-khoudat), 26.
 Khiviens (les), 229, 275.

- Khodja Abdoulla-i-Ansori, 246.
 Khodja-Abdou-Djalil Mir-Sadyk-Karyiev, 127, 295.
 Khodja-Akhrar (quarter de Samarkand), 29.
 Khodja-Akhrar (mosquée de Tachkent), 285.
 Khodja-bek (mirob-bochi), 199.
 Khodja-Davlat (ville de), 8.
 Khodja-Hofyz (voir Khadja-Hafiz).
 Khodjent, 16, 19, 48, 68, 138, 169, 224, 231, 273.
 Khol-bibi (mirob-bochi), 119-120.
 Khorassan (le), 11, 17, 29-30, 34, 36, 39, 47, 52-54, 71, 82, 279.
 Khorezm (le), 6, 15, 17, 18, 20-21, 26-27, 32-40, 47-49, 51, 53-54, 62, 70, 82, 115, 264.
 Khorezmiens (les), 21, 40, 51.
 Khorochkhine (M^r), 224.
 Khotan, 10, 16.
 Khoubilaï Noïon, 183.
 Kouchk (Kouchk), 287.
 Khoudjakant, 224.
 Khoudoïar (khan), 82, 85, 91, 95, 103-110, 119, 120, 145, 150, 200, 235.
 Khouttal, 25.
 Khouvara, 19, 65.
 Khtaï (tribu, cf. Khytaï), 105.
 Khytaï (ouzbek) = Khytat (mongol), 58, 60.
 Kidan, voir Kara-Khtaï.
 Kin (les), 48.
 Kinel-Orenbourg (chemin de fer), 278.
 Kiptchaks, voir Kyptchaks.
 Kirghiz (les), 49, 58, 60-62, 66, 82, 89, 93, 100-101, 104, 109-111, 114-116, 128, 148, 159, 183, 191-192, 204, 217, 220, 221, 222, 225, 228, 235, 244, 250, 270, 281-282, 299, 302.
 Kirghiz-Kaïssaks, voir Kirghiz.
 Kodja Ahmad Yasavi, voir Ahmad Yassavi.
 Kokand (ville et khanat de), 80, 82-83, 85-86, 90-91, 93, 95, 98-101, 103, 107, 114, 118, 120-121, 126, 145, 162, 171, 224, 229, 231, 276-277, 298.
 Kok-djar, voir Bandy-khan.
 Kolpakovsky (général), 290.
 Koma, 69.
 Konchine (ingénieur), 5-6.
 Konibodom, 120, 125, 159.
 Konkrat, voir Koungrat.
 Korolkov, N. I. (général), 258.
 Kotta manora, 99.
 Kouchans (les), 22.
 Kouchna (canal), 37.
 Koudatkou bilik, 58, 76.
 Koukoldach (madrassa), 99.
 Kouldja, 118.
 Koul-Mouhammad, 77.
 Koumed, 17.
 Koum-kourgan, 38.
 Koumo-Manytch, 291, 303.
 Koundouz, 114.
 Koungrad, 104.
 Koungrat (tribu), 60, 183.
 Kourama, 60, 103, 221.
 Kourkaldach (fonctionnaire), 103.
 Kouropatkine, A. N. (général), 258, 262, 269-270, 290.
 Koussek (khan), 104.
 Koutaïba (Kouteïba) bin-Mouslim, 10, 45.
 Koutb-ed-din, voir Mouhammad khorezmchah.
 Koutchlouk, 13, 48-49, 52.
 Kouteïba (boukhar-khoudat), 26, 45.
 Kouvadian, voir Kabadian.
 Kozelsk, 52.
 Krasnoïè Sélo, 297.
 Krasnovodsk, 6, 272-273, 293.
 Krasnovodsk-Samarkand (chemin de fer), 278.
 Krasnovodsk-Tachkent (chemin de fer), 278.
 Kureït (tribu, cf. Kéraït, Kéreït), 60.

Kyl kouirouk (police spéciale), 90.
 Kypchak (Tribu), 60, 105.
 Kypchaks (Polovtsy des chroniques russes), 47, 58, 82, 107-110, 137, 284.
 Kyreschata, 16.
 Kyrghyz (tribu), 60.
 Kyrghyz (les), 109-110, 137, 221.
 Kyzylbaches (les), 183.
 Kyzyl-koum, 9.

L

Lavrentiev Basile, 117.
 Le Coq (D^r von), 16.
 Lehmann (explorateur), 7.
 Lerch, P., 184.
 Lessar, P. M. (ingénieur et diplomate), 5-6, 248, 251, 295.
 Lithuaniens (les), 225.
 Lodz, 262.
 Londres, 248.

M

Maassoum (Chah-Mourod), 71, 112.
 Maassouma Fatma, 69.
 Machhad (Mechhed ou Méched), 69, 279.
 Ma-Charif (dignitaire), 101.
 Madali (khan), 91, 99, 126, 134, 137, 147, 149.
 Madali-ichan, 137-138, 284, 295.
 Madiar (mingbochi), 103.
 Madjdoud-din. Bagdodi (cheikh), 41.
 Madjnoun-ou-Laïla, 76.
 Mah, 10.
 Mahomet, 28, 86, 173, 200.
 Mahmoud Djalol-oud-din (ou Boukn-oud-din), 48.
 Mahmoud le Gahaznevide, 47, 52.
 Mahzoum, voir Moulla Ziaoud-din.
 Mahzouna (pseudonyme), 119.
 Makdisi, 8, 20, 21, 33, 38, 43, 115.
 Makh-Afarid, voir Bikh-Afarid.
 Malik (steppe de), 68.

Malik-chah, 47.
 Malla bek et Malla-khan, 103, 109, 145, 186.
 Mallitsky, N. G., 138.
 Mamaï (village de), 23.
 Mammouth (sorte de coton), 262.
 Mamoun (khalife), 32.
 Mandchourie (la), 303.
 Mandchoux (les), 48.
 Manès, 13.
 Manghychlak, 272.
 Manghyt (tribu), 60, 105, 118.
 Manichéens (les), 14.
 Mansour bin Talkha, 40.
 Marghelan (Marghinan), 18, 19, 120, 125, 126, 223, 231, 258, 268, 276.
 Margiane (la), 15-16.
 Mariam, voir Bibi Mariam.
 Marie (Sainte), 12.
 Marmadjan, 62.
 Marseille, 259.
 Marvorid, 77.
 Mas'oud (ibn), voir Abdoulla.
 Maslov (colonel), 288.
 Massagètes (les), 11, 184.
 Maverannahr (Transoxiane) 9, 11, 12, 14-17, 19-22, 25-30, 35-36, 39-40, 44-49, 52-57, 225-226.
 Mecque (la), 121, 135, 217, 299.
 Medra, 37.
 Médine, 121, 217.
 Merv (ville et oasis de), 11, 13, 15, 17, 20, 41, 47, 52, 54-55, 71, 231, 286.
 Merv-Kouchka (chemin de fer), 278, 293.
 Miankal, 105-106, 109.
 Michel Féodorovitch (tsar), 294.
 Ming-aïm (madrassa), 120.
 Ming-Tépa (Myng-tubé), 134, 137, 284.
 Mir-Alichev Seifoulla (iouzbochi), 245-246, 275, 284.
 Mir-Ali-Chir-Navoïi, 76, 77, 168, 183, 226.

Miranchah, 78.
 Mirkhond (historien), 76.
 Miropïev M. A., 206.
 Mir-Sadjk-Kary (voir Khodja-Abdou-Djalil).
 Mir-Saïd-Ahad-khan (parent de l'émir boukhare), 238.
 Mirza Ahmat (Bek), 89.
 Mirza Boukharine Mirza Abdouline (commerçant), 297.
 Mitan (tribu), 183.
 Mongolie (la), 36, 57, 303.
 Mongols (les), 6, 11, 39, 42, 44, 49-55, 57, 59, 62, 183, 185.
 Mongoul (tribu), 60.
 Moscou, 51, 230, 262, 277, 280.
 Motchdjo, 45.
 Moug (les), 154.
 Mouchammad Ala-ed-din, voir Mouhammad Koutb-ed-din.
 Mouhammad-Amin (khan), 105.
 Mouhammad-Ahmat (derviche), 136.
 Mouhammad-Charif (témoin), 124.
 Mouhammad-Fénagh (khan), 124.
 Mouhammad Ghias-oud-din (sultan), 42.
 Mouhammad - Koutb - ed - din ou Ala-ed-din (khoresurchah), 13, 48-49, 52, 69.
 Mouhammad-Rahim-khan, 82, 118.
 Mouhammad-Salih (auteur), 76.
 Mouhid-din-khodja (cadi), 285.
 Moukanna (faux prophète), 25.
 Moulla-Davlat (témoin), 124.
 Moulla-Djan-Mirza (kouchbéghi) 87.
 Moulla-Mouhammad (vazir), 87.
 Moulla-Mouhammad Sabyr-mou-darris (cadi), 124.
 Moulla-Moumyn-djon, voir Damoulla-Achour-djon-moufti.
 Moulla-Ziaoud-din Mahzoum (favori de Madali-ichan), 284.
 Moultan, 11.
 Mountassir (Samanide) 46.

Mouravïov N. N. (Mouravïev Karssky), 116 117.
 Mourgab (fleuve) 5, 7.
 Moussoulman-koul (chef des Kyp-tchaks), 107-108.
 Moutoughen (fils de Djagataï), 52.
 Mouzaffar-ed-din (émir), 82.
 Mouzaffar-ed-din, 93.
 Mouzakhin (canal), 37.
 Musulmane (une), 130.
 Mulsulmans (les), 122-123, 128-130, 174, 179, 287, 289, 294.
 Myng (tribu), 105.
 Myté (mongol = Myten (ouzbek), 58.

N

Nadir-chah, 116.
 Naïman (les), 13.
 Naïman (tribu), 60, 105.
 Nalivkine V. P., 7, 23-24, 108, 123, 126, 129, 149, 156-157, 165, 182, 194-197, 201.
 Nalivkine V. P. et M. V. (M. et M^{me}), 102, 144, 151.
 Namangan, 23, 101, 108, 118, 120, 125, 139, 147, 161, 273.
 Nanaï, 212, 215.
 Naoubehar (monastère), 10.
 Naoudak, 211-212.
 Naoukanda, 37.
 Napoléon I^{er}, 51.
 Narchakhy, 22.
 Nasr II bin Ahmat (Samanide), 46.
 Nasr-bin-Seyar (vice-roi), 21.
 Nasr-ed-din-bek, 150, 201.
 Nars Karakhanide, 46.
 Nasroulla (émir), 91-92, 96, 99, 118, 122, 134, 149.
 Navoi, voir Mir-Ali-Chir.
 Nazarbaï (témoin), 124.
 Nazarov (M^r), 98.
 Neplouïev (corps de cadets de), 244.

Nesawi, 42.
 Nessa, 36, 42.
 Nessef ou Nakhchab, voir Karchi.
 Nestoriens (les), 11.
 Névitich, 212-213.
 Nichabour, 22, 38, 52-53, 65.
 Nicolas I^{er} (canal de), 255-256, 290.
 Nicolas Konstantinovitch (grand-duc), 255.
 Nijniy-Novgorod-Samara (banque de), 277.
 Nikitine (prisonnier), 117.
 Nikolskoïe, 192.
 Nimlis (louve mythologique), 140.
 Noblemaire (lieutenant), 237.
 Nogaï (division d'une tribu), 60.
 Noire (mer), 291.
 Noeks (ouzbek) = Nokosson (mongol), 58.
 Nour-ata (Nour), 9, 47, 257.
 Nouvelle-Boukhara (la), 20, 250, 276, 294.
 Nouvelle-Marghelan (la), v. Skobelev.
 Nouzvar, 38.

O

Ob-i-Chahr-i-Sabz, 7, 18,
 Ob-Partak, 211-213.
 Och, 12-13, 19, 224, 284.
 Oïchoun, 60.
 Oïrat, 60.
 Oloun-Yéké, 62.
 Omar (khalife), 86.
 Omeyades (les), 29.
 Omsk, 294.
 Orenbourg, 117, 229-230, 243, 279, 294.
 Oriental (l'), 103.
 Orientaux (les), 147, 149.
 Ormuzd, 15.
 Osman (khalife), 86, 123.
 Osmanlis (les), 121, 299.
 Osrouchna (l'), 19, 25, 32.
 Ostrooumov, N. P., 181.

Otrar, 9, 19, 49, 51.
 Ottomans (les), voir Osmanlis.
 Oubaïdoulla Cheïbanide, 71.
 Ouchmounaïn (ville égyptienne), 34.
 Ouïgour, 60, 105.
 Ouïgourie (l'), 13-14.
 Ouïgours (les), 11, 13, 57-59, 75.
 Ouloug-bek, 53, 76, 79.
 Oumar-khan, 93, 119-120.
 Oungar (montagne), 23.
 Oungout, 60.
 Ounzoug (l'), 6.
 Oural (l'), 115, 183, 271.
 Ouralsk, 294.
 Oura-tépa (Ouratubé), 23, 103-105, 138, 224, 231.
 Ourgout, 12, 105.
 Ourous (subdivision d'une tribu), 182-183.
 Ourous (village), 112.
 Outchak (quartier d'), 218.
 Ouzbek (khan), 65.
 Ouzbeks (les), 14, 49-50, 53, 57, 59-63, 71, 73, 79, 85-86, 90, 96, 104, 118, 148, 181-183, 185, 225-226.
 Ouzbeks-Kazaks (les), 60.
 Ouzboï (l'), 5-6.
 Ouzghent, 46.
 Ouzoun-ada, 6, 273.
 Oxiatre (roi), 17.
 Oxus (l'), 16, 24, 72.

P

Padchata (Padcha-ata), 7, 23.
 Pahlen (comte de), 242.
 Païkand (ville de), 8, 10, 48.
 Païkand (canal de), 37.
 Palestine (la), 12.
 Pamir (le), 16, 21, 114, 231, 294.
 Pandj, 24, 44.
 Pandjakant, 7.
 Pandjchir (Bandjkhir), 33.
 Paris, 259.
 Parkant (Parkat), 110, 218.

Pasteur (méthode de), 268.
 Patar, 99.
 Peïschaver, 237.
 Pendé (plaie de), 160.
 Pendeh (oasis de), 286.
 Pérovsk, 103, 243, 244, 250.
 Persans (les), 70-72, 74, 110, 117, 133, 239.
 Perse (la), 11, 12, 27, 29, 30, 39, 69, 71, 73, 77, 79, 82, 121, 136, 203, 236, 277, 286, 303.
 Péterkind (sorte de coton), 263.
 Pétersbourg, voir Saint-Pétersbourg.
 Pétro-Alexandrovsk, 268, 279.
 Pierre le Grand, 243, 291, 294, 303.
 Pise (tour de), 77.
 Podcho-ota (mazar), 123.
 Pologne (la), 231.
 Polovtzy, voir Kypchaks.
 Pougatchov, E., 115.
 Pouilleuse (steppe), 255, 290.
 Poutintsov (colonel), 242.
 Prussiens (les), 223.
 Pskant (Pskat), 138, 218, 222.
 Ptolémée (Claude), 152, 184,

Rochan, voir Rouchan.
 Rodikov (André), 117.
 Rosenbach, général von, 262, 285, 293.
 Rouchan, 16, 286, 294.
 Roudaki (poète), 40.
 Roukn-oud-din Mahmoud-khan, voir Djalol-oud-din.
 Rous (Russie ancienne), 36.
 Roxane (princesse), 17.
 Russes (les), 49, 55, 62, 82, 89, 103, 109-111, 114, 115, 123, 127, 129, 131, 134, 137, 147, 150, 160, 171, 183, 184, 186, 192, 193, 198, 201, 202, 209, 221, 223, 229-233, 236, 237, 239, 242, 244, 250-252, 255, 256, 261, 263, 267, 271, 273, 274, 277, 279, 284, 285, 287-289, 293-297, 300-302.
 Russie (la), 52, 61, 103, 116, 118, 136, 229, 235, 237, 239, 241, 264, 265, 267, 269, 270, 272, 274, 278, 280, 285-288, 291, 294, 297, 300-304.
 Russie d'Europe, 203, 231, 279, 293.

R

Rabah (canal), 37, 38.
 Rabindjan, 34.
 Bachid-ed-din (historien), 183.
 Racht, voir Karatéghin.
 Radjab-Divonbéghi, 93.
 Ramitan, 8, 10, 23.
 Ramouch, 23.
 Réaumur (thermomètre), 259.
 Reclus, E., géographe, 8, 225, 296.
 Réghiston, voir Righiston.
 Rialle (G. de), 50, 301.
 Riazanov, Tikhon (prisonnier), 118.
 Righiston, 37, 76, 97.
 Rocca (F. de), 72, 282.

S

Saffarides (les), 29, 40.
 Saganian (le), 17, 25, 26, 47.
 Saïd-Abdoul-Ahad-khan (le feu émir bouhkare), 241.
 Saïd-Gani-Azimbaïev (local de), 245.
 Saïd-Mir-Alim (émir boukhare actuel), 241.
 Saïf-oulla, voir Mir-Alichev.
 Saint-Pétersbourg, 36, 251, 276, 289, 297.
 Salomon (roi), 12, 13.
 Samani (bibliothèques de la famille de), 41.
 Samanides (les), 10, 14, 18, 22, 26-27, 30-32, 35, 40, 41, 44-

- 47, 53-54, 67, 69, 70, 72, 78, 87, 88.
 Samara, 116.
 Samarkand, 10-12, 14, 18, 20-21, 25-26, 29, 32, 34, 35, 37, 40, 42, 43, 45, 46, 48, 51, 53, 55, 68, 69, 76-77, 90, 123, 127, 131, 139, 160, 169, 170, 178, 183, 186, 193, 222, 224, 231, 238, 253, 256-258, 260-262, 267-269, 273, 276, 277, 281, 297-298.
 Samgar, 33.
 « Samokien », 14.
 Samsarak, 224.
 Sanghinak, 218, 222.
 Sang-touda (village), 38.
 Saouran, 19.
 Sarandib, 154.
 Sartes (les), 82, 102, 107-108, 110-111, 123, 160, 181-210, 214-225, 237, 244-250, 263, 275-276, 281, 292, 293-296, 301, 302.
 Sartes-Iraniens (les), 211.
 Sartes-Turcs (les), 211.
 Sary-Kamysh (lac), 6.
 Sarymsak (frère de Khoudoïar-khan, 145.
 Sarymsak (hahim), 120.
 Sary-sou (le), 7.
 Sassanides (les), 26, 29, 39.
 Sattar-khan Abdoul-Gafarov, 109, 162, 247.
 Scutari, 121.
 Scylla, 105.
 Sebouk-téghine, 47.
 Seïstan (le), 29, 40.
 Seldjouks (les), 47, 49, 59, 65.
 Seldjoukides (les), 47, 49, 52, 59, 66, 68.
 Semionov, A. A., 235.
 Semipalatinsk, 293.
 Semiretchiè (province des Sept Fleuves ou Sept Rivières), 11, 58, 73, 183, 231, 247, 254, 260, 267, 268, 271-272, 276, 277, 279, 290.
 Sibérie (la), 64, 115, 229, 264, 265, 288, 303.
 Sibérie occidentale, 185.
 Sikidjkat, 9, 32.
 Sinbad le Marin, 154.
 Sindjar (Seldjoukide), 48, 59, 69.
 Sitadji (famille des), 55.
 Skobelev (la Nouvelle-Marghélane), 19, 231, 276, 277.
 Société biblique, 295, 296.
 Sogd, 15, 18, 27,
 Sogdaïtes, voir Sogdiens.
 Sogdiane (la), 15, 16, 20, 21, 45.
 Sogdiens (les), 21, 35, 45, 188.
 Sokh (rivière), 7.
 Soufi-Alloïar, 168.
 Soukak, 218.
 Soulou, 45.
 Soultan Aréfin (philosophe), 131.
 Soumbar (vallée du), 286.
 Soumites (les), 71-72.
 Spassky (village de), 290.
 Stamboul, 121, 299.
 Stoddard (colonel), 92.
 Strabon, 184.
 « Suédois », 295.
 Syrat (pont mythologique), 164, 200.
 Syr-Daria (Fleuve), 6, 7, 9, 16, 18-19, 35, 44, 47, 49, 65, 93, 124, 145, 147, 170, 178, 184-185, 231, 250, 253, 256-258, 260, 262, 269, 271, 273, 277, 279, 281, 290.
 Sytchov, S. M. (instituteur), 245-246.
- T**
- Tabaristan (le), 34.
 Tabyn (tribu), 60.
 Tachkent, 12, 19, 25, 79, 89, 99, 103-104, 109, 110, 124, 126-128, 138, 155, 162, 176, 187-189, 191, 193, 201, 211, 218-219, 223-224, 231-233, 237, 238, 242, 245-246, 253, 255, 256, 258-

- 259, 261-262, 264-268, 271, 273, 275-278, 281, 283, 285-286, 292, 296, 299.
- Tachkent-Orenbourg (chemin de fer), 266, 272, 274, 278, 279, 293.
- Tadjiks (les), 16, 20-21, 24, 25, 58, 65, 71-72, 87, 109-110, 140, 169, 181-182, 184-185, 188, 211-221, 224-226, 235, 271, 286-287, 296, 301.
- Tahouna (canal), 37.
- Takhirides (les), 29, 32, 39.
- Takht-y-Soulaimon, 12, 126.
- Talas (Taraz), 13, 14, 19, 35, 44.
- Tama (tribu), 60.
- Tamerlan, voir Timour.
- Tamgatch-khan. Ibrahim (Karakhanide), 59, 68.
- Tamgatch-khan-Ibrahim bin Nasr (Bourytéghin), 66-67.
- Taraz, voir Talas.
- Tarantchi (les), 73, 224.
- Tardjouman (journal), 300.
- Tarmachirin, 65-66.
- Tarmiz (Termez), 11, 17, 34, 47, 53.
- Tas (ouzbek) = Tass (mongol), 58.
- Tatar (tribu), 60.
- Tatar (un), 271.
- Tatars (les), 36, 55, 129, 179, 300, 302.
- Tatars nogais, 58.
- Tatars de Kazan, 66.
- Tates (les), 73.
- Tavavis, 23.
- Tchagataï (tribu), 60.
- Tchanghi, 218.
- Tchandyr (vallée du), 286.
- Tchaoudor (les), 100.
- Tchardjoui (Amoul), 6, 17, 279, 293, 294.
- Tchavatch (rivière), 7.
- Tcharykly, 6.
- Tcheleken (île de), 273.
- Tcherniaïev, M. G. (général), 237.
- Tcherniaïevo-Andijan (chemin de fer), 278.
- Tchimgan (montagnes de), 214, 238, 299.
- Tchimkent, 12, 243, 244, 264, 268, 273.
- Tchinaz, 12, 256.
- Tchinghiz-khan, 9-11, 13, 49, 51-52, 57-59, 62, 75, 77, 182-183, 295.
- Tchinghyz-khanides (les), 76.
- Tchirtchik (autrefois Ture), 12, 19, 109, 211.
- Tchitral (vallée du), 72.
- Tchou, 7.
- Tchoupan-ata (campagne forestière), 258.
- Tchoust, 19, 23, 92, 197, 213, 224.
- Tchoutchalov (fonctionnaire), 116.
- Temoutchin, voir Tchinghiz-khan.
- Terek (le), 291.
- Termez, v. Tarmiz.
- Terra Bisserminorum, 36.
- Thian-Chan (le), 64.
- Thomas (prisonnier), 117.
- « Tiao-Tchi », 20.
- Tibet (le), 35, 159.
- Tilaou (tribu), 60.
- Tilla-Kori (madrassa), 76, 131.
- Timothée (patriarche), 13.
- Timour (Tamerlan), 9, 14, 29, 49, 69, 70, 75-79, 82, 91, 119, 134, 149, 171, 179.
- Timourchah (émir afghan), 112.
- Timourides (les), 14, 49, 75-77, 79.
- Toch-ota (mazar), 217.
- Togrout (Seldjoukide), 47.
- Toï-tépa (Toï-tubé), 201.
- Tokharistan (le), 16.
- Tokhoutchar, 52.
- Tokouz-oghouz (tribu), 46.
- Tomsk, 294.
- Toula, 202.
- Tounatk, 26.

Touran, voir Turkestan.
 Touraniens (les), 70.
 Tourson (petit garçon), 124.
 Tous, 11.
 Touzoukot-i-Timour, 76.
 Transcapien (le), 6, 267, 287, 303.
 Transcapienne (la), 5, 170, 178, 231, 254, 257-258, 260-261, 267, 269-270, 273, 277, 290-291, 303.
 Transoxiane, voir Maverannahr.
 Tsiganes (les), 144.
 « Tu-Khiu, » 64.
 Tura-Kourgan, 93.
 Turc (tribu), 60.
 Ture, voir Tchir-tchik.
 Turcomans, voir Turkmènes.
 Turcs (les), 10, 13-14, 34, 36, 44-46, 49, 57, 59, 61, 63-66, 69, 72-73, 75, 181, 184-186, 220, 222, 225-227, 296.
 Turkestan, 6, 11-12, 16, 19, 22, 25, 34-35, 48, 64, 70, 72-73, 76, 82, 121, 123, 125-127, 137, 139, 150, 170, 175-177, 182, 193, 199, 206, 211, 222, 224, 226, 230-233, 236, 237, 239, 242, 245, 248, 251, 256-259, 261-271, 273-276, 278-281, 285, 287-291, 293, 295-297, 299, 301-304.
 Turkestan (ville de), 70.
 Turkmène (tribu), 60.
 Turkmènes (les), 6, 47, 65, 71, 73, 86, 96, 105, 111, 114-115, 183, 226, 229-231, 236, 239, 271, 272, 282, 286.
 Turkménie (la), 5.
 Turquie (la), 107, 136, 299.

U

Ujfalvy (Ch. de), 224.
 Upland (sorte de coton), 262.

V

Vachghird, 10, 17, 33.
 Vafkand, 45.

Vakhan (le), 16, 33, 35, 114.
 Vakhch (le), 38, 225.
 Vambéry, A. (orientaliste), 13, 22, 50, 57, 71, 72, 77, 81, 99, 103, 115, 122, 129, 136, 186, 224, 231, 236, 296, 297, 302.
 Vardana, 8, 25.
 Vardanzi, 8, 29.
 Varsovie, 265.
 Vassykh, 32.
 Vazkerd, 12.
 Vedak (canal), 37.
 Védar, 34.
 Vendidad (le), 15.
 Vénukov, M. I. (colonel), 262, 278.
 Vériovkine, N.-A. (colonel), 250.
 Vesselovsky, N. I. (orientaliste), 39, 81.
 Vieille-Tachkent (la), 231, 245, 267, 277, 293, 303.
 Vinkerd, 12.
 Volga, 34, 296.
 Voljsko-Kamskiy (banque), 277.
 Voskressensky (marché de), 189.

Y

Yakout, 41.
 Yassa (l'), 59.
 Yaxarte, voir Syr-daria.
 Yaxartes (les), 184.

Z

Zaïnob (femme esclave), 124.
 Zamakhchar, 38.
 Zamin, 19.
 Zaougarkanda (canal), 37.
 Zaporajskoïè (village de), 257.
 Zar (canal), 37.
 Zarafchan (le), 5, 7, 15, 18, 33, 148, 185, 193, 231, 256, 290, 298.
 Zarkant, 220.
 Zend-Avesta, 15.
 Zinnat (pseudonyme), 119.
 Zoroastre, 9, 21, 23.

INDEX

DES MOTS PERSANS, ARABES, TURCS, RUSSES OU AUTRES

a'lam, 87
ach-chaf (ou ach-chak), 35
adab, 168
adjdaha, 143
adjina, 140, 141
afchin, 25
ahl-i-aïol, 243
ahmak, 91
aikal, 143
ajdahor, 143
akoïd, 173
aksakal, 188
aksakallyk, 83
aksakalstvo, 232
alaïkoum as-salom, 194
alaman, 85, 111
alamïon, 171
albasty, 140, 141
aminlik, 83
amir-lachkar, 83
amlak, 83
amlakdor, 83
amlakdorlik, 83
aoul, 232
aoulnyi starchina, 232
aroba (arba), 202
arandj, 34
arch, 289
ariz, 30
aryk, 6
arzbéghi, 79
as-salom alaïkoum, 194
at (ot), 159
atala, 101

atalyk, 83
atoun, 170
avval-i-ilm, 172
azantchi, 87

bahora (bahori), 32, 84, 234
baranta, 111
batcha, 148
batcha boz, 242
bahori, voir bahora
baï, 206
bakar, 153
bakchi, 59
barynia, 189
bédy, voir ilm-i-bédy
bek, 57
bélouga, 272
beïlik, 289
bessermen, 36
bidon, 173
bïi, 232
bilik, 59
bitiktchi, 59
biy, 61
boï-batcha, 176
bogtcha, 214
boi (baï), 188
bola-tchaka, 243
boukhar-khoudat, 25
bouza, 150

chahar, 184
chah-i-djahan, 18
chahristan, 36

chaïkh, 125
chaïkh-oul-islam, 87
chaïtan, 128, 140
charh, 174
charh-y-moulla, 173
charh-y-vikoïa, 174
chavval, 124
chifo-i-kloub, 157
chavla, 101
chip, 272
chirny (chynny), 197
choh-i-moro, 143
chokird-picha, 87
chynny, voir chirny

dadjol, 143
dah-bochi, 85
da-moulla, 88
dargoh, 30
darouga, 62
daroukhatchi, 57
dars-khona, 172
dastrakhon, 198
dehkon (dehkan), 15
dessiatina, 260
dirhem, 31
div, 140
divon, 30
divona, 130
divonbéghi, 79
djahria, 133
djalab-khona, 243
djamodi-as-soni, 124
djamoa, 172
djavotchi, 83
djazïa, 111
djift (ou koch), 54
djigda, 214
djinna, 140, 141
djinni, 141
djossous, 88
djoui (ou aryk), 37
dodkha (dodkho), 83
dombra, 204
doua-khon, 161
dubek, 267
doutar, 128

farang, 154
faranghi, 209
faroïz, voir ilm-i-faroïz
farroch (parrach), 171
farsakh, farsang, (ou toch, tach) = environ 8 kilomètres
farz-y-'aïn-, 168
fenn-i-bé'on, 174
fenn-i-mé'on, 174
fikh-kaïdoni, 173
folbin, 144
foukoro, 87

gadoï, 196
galabatour, 85
gazovat, 71
ghénéral-gouvernator, 232
gheneral-gouvernatorstvo, 231
goulam, 45
gouli-iavoni, 143
gourkhan, 48
gouzar, 108

hadj, 135
hadjib, 47
hadjib-i-bouzourg, 30
hadis, 145
haftïak, 168
hakim, 83, 94
hakykat, 132
hidoïa-i-charif, 174
hassobardor, 85
hikmat-oul-aïn, 173
hissob, voir ilm-i-hissob
hochïa, 173
hodji, 121
hokim (katkhoudo), 31
houdjra, 170
houssob, 30

iakhchy, 200
iarym-podcho, 232
ichon (ichan), 132
ikhchid, 25
iklim, 154
illikbochi, 62
ilm-science

ilm-i-bedy, 174
 ilm-i-faroiz, 156, 174
 ilm-i-hissob, 157
 ilm-i-kalim, 174
 ilm-i-kiroat, 174
 ilm-i-mounozyra, 174
 ilm-i-ourouz, 174
 ilm-i-tabiat, 157
 imam, 87
 inak, 60, 61
 iora aougoni, 160
 ioukha, 143
 iourt, 63
 iouz-bochi (iouzbochi), 62, 88
 irgai, 7
 issyk, 159
 issytma, 144
 izum, 266
 izvoztchik, 203

jerekh, 272

kaboud, 158
 kachchok moullo, 175
 kafir (kofir), 70, 295
 kalandar, 136
 kalim, voir ilm-i-kalim
 kalla-manora, 99
 kallyk ouinach, 220
 kama, 38
 kalom-i-charif, 168
 kannakhona, 96
 karabaïr, 271
 karagatch, 203
 kara kalpak, 60
 kara kaltak (ou kyl kouïrouk),
 90
 karaoul-béghi, 83
 karga, 159
 katkhoudo, 30, 31
 katta odam, 209
 kazak, 60
 kazy (kozy), 87
 khalat, 90
 kem, voir kim
 khaouz, 69
 khariasskiy, 36

khazinador, 30
 khodja, 86
 khodja-djouï-bari, 86
 khodja-i-bouzourg, 30
 khodja-saïd-ota, 86
 khoums, 223
 khorezmchah, 25, 26
 khos (khoslyk), 94
 khotyb, 31
 khoudat, 25
 khoufia, 133
 khoun, 66
 khouttalan-chah, 25
 khyrodj, 83
 kibitka, 234
 kichmich, 266
 kim, 186
 kiroat, voir ilm-i-kiroat
 kobouz, 204
 koch (djift), 84
 koch-poul, 84
 kochir, 150
 kofia, 173
 kofir, voir kafir
 kory, 161
 kouchbéghi, 82
 kouk, 158
 kouk-ioutal, 125
 kouk karga, 159
 kouk ot, 159
 kouk toun, 159
 koul, 72
 koun, 155
 kounak, 214
 koungh, voir khoun
 kourbochi, 87, 88
 kourbon (kourban), 128
 kourdiouk, 270
 kourgan, 110
 kousprouch (kousfrouch), 199

(Ce mot est composé: *kous*
 = cul et prouch ou fourouch
 = racine du verbe persan
froukhtan = vendre; ici cette
 racine a le sens de *vendeur*;
 la signification du mot de

- kousfrouch* montre proprement dit une autre branche de la traite des blancs, celle qui était autrefois prédominante. Cf. p. 148-149)
- koussour, 156
koustari, 274
kozy-askar, 83
kozy des kozy, 31
kozy-kalon, 83
krest, 22
ksatra, 184
krestianin, 22
kychlak, 127
- lalmi (ou bahora), 234
louli, 144
lauptchi, 85
- maarifat, 131
maddoh, 129
madrassa, 88
mahala, 219
mahsy, 130
makom-i-kalb, 132
makom-i-syr, 132
makom-i-zikr, 132
maktab, 88
mamardjil, 34
man, 186
manora, 99
mant, 202
mantyk, 174
mardykor, 203
maslak-oum-moutakkyn, 163, 168
matn, 174
mazar (mazor), 125
mehtar, 83
men, voir man
milk, 84
mingbachî (mingvachi, mingbochi), 62, 82
mirchab, 88
mirob-bochi, 119
mirobona, 85
- mirokhour, 83
mirzo (mirza), 176
mis pouly, 85
mobalyk, 52
mogar, 214
mouazzin, 87
mouchkot-y-charif, 173
moudarris, 88
moufti, 87
moug, 23
mouhtassib, voir raïs
mou-i-mouborak, 126
moukarrir, 172
moukhtassar-oul-vikoïa, 173
moulkham, 34
moulla, 59
moumïa, 159
mounadjdjim, 154
mounozyra, voir ilm-i-mounozyra
moustaoufi, voir khazinador
moutavalli, 88
moutavalli-bochi, 171
murchid, 163
murid, 163
- nahv, 174
naïb-dodkha, 83
namoz (namaz), 128
- ob-khona, 98
odob-oul-solihyn, 163
olghy, 215
ot, voir at
ota, 217
ouchr, 223
ouïghur, 58
oulamo, 178
oullo (oulloh), 128
oummoul-bilod, 17
ounbochi, 85
ourda, 37
ourouz, voir ilm-i-ourouz
oussoul-i-fikh, 174
ousto, 187
oustod, 31
ouzbek, 60

- ovkar, 58
- pacha khourda, 160
- pahlavon, 141
- palaon, 134
- palas, 90
- palvon, voir pahlavon
- pandjoh-bochi, 85
- parandji, 119
- pari, 140
- parikhon, 144
- parvonatchi, 87
- peïch-kadam, 175
- persitchana, 268
- pir, 122
- poustak, 101
- pristav, 232
- pristavstvo, 232
- rabad, 36
- rabat, 30
- rabat-i-malik, 6
- rajah, 288
- rakhbine, 34
- ramazon (ramazan), 128
- richta, 160
- righiston, 24
- rissola, 122
- rissola-i-adabïa, 155
- rivoïat, 242
- roug-dor, 86
- rouchsat, 206
- rouza, 130
- sagan-khoudat, 25
- saïd, 78, 86
- sahib-barid (ou sahib-khabar), 30, 66
- sahib-kharas, 31
- saksaoul, 257
- salom, 201
- salla, 112
- saouk, 159
- saoutma, 144
- sarboz (sarbaz), 85
- sarf, 174
- sarkarda, 83
- sarkor, 83
- sar-taroch, 171
- sarte, 184
- saryk, 158
- satkyn-houdjra, 176
- savob, 123
- singoum, 34
- sinisi, 34
- sioh-tchoh, 96
- sipah, 85
- sipoh-salor, 30
- sipoï, 87
- sohib-barid, voir sahib barid
- sohib-chourat (ou sahib-chourat), 30
- sohib-kharas, voir sahib-kharas
- tabïat, voir ilm-i-tabïat
- tabib, 157
- tach (pierre), 217 ; tach (mesure de distance), voir farsakh
- tachtchichka, 189
- tadj, 21
- tadjik, 21
- tafsir, 173
- tahzyb, 173
- takïa, 139
- takka (tekké), 121, 299
- taksyr, 144
- tal, 214
- talkan, 197
- tamocho (tamacha), 203
- tanab (tanap), 84
- tanga, 84
- tanobona, 84
- tarikât, 131
- tarkhan, 45, 61
- tartouk, 90
- tchagryk, 261
- tchaï-khana (tchoï-khona), 128
- tchaï-khanatchi (tchoï-khona-tchi), 192
- tchaka, 280
- tchimbat, 119
- tchin-khona, 53
- tchinovnik, 292
- tchor-kitob (tchar-kitab), 168

tekké, 121
tilla, 85
tilla-pouly, 85
tiltchi (ou djossous), 88
toch, voir tach
toch-bouron, 98
toksaba, 83
tumor, 143
toun, 159
toupî, 150
tuptchi, 86
tuptchi-bochi, 72
tourbat, 69
toutoun pouly, 223
tura, 206

vaï dod, 186
vakil, 30
vakouf, 78, 84

vakouf-noma, 84
vardan-khoudat, 25
vazir, 30
vedro = environ 12 litres et
demi (12,28536)
viaziga, 272
viloïat, 83
vodka, 274

yassa, 59

zakat, 85
zakattchi, 82
zard, 158
zardoucht, 24
zikr, 133
zindon-i-bolo, 96
zindon-i-païn, 96

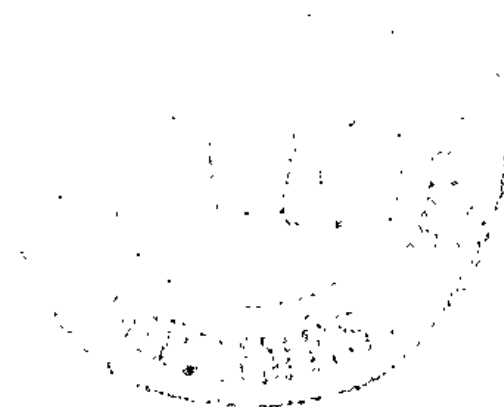


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
INTRODUCTION.....	5
Les changements dans le caractère du pays ; asséchement, déboisement, ensablement.	
Esquisse historique : populations dans l'antiquité. — Les traces de culture bouddhique ou grecque. — Le christianisme ; le manichéisme. — L'Islam. — Les Arabes et les Chinois.	
Le sujet de ce travail.	

PREMIÈRE PARTIE

LE TURKESTAN DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

CHAPITRE PREMIER. — <i>La culture iranienne</i>	15
Les limites géographiques de l'Asie Centrale iranienne. — Chiffre de la population ; sa langue ; ses traits physiques ; son caractère. — Le mot <i>tadjik</i> . — Sa religion ; traces de zoroastrisme à notre époque. — État politique du pays. Classes : <i>dehkon</i> , dynasties indigènes, riches, clergé.	
CHAPITRE II. — <i>L'Islam et la culture irano-musulmane</i>	28
L'invasion arabe ; ses conséquences ethnographiques, politiques. — Organisation administrative du pays sous les Samanides ; rapports du gouvernement avec la population.	
Industries. — Organisation et aspect des villes ; leur irrigation, leur état sanitaire.	
Instruction : la renaissance de la langue et de la littérature persane. — Caractères de la culture de ce temps : les différentes sciences. — Les bibliothèques. — Les arts : l'architecture, etc.	

CHAPITRE III. — <i>L'invasion turgo-mongole</i>	44
Les Turcs dans l'État des Samanides. — Les Karakhanides, Seldjouks, Kara-khytaï, Khorezmchah Tekech et Kypchaks. — Khorezmchah Mouhammad Koutb-ed-din, Gourkhan et Koutchlouk naïman. — Les Mongols. — Le rétablissement de la domination turque. — Les Ouzbeks.	
CHAPITRE IV. — <i>Décadence de la civilisation iranienne</i>	50
Conduite des nomades conquérants de l'Asie Centrale : les Mongols, leurs prédécesseurs, leurs successeurs ; vandalisme des Ouzbeks. — Diminution de la population iranienne. — Décadence de la classe des dehkons. — Dépérissement matériel et intellectuel.	
CHAPITRE V. — <i>Introduction de nouveaux éléments ethnographiques et commencement d'une nouvelle culture</i>	57
Assimilation des Mongols aux Turcs. — Culture turque : les Ouïgours les autres Turcs orientaux et les Mongols. — L'organisation générale des nomades : tribus, <i>inaks</i> , <i>tarkhans</i> , <i>beks</i> . — Khans, système des apanages, des fiefs militaires ; <i>daroukhatchi</i> . — Commandement de l'armée. — Condition de la femme nomade. — Persistance des mœurs des nomades.	
CHAPITRE VI. — <i>Influence religieuse des Iraniens sur les Turcs</i>	64
Propagation de l'islam parmi les nomades et ses conséquences.	
CHAPITRE VII. — <i>Influences iraniennes politiques</i>	68
I. — L'idéal du roi persan et les premiers gouvernants turcs. — La civilisation iranienne en général et l'attitude des rois turcs vis-à-vis d'elle. — La langue persane, son influence sur le turc. — L'architecture iranienne et les Turcs.	
II. — Les mélanges de populations ; l'esclavage. Changement de la race et du caractère turc.	
CHAPITRE VIII. — <i>La culture turque. Son épanouissement et sa décadence</i>	75
Désir des Turcs de se créer une civilisation nationale. — L'époque de Timour et des Timourides : langue et littérature turques ; sciences et arts. — La vie de cour et le rôle des femmes. — L'industrie. — Les rapports du souverain avec le clergé et la noblesse. — L'administration militaire et civile. — La décadence de la culture centro-asiatique depuis le xvi ^e siècle.	

SECONDE PARTIE

LE TURKESTAN CONTEMPORAIN

AVANT LES RUSSES

CHAPITRE IX. — <i>L'organisation de l'État</i>	81
Gouvernements des khans. — Division administrative des khanats. — Système fiscal. — Troupes. — Classes sociales. — Le clergé. — Influence de l'organisation d'État sur la vie des populations; résultats de l'imperfection du système fiscal. — La justice. — L'esprit militaire des populations.	
CHAPITRE X. — <i>Mœurs des gouvernants et de leurs agents</i>	91
CHAPITRE XI. — <i>Le régime et ses conséquences</i>	96
Son influence sur le caractère des Centro-Asiatiques. — Rapports entre les populations et les khans. — Les Ouzbeks, les khans khiviens et les Turkmènes. — Les Ouzbeks et les émirs boukhares.	
CHAPITRE XII. — <i>Rapports entre les divers éléments de la population</i>	107
Kiptchaks et Sartes dans le khanat de Kokand. — Les nomades et les habitants sédentaires. — La situation des allogènes (Juifs indigènes, Hindous).	
CHAPITRE XIII. — <i>L'esclavage. — La condition de la femme</i>	114
L'esclavage immédiatement avant l'arrivée des Russes. — Esclaves russes dans l'Asie Centrale. — L'esclavage dans le Fergana. — Condition de la femme.	
CHAPITRE XIV. — <i>L'état religieux de l'Asie Centrale</i>	121
Bigoterie : vénalité et religion. — Lieux saints (<i>mazar</i> , etc.); prières; mendiants, prédicateurs des rues; jeûnes; les femmes et la religion; jugement des indigènes sur le clergé. — Le soufisme dans l'Asie Centrale d'à présent. — Superstitions. — La casuistique des moulla.	
CHAPITRE XV. — <i>L'état moral</i>	147
Débauche, consommation des boissons fortes, passion des obscénités.	
CHAPITRE XVI. — <i>La science centro-asiatique de nos jours</i>	152
Cosmologie, géographie, astronomie, histoire, mathématiques; médecine; éthique; pédagogie; langues. Les livres préférés.	

CHAPITRE XVII. — <i>Les écoles</i>	167

Maktab; données statistiques. — Madrassa; données statistiques.

CHAPITRE XVIII. — <i>Les arts</i>	179

L'ETHNOGRAPHIE DU PAYS

NOUVELLES FORMES DE SA TURQUISATION

CHAPITRE XIX. — <i>Les Sartes</i>	181

Que faut-il entendre par Sartes? Les opinions traditionnelles. — Les Sartes sont des Iraniens turquisés. — L'origine du mot « sarte »; le type des Sartes; leur nature morale: amour de la paix, activité, etc.; le Sarte commerçant. — Parallèle des Juifs et des Sartes.

CHAPITRE XX. — <i>Les Tadjiks et les influences turques</i>	211

DEPUIS LA CONQUÊTE RUSSE

LA CULTURE RUSSE

CHAPITRE XXI. — <i>Le début du nouveau régime</i>	229

Apparition des Russes dans l'Asie Centrale. — Organisation administrative du pays conquis. — Le système du fisc. — La pacification du pays, conséquences immédiates de la conquête russe. — Efforts pour relever la condition morale: l'abolition de l'esclavage et d'autres coutumes barbares. — Répercussion de ces mesures dans le khanat de Boukhara. — Les tentatives de l'émir et des Russes pour émanciper la femme indigène. — L'instruction russe chez les indigènes: les premières écoles; les écoles primaires supérieures; les écoles russo-indigènes et les cours du soir pour les indigènes. — Défauts de la politique assimilatrice russe: manque d'unité de vues et d'action et inconséquences. — L'assistance médicale.

CHAPITRE XXII. — <i>La vie économique</i>	255

L'amélioration de l'irrigation. — La protection des plantes et le reboisement. — Agriculture: données statistiques. — Expériences du riz de montagne. — Coton: introduction de nouvelles sortes et du décorticage mécanique. — La

culture maraîchère, le jardinage potager et l'horticulture.
— Essai de la dessiccation au feu. — Exportation des fruits. — Viticulture et vinification. — Culture du tabac.
— Production de la santonine. — Sériculture. — Élevage du bétail et de chevaux. — L'agriculture. — Pêche. — Exploitation des mines et des carrières. — Industrie manufacturière. — Industrie indigène et expositions. — Établissements de crédit : caisses de prêt, banques. — Le commerce. — Chemins de fer au point de vue économique. — Résultats de la domination russe : augmentation de la prospérité générale et de la population, et passage rapide des nomades à la vie sédentaire.

CHAPITRE XXIII. — *La politique russe et les Centro-Asiatiques*.... 283

Le pouvoir russe et l'opinion des indigènes. — L'attraction vers les Russes des populations voisines et les contes hindous « modern style ». — Mesures prises par la Russie pour s'assurer le Turkestan : colonisation et colons. — Villes russes. — Chemins de fer au point de vue stratégique et politique. — Ligne douanière. — La tactique que devraient suivre les Russes en Asie Centrale ; tsar et sultan aux yeux des Centro-Asiatiques.

CONCLUSION..... 301

La signification de la conquête de l'Asie Centrale par les Russes. — L'avenir des populations sédentaire et nomade. — Le Turkestan et la question générale des allogènes en Russie.

ÉTUDE GRAMMATICALE comparée de l'idiome des Tadjiks et du sarte, avec des exemples de phrases et trois récits..... 303

LISTE DES OUVRAGES CITÉS..... 321

INDEX DES NOMS PROPRES..... 327

INDEX DES MOTS PERSANS, ARABES, TURCS, RUSSES OU AUTRES..... 343

ERRATA¹

- P. 9, note 2, ligne 2, *au lieu de* : village, *lire* : endroit.
— 11, ligne 28-29, *au lieu de* : étaient surtout, *lire* : furent dans la suite.
— 13, note 2, ligne 1, *au lieu de* : 1899, *lire* : 1900.
— 14, ligne 15, *au lieu de* : sériculture, *lire* : sériciculture.
— 15, ligne 13, *au lieu de* : Risoutoun, *lire* : Bisoutoun.
— 16, ligne 26, *au lieu de* : bas Oxus, *lire* : haut Oxus.
— 16, ligne 29, *au lieu de* : Houttal, *lire* : Khouttal.
— 17, ligne, 3, *au lieu de* : bas Oxus, *lire* : haut Oxus.
— 17, ligne 28, *au lieu de* : eut, *lire* : eût.
— 19, ligne 5, *au lieu de* : (Andidjan), *lire* : (Andidjan ou Andijan).
— 21, note 6, *au lieu de* : Société archéologique, *lire* : Société archéologique (russe).
— 22, note 1, ligne 2, *au lieu de* : à supposer, *lire* : il suppose.
— 22, note 4, ligne 8, *au lieu de* : gachkach, *lire* : Gachkach.
— 26, ligne 18, *au lieu de* : Houttal, *lire* : Khouttal.
— 29, ligne 29, *au lieu de* : Takhirides, *lire* : Tahirides.
— 29, ligne 31, *au lieu de* : Takhirides, *lire* : Tahirides.
— 29, note 1, ligne 2, *au lieu de* : Tout Turkestan, *lire* : Tout le Turkestan.
— 31, ligne 1, *au lieu de* : sohib-kharas, *lire* : sahib-haras.
— 31, ligne 16, *au lieu de* : hokim, *lire* : hakim (hokim).
— 32, ligne 4, *au lieu de* : Takhirides..... Abdoullah-bin-Takhir, *lire* : Tahirides..... Abdoullah bin Tahir.
— 33, ligne 8, *au lieu de* : sériculture, *lire* : sériciculture.
— 34, ligne 23, *au lieu de* : moulkham, *lire* : moulham.
— 34, ligne 25, *au lieu de* : rakhbine, *lire* : rahbine.
— 35, ligne 4, *au lieu de* : Houttal, *lire* : Khouttal.
— 35, note 7, ligne 1, *au lieu de* : Meynsard, *lire* : Meynard.
— 37, ligne 13, *au lieu de* : Assendghin-Sengressan, *lire* : Assenghin-Sengressan.
— 37, ligne 19, *au lieu de* : Takouna, *lire* : Tahouna.
— 37, ligne 29, *au lieu de* : pays ? On, *lire* : pays, — on.
— 38, ligne 16, *au lieu de* : khama, *lire* : kama.
— 39, ligne 29, *au lieu de* : Takhirides, *lire* : Tahirides.
— 40, ligne 7, *au lieu de* : Takhiride, *lire* : Tahiride.
— 40, ligne 20, *au lieu de* : Takhir, *lire* : Tahir.

1. Nous n'avons relevé que les fautes les plus importantes, le lecteur aura de lui-même reconnu les autres.

- P. 40, ligne 22, *au lieu de* : Talkha, *lire* : Talha.
- 44, ligne 11, *au lieu de* : l'Amou inférieur, *lire* : de l'Amou supérieur.
- 46, ligne 8, *au lieu de* : Akhmed, *lire* : Ahmed.
- 47, ligne 12, *au lieu de* : Houttal, *lire* : Khouttal.
- 47, ligne 13, *au lieu de* : khadjib, *lire* : hadjib.
- 49, note 1, ligne 1, *au lieu de* : Jaculs, *lire* : Jacuts.
- 53, ligne 17, *au lieu de* : Ouzbelks, *lire* : Ouzbeks.
- 54, ligne 4, *au lieu de* : Gourgandi, *lire* : Gourgandj.
- 54, lignes 17-18, *au lieu de* : des gouvernements, *lire* : (des gouvernants).
- 59, ligne 14, *au lieu de* : restèrent, *lire* : restaient assez longtemps encore.
- 61, ligne 17, *au lieu de* : censé, *lire* : choisi.
- 62, note 1, *au lieu de* : Kraner, *lire* : Kremer.
- 62, note 4, ligne 1, *au lieu de* : V. P. Nalivkine, *lire* : M. V. Nalivkina.
- 62, ligne 28, *au lieu de* : (Tchinghiz-kham), *lire* : (Tchinghiz-khan).
- 64, ligne 10, *au lieu de* : (1), *lire* : (2).
- 64, ligne 16, *au lieu de* : (2), *lire* : (3).
- 66, ligne 6, *au lieu de* : Tamgatch-khan-Ibrahim, *lire* : Tamgatch-khan-Ibrahim († 1068.)
- 72, lignes 6-7, *au lieu de* : du bas Oxus, *lire* : du haut Oxus.
- 76, ligne 6, *au lieu de* : Tousoukot, *lire* : Touzoukot.
- 81, *au lieu de* : Chapitre XI. Avant les Russes : l'organisation de l'État, *lire* : Avant les Russes. — Chapitre IX. L'organisation de l'État.
- 82, note 1, ligne 1, *au lieu de* : (Oura-tube), *lire* : (Oura-tubé).
- 82, ligne 26, *au lieu de* : zakatchi, *lire* : zakattchi.
- 83, ligne 10, *au lieu de* : tougtchi-bochi, *lire* : touptchi-bochi.
- 83, ligne 23, *au lieu de* : « amlakorlik », *lire* : « amlakdorlik ».
- 83, ligne 27-28, *au lieu de* : zaka-tchi, *lire* : zakat-tchi.
- 84, ligne 20, *au lieu de* : (2 fr. 5, *lire* : (2 fr. 50.
- 85, ligne 14, *au lieu de* : en argent, *lire* : en cuivre.
- 87, ligne 16, *au lieu de* : moizzin, *lire* : mouazzin.
- 89, ligne 13, *au lieu de* : zakatchi, *lire* : zakattchi.
- 90, ligne 1, *au lieu de* : kakim, *lire* : hakim.
- 94, ligne 23, *au lieu de* : kan, *lire* : khan.
- 104, ligne 23, *au lieu de* : Kongrat, *lire* : Koungrad.
- 105, ligne 26, *au lieu de* : Miankal, *lire* : Miankal.
- 106, ligne 3, *au lieu de* : Miankal, *lire* : Miankal.
- 109, ligne 23, *au lieu de* : Miankal, *lire* : Miankal.
- 114, chapitre XIII, *au lieu de* : L'Esclavage, *lire* : L'esclavage. — La condition de la femme.
- 114, ligne 2 du sommaire, *au lieu de* : L'esclavage dans le Fergana, *lire* : L'esclavage dans le Fergana. — Condition de la femme.
- 117, ligne 23, *au lieu de* : detir, *lire* : de tir.
- 124, ligne 10, *au lieu de* : en Persan, *lire* : un Persan.
- 124, note 3, ligne 2, *au lieu de* : (3 fr.), *lire* : (300 fr.).
- 131, ligne 32, *au lieu de* : chariat, *lire* : chariât.
- 141, ligne 21, *au lieu de* : Les démons, *lire* : Les démons mâles.
- 148, ligne 31, *au lieu de* : sèmerai, *lire* : sèmerai.
- 150, ligne 13, *au lieu de* : éclatait, *lire* : éclatent.
- 155, ligne 13, *au lieu de* : (1), *lire* : (2).
- 157, ligne 31, *au lieu de* : geonux, *lire* : genoux.
- 160, ligne 24, *au lieu de* : du Boukhara, *lire* : de Boukhara.
- 164, ligne 3, *au lieu de* : savoiret, *lire* : savoir et.

- P. 168, ligne 7, *au lieu de* : Haftiak, *lire* : Haftiak.
 — 168, ligne 15, *au lieu de* : mamoz, *lire* : namoz.
 — 168, ligne 25, *au lieu de* : et contient, *lire* : il contient.
 — 183, note 4, *au lieu de* : Babour-rama, *lire* : Babour-nama.
 — 187, ligne 5, *au lieu de* : Tachent), *lire* : Tachkent).
 — 188, ligne 33, *au lieu de* : du, *lire* de.
 — 189, ligne 16, *au lieu de* : j'achetai, *lire* : j'achetais.
 — 190, ligne 26, *au lieu de* : majorée et reçoit, *lire* : majorée, reçoit.
 — 190, note 1, *au lieu de* : livraison II, *lire* : livraison I.
 — 191, ligne 11, *au lieu de* : 15 1/4 ! 38, *lire* : « 15 1/4 » ! — 38.
 — 192, ligne 32, *au lieu de* : de la, *lire* : de là.
 — 193, ligne 7, *au lieu de* : zakatchi, *lire* : zakattchi.
 — 193, ligne 23, *au lieu de* : imprudents, *lire* : impudents.
 — 197, ligne 11, *au lieu de* : de, *lire* des.
 — 198, alinéa 2 : Mais peut-être le Sarthe, etc., en francs. (A supprimer).
 — 203, lignes 17-18, *au lieu de* : tamocha, *lire* : tamochi (ou : tamacha).
 — 203, ligne 29, *au lieu de* : mardy-kor, *lire* : mardykori (ou : mard-y-kor).
 — 206, ligne 21, *au lieu de* : rouhsat, *lire* : roukhsat.
 — 212, note 3, ligne 3, *au lieu de* : de, *lire* : des.
 — 213, ligne 8, *au lieu de* : lèvres remarquables, *lire* : lèvres sont remarquables.
 — 219, note 1, ligne 12, *au lieu de* : 1^{re} partie, *lire* : 2^e partie.
 — 221, lignes 21-22, *au lieu de* : Kazaks Kirghiz-Kaïssaks), *lire* : Kazaks (Kirghiz-Kaïssaks).
 — 221-222, note 3, ligne 13, *au lieu de* : Aganaï Ioulouk, *lire* : Aganaï-Ioulouk.
 — 223, ligne 20, *au lieu de* : tourk, *lire* : turk.
 — 225, ligne 16, *au lieu de* : bas Amou, *lire* : haut Amou.
 — 225, note 3, ligne 2, *au lieu de* : 1^{re} partie, *lire* : 2^e partie.
 — 227, note 1, ligne 1, *au lieu de* : 1^{re} partie, *lire* : 2^e partie.
 — 227, note 1, ligne 5, *au lieu de* : (p. 221-222), *lire* : (p. 222-223).
 — 238, ligne 4, *au lieu de* : Mir-Saïd-Akbad-khan, *lire* : Mir-Saïd Akbad-khan.
 — 243, ligne 11, *au lieu de* : tamocha, *lire* : tamochi (ou : tamacha).
 — 245, ligne 23, *au lieu de* : 1901, *lire* : 1900.
 — 246, ligne 27, *au lieu de* : leur, *lire* : leurs.
 — 249, note 1, ligne 3, *au lieu de* : 250, *lire* : 251.
 — 250, note 1, ligne 2-3, *au lieu de* : 302 en 1894, *lire* : 302 en 1894.
 — 252, ligne 6, *au lieu de* : moultavali-bochi, *lire* : moutavalli-bochi.
 — 253, ligne 7 du sommaire, *au lieu de* : Sériculture, *lire* : Sériciculture.
 — 256, ligne 1, après Djizak), (voir ensuite la note de la p. 255).
 — 262, note 1, ligne 3, *au lieu de* : Istorichesky, *lire* : Istoritchesky.
 — 265, ligne 28, *au lieu de* : Quant, *lire* : Quand, •
 — 267, ligne 12, *au lieu de* : le Semiretchié, *lire* : le Semiretchiè.
 — 269, ligne 7, *au lieu de* : 4.135.000, *lire* : 135.000.
 — 270, lignes 5-6, *au lieu de* : « astrakhans », *lire* : « astracans ».
 — 271, note 1, ligne 5, *au lieu de* : p. 318), *lire* : p. 319).
 — 280, ligne 28, *au lieu de* : (0,5 à 1 sou), *lire* : (0,5 ou 1 sou).
 — 282, ligne 12, *au lieu de* : Kirghiz-Kaïssaks, *lire* : Kirghiz-Kaïssaks.
 — 283, note 1, ligne 2, *au lieu de* : 273), *lire* : 275).
 — 284, ligne 21, *au lieu de* : Myngtépa, *lire* : Myng-tépa (ou : Mintubé).
 — 285, ligne 18, *au lieu de* : Khodja-Akhrar, *lire* : Khodja-Ahrar.

- P. 286, ligne 7, *au lieu de* : moins, *lire* : n'est pas.
— 289, ligne 18, *au lieu de* : détendre, *lire* : défendre.
— 292, ligne 2, *au lieu de* : l'Amou, *lire* : l'Amour.
— 292, note 1, lignes 8-9, *au lieu de* : (Communieation, *lire* : (Communication.
— 293, note 1, *au lieu de* : 276-277, *lire* : 278-279.
— 294, ligne 6, *au lieu de* : entraîne, *lire* : embrasse.
— 294, ligne 11, *au lieu de* : aussi, *lire* : russe.
— 296, ligne 24, *au lieu de* : lui, *lire* : leur.
— 297, ligne 10, *au lieu de* : « Boukharine, » *lire* : « Boukharine »
— 297, ligne 23, *au lieu de* : Krasnoïe, *lire* : Krasnoïè.
— 307, ligne 29, *au lieu de* : « debout », *lire* : « debout, ».
— 308, note 3, ligne 3, *au lieu de* : « touroup syz, », *lire* : « touroup-syz, ».
— 308, note 5, ligne 3, *au lieu de* : « kassal boulou-ty ; *lire* : « kassal-boulou-ty.
— 310, ligne 5, *au lieu de* : ont, *lire*, sont.
— 310, ligne 14, *au lieu de* : « [racine ; », *lire* : « [racine : ».
— 310, ligne 26, *au lieu de* : « (autrement », *lire* : « (autrement : ».
— 311, ligne 14, *au lieu de* : « ikan, » *lire* : « ikan »
— 314, ligne 1, N.-B.— k, g, etc. (A supprimer).
— 314, n° 2, *au lieu de* : tou-ba (ou : touïanda), *lire* : choumo-ba (ou choumoïanda).
— 314, n° 6, *au lieu de* : sym-khona-ba-raftam, *lire* : sym-khona-ba raftam .
— 316, n° 23, *au lieu de* : mazdjid, *lire* : masdjid.
— 316, n° 29, *au lieu de* : bikorga, *lire* : bikor-ga.
— 317, n° 37, *au lieu de* : kylsa, *lire* : boulsa.
— 317, récit, ligne 3, *au lieu de* : choudagui, *lire* : choudaghi.
— 318, ligne 29, *au lieu de* : nagouïad, *lire* : nagouïd.
— 319, ligne 12, *au lieu de* : nongaïho, *lire* : nougaïho.
— 319, ligne 28, *au lieu de* : « l'eûmes. », *lire* : « l'eûmes »
— 322, ligne 3, *au lieu de* : D.-I Iazykov, *lire* : D. I. Iazykov.
— 322, ligne 9, *au lieu de* : Paris, 1907, *lire* : Paris, 1901.
— 322, ligne 16, *au lieu de* : Geyer (I.-I.), *lire* : Geyer (I. I.).
— 322, ligne 19, *au lieu de* : « Vremia) », *lire* : « Vremia), ».
— 322, ligne 30, *au lieu de* : Inshaliah, *lire* : Inshallah.
— 322, ligne 37, *au lieu de* : « Turkestan », *lire* : « Turkestan, ».
— 323, ligne 5, *au lieu de* : Wöterbuch, *lire* : Wörterbuch.
— 323, ligne 6, *au lieu de* : al-Jaqubi, *lire* : al-Ja'qubi.
— 323, ligne 7, *au lieu de* : Joukovsky (V.-A.), *lire* : Joukovsky (V. A.).
— 323, ligne 20, *au lieu de* : « Russie », *lire* : « Russie, ».
— 323, ligne 24, *au lieu de* : Tulturgeschichte, *lire* : Culturgeschichte.
— 323, ligne 30, *au lieu de* : (D^r Von), *lire* : (D^r von).
— 323, ligne 41, *au lieu de* : Mouhakamat-oul-longatain, *lire* : Mouhakamat-oul-lougataïn.
— 324, ligne 33, *au lieu de* : Tamerkan, *lire* : Tamerlân.
— 324, ligne 41, *au lieu de* : Pelliot (M.), *lire* : Pelliot (P.).
-

IMP. JOUVE ET C^{ie}, 15, RUE RACINE, PARIS. — 1513-12
